
KARL MAY
WINNETOU

CHARLES MAY

WINNETOU l'homme de la prairie

FLAMMARION, ÉDITEUR
26, rue Racine, Paris

DANS LA MÊME COLLECTION

DU MÊME AUTEUR

1. WINNETOU, L'HOMME DE LA PRAIRIE.

2. LA MAIN QUI FRAPPE ET WINNETOU.

3. LE TRÉSOR DU LAC D'ARGENT.

4. MAIN-SURE L'INFAILLIBLE.

5. LE SECRET DE OLD SUREHAND.

L'édition originale de cet ouvrage a été publiée par KARL MAY VERLAG à Bamberg (Allemagne).

Sommaire

Winnetou 1

LE GREENHORN

Cher lecteur, connais-tu le sens exact du mot *greenhorn* ? C'est une épithète fort irrespectueuse et même vexatoire.

Green veut dire vert, et horn cornes d'escargot. Un *greenhorn* est donc un homme « vert » dans le sens qu'on donne à ce mot en parlant des fruits insuffisamment mûrs, autrement dit un homme fraîchement débarqué dans le pays, un novice qui doit étendre prudemment ses antennes s'il ne tient pas à courir le risque de se rendre ridicule.

Un *greenhorn* est un homme qui ne parle pas du tout anglais, ou qui, au contraire, s'exprime dans un anglais par trop châtié et fleuri. L'anglais yankee ou l'argot du *Wild West* blessent atrocement ses oreilles. Un *greenhorn* fume des cigarettes et abhorre le monsieur qui chique. Un *greenhorn*, lorsqu'il a reçu une gifle d'un paddy [1], court porter plainte devant le juge de paix, au lieu d'abattre son agresseur sur-le-champ, comme le ferait un véritable yankee. Un *greenhorn* n'ose pas poser ses bottes boueuses sur les genoux de son compagnon de voyage, ni savourer sa soupe en claquant de la langue avec le bruit d'un buffle agonisant. Le *greenhorn*, soucieux d'hygiène, emporte dans la Prairie une éponge grosse comme une citrouille, dix livres de savon fin et s'encombre par surcroît d'une boussole qui, dès le troisième jour, indique toutes les directions possibles, sauf celle du Nord. Un *greenhorn* note un tas d'expressions indiennes et quand, pour la première fois, il se trouve en face d'un Peau-Rouge, il s'aperçoit qu'il a envoyé ses précieuses notes à sa famille au lieu de la lettre qu'il garde dans sa poche.

Un *greenhorn* a mis dix ans à s'initier à l'astronomie, mais il lui faut mettre un temps aussi long avant de tâcher, sans succès d'ailleurs, de lire l'heure qu'il est dans le ciel étoilé. Un *greenhorn*, dans le *Wild West*, allume un énorme feu de camp dont les flammes montent dans l'air aussi haut qu'un arbre et s'étonne ensuite, quand il est découvert et enlevé par les Indiens, que ceux-ci aient pu trouver sa trace. Bref, un *greenhorn* est un *greenhorn*... et j'en étais un à l'époque dont je parle.

N'allez pas croire cependant que je me sois douté le moins du monde que cette épithète péjorative pût s'appliquer à ma personne. Pas le moins du monde, dis-je, car c'est encore une particularité dominante du *greenhorn* que d'attribuer ce caractère à tous, sauf à lui-même.

Bien au contraire, je me croyais un homme extraordinairement malin et instruit par l'expérience ; j'avais fait ce qu'on appelle des études et je n'avais jamais eu peur avant les examens. Dans ma naïveté, je ne voyais pas que c'est la vie qui constitue la véritable haute école qui soumet continuellement ses élèves à de nouvelles épreuves. Les difficultés que j'éprouvais dans ma patrie, jointes au goût inné des aventures, me poussèrent à traverser l'Océan pour gagner ces États-Unis où un jeune homme ardent et ambitieux avait alors bien plus de chances qu'aujourd'hui de réussir.

Certes, j'aurais pu trouver une bonne place dans les États-Unis de l'Est, mais l'Ouest m'attirait. Après une courte période où je tâtai tour à tour de divers métiers, je pus enfin partir pour Saint-Louis, équipé de pied en cap, plein de courage et d'enthousiasme. Le sort me conduisit chez des compatriotes où l'on m'offrit une place de précepteur. C'est là que je fis connaissance de Mr. Henry, un habitué de la maison. C'était un original, un armurier qui exerçait son métier avec le dilettantisme d'un artiste et qui se faisait appeler Mr. Henry, the *Gunsmith*.

Mr. Henry était un excellent homme, en dépit des apparences, mais, hormis la famille en question, il ne fréquentait personne et se montrait rude et brusque avec ses clients, que seule l'excellence de ses armes attirait dans sa boutique. Il avait perdu sa femme et ses enfants dans un triste accident dont il ne parlait jamais. Je pus néanmoins conclure de certaines allusions qu'ils avaient trouvé la mort au cours d'une agression. C'est à la suite de cet événement que Mr. Henry était devenu misanthrope. Il ne se rendait d'ailleurs pas compte de la rudesse de son caractère. Mais il avait un cœur d'or, et plus d'une fois je surpris une larme brillant dans ses yeux quand je lui parlais de ma famille, à laquelle j'étais et suis encore profondément attaché.

[1] Irlandais

La raison pour laquelle il m'honorait, moi, étranger, d'une aussi grande amitié, m'échappa complètement jusqu'au jour où il me la dévoila lui-même. Dès mon arrivée, ses visites s'étaient faites plus fréquentes dans la maison où je vivais. Il aimait à assister aux leçons que je donnais et, une fois celles-ci terminées, il m'accaparait pour ainsi dire. Enfin, un jour, il me pria de venir le lendemain chez lui. Une invitation était une chose si exceptionnelle de sa part que je craignis de l'importuner en acceptant et m'abstins de cette visite. Ma réserve ne fut pas du tout de son goût, et je revois encore aujourd'hui le visage courroucé qu'il me montra lorsque enfin je me décidai à aller le voir, et le ton dont il me parla sans même répondre à mon *good evening*.

— Où étiez-vous fourré hier, *Sir* ?

— J'étais à la maison.

— Et avant-hier ?

— Également à la maison.

— Vous vous payez ma tête.

— Je vous dis la vérité même, Mr. Henry.

— Pshaw ! Les jeunes oiseaux de votre espèce n'aiment pas rester au nid ; ils fourrent leur bec partout, sauf là où c'est leur place.

— Et où est ma place, s'il vous plaît ?

— Ici, chez moi, compris ? Il y a longtemps que je voulais vous demander quelque chose.

— Pourquoi alors ne l'avez-vous pas fait ?

— Parce que je ne voulais pas, vous entendez ?

— Et quand le voudrez-vous ?

— Aujourd'hui, peut-être.

— Allez-y carrément alors, dis-je en m'asseyant sur le tour où il travaillait.

— Carrément ! On dirait, ma parole, que je pourrais me gêner pour parler à un *greenhorn* de votre espèce !

— Un *greenhorn* ? m'écriai-je en fronçant les sourcils, car je me sentais profondément blessé. Je veux bien croire que ce mot vous a échappé par mégarde.

— Ne vous faites pas d'illusions là-dessus, *Sir*. C'est à bon escient que j'ai prononcé ce mot. Vous êtes un *greenhorn*, et quel *greenhorn* ! Vous avez la tête bourrée de lectures, on ne peut vous le contester. C'est inouï ce que vous avez dû bûcher là-bas. Ce blanc-bec sait exactement la distance qui sépare les étoiles, ce que le roi Nabuchodonosor a écrit sur des briques, ce que pèse l'air, bref toutes sortes de fariboles. Et parce qu'il sait tout ça, il se croit très malin. Mais essayez un peu de fourrer le nez dans la vie, hein ! pendant une petite cinquantaine d'années par exemple ; alors vous saurez peut-être, mais seulement peut-être, en quoi consiste la vraie sagesse. Ce que vous avez appris jusqu'ici, ce n'est rien. Et ce que vous savez aujourd'hui, c'est encore moins. Vous ne savez même pas tirer.

Il avait dit cela d'un ton on ne peut plus méprisant et avec la conviction de quelqu'un qui est absolument sûr de son fait.

— Je ne sais pas tirer ? Hum ! répondis-je en riant. Est-ce là une question à laquelle vous désiriez une réponse ?

— Si vous voulez. Eh bien ! répondez !

— Donnez-moi une arme. Ce n'est qu'ainsi que je serai en mesure de vous donner cette réponse.

Il écarta le canon de fusil qu'il était en train de visser, se leva, fit un pas dans ma direction, ses yeux étonnés fixés sur moi et s'écria :

— Vous voulez une arme ? Je me garderai bien de vous en donner une. Je ne remets mes fusils qu'à des mains qui en sont dignes.

— Alors, vous pouvez les confier aux miennes, ripostai-je.

Il me dévisagea à nouveau, d'abord de face, puis de profil, enfin il se rassit et reprit son canon tout en marmonnant :

— Quel *greenhorn* ! Et quel toupet ! C'est à vous en faire perdre patience.

Je le laissai faire, car je le connaissais bien. Puis j'allumai un cigare. Un quart d'heure passa sans que nous ayons échangé une parole. Enfin, il n'y tint plus. Il leva son canon contre le jour, le contempla et dit :

— C’est qu’il est beaucoup plus difficile de tirer que de regarder les étoiles ou de lire les briques de Nabuchodonosor. Avez-vous jamais tenu une arme à feu dans vos mains ?

Je pense bien.

— Quand ?

— Plus d’une fois, vous pouvez m’en croire.

— Et vous avez déjà visé et tiré ?

— Bien sûr.

— Et atteint votre but ?

— Naturellement.

Il délaissa à nouveau son canon et me regarda dans les yeux.

— Allons, allons ! Avec vous on ne peut pas parler sérieusement. Je suis persuadé que votre balle passerait à côté d’un mur de quinze mètres de haut et de quarante de large. Je ne suis pas un gosse et vous n’êtes pas mon professeur, mettez-vous bien ça dans la tête. Vous n’êtes qu’un *greenhorn*, qu’un cancre. Et ça prétend savoir tirer ! Décrochez-moi un jour cette vieille arme-là et essayez seulement de viser. C’est le meilleur « tueur d’ours » que j’ai jamais vu.

Je me dirigeai vers l’endroit désigné, pris le fusil et l’épaulai.

— Fichtre ! s’exclama-t-il en bondissant sur ses pieds. Qu’est-ce que c’est que ça ? Vous vous promenez avec ce fusil comme avec une canne ; pourtant c’est la pièce la plus lourde que je connaisse. Êtes-vous si fort que cela ?

Pour toute réponse, je le saisis de ma main droite par son veston boutonné et par sa ceinture et le soulevai à bout de bras.

— Nom d’un chien ! s’écria-t-il. Laissez-moi donc ! Vous êtes plus fort que mon Bill !

— Votre Bill ? Qui est-ce ?

— C’était mon fils. Il... mais laissons cela. Il est mort avec les autres. Il promettait beaucoup. Vous lui ressemblez un peu par la taille. Vous avez aussi les mêmes yeux et la même bouche. C’est pourquoi je vous... mais cela ne vous regarde pas.

Une profonde tristesse se répandit sur ses traits. Il passa sa main sur son visage et poursuivit d’un ton plus calme :

— *Sir*, avec de tels muscles, c’est vraiment dommage de gaspiller son temps à dévorer des livres. Vous devriez faire aussi de la culture physique.

— C’est ce que je fais.

— Vraiment ?

— Puisque je vous le dis.

— Vous faites de la boxe ?

— On n’en fait pas beaucoup chez nous. Mais je suis assez fort en gymnastique et à la lutte.

— Vous montez à cheval ?

— Oui.

— Vous faites de l’escrime ?

— J’ai même donné des leçons.

— Dites donc, vous me montez un bateau ?

— Voulez-vous faire un petit essai ?

— Non. Ça me suffit. Du reste, il faut que je travaille. Asseyez-vous donc.

Il prit place devant son établi et je suivis son exemple. Il semblait absorbé par de graves pensées. Tout à coup, il leva les yeux de sur son travail et me demanda :

— Avez-vous fait des mathématiques ?

— C’était mon étude favorite.

— L’arithmétique, la géométrie ?

— Naturellement.

— Et vous comprenez quelque chose à l’arpentage ?

— Je m’y entends assez bien. Il m’est souvent arrivé de flâner un théodolite à la main.

— Vous savez vraiment arpenter ?

— Mais oui. Pourquoi cette question ?

— Pour rien. Ne soyez pas trop curieux, vous le saurez un jour. Avant tout, il faudrait que j’aie la certitude, oui, la certitude que vous savez tirer.

— Je suis prêt à subir l’épreuve.

— J’y pense, soyez tranquille. A quelle heure commencez-vous demain vos cours ?

— A huit heures.

— Alors venez me voir à six heures, à mon tir.

— Pourquoi si tôt ?

— Parce que je ne veux pas attendre plus longtemps. Je brûle d’impatience de vous prouver que vous n’êtes qu’un *greenhorn*. Mais c’est assez pour aujourd’hui. J’ai autre chose à faire, et des choses autrement importantes.

Il semblait en avoir terminé avec son canon et sortit d’une caisse un morceau de fer en forme de polygone, dont il se mit à limer les coins.

Il était si absorbé par son travail qu’il semblait en avoir oublié ma présence. Ses yeux brillaient et lorsqu’il contemplait, de temps en temps, son œuvre, je croyais lire dans ses yeux une véritable passion. Ce morceau de fer devait avoir à ses yeux une importance particulière. Intrigué, je ne pus m’empêcher de le questionner.

— Est-ce une pièce d’arme à feu ?

— Oui, dit-il en se rappelant seulement alors ma présence.

— Pourtant je ne connais aucun système d’arme à feu qui possède une pièce de ce genre.

— Je crois bien. Mais vous le connaîtrez un jour. Ce sera le système Henry.

— Tiens ! C’est donc une invention.

— *Yes* !

— Je m’excuse alors de vous avoir questionné. Naturellement, c’est un secret.

Il regarda un moment dans les trous, tourna la pièce dans tous les sens, l’appliqua à l’extrémité postérieure du canon, et dit enfin :

— Oui, c’est un secret. Mais j’ai confiance en vous parce que je vous crois discret, bien que vous ne soyez qu’un affreux green Horn. Aussi vous dirai-je ce que je compte en faire. Ce sera une carabine à répétition avec un magasin à vingt-cinq cartouches.

— Pas possible !

— Motus ! Me prenez-vous pour un imbécile qui s’attaque à l’impossible ?

— Alors, votre magasin devra posséder suffisamment de chambres pour recevoir les cartouches.

— Cela va de soi.

— Mais le magasin sera énorme, lourd, et l’arme impossible à manier.

— Pas du tout, parce qu’il n’y aura qu’une chambre. L’arme ne sera ni lourde, ni encombrante. Voici d’ailleurs cette chambre, dit-il en désignant le morceau de fer.

— Hum ! Il faut croire que je ne comprends rien à votre métier. Et qu’adviendra-t-il quand le canon sera échauffé ?

— Il ne le sera pas. La matière de ce canon et sa fabrication sont mon secret. Ce morceau de fer suivra un mouvement excentrique. Les vingt-cinq orifices qu’il comprendra recevront autant de balles. A chaque décharge, la plaque s’avance et la cartouche suivante vient se placer en face du canon. Ça fait bien longtemps que cette idée me travaille. D’abord, ça ne marchait pas, mais, maintenant, il me semble que ça colle. Je passe déjà pour un assez bon armurier, mais, quand j’aurai mis au point ce petit truc, je serai célèbre et je gagnerai beaucoup d’argent.

— Et des remords par-dessus le marché.

Il me fixa un instant, d’un air étonné, puis demanda :

— Des remords ? Pourquoi ça ?

— C’est bien simple, dis-je, si vous mettez au point une arme à feu capable de tirer vingt-cinq coups d’affilée et qui pourra tomber entre les mains de n’importe quel voyou, les forêts vierges et les gorges des montagnes de la Prairie ne tarderont pas à devenir le théâtre des pires carnages. On abattra les Indiens comme des mouches, si bien que, dans quelques années, il ne restera plus un seul indigène. Voulez-vous assumer une telle responsabilité ?

Il me regardait fixement sans répondre.

— De plus, poursuivis-je, le jour où n’importe qui pourra se procurer, moyennant argent, cet engin meurtrier, vous ne tarderez pas à ramasser une fortune, mais, d’autre part, on aura vite fini d’exterminer les mustangs et les buffles, en même temps que tout le gibier dont la chair sert de

nourriture aux Indiens. Des centaines et des centaines de chasseurs de records se muniront de votre carabine et afflueront dans l'Ouest. Le sang humain et animal coulera à flots et, en peu dé temps, en deçà et au-delà des Montagnes Rocheuses, les terres seront dévastées et dépeuplées.

— Sacrebleu ! s'exclama-t-il. Est-ce vrai que vous débarquez seulement d'Europe ?

— Oui.

— Et vous n'êtes jamais allé dans le *Wild West* ?

— Jamais.

— Eh bien ! vous êtes un parfait *greenhorn*. Et ce morveux de *greenhorn* en prend si bien à son aise qu'on le croirait le protecteur de tous les Indiens et depuis au moins un siècle établi dans le pays. Ce n'est pas un blanc-bec comme vous qui m'impressionnera par ses bobards. Et même si tout ce que vous dites là était vrai, ça n'aurait aucune importance parce que je n'ai jamais eu l'intention de monter une usine de fusils. Je suis un solitaire et je tiens à le rester. Ça ne me dit rien d'avoir affaire à des centaines d'ouvriers.

— Mais vous pourriez, pour gagner de l'argent, faire breveter votre invention et vendre le brevet au prix fort ?

— Vous pouvez dormir sur vos deux oreilles ! Jusqu'ici je n'ai jamais connu la misère et il n'y a aucune raison pour que ça change à l'avenir, même si je ne vends pas mon brevet. Je n'ai aucune envie d'entendre plus longtemps pépier un oiseau comme vous qui doit d'abord prendre sa volée avant d'essayer de siffler et de chanter.

Je ne lui tins pas rigueur de ses paroles peu affables ; je le connaissais trop bien pour mal les interpréter. Il m'avait pris en amitié et j'étais certain qu'il ne me voulait que du bien. Avant de prendre congé de lui, je lui tendis la main, qu'il serra longuement en la secouant.

Je ne me doutais pas, alors, de l'importance que cette conversation devait avoir pour moi par la suite et encore moins du rôle que le « tueur d'ours » et la future carabine Henry joueraient dans ma vie.

Le lendemain, à six heures précises, je me présentai devant mon étrange vieil ami. Il me serra la main, tandis qu'un sourire ironique éclairait ses traits durs.

— *Welcome, Sir* ! Quel air de conquérant. Croyez-vous donc atteindre ce mur dont je parlais hier ?

— Je l'espère.

— *Well* , on verra bien. Moi, j'emporte une arme plus légère, vous, vous prendrez le « tueur d'ours » ; je me garderais bien de trimbaler une machine aussi lourde.

Il mit en bandoulière un léger rifle à deux canons. Quant à moi, je m'emparai du « tueur d'ours », qu'il se refusait à porter. Arrivé au champ de tir, il commença par tirer lui-même deux coups de feu. Vint alors mon tour et celui du « tueur d'ours ». Je ne connaissais pas du tout cette arme, et ma première balle n'atteignit que le bord du disque noir de la cible. Le second coup fut meilleur ; la troisième balle alla se loger exactement au centre du disque noir, et toutes celles qui suivirent traversèrent le trou percé par elle. La stupéfaction de Henry augmentait à mesure que je tirais. Il me demanda de recommencer l'essai avec son rifle et, lorsque j'eus obtenu les mêmes résultats, il s'écria :

— Ou bien vous avez vendu votre âme au diable, ou bien vous êtes né homme du *Wild West* !

— Je peux vous assurer que je n'ai pas vendu mon âme au diable. Cette transaction ne me dirait rien, rétorquai-je, en riant.

— Dans ce cas, vous avez le devoir et même l'obligation de vous faire chasseur du *Wild West*. Cela non plus ne vous dit rien ?

— Pourquoi pas ?

— *Well*, on verra bien ce qu'on pourra faire de vous. Savez-vous monter à cheval ?

— A la rigueur.

— A la rigueur ? C'est-à-dire que vous êtes en équitation moins habile qu'au tir.

— La belle affaire ! Qu'est-ce après tout que l'équitation ? Le plus difficile, c'est de monter, ensuite le cheval vous porte tout seul.

— Vous croyez ça ? Et qu'il vous tiendra aussi en selle ? Voilà l'erreur ! Vous l'avez dit : le plus difficile, c'est de monter, car il faut le faire tout seul. La descente est bien plus facile : c'est la rosse qui s'en charge.

— Pas en ce qui me concerne.

— Vraiment ? Que diriez-vous d'un petit essai ?

— Je veux bien.

— Venez alors. Il n'est que sept heures et vous avez encore une heure devant vous. Nous irons chez Jim Komer, le maquignon. Il a un cheval rouan qui se chargera bien de vous désarçonner.

Nous rentrâmes dans la ville et allâmes trouver le maquignon, qui possédait un manège tout entouré d'écuries. Korner vint en personne à notre rencontre-nous demander ce que nous désirions.

— Ce jeune homme prétend qu'aucun cheval ne pourra le mettre hors de selle, déclara Henry. Qu'en pensez-vous, Mr. Korner ? Le laisserez-vous enfourcher votre cheval rouan ?

Le maquignon m'examina, puis, l'air satisfait de son examen, déclara :

— L'ossature m'a l'air très élastique. D'ailleurs, les jeunes gens ne se cassent pas aussi facilement le cou que les vieux. Si ce gentleman veut essayer la bête, je n'y vois pas d'inconvénient.

Il donna des ordres, et, un instant après, deux palefreniers amenèrent un cheval sellé, qui manifestait une vive inquiétude et piaffait nerveusement. Le vieil Henry prit peur pour moi. Il essaya, le premier, de me dissuader de mes projets, mais je ne regrettais nullement ma parole et, d'ailleurs, je voyais déjà là une affaire d'honneur. Je pris le fouet et me laissai chausser les éperons ; puis, après quelques tentatives infructueuses, je sautai en selle. Les deux palefreniers s'écartèrent précipitamment et le cheval rua des quatre fers, puis tourna de côté. Je parvins pourtant à me maintenir en selle, bien que je ne fusse pas encore ferme sur mes étriers. A peine avais-je réussi à consolider ma position que ma monture se cabra. Comme cela ne donnait aucun résultat, elle se rua vers le mur pour me désarçonner plus facilement. Mais un coup de fouet eut vite fait de la faire revenir en arrière. Une lutte farouche s'engagea entre cavalier et monture, une lutte non exempte de danger pour moi. Je déployai toute l'adresse que je possédais alors et toute la force de mes fémurs, si bien que je sortis vainqueur de l'aventure. En mettant pied à terre, mes jambes tremblaient encore de l'effort fourni ; quant au cheval, il haletait et de grosses gouttes de sueur perlaient sur sa robe. Mais je l'avais maté !

Le maquignon était déjà inquiet pour sa bête. Il la fit aussitôt envelopper dans une couverture et promener lentement pour lui permettre de se détendre les muscles. Puis il se tourna vers moi :

— Je n'aurais jamais cru cela possible, jeune homme ; j'étais persuadé que, dès la première ruade, vous rouleriez par terre. Naturellement, vous ne me devez pas un cent ; au contraire, je vous serais très obligé de venir ici de temps en temps pour dresser cette sale bête.

— Si cela peut vous rendre service, je ne demande pas mieux.

Pendant toute la séance, Henry s'était tu. Il me regardait en hochant la tête. Il frappa des mains et s'exclama :

— Pour un *greenhorn*, c'est vraiment un *greenhorn* bien extraordinaire. Il aurait serré cette rosse à mort plutôt que de vider les arçons. Qui vous a appris ça, mon garçon ?

— Le hasard, qui m'a mis un jour entre les jambes un étalon hongrois de la puszta, qui ne se laissait monter par personne. J'ai réussi à le dompter au risque de ma vie.

— Au diable de telles rosses ! J'aime autant mon fauteuil, qui ne voit pas d'inconvénient à ce que je m'assoie dedans. Allons-nous-en maintenant. J'en ai le Vertige. Vous n'aurez pas à regretter de m'avoir montré ce dont vous êtes capable.

Nous nous séparâmes. Les deux jours qui suivirent je ne revis pas Henry, mais, le surlendemain, sachant que j'avais mon après-midi libre, il vint me trouver.

— Voulez-vous faire un tour avec moi ? me demanda-t-il.

— Où voulez-vous aller ?

— Chez un gentleman qui serait heureux de faire votre connaissance.

— Tiens ! Et qu'est-ce qui me vaut cet honneur ?

— Vous ne devinez pas ? Il n'a encore jamais vu un *greenhorn* de près.

— Eh bien ! je vous accompagne, Mr. Henry. Puisqu'il tient à nous connaître...

Henry avait un petit air malin, plein de réticences, et j'en conclus qu'il me réservait une surprise. Il me conduisit à un bureau de plain-pied avec la rue, mais il m'y avait fait entrer si précipitamment que je n'avais pas eu le temps de lire l'inscription de la porte vitrée.

Je croyais toutefois avoir distingué deux mots : office et surveying. Je ne tardai pas à me rendre compte que j'avais vu juste.

Dans le bureau se trouvaient trois hommes qui accueillirent Henry très cordialement et me parlèrent avec une politesse mêlée d'une curiosité mal dissimulée. Les tables étaient jonchées de cartes, de plans et de toute sorte d'instruments de précision. Nous nous trouvions dans un bureau d'arpentage.

Henry engagea avec les trois hommes et moi une conversation très amicale qui ne tarda pas à s'animer. Elle roulait surtout sur les affaires du bureau, ce qui ne me déplaisait pas, car j'étais bien plus au courant des choses d'arpentage que de la situation politique intérieure des États-Unis.

Henry témoignait beaucoup d'intérêt à cette science. Il voulait tout savoir et je répondais volontiers à ses questions lui expliquant l'emploi de chaque instrument, la façon de dresser des plans et des cartes. Il faut bien croire que j'étais un véritable *greenhorn*, car la raison de cet interrogatoire m'échappait encore. Ce n'est que lorsque j'eus surpris les regards entendus que les trois hommes échangeaient avec Henry que je me levai et déclarai que je devais m'en aller. Henry ne protesta pas et nous prîmes congé des trois gentlemen, qui nous serrèrent vigoureusement la main.

Une fois dehors, Henry me posa la main sur l'épaule, s'arrêta et me dit avec une profonde satisfaction :

— Jeune homme et cher *greenhorn*, vous m'avez fait un grand plaisir. Je suis fier de vous.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que vous avez dépassé mes espérances et l'attente de ces messieurs.

— Espérances ? Attente ? Je ne comprends pas.

— Ça n'a aucune importance. L'autre jour, vous avez prétendu que vous aviez quelques notions de géodésie. Je vous ai amené chez ces messieurs pour voir si ce n'était pas du bluff.

— Du bluff ? Si vous me croyez capable de bluffer, Mr. Henry, je ferais mieux d'interrompre mes visites chez vous.

— Ne soyez pas ridicule. Vous n'allez tout de même pas priver un vieil homme comme moi du plaisir de vous voir chez lui. D'autant plus que vous ressemblez à mon fils. Êtes-vous retourné au manège ?

— J'y passe tous les matins.

— Et vous montez votre cheval rouan ?

— Bien sûr.

— Vous pensez en faire une bonne monture ?

— Je l'espère. Mais je ne pense pas que le client qui l'achètera fasse une très bonne affaire. La bête s'est habituée à moi et ne tolère aucun autre cavalier.

— Vous m'en voyez ravi. Ainsi donc, votre bête ne supporte que des *greenhorn*s. Suivez-moi dans cette petite rue. Je connais ici un excellent restaurant où l'on mange fort bien et où l'on boit encore mieux. Nous allons fêter l'examen dont vous venez de vous tirer avec tant de succès.

Je ne reconnaissais plus mon vieil Henry. Lui, toujours si renfermé, si sauvage, il voulait maintenant faire un repas en ville ! Sa voix, elle-même, avait des intonations plus joyeuses et plus insouciantes.

A partir de ce jour-là, il vint me voir quotidiennement et me parlait comme à un ami dont on redoute la perte imminente. Mais, comme pour contrebalancer ses épanchements, il me traitait de temps en temps de *greenhorn*.

En même temps, ma situation dans la famille où je travaillais s'était modifiée. Les parents se montraient plus attentionnés à mon égard et les enfants plus dociles. Il m'arrivait de surprendre chez eux des regards attendris que je ne comprenais pas.

Environ trois semaines après mon étrange visite au bureau d'arpentage, la maîtresse de maison m'invita à dîner en famille, bien que ce fût mon soir de sortie. Elle expliqua cette invitation insolite par les visites qu'elle attendait, celle de Mr. Henry et de deux autres gentlemen, dont l'un s'appelait Sam Hawkens et était un célèbre chasseur du *Wild West*. En ma qualité de *greenhorn*, je n'avais pas encore entendu ce nom, toutefois j'étais heureux de faire la connaissance d'un véritable homme de l'Ouest.

Faisant partie de la maison, je pus, sans enfreindre les règles de la convenance, pénétrer dans la salle à manger sans attendre le coup de gong. Je constatai alors que la table était dressée comme pour une grande fête. La petite Emmy, âgée de cinq ans, était seule dans la pièce, occupée à fourrer ses doigts dans un pot de confiture. En me voyant entrer, elle les essuya précipitamment sur sa toison blonde. Je levai mon doigt d'un geste menaçant ; elle accourut alors vers moi et me chuchota quelques mots à l'oreille. Pour m'amadouer, elle me confia le secret qui pesait sur son petit cœur. Je crus l'avoir mal comprise ; mais, à ma demande, elle répéta : *Your farewell feast*.

Mon repas d'adieux ! C'était impossible. La petite avait dû mal interpréter une conversation entendue. Je souris. Au même moment, des bruits se firent entendre dans le salon ; les invités venaient d'arriver et je me hâtai à leur rencontre. Ils étaient venus tous les trois ensembles, conformément à leur convention, ainsi que je devais l'apprendre par la suite, Henry me présenta Mr. Black, un jeune homme un peu raide et gauche, et Mr. Sam Hawkens, l'homme du *Wild West* !

J'avoue que je devais faire une singulière figure à fixer ce dernier d'un air ébaubi. C'était la première fois que je me trouvais en face d'un homme de cette espèce. Plus tard, je devais en connaître d'autres. Si l'homme lui-même offrait un spectacle peu commun, cette impression se trouvait encore renforcée par le fait qu'il se tenait dans le salon comme au milieu d'une forêt, tête couverte et fusil en main.

Il portait un chapeau de feutre à larges bords, d'âge, de couleur et de forme indéfinissables. Au milieu de la broussaille de poils qui recouvrait son visage, émergeait un nez de dimensions respectables, digne de servir d'aiguille à un cadran solaire. La barbe était à tel point touffue qu'elle ne laissait apercevoir que deux yeux vifs qui fixaient sur moi un regard malicieux. Mr. Sam Hawkens me contemplait avec une curiosité égale à celle que je lui témoignais.

Cette tête étrange reposait sur un corps vêtu d'une veste en peau de chèvre qui, visiblement, n'était pas faite à sa mesure ; cet accoutrement lui donnait l'aspect d'un enfant qui aurait mis par jeu la robe de chambre de son grand-père. Sous cet ample vêtement, on voyait deux jambes en forme de faux, grêles comme des tuyaux de pipe, enroulées dans des leggings effrangés, et terminées par une paire de bottes indiennes si volumineuses qu'au besoin leur propriétaire aurait pu s'y cacher tout entier.

Ce célèbre chasseur tenait à la main un vieux fusil qui paraissait tenir plutôt d'un gourdin que d'une arme à feu. Bref, il m'eût été difficile d'imaginer un spécimen plus typique de chasseur du *Wild West*.

Après m'avoir toisé de la tête aux pieds, Sam Hawkens se tourna vers mon ami Henry et demanda d'une voix fluette, presque enfantine :

— C'est bien le jeune *greenhorn* dont vous m'avez entretenu ?

L'autre acquiesça de la tête.

— *Well* ! Il ne me déplaît pas. J'espère que Sam Hawkens lui plaît aussi. Hihihi !

Et, avec ce petit rire curieux que je devais entendre si souvent par la suite, il se tourna vers la porte qui venait de s'ouvrir devant les maîtres de céans. Ceux-ci échangèrent avec le chasseur un salut cordial qui ne laissa pas de me surprendre légèrement, car j'ignorais qu'ils fussent en relations.

On nous pria de passer dans la salle à manger. Je remarquai avec stupéfaction que Sam Hawkens ne s'était pas séparé de son arme. Ce n'est que lorsqu'on nous désigna notre place à table qu'il déposa son fusil à sa portée, en disant :

— Un vrai chasseur du *Wild West* ne doit jamais quitter son arme. Si vous me le permettez, j'accrocherai donc ma Liddy à la poignée de la fenêtre.

J'appris par la suite que, selon un usage courant, les chasseurs du *Wild West* considéraient leurs armes comme des êtres vivants et leur donnaient des noms humains.

Une fois Liddy installée, Sam enleva son inénarrable chapeau. Je vis alors, avec effroi, que ses cheveux étaient restés dans le fond du chapeau. Son crâne dégarni et couleur de sang offrait un spectacle terrifiant. La maîtresse de maison poussa un petit cri et les enfants se mirent à hurler à tue-tête. Hawkens se tourna vers nous et dit d'une voix rassurante :

— N'ayez crainte, madame et messieurs. Ce n'est rien de grave. J'ai porté longtemps ma chevelure naturelle sans que personne trouvât à y redire jusqu'au jour où j'ai été attaqué par une douzaine de pawnies qui m'ont écorché le crâne. C'était une sensation plutôt désagréable, mais à

laquelle on peut survivre, comme vous voyez, hihihi ! Après cet accident, je m'en suis retourné à Tekama et me suis payé un nouveau scalpe. Cela s'appelle perruque, si je ne m'abuse. Cette bagatelle m'a coûté trois douzaines de peaux de castor. Peu importe, d'ailleurs, car mon nouveau scalpe est bien plus pratique que l'ancien, surtout en été. Quand j'ai trop chaud, je n'ai qu'à l'enlever. Hihihi !

Ce disant, il accrocha son chapeau et remit sa perruque. Ensuite, il se débarrassa de sa veste et nous pûmes voir deux pistolets et un couteau fixés à sa ceinture. En prenant place à table, il porta son regard sur la maîtresse de la maison, puis sur moi et dit :

— Je vous serais très obligé, Milady, de bien vouloir mettre ce jeune *greenhorn* au courant de la situation. Il est préférable de le faire avant de commencer le repas, si je ne m'abuse.

C'était là une expression favorite de Sam Hawkens. L'hôtesse acquiesça de la tête et, se tournant vers moi :

— Vous ignorez sans doute, dit-elle, que M. Black que voici est votre successeur.

— Mon successeur ? répétai-je, ébahi.

— Certainement. Puisque vous nous quittez, il nous a bien fallu vous chercher un remplaçant.

— Moi, je vous quitte ?...

— Hélas ! Vous nous quittez, *Sir*, affirma la maîtresse de céans, un sourire bienveillant aux lèvres. Certes, régulièrement, vous auriez dû nous prévenir plus tôt, mais, comme nous n'avons tous que de l'amitié pour vous, nous n'avons voulu à aucun prix faire obstacle à votre carrière. Nous regrettons vivement votre départ, mais, puisqu'il est déjà décidé pour demain, il ne nous reste qu'à vous souhaiter bon voyage.

— Bon voyage ?... Demain ?... Mais où ?... balbutiai-je.

Sam Hawkens me donna une tape sur l'épaule.

— Vous voulez savoir où ? Mais au *Wild West*, parbleu ! Vous avez brillamment passé votre examen. Les autres prospecteurs partent demain et vous ne voudriez pas qu'ils ajournent leur départ à cause de vous. Dick Stone, Will Parker et moi-même, nous sommes engagés, en même temps que vous, en qualité de guides de l'expédition, qui se propose de longer la Canadienne [2] jusqu'au Nouveau-Mexique. J'espère que vous ne désirez pas rester *greenhorn* toute votre vie.

C'était comme si une taie se détachait de mes yeux. On avait donc ourdi autour de moi un véritable complot. A mon insu, on avait fait de moi un prospecteur d'une nouvelle compagnie de chemins de fer qui entreprenait d'importants travaux d'arpentage.

Quelle perspective magnifique ! Mon vieil ami Henry vint à moi, me serra la main et dit :

— Vous êtes ici chez de braves gens, mais une place de précepteur ne convient pas à un garçon comme vous. Votre avenir est dans l'Ouest. J'ai fait une démarche auprès de l'Atlantic et Pacific Company et vous avez passé un examen, sans vous en douter. Vous vous en êtes tiré à merveille, et voici votre contrat.

Il me tendit un papier. J'y jetai un coup d'œil. En apercevant le montant de mes appointements, j'en crus à peine mes yeux. Mais Henry continua :

— Vous voyagerez à cheval et vous aurez besoin d'une bonne monture. J'ai acheté le cheval rouan. Il est à vous. Il vous faut aussi une arme et je vous fais cadeau du « tueur d'ours », que vous maniez avec tant d'adresse. Qu'en dites-vous, mon garçon ?

Lorsque j'eus retrouvé l'usage de ma voix étranglée par l'émotion, j'essayai de protester, mais sans résultat. La maîtresse de maison se mit à table, et nous dûmes suivre son exemple. Le repas commença et les affaires furent remises à plus tard.

Ce n'est qu'après le dîner que je reçus de plus amples renseignements. La nouvelle voie ferroviaire devait partir de Saint-Louis, traverser le Missouri, l'Oklahoma, le Nouveau-Mexique, l'Arizona et s'acheminer par la Californie jusqu'à la côte du Pacifique.

C'étaient ces immenses territoires qui devaient faire l'objet des travaux d'arpentage. Le territoire qui incombait à notre expédition, composée, en dehors de moi, de trois autres prospecteurs et d'un ingénieur en chef, était circonscrit entre la source du Rio-Pecos et la basse Canadienne. Les trois guides et de nombreux chasseurs complétaient notre expédition. Mes amis, qui avaient tenu à me faire la surprise de mon engagement, s'étaient occupés de mon équipement.

[2] Rivière des États-Unis, affluent de l'Arkansas.

Il ne me restait qu'à rejoindre mes futurs compagnons, qui m'attendaient chez l'ingénieur en chef. Ils me firent tous un excellent accueil.

Le lendemain matin, après avoir pris congé de la famille où j'avais été employé, j'allai trouver Henry. Je tenais à le remercier de sa bonté, mais il me serra chaleureusement la main et coupa court à mes effusions.

— Taisez-vous, mon garçon. Si je vous envoie dans l'Ouest, c'est parce que je veux empêcher mon vieux fusil de se rouiller. Allez-vous-en maintenant et, quand vous serez de retour, n'oubliez pas de venir me voir pour me raconter vos aventures. J'espère qu'alors vous ne serez plus le *greenhorn* que vous êtes aujourd'hui, quoi que vous en disiez.

Puis il me poussa vers la sortie, mais, avant qu'il eût pu fermer la porte, j'avais aperçu deux larmes briller dans ses yeux.

KLEKIH-PETRA

L'« été indien » tirait déjà à sa fin, mais, bien que nous fussions à la tâche depuis déjà trois mois, nous n'étions pas encore au bout de notre travail. Cela tenait à deux raisons.

Tout d'abord, il nous fallait travailler sur un terrain particulièrement ingrat et encore très peu exploré. Par ailleurs, la région était fort dangereuse, à cause du passage fréquent des tribus des Kiowas, des Comanches et des Apaches, qui, comme on peut le penser, se montraient très hostiles à la construction d'une ligne ferroviaire sur leurs réserves.

Les précautions qui s'imposaient n'étaient guère de nature à faciliter notre travail. Il nous fallait, par exemple, renoncer à la chasse, de crainte d'attirer sur nous l'attention des Peaux-Rouges. Nous dûmes souvent nous contenter des vivres qu'on nous expédiait de Santa-Fé, dans des chariots traînés par des bœufs. Malheureusement, la régularité de ce mode de ravitaillement laissait à désirer, de sorte que, plus d'une fois, il nous fallut attendre de longs jours nos approvisionnements.

L'autre raison de la lenteur de nos travaux résidait dans la composition de notre équipe. L'accueil amical que m'avaient réservé l'ingénieur en chef et les trois prospecteurs m'avait fait espérer une collaboration agréable. Malheureusement, il n'en fut rien. Mes collègues étaient de véritables yankees, qui s'obstinaient à ne voir en moi qu'un *greenhorn*, un étranger maladroit et inexpérimenté. D'ailleurs, ils ne songeaient qu'à une seule chose : à gagner de l'argent, et le travail en lui-même ne les intéressait que médiocrement. Comme ils n'avaient pas tardé à se rendre compte que je ne partageais pas leur façon de voir, je perdis bientôt leur sympathie. Peu à peu, je me rendis compte que leurs connaissances étaient des plus superficielles ; ils se déchargeaient sur moi des travaux les plus difficiles et, de leur côté, se contentaient de bâcler leur besogne.

De tous mes collègues, c'était sans doute Mr. Bancroft, l'ingénieur en chef, qui avait l'instruction la plus solide ; malheureusement, je m'aperçus qu'il aimait l'eau-de-vie un peu plus que de raison. Nous en avions reçu quelques tonnelets de Santa-Fé, et, à partir de ce jour, Mr. Bancroft consacra bien plus de temps au brandy qu'à ses instruments de précision. Il lui arrivait de passer des heures entières étendu par terre, dans un état d'ébriété complète. Comme mes collègues, Riggs, Marcy et Wheeler, et moi-même, devions participer à parts égales à l'achat de l'alcool, les trois prospecteurs, pour ne pas perdre dans l'affaire, se saoulaient à qui mieux mieux. J'étais le seul à ne pas boire, et aussi le seul à travailler.

Les douze chasseurs chargés d'assurer la sécurité de notre expédition m'en imposèrent d'abord énormément par leur connaissance du *Wild West*, mais je ne tardai pas à me rendre compte que j'avais affaire à des gens d'une moralité douteuse. Par bonheur, au cours des trois premiers mois, ils n'eurent pas l'occasion de mettre leur vaillance à l'épreuve. En tout cas, il suffisait de les voir au travail pour avoir la certitude que c'étaient les douze plus grands fainéants des États-Unis.

Aux termes de notre engagement, Bancroft était le chef de l'expédition. Néanmoins, ses instructions n'étaient jamais exécutées. Lorsque, la colère le gagnant, il lançait des ordres, on lui riait au nez.

J'avais donc bien des raisons pour m'emparer du commandement et je ne manquai pas de le faire, très discrètement d'ailleurs, pour que les autres ne s'en aperçussent pas. Ces hommes endurcis n'auraient jamais consenti à obéir au jeune homme inexpérimenté que j'étais. Il ne me restait donc qu'à adopter la tactique de ces femmes intelligentes qui, sans en avoir l'air, mènent par le bout du nez un mari obstiné. Ces sauvages me traitaient dix fois par jour de *greenhorn* et se soumettaient pourtant à ma volonté, car je réussissais à leur faire croire qu'ils agissaient librement en ne suivant que leur propre impulsion.

Dans mon travail, j'étais admirablement secondé par Sam Hawkens, Dick Stone et Will Parker. Tous trois étaient des gens foncièrement honnêtes et de plus chasseurs émérites, dont le nom était célèbre dans la région. Nous nous tenions autant que possible ensemble, en cherchant cependant à ne pas froisser les susceptibilités des autres. Malgré ses manières bouffonnes, Sam Hawkens savait se faire respecter par cette étrange société.

De curieux rapports s'établirent entre nous deux qu'on ne pourrait mieux comparer qu'à ceux d'un suzerain et de son vassal. Il m'entourait de sa protection et, toutes les fois que l'occasion s'en présentait, il m'initiait à la science du *Wild West*. C'était un professeur si dévoué qu'il me confectionna de ses propres mains un lasso et m'autorisa à apprendre le maniement de cette arme redoutable sur sa propre personne, et sur celle de son cheval. Lorsque j'arrivai à une telle perfection que je ne ratai plus mon but, il s'écria, rayonnant de joie :

— Bravo, jeune homme ! C'est parfait. Mais il ne faut pas que mes éloges vous tournent la tête. Le maître d'école, s'il veut obtenir des résultats, doit parfois flatter même les élèves les plus bornés. J'ai déjà enseigné le maniement du lasso à plus d'un jeune homme et aucun n'y a mis autant de temps que vous. Mais si vous continuez à vous entraîner, dans six ou huit ans on ne pourra plus vous qualifier de *greenhorn*. D'ici là, consolez-vous en vous disant que parfois les sots arrivent plus facilement que les malins, si je ne m'abuse...

Malgré toutes les difficultés dont j'ai parlé plus haut, nous nous trouvâmes enfin à moins d'une semaine du secteur voisin. Afin d'avertir celui-ci, il fallait envoyer un messager. Mr. Bancroft déclara qu'il s'en chargerait lui-même et se ferait accompagner d'un guide.

Le départ était fixé pour le dimanche matin, mais, la veille, Bancroft organisa un petit banquet d'adieux. Je fus le seul à ne pas y être convié. Quant à Hawkens, à Stone et à Parker, ils déclinèrent l'invitation.

Les libations ne prirent fin que lorsque Bancroft fut ivre mort. Ses amis lui avaient bravement tenu compagnie et, au sortir du festin, ils étaient complètement saouls. Il ne pouvait naturellement plus être question du départ projeté. Les copains firent la seule chose dont ils fussent capables, ils s'affalèrent dans un buisson et s'abandonnèrent au sommeil.

Que faire ? Le message ne pouvait être ajourné et, d'autre part, il ne fallait pas espérer que les hommes se réveillassent avant le soir. Le mieux eût été que je partisse moi-même, mais pouvais-je m'y résoudre ? Il était hors de doute que quatre journées d'absence seraient autant de journées perdues pour le travail. Je fis part de mes hésitations à Hawkens. Celui-ci me désigna alors de la main la direction de l'Ouest et me dit :

— Il est inutile que vous partiez, *Sir*. Vous pourrez transmettre le message par les deux hommes que vous voyez là.

En levant le regard vers la direction indiquée, j'aperçus, en effet, deux cavaliers qui semblaient s'approcher de notre campement. C'étaient des blancs et je pus reconnaître dans l'un d'eux un vieil éclaireur qui était déjà venu nous apporter des nouvelles du secteur voisin. Il était accompagné d'un homme plus jeune qui n'était pas vêtu à la manière des courriers du *Wild West* et que je n'avais jamais vu auparavant. J'allai au-devant d'eux et, lorsque je les rejoignis, ils arrêtèrent leurs chevaux. L'inconnu me demanda qui j'étais ; je me nommai, sur quoi l'homme me fixa d'un regard à la fois scrutateur et bienveillant.

— C'est donc vous ce jeune étranger qui êtes seul à travailler dans cette bande de fainéants ? Vous me comprendrez mieux quand je vous aurai dit mon nom : je suis White.

White était le nom du chef du secteur voisin, auquel nous devions transmettre le message. Il devait avoir une raison sérieuse pour être venu en personne jusqu'à notre campement. Il descendit de son cheval, me serra la main et chercha du regard autour de lui. Ayant aperçu les dormeurs dans le fourré, il eut un sourire éloquent, mais rien moins que bienveillant.

— Ils sont ivres ? demanda-t-il.

J'acquiesçai de la tête.

— Tous ?

— Oui. Mr. Bancroft se proposait de se rendre chez vous et, avant son départ, il a donné une petite fête. Je vais le réveiller et...

— N'en faites rien, m'interrompit-il. Laissez-les dormir. Je suis content de pouvoir vous parler sans témoins. Quels sont ces trois hommes qui se tiennent là-bas ?

— Ce sont Sam Hawkens, Will Parker et Dick. Stone, nos guides, tous hommes dignes de confiance.

— Ah ! Hawkens, le petit chasseur, si curieux ! C'est un type de valeur ; je le connais de réputation. Appelez-les.

Je m'exécutai, puis, m'adressant à White :

— Une affaire importante vous amène sans doute chez nous ?

— Rien de particulier. Je voulais simplement voir ce qui se passe ici et vous parler. Moi, j'ai déjà terminé mon travail. Ce n'est pas votre cas, paraît-il ?

— Étant donné la nature particulièrement ingrate du terrain, ainsi que...

— Je sais, je sais ! dit-il en m'interrompant à nouveau. Malheureusement, je suis au courant de tout. Si vous n'abattiez pas à vous seul la besogne de trois hommes, Bancroft en serait encore à son point de départ.

— C'est fort inexact, Mr. White. Je suis étonné de vous voir si mal renseigné. Je ne fais que mon devoir, et...

— Taisez-vous ! Les messagers qui font la navette entre nos campements m'ont fourni toutes les informations nécessaires. C'est fort bien de votre part de vouloir prendre la défense de ces ivrognes, mais je tiens à connaître toute la vérité. Et, comme je vois que vous avez beaucoup trop de délicatesse pour m'y aider, j'interrogerai plutôt Sam Hawkens. Asseyons-nous un peu.

Nous nous trouvions près de notre tente. Mr. White s'assit sur l'herbe et fit signe aux autres d'imiter son exemple. Ceci fait, il se mit à poser des questions à Sam Hawkens, à Stone et à Parker. Ils ne lui dissimulèrent rien de la vérité. De temps en temps, j'ajoutais une explication pour adoucir une expression trop violente et justifier mes camarades. Je n'arrivai cependant pas à produire sur White l'effet désiré. Il me pria même de me dispenser de tout commentaire, en m'assurant que mes efforts seraient vains.

Ensuite, quand il se fut mis au courant, il me demanda de lui montrer nos dessins et notre journal. J'aurais pu le lui refuser, mais rien dans ses manières ne m'autorisait à cette impolitesse. Il examina attentivement tous ces documents, puis, comme il continuait à m'interroger, je ne pus lui dissimuler que tous les plans étaient faits de ma main, car mes camarades ne prenaient pas la peine de tracer une ligne.

— J'ai ici la preuve incontestable que vous poussez trop loin votre conception de la camaraderie.

Hawkens prit alors un air rusé :

— Fouillez donc dans la poche intérieure de sa veste, dit-il à White. Vous y trouverez une vieille boîte à sardines. Au lieu de sardines, elle contient des feuilles de papier. Ça doit être son journal intime, si je ne m'abuse. Ce que vous pourrez y lire ne ressemblera sûrement pas à son rapport officiel, où il cherche à protéger ses collègues.

Sam savait que je gardais mes notes dans une boîte de conserves vide. Sa révélation me fut très désagréable. White m'invita à lui montrer également ces notes. Que pouvais-je faire ? Je ne voulais pas nuire à mes collègues et, d'autre part, Je craignais de froisser White. Enfin, je lui donnai mon journal, à la condition que son contenu ne fût pas divulgué. Il le parcourut, puis me le rendit avec ces mots :

— A vrai dire, je devrais communiquer ce document à qui de droit. Vos collègues sont des propres à rien qui ne méritent pas de recevoir un dollar ; par contre, il serait juste de tripler vos appointements. Mais je ferai comme vous voudrez. Toutefois, je crois que vous feriez bien de continuer à prendre régulièrement ces notes. Elles pourront vous rendre grand service un de ces jours. Et, maintenant, allons réveiller ces gentlemen.

Il se leva et commença à faire du bruit. Les « *gentlemen* », l'œil vague et l'air ahuri, surgirent de sous les buissons. Bancroft, furieux d'avoir été tiré de son sommeil, était sur le point d'éclater, mais, lorsqu'on lui eut annoncé la visite de Mr. White, son indignation fit place à une politesse exquise. Les deux hommes ne se connaissaient pas. Comme entrée en matière, Bancroft offrit au visiteur un verre de brandy. Mais il tombait mal. Mr. White saisit l'occasion pour faire à son collègue un sermon comme celui-ci n'en avait peut-être jamais entendu. Stupéfait, Bancroft l'écouta, puis soudain le prit par le bras en hurlant :

— Mais dites donc, qui êtes-vous au juste ?

— Je suis White. Je me suis présenté, je crois.

— Et quel poste occupez-vous ?

— Je suis l'ingénieur en chef du secteur voisin.

— Eh bien ! je m'appelle Bancroft et je suis le chef de ce secteur. Personne n'a le droit de me donner des ordres ici, pas plus vous, Mr. White, que n'importe qui.

— Il est exact que nous occupons le même rang, répondit White d'un ton calme. Aucun de nous n'a donc le droit de donner d'ordres à l'autre. Mais, si l'un de nous s'aperçoit que l'activité de l'autre est préjudiciable aux intérêts de notre compagnie, il a le devoir de lui en faire l'observation. En arrivant ici, il y a deux heures, j'ai vu seize hommes ivres morts, vautrés sur le sol, qui...

— Il y a déjà deux heures que vous êtes là ? interrompit Bancroft.

— Parfaitement. J'ai eu le temps d'examiner vos plans et d'apprendre quel en est l'auteur. Un seul homme travaille ici pendant que tous les autres se la coulent douce. Et, pour comble, cet homme-là, c'est précisément le plus jeune de l'équipe.

Bancroft se tourna vers moi :

C'est vous que je dois remercier de toute cette histoire, siffla-t-il. Vous m'avez calomnié. Vous êtes un ignoble individu, un faux frère !

— Vous faites erreur, répondit White. Votre jeune collègue s'est conduit en gentleman. Il a même plaidé votre cause, et vous feriez bien de lui présenter vos excuses.

— Moi, des excuses ? Je m'en garderai bien, ricana Bancroft. Ce *greenhorn* est incapable de distinguer un triangle d'un carré, et, au lieu de se décrasser, il ne cherche qu'à nous nuire...

Il ne put achever sa phrase. Depuis des mois, je faisais preuve de patience, me souciant peu de ce que les autres pouvaient penser de moi. Mais le moment était venu de les détromper. Je saisis Bancroft par le bras et le serrai si vigoureusement que la douleur lui coupa la parole.

— Mr. Bancroft, dis-je, vous avez bu un peu plus que de raison et le sommeil ne vous a pas encore fait passer l'effet de l'alcool. Je suppose que vous êtes ivre. C'est pourquoi je ne vous tiens pas pour responsable de vos paroles.

— Moi, ivre ? C'est trop fort ! gronda-t-il.

— Parfaitement, vous êtes ivre. Si je pouvais penser le contraire, je n'attendrais pas un moment de plus pour vous abattre comme un chien. J'espère que vous m'avez compris.

Bancroft n'était pas un lâche, pourtant une lueur de crainte passa dans ses yeux. Il ne voulait pas avouer son ivresse, mais, d'autre part, n'osait pas répéter ses accusations. Dans son embarras, il se tourna vers le chef des douze éclaireurs de notre équipe.

— Pouvez-vous tolérer, Mr. Rattler, que cet homme lève la main sur moi ? N'êtes-vous pas ici pour nous défendre ?

L'interpellé, un véritable colosse, gaillard brutal et mal dégrossi, était le meilleur compagnon de beuverie de Bancroft. Je lui inspirais une profonde antipathie, et il n'attendait que l'occasion de me manifester sa haine. Il vint à moi, me saisit par le bras et, se tournant vers Bancroft :

— Non, je ne le tolérerai pas, Mr. Bancroft, dit-il. Ce morveux, qui ne sait même pas se moucher tout seul, voudrait tout à coup donner des leçons à ses aînés ! A bas les pattes, jeune homme, si tu ne tiens pas à ce que je te montre comment on s'y prend avec un *greenhorn*.

C'était là une provocation, mais qui n'était pas pour me déplaire. Rattler était bien plus vigoureux que Bancroft, et, si je réussissais à le tenir en respect, je produirais beaucoup plus d'effet sur sa bande qu'en triomphant de l'ingénieur. Je me dégageai de son étreinte.

— Moi, un *greenhorn* ? criai-je. Vous allez retirer vos paroles, Mr. Rattler, sans quoi je vous écrase comme une punaise !

— Tiens ! tiens ! ricana-t-il. Pour un *greenhorn*, vous avez du toupet, mais...

Il ne put continuer, car, d'un coup de poing à la tempe, je le terrassai. Il roula à terre, sans connaissance. Un silence profond se fit, puis l'un de ses camarades s'écria :

— Crénom ! Allons-nous regarder, les bras croisés, comment un *greenhorn* maltraite un des nôtres ? Allons-y, les gars !

Il se rua sur moi. Je lui envoyai un coup de pied à l'estomac. C'est un excellent moyen pour mettre l'agresseur hors de combat, il condition de conserver son propre équilibre. Le gaillard s'effondra. Le moment d'après, je lui mettais le genou sur la poitrine et, comme il essayait de se relever, je l'en empêchai d'un autre coup de poing. Puis, sautant sur pieds, je saisis les deux pistolets pendus à ma ceinture et les braquai sur la bande de Bancroft.

— Je suis à vous, messieurs.

Les amis de Rattler allaient se jeter sur moi, pour venger la défaite de leur camarade, quand Sam Hawkens s'interposa :

— Je tiens à vous informer, messieurs, que ce jeune *greenhorn* est désormais sous ma protection. Celui qui fera tomber un cheveu de sa tête aura affaire à moi. Et je ne suis pas homme à faire de vaines menaces, si je ne m'abuse.

Comme Dick Stone et Will Parker se rangèrent de notre côté, nos adversaires semblèrent perdre de leur assurance. Ils se détournèrent, en marmonnant des jurons, et entourèrent leurs camarades évanouis, essayant de les ranimer.

White se mit à me contempler en hochant la tête ; il était visiblement étonné.

— C'est prodigieux ! dit-il. Franchement, je ne voudrais pas me mesurer avec vous. Vous mériteriez de vous appeler Shatterhand, La Main-qui-frappe. Abattre d'un seul coup de poing des hommes robustes comme ces deux gaillards-là, ce n'est pas une mince affaire.

Ces paroles transportèrent Sam. Il eut un petit rire satisfait :

— Shatterhand ! Ce n'est pas mal. Voilà notre *greenhorn* nanti d'un nom de guerre. Et quel nom de guerre ! Shatterhand ! Old Shatterhand ! Tout comme Old Firehand, le plus fort des chasseurs de l'Ouest ! Qu'en dites-vous, Will, et vous, Dick ? Il ne me fut pas donné d'entendre leur réponse, car White m'avait pris par le bras et m'entraînait à l'écart.

— Vous me plaisez beaucoup, jeune homme. N'auriez-vous pas envie de venir avec moi ?

— J'en aurais peut-être bien envie, mais je n'en ai pas le droit.

— Pourquoi ?

— Mon devoir est de rester ici.

— Pshaw ! J'assume toutes les responsabilités.

— Je regrette vraiment, mais mon devoir est de mener ma tâche à bonne fin, et je ne puis m'en aller avant de l'avoir terminée.

— Bancroft et ses trois inspecteurs se débrouilleront bien sans vous.

— Peut-être, mais ça n'irait pas tout seul. Il faut que je reste ici.

— Vous ne voyez donc pas le danger que vous courez ?

— Pas du tout.

— Pourtant, ces hommes ont certainement juré votre perte.

C'est possible, mais je n'ai pas peur. D'ailleurs, je peux compter, en toutes circonstances, sur Hawkens, Stone et Parker. Bref, je préfère rester.

— Comme il vous plaira. Je vous souhaite de ne pas avoir à le regretter. J'espère que vous voudrez bien au moins m'accompagner un bout de chemin.

— Vous partez déjà, Mr. White ?

— Oui Ce que j'ai vu ne m'engage pas à rester plus longtemps.

— Vous allez cependant prendre congé de Mr. Bancroft ?

— Je n'y tiens pas.

— Pourtant vous étiez venu pour parler affaires avec lui.

— Certainement, mais je peux tout aussi bien le faire avec vous. Tout d'abord, je voulais vous mettre en garde contre les Indiens.

— Vous en avez rencontré par ici ?

— Je n'ai trouvé que les traces de leur passage. En cette saison, ils ont l'habitude de quitter leurs villages pour suivre les troupeaux de buffles et de mustangs qui émigrent vers le Sud. Nous n'avons pas à redouter les Kiowas, avec lesquels nous avons conclu un arrangement au sujet de la construction du chemin de fer. Par contre, les Comanches et les Apaches n'ont pas été mis au courant de cet accord, et nous avons tout intérêt à les maintenir pour le moment dans l'ignorance. En ce qui concerne mon groupe, dans quelques jours nous serons à cent lieues d'ici, et, si vous voulez un bon conseil, pressez-vous de partir aussi vite que possible. La région devient de plus en plus dangereuse. Pour l'instant, occupez-vous de seller votre cheval et demandez à Sam Hawkens s'il veut bien nous accompagner.

A vrai dire, j'avais l'intention de travailler, mais, comme c'était dimanche, je me laissai séduire. Sam ne demanda pas mieux que de se joindre à nous. J'allai trouver Bancroft et lui annonçai que je ne comptais plus travailler ce jour-là et que j'allais accompagner Mr. White, avec Sam Hawkens.

— Que le diable vous emporte ! grogna-t-il. Allez-vous casser le cou, si cela vous plaît.

Je ne me doutais pas alors qu'il ne s'en faudrait que d'un cheveu que ses souhaits bienveillants ne se réalisassent.

Nous avancions, joyeux, par cette superbe matinée d'automne, en conversant de la gigantesque ligne ferroviaire dont nous étions en train de préparer la construction. White nous donna quelques instructions sur la façon de rejoindre le plus facilement son équipe, et, comme midi approchait, nous fîmes halte près d'une rivière pour nous restaurer. Après ce repas frugal, White partit en compagnie de son éclaireur, tandis que, Sam et moi, nous restions encore quelques instants à deviser de choses et d'autres.

Avant de reprendre la route, je me penchai sur le ruisseau pour me désaltérer. Tout à coup, j'aperçus une trace qui semblait être l'empreinte d'un pied humain. Je fis aussitôt part de ma découverte à Sam. Mon ami examina attentivement la trace, puis déclara :

— Mr. White avait raison en nous mettant en garde contre les Indiens.

— Vous croyez, Sam, que c'est la trace d'un Peau-Rouge ?

— Certainement. Elle provient d'un mocassin d'Indien. Ça ne vous fait aucun effet d'entendre ça ?

— Aucun.

— Allons donc, je parie que vous avez la frousse.

— Je vous assure que non.

— C'est que vous ne connaissez pas les Indiens.

— J'espère faire leur connaissance dans un très proche avenir. Mais, comme je n'ai aucune intention de les traiter en ennemis, je ne vois pas la raison pour laquelle je devrais les redouter.

— Décidément, vous êtes un incorrigible *greenhorn*. Dans ce cas, plus que jamais, l'homme propose, Dieu dispose...

— Cette trace est-elle ancienne ?

— Elle date de deux jours environ. Si elle était plus fraîche, on pourrait également relever des foulées sur l'herbe. Mais les brins ont eu le temps de se redresser.

— L'Indien est sans doute passé par ici en reconnaissance.

— Oui, à la recherche des troupeaux de buffles, selon toute probabilité. Les tribus qui habitent cette région entretiennent actuellement de bons rapports de voisinage entre elles, et l'Indien qui a laissé cette trace ne marchait pas sur un sentier de guerre. D'ailleurs, il a fait preuve d'une grande imprudence ; c'était sans doute un jeune homme.

— Je ne vous comprends pas.

— Un guerrier averti n'aurait pas mis le pied à un endroit où l'eau est peu profonde et où les traces se conservent pendant longtemps. Seul un. *greenhorn* de votre espèce, qui ne diffère de vous que par la couleur de la peau, a pu commettre une telle bévue, hihihi !

Il savoura longuement sa plaisanterie. C'est par de tels compliments que le brave homme manifestait l'affection qu'il me portait.

Nous aurions pu rentrer par le même chemin que nous avions emprunté à l'aller, mais, en ma qualité de prospecteur, je tenais à ne manquer aucune occasion d'explorer le terrain. C'est pourquoi nous fîmes un petit détour et nous nous engageâmes dans un chemin parallèle au premier.

Nous ne tardâmes pas à déboucher dans une vallée assez large et tapissée d'herbe tendre ; les flancs des montagnes qui l'encerclaient étaient recouverts d'arbustes et, dans les hauteurs, d'une forêt dense. A peine avions-nous fait quelques pas dans la vallée que Sam arrêta son cheval et scruta l'horizon.

— Tiens ! Tiens ! s'exclama-t-il. Les voilà !

— Qui donc ? demandai-je.

J'aperçus au loin une vingtaine de points noirs qui se déplaçaient avec lenteur.

— En voilà une question ! s'indigna Sam en s'agitant sur sa selle. Vous devriez avoir honte de poser des questions aussi stupides. Ouvrez donc un peu mieux vos yeux et devinez ce que c'est.

— Ce que c'est ? Je dirais que ce sont des chevreuils si je ne savais pas que leurs troupeaux ne dépassent jamais une douzaine.

— Des chevreuils ? Hihihi ! dit Sam en se tenant les côtes. Des chevreuils près de la source de la Canadienne ! Pas mal, ma foi.

— Ce seraient donc des buffles ? risquai-je.

— Je pense bien que ce sont des buffles ! Et même des bisons. Ce sont les premiers que je vois cette année. En effet, Mr. White avait raison : nous verrons des bisons et des Indiens. Pour les Indiens, nous n’avons vu jusqu’ici qu’une empreinte de pas, mais, quant aux bisons, les voici dans toute leur majesté. Qu’en dites-vous ?

— Il faut y aller.

— Naturellement.

— Pour les observer.

— Pour les observer ? Sans blague ?

— Ça vous étonne ? Je n’ai encore jamais vu de bisons.

Le zoologiste s’éveillait en moi, mais Sam était fermé à cette sorte de curiosité. Il joignit les mains et s’écria :

— Il veut observer les bisons ! Ce cher *greenhorn* ! Il en a de bonnes ! Pour ma part, je me soucie peu de les observer, je préfère les chasser. Heureusement, le vent souffle de notre côté. Si nous restons dans l’ombre, les bêtes ne nous apercevront pas plus tôt qu’il ne le faut.

Sam examina attentivement sa « Liddy », et alla se poster à un endroit plongé dans l’ombre. Je suivis son exemple et vérifiai à mon tour mon « tueur d’ours ». Ce que voyant, Sam me demanda étonné :

— Vous voulez donc, vous aussi, en tuer ?

— Naturellement.

— Renoncez-y, si vous ne tenez pas à être aplati comme une crêpe d’ici dix minutes. Un bison n’est pas un canari qui vient se percher sur votre doigt pour gazouiller gentiment. Vous avez encore beaucoup à apprendre avant de vous amuser à affronter des bêtes aussi redoutables.

— Pourtant...

— Taisez-vous donc et faites ce que je vous dis, trancha-t-il d’un ton péremptoire. Je ne veux pas avoir votre mort sur la conscience. D’habitude, je vous laisse agir à votre tête, mais cette fois-ci j’entends être obéi.

Si je n’avais eu affaire à un si bon ami, je n’aurais pas manqué de répondre vertement. Mais je préférai me taire et continuer à avancer doucement le long de la lisière ombreuse de la forêt, tandis que Sam poursuivait ses explications, d’un ton plus affable.

— Ils sont une vingtaine. Ce n’est qu’une toute petite troupe. Il faudrait que vous voyiez un jour un de ces troupeaux monstres, composés de milliers de bêtes, dévalant la savane au galop. Autrefois, il m’arrivait de rencontrer des troupeaux de dix mille têtes et même davantage. Les Peaux-Rouges les ménageaient et n’en tuaient que le strict nécessaire. Il n’en est pas de même des Blancs, qui sont féroces et avides de sang, et tuent pour le seul plaisir de tuer. Bientôt il n’y aura plus de buffles, et puis ce sera le tour des Indiens. Je ne parle même pas des mustangs qui, il y a peu de temps encore, pullulaient dans la Prairie et qui se font maintenant de plus en plus rares.

Nous étions parvenus à environ quatre cents pas des animaux sans éveiller leur attention. Ils avaient à leur tête un vieux mâle dont les proportions me remplirent d’admiration. Il mesurait au moins deux mètres de haut et trois mètres de long et j’estime, aujourd’hui, son poids à environ trente quintaux. C’était un spécimen vraiment prodigieux. Il venait de trouver une flaque d’eau et s’y vautrait avec délices.

— C’est le chef de la troupe, me dit Sam, le plus redoutable de tous. Celui qu’il charge n’a guère le temps de faire son testament. Je préfère tirer sur cette jeune femelle qui marche en arrière. Regardez bien comment je m’y prends. Je lui enverrai une balle de biais sous l’omoplate, pour atteindre le cœur. C’est le seul coup mortel, avec le coup dans l’œil. Mais quel est le chasseur qui aurait la témérité d’attaquer un bison de face ? Restez là, et gare à vous si vous bougez d'ici avant que je vous appelle.

Il attendit que je me fusse posté entre deux buissons, puis il s’approcha doucement du troupeau. J’éprouvais une sensation étrange. J’avais lu beaucoup de descriptions de chasse au buffle, mais l’affaire se présentait tout autrement pour moi maintenant. C’était la première fois que je me trouvais en face de ce puissant bovidé, et un désir irrésistible de prendre ma part de la chasse s'empara de moi. Sam s'apprêtait à mettre en joue une jeune femelle, mais ce gibier ne m’en imposait guère. Je pensai qu’un homme courageux devait s’attaquer à un adversaire digne de lui.

Mon cheval donnait des signes d’inquiétude, piaffait d’impatience et j’avais de la peine à le tenir. Il avait visiblement peur des bisons et voulait se sauver. Je me demandais justement si je devais m’attaquer au grand mâle, lorsque soudain le sort m’épargna le soin de me décider.

Sam n’était plus séparé du troupeau que par une distance de trois cents pas. Tout à coup, il éperonna son cheval et passa rapidement près du buffle pour s’approcher de la femelle qu’il avait choisie. Je le vis viser et tirer en pleine course. La bête chancela, tête basse.

Au même instant, l’énorme mâle bondit et fonça sur Sam. C’était une bête extraordinairement puissante, l’incarnation parfaite de la force animale !

Je lançai mon cheval dans la direction du buffle. Celui-ci, entendant le galop, se tourna dans ma direction. A ma vue, il baissa la tête, s’apprêtant à me transpercer de ses cornes. J'entendis Sam crier de toutes ses forces, mais je n’avais pas le temps de m'occuper de lui. Je ne pus tirer tout de suite, d'abord en raison de ma position défavorable, ensuite parce que mon cheval me refusait toute obéissance. Pris de panique, il fonçait tout droit vers les cornes menaçantes de la bête. J’eus le plus grand mal à modifier légèrement la direction de sa course. D’un bond, il s’élança par-dessus l'arrière-train de la bête, dont les cornes frôlèrent presque mes cuisses. Nous étions maintenant dans la flaque de vase, où le buffle s’était vautré tout à l’heure. Instinctivement je dégageai mes pieds de l’étrier. Cela me sauva la vie, car mon cheval glissa dans la vase et tomba en m’entraînant dans sa chute. Je serais incapable de dire ce qui se passa exactement, toujours est-il que, le moment d'après, je me trouvais au bord de la mare, le fusil en main. Je vis le buffle s’élancer vers ma monture et me présenter le flanc. Je visai : une seconde de plus et mon cheval était perdu. J'appuyai sur la gâchette... la bête s'arrêta dans sa course, sous l'effet de l’étonnement ou de ma balle, je ne sais. Je répétai le coup. Le buffle leva lentement la tête, poussa un cri rauque qui me glaça le sang dans les veines, chancela et s’affaissa !

Si je n’avais eu mieux à faire, j’aurais sans doute poussé des cris de joie, tant mon triomphe me remplissait d’orgueil. Mais je venais de m’apercevoir que Sam était chargé par une bête qui égalait presque la mienne en corpulence. Afin d’échapper à son adversaire, il faisait exécuter à son cheval des zigzags invraisemblables et épuisants. Le buffle était capable de soutenir cette course bien plus longtemps que sa monture. Il fallait agir sans tarder. Je rechargeai en un tour de main mon « tueur d’ours » et me précipitai à la rescousse. Sam commit alors une erreur grossière : il dirigea sa monture de mon côté, livrant ainsi le flanc du cheval au buffle. D’un bond, celui-ci se trouva près de lui et, d'un coup de cornes, précipita par terre cavalier et monture. Sam appelait au secours en criant à tue-tête. J’étais éloigné d’environ cent cinquante mètres, mais il fallait agir sans retard. Sans doute, mon tir eût-il été plus sûr de près, mais chaque seconde d’attente pouvait être fatale à mon ami.

Je m’arrêtai, mis le buffle en joue, en ayant soin de viser l'omoplate gauche du bovidé, et tirai.

La bête leva lentement la tête et se détourna du côté d'où la balle était partie. Elle venait de m’apercevoir et se mit à galoper dans ma direction. Cependant, sa cadence allait en ralentissant. Le retard qui en résulta me permit de recharger mon arme. Cette opération terminée, je mesurai d’un regard la distance qui me séparait de la bête : trente mètres environ. Le buffle chargeait, la tête basse et les yeux injectés de sang. C’était l’image même du destin implacable. Je m’agenouillai et épaulai. Mon geste incita le bison à lever la tête pour mieux m’observer. J’envoyai une balle d’abord dans son œil gauche, puis dans l’œil droit. Un frisson parcourut le corps de l’animal, qui, l’instant d’après, s’effondrait raide mort.

Je bondis sur mes pieds et me précipitai au secours de Sam, mais ma hâte était superflue, car celui-ci venait déjà au-devant de moi.

— Hello ! criai-je. Vous êtes bien en vie ? Pas de blessures ?

— Rien du tout, cria Sam. Tout juste un petit bobo à la hanche

— droite ou gauche, je n’en sais rien — que je me suis fait en tombant. Par contre, mon cheval est fichu. Il souffle encore, mais le buffle lui a ouvert le ventre. Ce n’est pas la peine de le laisser souffrir. Il vaut mieux l’achever.

Nous trouvâmes la pauvre bête dans un état pitoyable. Éventrée et les boyaux mis à nu, elle haletait encore. Sam se saisit de son fusil et lui tira le coup de grâce.

Puis, enlevant du cadavre la selle et l’étrier, il dit :

— Maintenant, il ne me reste plus qu'à me transformer en cheval et à mettre la selle sur mon dos. Voilà les inconvénients d'une rencontre avec les taureaux.

— Tout ça, c'est très beau, mais je voudrais bien savoir comment vous, comptez remplacer votre cheval.

— C'est le cadet de mes soucis. J'en attraperai un autre, si je ne m'abuse.

— Un autre ?

— Mais oui. Puisque les bisons sont là, les mustangs ne doivent pas être bien loin. J'en fais mon affaire. Pour le moment, allons voir si le vieux taureau est bel et bien mort. Ces colosses ont généralement une vitalité extraordinaire.

Nous nous approchâmes de la bête. Elle était déjà rigide. Gisant à nos pieds, elle nous apparut dans toute sa grandeur. Après l'avoir examinée, Sam fit la moue, hocha la tête et dit :

— C'est vraiment incompréhensible. Savez-vous où vous l'avez atteint ?

— Eh bien ! où ?

— Juste là où il fallait. C'est un taureau puissant et j'aurais réfléchi dix fois avant de me décider à le tirer. Savez-vous ce que vous êtes ?

— Non.

— L'homme le plus imprudent du monde. Je vous avais bien dit de rester à l'écart dans les buissons. Pourquoi ne m'avez-vous pas obéi ?

— Je n'en sais trop rien.

— Ça, c'est un peu fort ! On attire votre attention sur le danger et vous, au lieu de vous tenir tranquille, vous vous lancez à corps perdu au milieu du péril !

— Ce n'est pas pour éviter les dangers que je suis venu dans l'Ouest.

— Bien répondu. Mais vous êtes un *greenhorn* et vous pourriez faire un peu plus attention à votre peau. Et pourquoi, diable, avez-vous choisi précisément le taureau ?

— Parce qu'il est plus chevaleresque d'attaquer un ennemi d'envergure et aussi parce que c'est une bête bien plus riche en chair que les autres.

Sam éclata de rire ; il se tenait les côtes.

— Plus chevaleresque ! railla-t-il. Un véritable chasseur de l'Ouest s'en moque pas mal ; il ne regarde que le côté pratique. Pour ce qui est de l'autre argument, celui de la viande, il ne prouve que votre ignorance. Cette bête a au moins dix-huit ou vingt ans, et sa chair est dure comme une semelle.

Il me gratifia plusieurs fois de l'épithète de *greenhorn* et me traita d'ignorant et de tête brûlée, ce qui, pour être franc, me causa un certain dépit. Malgré toute ma modestie, je m'attendais de sa part ne fût-ce qu'à un mot d'approbation.

Il n'en fit rien et, sans témoigner autrement son enthousiasme, m'envoya chercher mon cheval. Quant à lui, il resta près de son buffle femelle et se mit à découper une cuisse avec beaucoup de dextérité.

— Nous aurons un excellent rôti, dit-il. Par nous, j'entends vous, Will et Dick. Si les autres en ont envie, ils pourront venir chercher leur part sur place.

— A moins que les vautours et les fauves ne les devancent.

— J'admire votre intelligence, *Sir*. Eh bien ! nous allons couvrir la charogne de branchages et de grosses pierres. Seul un ours ou une bête de proie très forte pourront avoir raison de ces obstacles.

Ainsi fut fait. Nous chargeâmes notre butin sur mon cheval et nous nous dirigeâmes à pied vers le camp. Nous ne mîmes même pas une demi-heure pour l'atteindre. Notre arrivée causa une vive sensation. On assaillit Sam de questions : on voulait savoir ce qu'était devenu son cheval. Le vieux chasseur conta l'aventure en quelques mots, sans oublier cependant de dire que je lui avais sauvé la vie.

— Il t'a sauvé la vie ? Comment ça ? demandait-on.

Tout le monde était curieux de précisions, mais Sam éluda leurs questions.

— Je ne suis pas d'humeur à faire des discours ! répondit-il. Si vous tenez absolument à connaître les détails, demandez-lui de vous les raconter, si toutefois vous ne tenez pas pour plus intelligent d'aller chercher votre viande avant la tombée de la nuit.

Sa remarque était fort judicieuse. Le soleil était déjà très bas et le jour tirait à sa fin. Comme je ne manifestais pas non plus la moindre envie de faire le récit détaillé de notre aventure, tous montèrent leurs chevaux et partirent. Je dis tous, car aucun ne voulait rester. Ils se méfiaient les uns des autres. Pourtant, chez de vrais chasseurs, le gibier abattu par un membre du groupe est un bien commun. Mais le sens loyal de la communauté était absent de notre équipe.

Dès que les hommes furent partis, j'enlevai de mon cheval la cuisse du buffle et la selle de Sam, le dessellai et voulus lui donner sa provende. Cependant, Sam s'entretenait avec Parker et Stone. Ils se trouvaient de l'autre côté de la tente, de sorte qu'ils ne purent me voir lorsque je m'approchai d'eux. Je saisis alors quelques paroles de Sam :

— Croyez-moi si vous voulez, mais c'est comme je vous le dis. Il s'est choisi le plus gros et le plus fort taureau de la troupe et a tiré sur lui comme si de sa vie il n'avait fait que chasser le buffle. Exprès, je lui ai dit qu'il agissait comme un fou et je l'ai grondé sévèrement ; mais, entre nous, c'est un garçon inouï !

— C'est tout à fait mon avis. Il fera un chasseur de premier ordre, ajouta Stone.

— Et sous peu, renchérit Parker.

— *Yes*, confirma Hawkens. Il est né chasseur, oui, je dis bien, il est né pour être chasseur. Et il a une force ! Moi, je vous le dis, ce sera quelqu'un. Mais surtout promettez-moi de ne pas lui faire voir ce que nous pensons de lui. Ça pourrait lui tourner la tête.

— Quelle idée ! L'as-tu au moins remercié de t'avoir sauvé la vie ?

— Je m'en garderai bien.

— Comment ? Il doit avoir une drôle d'opinion de toi.

— Je me moque de l'opinion qu'il a de moi, si je ne m'abuse. Il est même certain qu'il me prend pour un goujat, mais cela n'a aucune espèce d'importance. L'essentiel, c'est qu'il ne tourne pas mal. Si je n'écoutais que mon impulsion, je le prendrais dans mes bras et je l'embrasserais.

— Tu lui ferais un bien médiocre plaisir, s'écria Stone. Passe encore pour l'étreinte, mais le baiser ne l'enchanterait certainement pas.

— Tu crois ? Et pourquoi ça ? demanda Sam.

— Pourquoi ? Tu ne t'es donc jamais regardé dans la glace ? Avec ta bobine et surtout avec ta barbe et ton grand nez, ou n'a pas la prétention de récompenser les gens en les embrassant. Non mais !

— Tiens ! Tiens ! Tiens ! Mais c'est charmant ce que tu dis là. Je suis un monstre. Et toi, alors ? Tu te crois donc un beau gosse ? Détrompe-toi. Je peux te certifier que, si l'on organisait entre nous deux un concours de beauté, c'est encore moi qui aurais le premier prix, hihihi ! Mais ça n'a rien à voir ici. Nous parlions de notre *greenhorn*. Non, je ne l'ai pas remercié et je ne le ferai pas. Mais quand notre rôti de buffle sera prêt, c'est lui qui aura le meilleur morceau. Et pour demain je lui réserve une surprise : je lui demanderai de m'aider à capturer un mustang.

— Tu as besoin d'un mustang ?

— Naturellement. Je ne peux tout de même pas rester sans monture. Tu me prêteras la tienne pour la chasse. Je n'aurai qu'à pousser un peu plus loin dans la Prairie pour trouver un troupeau de chevaux sauvages.

Je ne voulais plus écouter leur conversation. Je m'éloignai donc et allai les rejoindre par un autre chemin pour ne pas leur laisser deviner que j'avais entendu des paroles qui n'étaient pas destinées à mes oreilles.

On alluma un feu de chaque côté duquel on ficha dans la terre deux rameaux fourchus destinés à supporter la broche qu'on improvisa avec une branche plus solide. Les trois hommes mirent alors la cuisse à la broche et Sam commença à la tourner au-dessus du feu avec art. L'air solennel avec lequel il effectuait cette opération me donnait envie de rire.

Bientôt les autres imitèrent notre exemple. Toutefois, des querelles ne manquèrent pas d'éclater à cette occasion, car chacun voulait faire cuire lui-même son morceau et la place manquait. En fin de compte, ils dévorèrent la viande à moitié crue.

Je reçus effectivement le meilleur morceau, qui pesait environ trois livres, et l'absorbai avec appétit. Pourtant je ne faisais pas l'effet d'un goinfre ; au contraire, je mangeais moins que mes compagnons. Mais il faut savoir que les chasseurs du *Wild West* peuvent et même doivent consommer des quantités incroyables de viande pour compenser l'énergie qu'ils dépensent.

Tout en mangeant, les hommes s'entretenaient de notre chasse aux buffles. La vue des cadavres des deux bêtes que j'avais descendues les avait fait revenir sur l'opinion qu'ils avaient de moi.

Le lendemain matin, tandis que je m'apprêtais à me mettre au travail, Sam vint me trouver :

— Laissez donc vos instruments, mon garçon. Vous aurez mieux à faire.

— Vous me proposez une promenade ? Et mon travail ?

— Pshaw ! Vous vous esquintez trop. D'ailleurs, je crois que nous serons de retour à midi, et vous pourrez ensuite arpenter et calculer tout votre saoul.

Je m'abstins de toute autre objection et nous partîmes ensemble.

Bientôt, nous nous trouvâmes dans une vallée large de deux milles et longue de quatre, encerclée de montagnes boisées. Elle était traversée par un cours d'eau, grâce auquel le sol, suffisamment humide, était tapissé d'un épais gazon ; nous nous dirigions vers le nord en remontant le ruisseau, lorsque soudain Sam poussa un cri, arrêta brusquement son cheval, franchit d'un bond le ruisseau et se précipita vers un endroit où l'herbe semblait être foulée. Il inspecta les lieux, revint à son cheval, sauta en selle et continua sa course, non plus vers le Nord, mais à droite, de sorte qu'au bout de quelques minutes nous atteignîmes la limite ouest de la vallée. Il descendit à nouveau de son cheval, qu'il laissa pâturer après avoir eu soin de l'attacher à un arbre. Depuis qu'il avait examiné les empreintes, il n'avait pas soufflé mot, mais je pus lire sur son visage poilu une expression de satisfaction qui l'éclairait comme le soleil éclaire une forêt. Enfin il rompit le silence :

— Descendez donc et attachez fortement votre cheval. Nous attendrons ici.

— Pourquoi dites-vous de l'attacher fortement, demandai-je, comme si je ne le savais pas moi-même.

— Pour ne pas le perdre. On perd souvent des chevaux dans de telles circonstances.

— Quelles circonstances ?

— Vous ne vous doutez de rien ?

— C'est-à-dire...

— Tâchez de deviner.

— Vous voulez capturer un mustang.

— Comment le savez-vous ? demanda-t-il en me lançant un regard surpris.

— J'ai lu quelque part que les chevaux, quand ils ne sont pas bien attachés, se joignent volontiers aux troupeaux de mustangs.

Que le diable vous emporte ! Vous avez tout lu et il n'y a pas moyen de vous étonner. Ils sont passés par ici pas plus tard qu'hier. Ce n'était d'ailleurs, pour ainsi dire, qu'une reconnaissance, poussée par leur avant-garde. Il faut vous dire que le mustang est une bête extrêmement intelligente. Les troupeaux se font toujours précéder de petits groupes d'éclaireurs qui explorent dans tous les sens. Ils ont leurs officiers et leur chef est toujours un étalon fort, courageux et très averti par l'expérience. Que le troupeau paisse ou soit en marche, l'avant et l'arrière-garde sont toujours formées par des étalons. Au milieu sont les juments, et, tout à fait au centre, les poulains. C'est un véritable système de défense. Vous rappelez-vous ce que je vous ai dit sur la façon de prendre un mustang au lasso ?

— Bien sûr.

— Et auriez-vous envie de vous y essayer ?

— Oui.

— Alors, vous ne tarderez pas à en avoir l'occasion.

— Merci, mais, cette occasion, je ne la saisirai pas.

— Vraiment ? Et pourquoi, ça ? par tous les diables !

— Parce que je n'ai pas besoin de cheval.

— Voyons ! Un chasseur du *Wild West* ne se demande jamais s'il a, oui ou non, besoin d'un cheval.

— Dans ce cas, il ne correspond pas à l'idée que je me fais d'un véritable chasseur.

— Et quelle est cette idée, mon garçon ?

— Vous avez parlé hier de ces chasseurs de records qui massacrent les buffles même quand ils n’ont pas besoin de viande. Je crois que c’est à la fois déloyal envers lés animaux et envers les Indiens qui ont besoin de leur chair pour subsister. Vous êtes sans doute de mon avis ?

— Naturellement.

— Il en est de même pour les chevaux. Je ne tiens aucunement à priver de liberté un de ces superbes mustangs sans pouvoir justifier mon acte.

— Voilà ce qui s’appelle parler. Mais qui vous a parlé de priver le mustang de sa liberté ? Ce ne serait pour vous qu’un exercice au maniement du lasso. Une sorte d’épreuve finale. Comprenez-vous ?

— Comme cela, je veux bien.

— Parfait. Pour vous, ce ne sera qu’un exercice et pour moi une capture en bonne et due forme. J’ai besoin d’un cheval et il faut que je m’en procure un. Un dernier conseil : tenez-vous bien droit en selle et serrez votre cheval au moment où le lasso se raidit et où la secousse se produit. Si vous négligez cette précaution, vous risquez de lâcher prise et de laisser le mustang emporter votre monture avec le lasso. Alors vous n’avez plus de cheval et vous n’êtes plus qu’un vulgaire piéton.

Tout à coup, il se tut et me désigna l’entrée nord de la vallée. Un cheval solitaire venait de franchir le passage. Il avançait au trot, sans brouter l’herbe, tournant la tête à droite et à gauche, les narines dilatées.

— Voyez-vous, me dit Sam en baissant la voix, bien que le cheval fût encore assez loin. C’est leur éclaireur qui vient en reconnaissance. Regardez comme il scrute les lieux et flaire avec intensité. Il ne peut prendre notre vent, car nous sommes bien placés. C’est pour cela d’ailleurs que j’ai choisi cette partie de la vallée.

Le mustang passa du trot au galop, courut un peu, tout droit devant lui, puis tourna à droite, ensuite à gauche, enfin fit volte-face et disparut par où il était venu.

— Vous avez vu ? demanda Sam. C’est une bête remarquablement intelligente. Elle met à profit le moindre buisson pour se dissimuler. Un éclaireur indien ne ferait pas mieux.

— C’est vraiment admirable.

— Maintenant, il rentre pour faire un rapport à son général quadrupède. II lui dira que tout va bien, mais il se trompe, si je ne m’abuse. Parions que dans dix minutes nous aurons ici tout le troupeau. Savez-vous comment nous allons nous y prendre ?

— Eh bien ?

— Allez-vous poster à l’autre extrémité de la vallée. Quant à moi, je me cacherai dans la forêt du côté opposé. Dès que le troupeau sera arrivé, je me mettrai à sa poursuite. Les bêtes traquées se dirigeront de votre côté. Vous leur couperez alors la retraite, en les obligeant à rebrousser chemin. Nous répéterons le manège jusqu’a ce que nous ayons fixé notre choix sur les deux meilleures bêtes ; alors nous les prendrons. De ces deux-là, je choisirai encore la meilleure, et on rendra la liberté à l'autre. Êtes-vous d’accord ?

— Parfaitement.

Nous montâmes sur nos bêtes. Sam se dirigea vers le nord, moi vers le sud. Je pris la garde à la lisière de la forêt et attachai le bout du lasso à ma selle, puis j’attendis.

Un quart d’heure s’était à peine écoulé que soudain j’aperçus des points noirs venant dans ma direction et qui grossissaient à vue d’œil. Bientôt je pus distinguer une troupe de mustangs qui se ruait vers moi à fond de train.

Quel spectacle magnifique que celui de ces bêtes majestueuses lancées dans un galop effréné ! Leurs crinières et leurs longues queues flottaient au vent. Ils n’étaient que trois cents environ, mais le sol tremblait sous leurs sabots. A leur tête, s'avançait un étalon gris clair, une bête magnifique qui me faisait grande envie, mais je me dis qu’un véritable chasseur de Prairie ne monterait jamais un cheval dont la robe grise pourrait le trahir de loin.

Il était temps de sortir de ma cachette. Je quittai le fourré et dirigeai mon cheval au galop au-devant du troupeau. L’effet fut immédiat : l’étalon chef s’arrêta net comme s’il venait d’être frappé d’une balle, et le troupeau tout entier imita son exemple. L’instant d’après, les mustangs, toujours à la suite de leur chef, retournaient sur leurs pas.

Je les suivis lentement. Je ne cherchais pas à me presser, sachant que Sam Hawkens allait chasser de nouveau les bêtes dans ma direction.

En observant les bêtes, une chose m'avait frappé. L'une d'elles, qui venait immédiatement après l'étalon, avait plutôt l'aspect d'un mulet que d'un cheval. Ainsi donc les chevaux avaient non seulement accueilli un mulet comme un des leurs, mais encore lui avaient accordé une place importante parmi eux.

Au bout de quelques moments, le troupeau tourna sur lui-même, mais à ma vue rebroussa chemin une fois de plus. Je pus alors confirmer ma première impression : c'était bel et bien un mulet bai, au dos rayé de noir, magnifique spécimen, malgré sa tête un peu grande et ses oreilles trop longues.

Les mulets sont plus modestes que les chevaux ; leur pas est plus ferme et le précipice ne leur donne pas le vertige. Ce sont là des avantages qui ne sont pas à dédaigner. Il est vrai que ce sont des animaux très têtus. J'ai déjà vu des mulets qui auraient préféré se laisser abattre plutôt que de faire un pas en avant, alors même qu'ils n'étaient pas chargés et que la route était excellente. Néanmoins, je décidai de capturer ce mulet, qui semblait une bête en tous points remarquable.

Une fois de plus, Sam renvoya le troupeau dans ma direction. La distance qui nous séparait maintenant était si réduite que je pouvais le voir nettement. Trouvant le passage barré en avant et en arrière, les mustangs essayaient maintenant d'échapper par le côté. Le troupeau se scinda, mais le mulet resta auprès du chef.

— Cernons-les maintenant, me cria Sam. Vous de droite, moi de gauche.

Nous donnâmes un coup d'éperons à nos chevaux et réussîmes à rattraper les mustangs avant qu'ils n'aient gagné la lisière de la forêt. Ils ne voulaient d'ailleurs pas pénétrer dans la broussaille et se retournèrent, cherchant à glisser entre nous. Pour les en empêcher, nous nous élançâmes l'un vers l'autre. A ce moment, la troupe se disloqua, tels les hôtes d'un poulailler menacé par un épervier. Nous nous lançâmes à la poursuite de l'étalon gris et du mulet.

Durant la course, Sam, qui brandissait son lasso, s'écria :

— Sacré *greenhorn* que vous êtes !

— Pourquoi ça ?

— Parce que c'est au gris que vous vous attaquez. Seul un *greenhorn* peut avoir une idée pareille. Hihihi !

J'essayai de protester, mais Sam ne voulut rien entendre, et continua à rire aux éclats. Je lui abandonnai le mulet et me tournai vers un autre groupe de mustangs qui galopait en désordre en hennissant anxieusement. Entre-temps, Sam arriva à proximité du mulet et lança son lasso. Le nœud se serra autour du cou de l'animal. C'était le moment de s'arrêter, ainsi qu'il me l'avait conseillé, et de serrer son cheval pour mieux supporter la secousse qui allait se produire au moment où la corde allait se tendre.

Il ne manqua pas de le faire, mais avec un retard d'un dixième de seconde qui lui fit manquer son coup. Il alla rouler à terre en exécutant dans l'air une magnifique culbute. Le mulet partit d'un train d'enfer, entraînant dans sa course le cheval de Sam auquel il était lié par le lasso, fixé à la selle.

Je courus vers mon ami pour voir s'il n'était pas blessé. Il se redressa en s'écriant : Nom d'un chien ! Le cheval de Dick Stone qui fiche le camp avec ce maudit mulet !

— Vous êtes blessé ?

— Mais non ! Descendez vite de votre cheval. J'en ai besoin tout de suite.

— Pour quoi faire ?

— Pour rattraper le fuyard. Allons, à terre !

— Pensez-vous ! Encore une culbute comme celle-ci et c'en serait fait de nos deux bêtes.

Je lançai ma monture à la poursuite du mulet. La bête avait déjà une avance considérable, mais, par bonheur pour moi, elle entra en conflit avec le cheval : elle tirait à gauche, alors que son prisonnier l'entraînait à droite. Quelques minutes me suffirent pour en trouver auprès du mulet. Je m'emparai de la corde qui unissait les deux bêtes et l'enroulai plusieurs fois autour de ma main. Dès lors, j'étais certain de venir à bout de la résistance. Une minute encore, je laissai aux deux bêtes leur liberté de mouvements, en les suivant dans leurs courses, puis commençai à tirer peu à peu sur la corde, ce qui resserra le nœud autour du cou du mulet. Ainsi, en lui donnant l'illusion de

la liberté, je parvins à dominer l'animal. Je réussis même à l'amener, en exécutant un grand crochet, à l'endroit où se trouvait Sam Hawkens. Là, je tirai fortement sur la corde. La bête, presque suffoquée, s'affaissa.

— Tenez-le fort en attendant que j'arrive, puis lâchez-le, me cria Sam.

L'instant d'après, il était près de la bête, qui se débattait violemment.

— Allons-y ! cria-t-il.

Je lâchai le lasso ; le mulet, mis à son aise, bondit sur ses pieds. Mais déjà Sam était sur son dos. L'espace d'une seconde, la bête resta immobile, comme pétrifiée de terreur. Soudain, elle s'élança en faisant le gros dos comme un énorme chat. Mais Sam tenait ferme.

— J'y suis, j'y reste ! cria-t-il triomphalement. Maintenant, il va essayer son dernier truc et va m'emporter à toute allure. Attendez-moi quelques minutes, je vous le ramènerai doux comme un agneau.

Il se trompait. Contrairement à ses prévisions, le mulet se jeta par terre et s'y roula éperdument. Force fut à Sam de sauter A bas, pour conserver l'intégrité de ses os. Je l'imitai, me saisis du lasso et l'enroulai autour d'un tronc d'arbre. Débarrassé de son fardeau, le mulet se releva et essaya de se sauver. Mais, l'instant d'après, la corde se tendit, le nœud se resserra autour du cou de la bête, qui s'écroula une fois de plus.

Une grimace tordit le visage de Sam, tandis qu'il se palpait les côtes et les cuisses. Il avait exactement l'air de quelqu'un qui aurait absorbé de la choucroute avec de la confiture de prunes.

— Laissez courir cette sale rosse, dit-il enfin ; personne au monde ne pourrait la maîtriser, si je ne m'abuse.

— Il ne manquerait plus que ça ! Je ne me laisserai pas faire par une bête qui n'a même pas de sang noble dans les veines et dont les ancêtres n'étaient que de vulgaires ânes.

Je détachai le lasso du tronc et je sautai sur le mulet. Dès qu'il respira longuement, l'animal se redressa. Il s'agissait maintenant de bien lui serrer les côtes et, pour ce faire, j'étais plus favorisé que Sam. Une pression puissante sur les flancs, en lui comprimant les intestins, provoque une angoisse mortelle chez l'animal. Le mulet essaya de me lancer par terre ainsi qu'il l'avait fait pour Sam. Cependant, en serrant le lasso de toutes mes forces et en pressant vigoureusement les côtés de l'animal, je l'empêchai de réaliser son intention. Une lutte acharnée s'engagea et je me sentis bientôt tout inondé de sueur. Mais de nous deux, c'est encore l'animal qui transpirait le plus. L'écume sortait de sa bouche et sa résistance diminuait visiblement. Enfin les forces l'abandonnèrent. Il s'effondra, les yeux révulsés. Je poussai un profond soupir de soulagement ; j'avais l'impression que mes muscles allaient éclater.

— Heavens ! Comme vous êtes fort ! cria Sam. Vous êtes plus costaud que cette bête. Si vous vous regardiez maintenant dans une glace, vous vous feriez peur à vous-même.

— Je le crois volontiers.

— Vous avez des yeux exorbités, des lèvres gonflées et un visage presque bleu.

— C'est sans doute parce que je suis *greenhorn* et que je ne veux pas me laisser faire par cette bête, qui s'est montrée insolente avec des chasseurs émérites.

Sam affecta un air désolé et dit d'un ton pleurnichard :

— Taisez-vous, *Sir*. Personne n'est assuré contre les accidents. La chance vous a souri hier et aujourd'hui.

— J'espère qu'elle me sourira encore. En tout cas, votre chance à vous semble vous avoir abandonné. Êtes-vous sûr de n'avoir rien de cassé ?

— Je n'en sais rien. Tout à l'heure, je procéderai à une révision générale. Pour le moment, je me sens tout chose. Non, mais quelle bête ! De ma vie je n'en ai vu de pareille. J'espère que, cette fois, elle sera raisonnable.

— Elle l'est déjà. Regardez comme elle souffle. Il faudra tout de même la faire lever, car il est temps de rentrer.

Nous aidâmes le mulet à se relever. Il ne résistait pas et tremblait de tous ses membres. Nous le sellâmes et le harnachâmes sans difficulté. Il se laissa docilement enfourcher par Sam, tel un cheval bien dressé.

— Cette bête a dû avoir autrefois pour maître un excellent cavalier. Elle s'était sauvée pour se joindre aux mustangs. Savez-vous comment je vais l'appeler ?

— Comment ?

— Mary. J’ai déjà eu un mulet de ce nom, et ainsi je n’aurai pas à me casser la tête.

— Vous voilà donc en compagnie de deux personnages féminins : Mary et Liddy.

— C’est charmant, n’est-ce pas ? Et maintenant, je vous demanderai un grand service.

— En quoi puis-je vous être agréable ?

— Ne dites rien à personne de ce qui est arrivé.

— Voyons, c’est tout naturel. Inutile de me le demander.

— C’est que, voyez-vous, il me serait très désagréable qu’on apprenne au camp les circonstances dans lesquelles Sam Hawkens a capturé sa charmante Mary. On en ferait des gorges chaudes et je n’aime pas qu’on se moque de moi.

— Je vous en prie, n’en parlons plus. C’est une affaire entendue. Vous êtes mon maître et ami, et cela va de soi.

Une lueur de tendresse éclaira les petits yeux de Sam.

— Bien sûr que je suis votre ami, mon garçon ! Et, si j’avais la certitude que vous ayez aussi de l’amitié pour moi, je serais l’homme le plus heureux du monde.

Je lui serrai la main.

— N’en doutez pas, Sam. Je vous aime sincèrement, comme on aime un brave oncle. Mais ne nous abandonnons pas aux effusions. J’ai du travail au camp et nous ferions bien de rentrer.

— Qu’est-ce que vous me chantez là ? Du travail ! Et ce que vous venez de faire, ce n’est pas du travail ?

J’attachai le cheval de Dick Stone au mien à l’aide du lasso et nous nous mîmes en route. Bien entendu, il n’y avait plus trace de Mustangs. Le mulet obéissait comme à la baguette, et Sam poussait de temps en temps un cri joyeux :

— Mary a reçu une excellente éducation. Je le vois à sa démarche. Elle commence à réapprendre ce qu'elle avait oublié avec les mustangs. J’espère qu’elle n'a pas seulement du tempérament, mais aussi du caractère.

— Et si elle n’en a pas encore, vous pourrez toujours lui en donner un. C’est une bête assez jeune.

— Quel âge lui donnez-vous ?

— Cinq ans au maximum.

— C’est aussi mon impression. D’ailleurs, je le verrai bien par la suite. Et dire que c’est à vous que je dois cette superbe monture ! Je vous avoue que j’aurais juré que c’était sur l’étalon gris que vous aviez jeté votre dévolu. Mais, maintenant, je comprends que vous aviez, vous aussi, remarqué le mulet. Enfin ! N’en parlons plus. Ces deux jours m’ont été bien défavorables, mais, par contre, ils vous ont couvert de gloire. Auriez-vous jamais cru que vous feriez aussi facilement connaissance avec des bisons et des mustangs ?

— Pourquoi pas ? Ici, dans l’Ouest, il ne faut s’étonner de rien. J’espère faire encore sous peu de nouvelles connaissances.

— Je vous souhaite de vous en tirer tout aussi bien que jusqu’’ici. Hier surtout votre vie n’a tenu qu’à un cheveu. Vous péchez par un excès d’audace. Il serait bon pourtant que vous n’oubliiez pas qu’après tout vous n’êtes qu’un *greenhorn*. A-t-on jamais vu un chasseur laisser approcher un buffle à quelques pas pour lui loger une balle dans l’œil ? Je vois que vous sous-estimez cet animal farouche. Sachez que la chasse au bison est particulièrement périlleuse, et je ne connais qu’un seul animal qui soit plus dangereux que lui.

— Quel est cet animal ?

— L’ours.

— Ce n’est pas sans doute à l’ours noir au mufle jaune que vous faites allusion.

— Vous voulez dire le baribal ? Bien sûr que ce n’est pas de lui que je parle ! C’est une bête inoffensive et si docile qu’on peut lui apprendre à laver le linge et à repasser. Je vous parle du grizzli, l’ours gris des Montagnes Rocheuses. Je parie que vous avez lu des livres sur cet animal.

— Vous ne vous trompez pas.

— Eh bien ! vous pouvez vous féliciter de ne pas en avoir rencontré jusqu’à présent Quand le grizzli se dresse sur ses pattes de derrière, il est plus haut que vous et il pourrait vous broyer la tête

d’un seul coup de ses dents redoutables. Une fois excité, il ne connaît pas de répit avant d’avoir mis sa victime en pièces.

— A moins que ce ne soit sa « victime » qui l’abatte la première.

— Vous allez trop vite en besogne, comme d’habitude.

— Nullement. Tout simplement, je ne crois pas le grizzli plus invincible que n’importe quel fauve.

— Cette phrase, c’est encore dans les livres que vous l’avez trouvée.

— Ce n’est pas impossible.

— Alors, je comprends. Ce sont les livres qui vous tournent la tête. Sans cela, vous ne seriez pas plus bête qu’un autre. Mais, avec votre tête farcie de récits de chasse, vous êtes capable de braver un grizzli, comme vous l’avez fait hier du bison.

— Certainement, si j’y suis réduit.

— Que voulez-vous dire ? On n’est jamais réduit à faire des folies.

— Bien sûr, on a toujours le moyen de se sauver, surtout quand on ne se sent pas à la hauteur.

— Il ne s’agit pas de lâcheté dans ce cas. Se sauver devant le grizzli n’implique pas forcément la couardise. Au contraire, c’est un véritable suicide que d’attaquer ce fauve à la légère.

— Ça dépend. Quand on est attaqué par un grizzli, et qu’on n’a plus le temps de s’enfuir, il faut bien soutenir la lutte. D’autre part, dans le cas, par exemple, où la bête attaque un ami, on ne peut abandonner celui-ci. Dans toutes ces circonstances, je crois qu’il ne reste qu’à tenir tête, même au grizzli.

— Évidemment, en théorie, vous avez raison. N’empêche que vous êtes l’imprudence même. J’ai sincèrement peur pour votre vie.

— Pour le moment, vous n’avez aucune raison d’avoir peur. Croyez-vous que cette région abrite des grizzlis ?

— C’est fort possible. On rencontre des grizzlis un peu partout dans les Montagnes Rocheuses. Ils suivent les fleuves et parfois ils descendent même dans la Prairie. Gare à ceux qui en rencontrent sur leur chemin ! Mais parlons d’autre chose.

Ni Sam ni moi ne nous doutions à quel point ma première rencontre avec le redoutable ours gris était imminente.

Rentrés au camp, nous trouvâmes nos camarades en plein travail. Bancroft et les trois autres prospecteurs avaient beaucoup avancé pendant mon absence. Sans doute, ils tenaient à me montrer de quoi ils étaient capables.

Notre arrivée provoqua un vif étonnement.

— Tiens, voici Hawkens perché sur un mulet ! Où l’avez-vous trouvé ? demandait-on de toutes parts.

— Je l’ai reçu par la poste contre remboursement, dit Sam très sérieusement.

— Allons, pas de blagues ! Racontez-nous ça.

— Puisque je vous dis que je l’ai reçu par la poste !

Cette réponse eut le don de faire rire les uns et d’arracher des jurons grossiers aux autres. En tout cas, Sam obtint le résultat qu’il cherchait ; on renonça à connaître la vérité. Je me mis immédiatement au travail et, à la tombée de la nuit, nous avions poussé les travaux d’arpentage jusqu’à la vallée où, la veille, j’avais rencontré avec Sam le troupeau de bisons.

Dès le lever du soleil, nous quittâmes notre ancien camp et dressâmes nos tentes à l’entrée de la vallée. Hawkens, Stone et Parker nous abandonnèrent le soin du déménagement, car Sam se proposait de continuer le dressage de sa Mary, avec l’aide de ses deux compagnons.

Nous commençâmes aussitôt à fixer les jalons pour continuer l’arpentage de la vallée. Quelques hommes de Rattler nous aidaient dans cette besogne, mais Rattler lui-même errait, désœuvré, dans la Prairie. Lorsque nous arrivâmes à l’endroit où j’avais tiré les deux bisons, j’aperçus, à mon grand étonnement, que le cadavre du vieux mâle avait disparu. Une traînée, large d’environ quatre mètres, menait jusqu’aux buissons voisins.

— Nom de nom ! s’écria Rattler qui venait de nous rejoindre. C’est incroyable ! Quand je suis venu chercher la viande de la jeune femelle, j’ai bien examiné le cadavre du vieux taureau. Il était bel et bien crevé. Comment se fait-il alors qu’il ait fichu le camp ?

— A vous entendre, on dirait que le bison est paru sur ses pattes. Il a pu être enlevé.

— Par qui ?

— Par les Indiens, par exemple. Nous avons relevé un peu plus loin la trace d’un mocassin d’Indien.

— C’est curieux comme tous les greenhoms ont la langue bien pendue. Comme si les Indiens pouvaient tomber directement du ciel ! A moins d’être sorciers, ils auraient certainement laissé leurs traces ici-même. Non, il n’y a qu’une explication possible : le bison était encore en vie et il a trouvé assez de force pour se traîner jusqu’au fourré, où il a dû succomber. D’ailleurs, je vais m’en assurer de ce pas.

Accompagné de ses hommes, Rattler suivit la trainée et bientôt disparut dans la broussaille. Je n’étais nullement tenté de me joindre à eux, d’une part parce que l’ironie déplacée de Rattler m’agaçait, d’autre part parce que je me souciais peu du cadavre du bison. Je me remis donc au travail, mais à peine avais-je repris mes instruments qu’un cri de terreur me parvint, suivi de quelques détonations. J’entendis aussitôt la voix de Rattler :

— Aux arbres ! Vite aux arbres, si vous tenez à votre peau ! Il ne sait pas grimper.

J’étais justement en train de me demander qui Rattler pouvait bien désigner par « il », lorsque l’un des chasseurs passa en trombe près de moi, en proie à une épouvante mortelle.

— Que se passe-t-il ? lui criai-je.

— L’ours gris ! hurla-t-il en haletant sans s’arrêter. Le grizzli !

Au même instant, un cri effroyable déchira l’air.

— Au secours ! Au secours ! Je suis perdu ! Oooh !...

Seul un homme dans les griffes de la mort était capable de pousser de tels cris. Il n’y avait pas un moment à perdre. Mais comment lui venir en aide ? J’avais laissé mon fusil sous la tente, car il me gênait dans mon travail. Or je n’avais plus le temps d’aller le chercher, et je n’avais sur moi, en fait d’armes, qu’un couteau et deux revolvers, jouets fragiles en face de ce monstre préhistorique, mesurant neuf pieds de haut et pesant des centaines de kilogrammes. Je savais que sa force musculaire prodigieuse lui permettait de continuer sa marche tout en serrant entre ses mâchoires une proie de taille, telle qu’un cerf ou un poulain. Sa rapidité à la course est si grande que seul un cavalier monté sur un cheval à toute épreuve a quelque chance de lui échapper. On comprend dès lors que les Indiens entourent d’une véritable vénération celui qui a triomphé d’un grizzli.

Je me précipitai dans le fourré. Le moment était critique. Derrière moi, j’entendais les cris des prospecteurs qui étaient allés chercher leurs fusils sous les tentes ; devant moi, ceux qui étaient chargés de nous protéger appelaient désespérément au secours, cependant que les hurlements déchirants de la victime se faisaient de plus en plus atroces.

La seconde d’après, j’étais sur les lieux. Le malheureux s’agrippait à la branche d’un arbre, tandis que l’ours, dressé sur son arrière-train, lui plongeait ses griffes dans les cuisses et dans le ventre. Un coup d’œil me suffit pour me rendre compte que rien ne pouvait plus sauver la vie à cet homme affreusement déchiqueté. J’étais impuissant à lui venir en aide et personne n’aurait pu me faire le moindre reproche de l’abandonner à son sort. Mais ce spectacle m’émut à tel point que je ne songeai plus à ma sécurité. Je me saisis d’un fusil qu’un des chasseurs avait laissé tomber dans son effroi. Malheureusement il n’était pas chargé. Je m’en servis alors comme d’une matraque : en le tenant par le canon, je me ruai sur l’ours et, réunissant toutes mes forces, j’assenai à l’animal un coup terrible sur le crâne.

C’était là un geste parfaitement ridicule. Le fusil vola en éclats sans avoir endommagé le crâne du monstre. Le seul résultat que j’obtins fut de lui faire lâcher prise. Il se tourna lentement, la gueule vers moi : mon attaque insensée semblait lui causer de l’étonnement. L’espace d’une seconde, il me fixa de ses petits yeux, en se demandant s’il devait revenir à sa proie ou se jeter sur moi. Ce bref laps de temps me sauva la vie, car j’en profitai pour saisir mon revolver à ma ceinture. J’avançai légèrement vers la bête et, à quelques centimètres de distance, je fis feu à quatre reprises en visant dans les yeux. Tout cela se passa avec la rapidité d’un éclair ; mon revolver déchargé, je fis un bond en arrière et tirai mon couteau.

Si je n’avais reculé, ce récit n’aurait jamais été écrit, car la bête, aveuglée, m’aurait broyé avant que j'eusse le temps de m’en apercevoir. Mais, ainsi, elle ne me trouva plus sous ses pattes et dut se mettre à ma recherche avec des grognements furieux. Dans son impuissance, l’ours se mit à

creuser le sol, puis à se dresser sur ses pattes de derrière, en proie à une véritable furie. Son odorat aurait pu le guider, mais, au comble de la rage, le fauve avait perdu le contrôle de ses sens.

Enfin, le grizzli s'assit par terre et passa ses pattes sur ses blessures. Déjà je me trouvais près de lui et enfonçai à deux reprises mon couteau dans son flanc sans cependant atteindre le cœur. Il sursauta pour se jeter sur moi, mais j'étais de nouveau hors de sa portée. Il se remit à ma recherche, écumant de rage. Quelques minutes se passèrent ainsi. Il perdait abondamment son sang et ses forces l'abandonnaient à vue d'œil. Enfin, il se rassit et porta à nouveau ses pattes à ses yeux. J'utilisai ce moment de répit pour lui enfoncer cette fois mon couteau dans le cœur. Il tomba en avant, essaya de se redresser, s'écroula à nouveau, s'efforça une fois de plus de se relever dans un dernier spasme, n'y parvint pas et s'étala tout de son long pour ne plus remuer.

— Dieu soit loué ! cria Rattler qui avait assisté à la scène, juché sur un arbre voisin. Cette fois, il est mort ! Nous l'avons échappé belle !

— Vous aviez tout fait pour cela, répondis-je. Mais, maintenant, vous pouvez quitter votre abri.

— Pas encore. Regardez bien si le grizzli ne souffle plus.

— Il est mort.

— Ce n'est pas certain. Vous ne connaissez pas la vitalité de ces bêtes. Examinez-le attentivement.

— Puisque vous êtes si curieux de le savoir, vous n'avez qu'à l'examiner vous-même, illustre chasseur, plutôt que vous en rapporter à un ignorant *greenhorn*.

Et je me tournai vers le malheureux, dont les jambes et le ventre avaient été littéralement labourés par les griffes de Tours. Il avait les yeux vitreux et les intestins mis à nu. Maîtrisant mon émotion, j'appelai les camarades de la victime pour leur demander de m'aider à descendre le blessé de l'arbre. Mais ces fameux chasseurs n'auraient quitté pour rien au monde leur poste avant de m'avoir vu secouer la bête pour les assurer qu'elle avait rendu l'âme.

Enfin, nous étendîmes le cadavre de la victime sur le sol. La fin atroce de leur compagnon n'impressionnait que médiocrement ces hommes. Sans s'attarder auprès de lui, ils entourèrent la dépouille de l'ours.

— Les rôles sont renversés, observa Rattler en s'efforçant de faire de l'esprit. Cette sale bête voulait nous dévorer, et maintenant c'est nous qui la boufferons. Dépêchons-nous de l'écorcher pour arriver aux jambons et aux pattes.

Il tira son couteau et s'agenouilla devant la bête pour prêcher d'exemple.

— Vous auriez eu plus de mérite à vous servir de votre couteau quand la bête était encore en vie, remarquai-je. Maintenant, il est trop tard. Ne prenez plus cette peine.

— Comment ? cria Rattler. Si je comprends bien, vous voulez m'empêcher de découper mon rôti.

— Parfaitement, Mr. Rattler.

— De quel droit ?

— Tout simplement parce que c'est moi qui ai tué la bête.

— Sans blague ! Vous ne prétendez tout de même pas qu'un *greenhorn* de votre espèce ait pu abattre un grizzli à coups de couteau. C'est nous qui avons tiré sur lui quand nous l'avons découvert.

— Et, ceci fait, vous avez grimpé aux arbres.

— Oui, mais nos balles l'avaient atteint, et c'est de ça qu'il est mort. Vos piqûres d'épingle ne lui ont fait aucun effet. L'ours est à nous et nous en ferons ce que bon nous semblera.

Il se mit à dépecer la bête, mais je l'arrêtai.

— Vous allez le laisser tranquille, Mr. Rattler, sans quoi vous m'obligerez à vous donner une leçon. Vous m'avez compris ?

Comme Rattler continuait à s'affairer autour de la bête, sans prendre garde à mes paroles, je le saisis par la taille et le lançai contre l'arbre le plus proche. Après quoi, je sortis mon autre revolver, encore chargé, pour prévenir sa riposte. Rattler se releva péniblement, me jeta un regard fulminant et s'écria, en brandissant son couteau :

— Vous allez me le payer cher ! Vous m'avez déjà frappé une fois, mais je ferai le nécessaire pour que cela ne se reproduise plus.

Je braquai sur lui mon revolver.

— Si vous faites un geste, lui dis-je d'un ton menaçant, je vous brûle la cervelle. Lâchez ce couteau ! Je compte jusqu'à trois, et, si vous ne vous exécutez pas, je tire. Eh bien ! Un... deux... trois... !

Rattler ne se dessaisissait toujours pas de son couteau et j'allais tirer, — certes pas à la tête — car je ne voulais que lui donner une leçon. Mais, au moment critique, j'entendis un cri.

— Vous êtes fous, ma foi ! A-t-on jamais vu deux blancs s'entre-tuer sans raison ! Halte !

Je tournai la tête et aperçus un petit homme chétif et bossu, vêtu et armé à la manière des Indiens. A première vue, on n'eût pu dire si c'était un blanc ou un rouge. Sans doute, ses traits accusés étaient plutôt ceux d'un Indien, mais la couleur de sa peau, bien que couverte d'un hâle sombre, l'apparentait plutôt à un blanc. Il ne portait pas de chapeau, et ses longs cheveux bruns étaient éparpillés sur ses épaules. Son vêtement se composait d'un pantalon de cuir, d'une chemise de chasseur et de mocassins. Une lueur intelligente brillait dans ses yeux et, malgré son infirmité, il ne prêtait pas à rire. Cependant, Rattler se mit à ricaner à sa vue.

— Hello ! cria-t-il. D'où sort donc ce nain-là ? Je n'aurais jamais cru que dans le *Wild West* on puisse rencontrer de pareils avortions !

L'étranger le toisa, puis riposta d'une voix placide : Remerciez Dieu d'avoir un corps normal. D'ailleurs, peu importe le corps, c'est l'âme qui compte. Et, sur ce chapitre, je ne crains pas de comparaison avec vous.

Puis il se tourna vers moi :

— Vous êtes doué d'une force peu commune, me dit-il. Il n'est pas donné tous les jours de voir un homme lancer comme une plume un gaillard aussi solide que votre adversaire. C'est un vrai plaisir de vous voir à l'ouvrage.

Il toucha le cadavre du grizzli du pied et dit d'un ton de regret :

— Voilà notre gibier. Je vois, hélas ! que nous arrivons en retard.

— Vous le suiviez ? demandai-je.

— Mais oui. Nous avons découvert sa trace hier et depuis nous sommes sur sa piste.

— Vous dites « nous », *Sir*. Vous n'êtes donc pas seul ?

— Non, j'ai deux compagnons.

— Peut-on savoir qui ils sont ?

— Je vous le dirai quand je saurai moi-même qui vous êtes. On n'est jamais trop prudent dans ces parages. On a plus de chances de tomber sur de mauvais garnements que sur des braves gens.

Il jeta un coup d'œil sur Rattler et sur ses amis, puis reprit d'un ton amical :

— D'ailleurs, il est facile de se rendre compte à qui on a affaire. J'ai été témoin de la fin de votre discussion et je sais à peu près à quoi m'en tenir.

— Nous sommes ici quatre arpenteurs, un ingénieur-chef, trois scouts et douze chasseurs chargés de nous protéger des attaques éventuelles.

— Tiens, en ce qui vous concerne, vous n'avez pas l'air d'un homme qui ait besoin d'être protégé. Vous êtes donc ici comme arpenteur ?

— Parfaitement.

— Et quel est le but de vos travaux ?

— La construction d'une ligne ferroviaire.

— Cette ligne passera par ici ?

— Oui.

— Ainsi, vous avez acquis ces terres ?

Son visage se rembrunit. Il posa sur moi un regard perçant. Ce n'était évidemment pas sans raison qu'il cherchait à se renseigner.

— Mon travail consiste à arpenter le terrain, le reste ne me concerne pas.

— Hum ! Pourtant vous êtes sans doute au courant. Le terrain sur lequel vous vous trouvez appartient aux Indiens ; c'est le territoire de chasse de la tribu des Apaches. Je peux certifier en toute connaissance de cause que jamais ces terres n'ont été vendues ni cédées à qui que ce soit.

— Vous n'avez rien à voir là dedans ! cria Rattler. Mêlez-vous de ce qui vous regarde.

— C'est ce que je fais, car je suis moi-même Apache.

— A d’autres ! Il faudrait être aveugle pour ne pas voir que vous êtes un Blanc.

— Erreur. Ne vous fiez pas à la couleur de ma peau. Demandez plutôt mon nom. Je m’appelle Klekih-Petra.

Je devais apprendre, par la suite, que ce nom signifiait dans le langage des Apaches : « Père Blanc ». Ce nom n’était sans doute pas inconnu pour Rattler qui, en l’entendant prononcer, s’inclina en affectant un profond respect.

— Ah ! c’est vous Klekih-Petra, le célèbre maître d’école des Peaux-Rouges ! Dommage que vous ayez le dos un peu rond ; vous devez avoir de la peine à vous faire respecter par vos compatriotes.

— Ne vous mettez pas en peine pour moi. Maintenant, comme je sais qui vous êtes et ce que vous faites ici, je peux vous dire qui sont mes compagnons, ou, mieux, vous les présenter.

Il cria un mot indien dans la direction de la forêt, et nous vîmes surgir des buissons deux Indiens qui se dirigèrent vers nous d’un pas lent et digne.

De toute évidence, c’était le père et le fils. Le premier était un homme robuste, d’une taille supérieure à la moyenne. Son maintien était noble et ses traits un peu moins anguleux que ceux de la plupart de ses compatriotes. Ses cheveux tressés étaient disposés en casque et surmontés d’une plume d’aigle, insigne des chefs de tribus. Sa physionomie était calme, presque douce et paisible. Ses vêtements étaient fort simples : un couteau scintillait à sa ceinture et il portait la petite sacoche que l’on voit à tous les chasseurs de la région. A son cou pendait un sachet à remèdes et le calumet de paix fait de terre sacrée. Il tenait à la main un fusil à double canon dont la crosse était incrustée d’argent.

Son fils était vêtu de la même façon, avec moins d’austérité. Sa chevelure, disposée également en casque, n’était pas ornée de la plume d’aigle. Ses lourdes nattes étaient d’un noir tirant sur le bleu. Son visage couleur de bronze était empreint d’une noblesse profonde qui frappait encore plus que chez son père. Je pensai aussitôt que nous devions être du même âge. Il m’avait fait immédiatement l’effet d’un être doué d’un caractère et d’un esprit exceptionnels. Nous nous dévisageâmes longuement, et je crus apercevoir dans ses yeux, d’un feu sombre, une lueur de sympathie.

— Voici mes compagnons, dit Klekih-Petra. Je vous présente Intchou-Tchouna, le Soleil Généreux, le chef suprême des Apaches. Et voici Winnetou, qui, malgré son jeune âge, a accompli plus de prouesses que dix autres guerriers pendant toute leur vie. Un jour, son nom sera célèbre à travers les savanes et les montagnes.

Cette prédiction semblait bien pompeuse, elle n’en devait pas moins se réaliser par la suite. Mais cela n’en imposa guère à Rattler, qui poursuivit ses railleries.

— En fait de prouesses, il a sans doute volé, triché et assassiné. Je connais les Peaux-Rouges : ce sont tous, du premier au dernier, des voleurs invétérés.

Les nouveaux venus feignirent de ne pas avoir entendu cette insulte grossière. Klekih-Petra se pencha sur l’ours et l’examina attentivement.

— Il est mort d’un coup de couteau et non pas d’une balle, déclara-t-il d’un ton péremptoire.

— On verra bien, dit Rattler. Quand on l’aura dépouillé, on saura ce qu’il fout en penser. En tout cas, je ne me laisserai pas faire par un *greenhorn*.

Winnetou s’agenouilla à son tour devant le cadavre du grizzli. Il palpa les blessures, l’examina, puis demanda :

— Qui donc a attaqué le grizzli à coups de couteau ?

Il parlait un anglais très pur.

— Moi, répondis-je.

— Pourquoi mon frère blanc n’a-t-il pas préféré tirer ? Ce ne sont pourtant pas les fusils qui manquent par ici.

— Ceux-là ne m’appartiennent pas. Leurs propriétaires les ont abandonnés pour grimper aux arbres.

— En poursuivant l’ours, nous avons entendu des appels au secours. D’où venaient-ils ?

— D’ici.

— Uff ! La vermine et les chats grimpent aux arbres avec frayeur, mais l’homme, lui, reste impassible et fait face au danger. Mon jeune frère blanc est un homme courageux. Pourquoi l'appelle-t-on *greenhorn* ?

— Parce que je suis nouveau venu dans le *Wild West*.

— Les Visages-Pâles sont des êtres bien curieux. Ils appliquent le nom de *greenhorn* à celui qui abat à coups de couteau le grizzli et appellent homme du *Wild West* celui qui grimpe aux arbres, poussé par la peur. Les Peaux-Rouges sont plus équitables. Chez nous, le lâche s’appelle un lâche et le brave, un brave.

— Mon fils dit vrai, déclara Intchou-Tchouna dans un anglais un peu moins pur que celui de Winnetou. Le jeune Visage-Pâle n’est plus un *greenhorn*. Celui qui descend d’un coup de couteau le grizzli est un brave. Howgh ! Mais sortons d’ici pour voir ce que font les Blancs.

Dès que nous eûmes quitté le fourré, Intchou-Tchouna remarqua les jalons. Il s’arrêta et se tourna vers moi :

— Que vois-je ici ? Les Visages-Pâles se proposent peut-être d’arpenter la vallée ?

— En effet.

— Pour quoi faire ?

— Pour construire une voie au cheval de feu.

Une étincelle de colère brilla dans les yeux du chef. Sa voix se fit presque violente :

— Et toi, tu es un de ces hommes ?

— Oui.

— Toi aussi, tu arpentes la terre ?

— Oui.

— Et tu es payé pour ça ?

— Sans doute.

Il me lança un regard de profond mépris et se tourna vers Kleikih-Petra.

— Ton enseignement est très beau, mais tu sembles n’avoir pas toujours raison. Voilà un Blanc courageux, au visage ouvert et au regard droit, et, quand nous lui demandons ce qu’il fait ici, nous apprenons que c’est un voleur à gages. Peu importe que le regard d’un Visage-Pâle soit droit ou fourbe, son âme reste la même.

A ce moment, l’ingénieur-chef et les inspecteurs se décidèrent enfin à sortir de leur cachette. Naturellement, leur première question fut pour demander ce qu’était devenu l’ours. Rattler s’empressa de les renseigner :

— Nous l’avons abattu et, au déjeuner, nous pourrons savourer une exquise patte d’ours.

Les trois nouveaux venus me dévisagèrent d’un air intrigué.

— C’est moi qui ai abattu l’ours à coups de couteau, rectifiai-je. Voici trois gentlemen experts en la matière qui en sont témoins. Mais, si vous voulez, attendons l’avis de Hawkens, de Stone et de Parker. Qu’ils en décident.

— Au diable vos trois larrons ! cria Rattler. Je m’en vais dépecer l’ours de ce pas, et celui qui osera me faire obstacle recevra une demi-douzaine de balles dans la peau.

— Calmez-vous, Mr. Rattler, si vous ne voulez pas regretter votre emportement. Avant de vous occuper de l’ours, j’espère que vous allez inhumer votre camarade. J’aime à croire que vous ne le laisserez pas pourrir ainsi ?

— Quelqu’un est-il donc mort ? demanda Bancroft effrayé.

— Mais oui, Rollins, répondit Rattler. C’est la faute de ce *greenhorn*. Rollins était en train de grimper à l’arbre, quand ce morveux est venu exciter la bête qui, naturellement, s’est jetée sur le pauvre homme et l’a mis en pièces.

Son effronterie passait les bornes. La stupéfaction me coupa la parole. Mais je ne pus tolérer un pareil affront.

— Est-ce vraiment votre conviction ? demandai-je à Rattler.

— Bien sûr, dit-il en saisissant son revolver.

Je poursuivis sans me départir de mon sang-froid :

— Ainsi donc, à votre avis, Rollins aurait eu la vie sauve sans mon intervention ?

— Parfaitement.

— Je crois pourtant qu’en arrivant sur les lieux j’ai trouvé le malheureux entre les griffes de l’ours.

— Vous mentez.

A ces mots, de ma main gauche je lui arrachai son revolver et de la main droite lui administrai une gifle si violente qu’elle le fit reculer de quelques pas.

Il bondit alors, tira son couteau et se jeta sur moi comme un fauve. Je me fis un bouclier d’un bras et le renversai d’un coup de poing, si bien qu’il roula inanimé à mes pieds.

— Uff ! Uff ! s’écria Intchou-Tchouna, que son calme habituel avait quitté pour un instant.

— C’est encore un coup de Shatterhand, dit Wheeler, un des prospecteurs.

Les camarades de Rattler bouillonnaient visiblement de rage, mais aucun d’eux n’osait me provoquer.

— Je vous serais très obligé, Mr. Bancroft, d’intervenir auprès de Rattler, dis-je à l’ingénieur. La prochaine fois qu’il lèvera la main sur moi, il recevra une balle dans la peau. Je ne suis qu’un *greenhorn*, mais je n'ignore pas les lois de la Prairie. Je sais que j’ai le droit d’abattre sur-le-champ celui qui me menace d’un couteau ou d’une arme à feu.

Personne ne prit le parti de Rattler. Intchou-Tchouna se tourna vers Bancroft :

— J’ai à te parler, car j’ai appris que tu es le chef des Visages-Pâles. Mais asseyons-nous d’abord comme il convient entre hommes qui tiennent conseil.

— Viens-tu nous demander l’hospitalité ?

— Non, c’est impossible, puisque je suis ici chez moi, sur le territoire de ma tribu.

A ce moment, Sam, Dick et Will revinrent au camp. En chasseurs avertis, ils n’éprouvèrent aucun étonnement à la vue des Indiens, mais, lorsqu’ils apprirent de qui il s’agissait, leur visage se rembrunit.

— J’ai entendu déjà parler de Klekih-Petra, me glissa Sam à l’oreille. C’est une sorte de missionnaire qui n’est cependant pas un prêtre. Je suis content de faire sa connaissance. Et à part ça, rien de nouveau ?

— Si.

— Quoi ?

— J’ai une nouvelle à vous annoncer : j’ai fait le coup que vous m’aviez défendu de risquer hier.

— Je ne sais pas à quoi vous faites allusion. Je vous ai défendu plusieurs choses.

— Mais surtout de me battre avec un grizzli.

— Non ? Vous ne voulez pas dire que vous avez rencontré un ours gris ?

— Mais si, et un ours de taille. Vous le trouverez dans le fourré, où il avait entraîné la charogne du bison.

— Ça alors ! J’espère qu’il n’y a pas eu de victimes ?

— Malheureusement si, Rollins.

— Et vous ? J’espère que vous vous êtes tenu à l’écart ?

— Bien sûr !

— Enfin, pour une fois, vous avez été sage.

— Je me suis, en effet, tenu assez loin de l’animal pour qu’il ne puisse pas m’égratigner, mais assez près pour pouvoir lui plonger à quatre reprises le couteau dans le flanc.

— Mais vous êtes fou ! C’est avec un couteau que vous vous êtes attaqué à un grizzli !

— Il le fallait bien ; je n’avais pas de fusil.

— C’est bien de vous ! Un *greenhorn* reste toujours un *greenhorn*. Il emporte dans la savane un « tueur d’ours » et, lorsqu’il se trouve en face d’un grizzli, il se sert de son couteau. Mais racontez-moi comment la chose s’est passée.

Je relatai en quelques mots mon aventure et la discussion avec Rattler qui s’était ensuivie. Lorsque j’eus fini, Sam exprima le désir d’aller examiner la bête en compagnie de Dick et de Will.

Comme, à ce moment, Rattler reprenait ses esprits, mon vieil ami se tourna vers lui :

— Écoutez-moi, monsieur Rattler, j’apprends qu’une fois de plus vous avez cherché chicane à ce jeune homme. Si cela se reproduit, sachez que vous aurez affaire à moi. Ma patience est à bout. Mettez-vous bien ça dans la tête.

Il s'éloigna, suivi de Stone et de Parker. Les deux Indiens et l'ingénieur en chef s'assirent à terre, mais attendirent le retour de Sam pour ouvrir les débats. Au bout de quelques minutes, celui-ci surgit des buissons en poussant des cris :

— Quels imbéciles ! Tirer sur un grizzli et se sauver ensuite ! Vous ne savez donc pas que, si l'on veut l'éviter, il ne faut pas tirer dessus ? Quand on ne l'excite pas, il n'attaque personne. Et puis, qui a tué l'ours ?

— C'est moi, cria Rattler hâtivement.

— Vous ? Avec quelle arme ?

— Avec mon fusil

— C'est parfait.

— Eh bien ! l'ours est à moi ! Vous avez tous entendu ? Sam déclare que c'est moi qui l'ai tué !

— Comment donc ! Votre balle l'a grièvement blessé : elle lui a emporté le bout de l'oreille. Un grizzli atteint à cet organe vital rend évidemment l'âme séance tenante. A part ça, je ne relève aucune trace de balle de fusil dans son corps, car les blessures aux yeux proviennent d'une balle de revolver. Par contre, il porte des plaies béantes sur le flanc, faites à coups de couteau. Quel est celui d'entre vous qui l'a frappé ?

— C'est moi, répondis-je.

— Alors, l'ours est à vous. Bien entendu, je ne parle que de sa fourrure, car la viande sera partagée entre les membres de l'équipe. Mon jugement vous satisfait-il, monsieur Rattler ?

— Que le diable vous emporte !

Il proféra encore quelques jurons, puis se dirigea vers le chariot où se trouvait le tonnelet d'eau-de-vie. Je le vis se verser de l'alcool dans un gobelet et compris qu'il ne s'arrêterait de boire qu'une fois complètement ivre.

Bancroft invita le chef des Apaches à exprimer son désir.

— Il ne s'agit point d'un désir, mais d'un ordre, répondit Intchou-Tchouna avec orgueil.

— Nous n'avons pas d'ordre à recevoir, riposta l'ingénieur d'un air hautain.

La colère brilla dans les yeux de l'Indien. Toutefois, il se maîtrisa et continua d'un ton plus calme :

— Je demanderai à mon frère blanc de me répondre à plusieurs questions avec sincérité. Possède-t-il une maison ?

— Oui.

— Et un jardin ?

— Oui.

— Et si un voisin s'avisait de construire dans son jardin, mon frère blanc le tolérerait-il ?

— Non.

— Les terres au-delà des Montagnes Rocheuses et à l'est du Mississipi appartiennent aux Visages-Pâles. Que diriez-vous si les Indiens envahissaient ce pays pour y construire des sentiers de fer ?

— Nous les chasserions.

— La vérité parle par la bouche de mon frère. Pourtant les Visages-Pâles pénètrent dans ce pays qui nous appartient ; ils nous prennent nos mustangs et tuent nos buffles. Ils cherchent chez nous de l'or et des pierres précieuses. Et voici que, maintenant, ils viennent construire une longue, très longue route sur laquelle ils lanceront le cheval de feu. Par cette voie, des milliers de Visages-Pâles viendront ici pour nous reprendre le peu qu'ils nous ont laissé. Pouvons-nous le tolérer ?

Bancroft se taisait.

— Nos droits sont-ils moindres que les vôtres ? reprit l'Indien. Vous prêchez l'amour du prochain et prétendez que votre Dieu est le père de tous les humains, des rouges aussi bien que des blancs. Serait-il pour nous un père dénaturé ? Tout ce pays n'appartenait-il pas aux hommes rouges ? Vous nous chassez et nous repoussez de toutes parts, de sorte qu'un jour nous étoufferons faute d'espace. Pourquoi agissez-vous ainsi ? Par nécessité, par manque de place ? Non pas ! C'est la cupidité qui vous guide uniquement, car il y a encore assez de place pour des millions des vôtres dans vos pays. Klekih-Petra, que voici, m'a parlé d'un livre saint qui conte comment le fils aîné du premier homme tua son frère cadet dont le sang crie vengeance au ciel. Ne sommes-nous pas

comme ces deux frères ? N’êtes-vous pas Caïn et nous Abel ; et notre sang ne criera-t-il pas vengeance au ciel ? Et, qui plus est, vous voudriez nous interdire de nous défendre ? Mais nous nous défendrons ! Nous nous défendrons ! Vous nous avez chassés de partout et nous avez laissé cette contrée. Nous avons espéré pouvoir enfin nous détendre, respirer librement. Mais, une fois de plus, vous arrivez pour bâtir des sentiers de fer. Ne possédons-nous pas les mêmes droits sur nos terres que vous sur votre maison et votre jardin ? Si nous voulions appliquer nos lois, nous devrions vous supprimer tous. Mais nous demandons seulement à vous voir appliquer vos propres lois. Le faites-vous ? Non ! Vos lois sont à double face ; et vous nous montrez tantôt l’une, tantôt l’autre, suivant vos intérêts. Tu veux construire ici une route. Nous en as-tu demandé l’autorisation ?

— Non, je n’en ai pas besoin.

— Comment donc ? Ce territoire vous appartient-il ?

— Je le crois.

— C’est une erreur. C’est à nous qu’il appartient. Nous l’as-tu acheté ?

— Non.

— Te l’avons-nous offert ?

— Pas à moi.

— Pas plus qu’à quiconque. Si tu étais un homme loyal, tu aurais dû demander à celui qui t’a envoyé ici s’il en avait le droit. Mais tu ne l’as pas fait. Je te défends de poursuivre tes travaux.

Il avait prononcé ces paroles d’un ton grave et sérieux. Cet Indien me stupéfiait. J’avais lu beaucoup de livres sur les Peaux-Rouges, mais aucun des personnages de ces romans n’approchait d’Intchi-Tchouna. Il parlait l’anglais couramment, voire avec une certaine recherche. La logique de son raisonnement ainsi que sa façon de s’exprimer étaient celles d’un homme cultivé. Devait-il l’acquisition de ces qualités à Klekih-Petra ?

L’ingénieur était vivement embarrassé, ne trouvant pas d’arguments pour réfuter les accusations de l’Indien. Mis au pied du mur, il se tourna vers moi.

— Et vous, *Sir* ? Pourquoi ne dites-vous rien ? Vous avez pourtant bien entendu de quoi il s’agit.

— Certes, mais je vous ferai remarquer, Mr. Bancroft, que je suis ici en qualité d’arpenteur et non point d’avocat. Les discours n’entrent pas dans le cadre de mes attributions.

— Nous n’avons d’ailleurs pas besoin de discours trancha le chef de tribu. Je viens de vous faire connaître ma volonté. Je vous prie de partir d’ici, aujourd’hui même. Concertez-vous maintenant et prenez une décision. Je vous laisse seuls, mais je reviendrai chercher la réponse au bout du temps que les Visages-Pâles appellent une heure. Si vous consentez à partir, nous nous séparerons en frères ; si vous refusez, nous déterrerons le tomahawk de guerre. Je suis Intchou-Tchouna, chef de tous les Apaches. J’ai parlé. Howgh !

Howgh est une expression indienne qui sert à renforcer le sens de la phrase, et elle équivaut à peu près à : amen, ainsi soit-il, c’est mon dernier mot, etc.

Intchou-Tchouna se leva et Winnetou l’imita. Ils s’éloignèrent, traversèrent d’un pas lent la vallée, et disparurent à un tournant. Klekih-Petra était cependant resté à sa place. L’ingénieur s’adressa à lui pour lui demander conseil.

— Vous ferez ce que vous voudrez, *Sir*, répondit-il. Quant à moi, je me range tout à fait à l’avis du chef Apache. La race rouge est lésée dans ses droits, mais, en qualité de blanc, je sais que ses tentatives de résistance sont vouées à l’échec. Quand bien même vous partiriez aujourd’hui, d’autres viendront demain qui mèneront à bout votre tâche. Cependant, je tiens à vous prévenir que le chef a pris la chose au sérieux.

— Où est-il allé ?

— Chercher nos chevaux.

— Vous en avez donc ?

— Naturellement. Nous les avons attachés dès que nous avons aperçu le grizzli.

Il se leva et s’éloigna, sans doute pour se soustraire à d’autres questions. Je le suivis néanmoins et lui demandai :

— Me permettez-vous de vous accompagner ? Je vous promets de ne rien dire et de ne rien faire qui puisse vous être désagréable. Mais Intchou-Tchouna et Winnetou m’intéressent vivement.

Je passai sous silence l'intérêt qu'éveillait en moi sa propre personne.

— Si vous le désirez, Sir, venez avec moi, répondit-il. J'ai quitté le monde des Blancs et mon désir est de ne plus avoir affaire à eux. Mais vous me plaisez et je ne suis pas mécontent de faire un tour en votre compagnie. Vous me semblez être l'homme le plus sensé de toute cette bande. Ai-je raison ?

— je suis le plus jeune et le plus inexpérimenté.

Mon compagnon me questionna longuement sur ma vie et sur ce que je faisais dans le *Wild West*. Nous nous éloignâmes du camp et nous assîmes à l'ombre d'un arbre. J'observais attentivement son visage expressif. La vie avait creusé de profondes rides sur son front et autour de ses lèvres. Lorsque j'eus terminé mon récit, il hocha la tête et dit :

— Vous êtes maintenant au seuil de cette période de luttes qui est révolue pour moi. Mais, pour vous, ces luttes sont uniquement extérieures. Il n'en fut pas de même pour moi. En arrivant dans le *Wild West*, j'apportais le bagage le plus encombrant qui soit : une mauvaise conscience.

A ces mots, il scruta mon visage et, voyant que je ne réagissais pas, me demanda :

— Je ne vous fais pas peur ?

— Pas du tout.

— Une mauvaise conscience, vous dis-je. Savez-vous ce que j'entends par là ?

— Peu importe. Vous n'êtes ni un voleur ni un meurtrier. Vous ne seriez même pas capable de commettre une lâcheté.

Klekih-Petra me serra la main en disant : je vous sais gré de cette opinion. Vous avez raison, je n'ai ni tué ni volé. Pourtant, si je n'ai pas commis dans ma jeunesse de crimes de ce genre, je n'en étais pas moins plongé dans une existence faite de dépravation et d'immoralité. Un jour, je réalisai toute la bassesse, toute l'ignominie de ma vie et décidai de rompre avec mon passé. Je partis pour le *Wild West*. Je trouvai les Indiens engagés dans une lutte désespérée contre des conquérants impitoyables. Je vis comment on martyrisait et décimait ce peuple et mon cœur se remplit de pitié. Leur temps était révolu... J'étais impuissant à arrêter la marche des événements... Tout ce que je pus, ce fut de soulager leur agonie. Je partageai la vie des Apaches et décidai de mourir parmi eux. Mes efforts portèrent leurs fruits. Je voudrais que vous connaissiez Winnetou, mon fils spirituel, mon élève favori. C'est une âme noble et digne. S'il était le fils d'un monarque européen, il deviendrait un grand chef d'armée, mieux, un prince de la paix. Mais, héritier d'un chef indien, il mourra peut-être misérablement, car tel est le sort de sa race.

« Il est ce que j'ai de plus cher au monde, et je serais heureux de pouvoir mourir d'une balle qui lui serait destinée. Ainsi ma mort rachèterait peut-être mes péchés ».

Il se tut et pencha la tête. Profondément ému, je lui serrai la main. Il comprit ce geste. Nous restâmes ainsi, longtemps, plongés dans le silence. Enfin, il parla :

— Pourquoi vous ai-je fait toutes ces confidences ? C'est la première fois que je vous vois et peut-être la dernière. Sans doute, est-ce la Providence qui vous a placé sur mon chemin, précisément aujourd'hui. J'éprouve une sensation étrange, comme un pressentiment. Cette sensation ressemble à celle qu'on éprouve en automne, quand les feuilles tombent des arbres. Comment la feuille de ma vie tombera-t-elle du grand arbre ? Sa chute sera-t-elle douce et légère ? Ou bien sera-t-elle arrachée brusquement par une main brutale ?

Il embrassa la vallée d'un regard rêveur. Intchou-Tchouna et Winnetou à cheval, suivis par la monture de Klekih-Petra, dévalaient la clairière. Nous nous levâmes et nous dirigeâmes vers le camp que nous rejoignîmes en même temps que les deux Indiens. Nous vîmes Rattler près du chariot, le visage en feu. Il était abruti par l'alcool et faisait l'effet d'un taureau prêt à foncer. Je pensai qu'il me faudrait avoir l'œil sur lui.

Le chef de tribu et son fils descendirent de leurs chevaux et vinrent à nous.

— Eh bien ! mes frères blancs ont-ils réfléchi ? demanda Intchou-Tchouma.

L'ingénieur, qui venait de trouver un moyen d'éluder la question, répondit ;

— Même au cas où nous voudrions partir, nous serions obligés d'attendre les ordres de nos supérieurs. J'envoie dès aujourd'hui un messager à Santa-Fé pour demander des instructions. Ce n'est qu'à son retour que je pourrai vous faire savoir notre réponse.

— Je ne veux pas attendre plus longtemps. Que mes frères blancs me disent immédiatement ce qu'ils comptent faire.

Rattler, qui venait de se verser une nouvelle rasade, s'approcha de nous, le verre à la main. A mon grand étonnement, il s'adressa aux Indiens en bégayant à la manière des ivrognes :

— Si les Indiens trinquent avec moi, nous ferons ce qu'ils voudront. Sans cela, rien à faire. Allons, jeune homme, c'est à toi de commencer. Voici l'eau-de-feu ! Vas-y, Winnetou.

Il lui tendit son gobelet. Mais Winnetou l'écarta avec un air de dégoût.

— Comment ? Tu ne veux pas boire un coup avec moi ? C'est une grave insulte. Tiens, je te Jette ton eau-de-vie à la figure, sale Peau-Rouge ! Lèche-la maintenant, si tu ne veux pas la boire.

Et, avant qu'aucun d'entre nous ait eu le temps de l'en empêcher, il lança le contenu du gobelet au visage du jeune Indien. A même moment, Winnetou, pour se venger de l'affront, riposta par un vigoureux coup de poing à la tête de l'insolent, sous lequel l'autre chancela et tomba. Il se releva péniblement. Je me préparai à intervenir, mais ce fut inutile, car Rattler semblait avoir abandonné la partie. Il fixa le jeune Apache d'un regard haineux, puis en marmonnant, regagna le chariot.

Winnetou essuya son visage avec cette même expression impénétrable que j'avais observée chez son père et qui ne trahissait rie des sentiments qui l'agitaient.

— Pour la dernière fois, je vous prie de me donner votre réponse, dit le chef. Les Visages-Pâles consentent-ils à abandonne la vallée dès aujourd'hui ?

— Cela n'est pas possible.

— Dans ce cas, c'est nous qui partons. La paix est rompue entre nous.

J'essayai d'intervenir, mais en vain ; les trois étrangers se dirigeaient vers les chevaux, lorsque, tout à coup, la voix de Rattler se fit entendre.

— Fichez le camp, chiens rouges. Mais d'abord ce gamin me payera cher son insolence.

Avec une rapidité dont on ne l'eût pas jugé capable vu son état il saisit une arme et la braqua sur Winnetou. Celui-ci se tenait au beau milieu de la clairière, où rien ne pouvait lui servir d'abri Il offrait une cible facile à la balle. Klekih-Petra, terrifié, lui cria :

— Sauve-toi, Winnetou, sauve-toi vite !

Et, d'un bond, il se trouva auprès du jeune Indien pour le protéger de son corps. La balle partit. Klekih-Petra porta sa main à sa poitrine, chancela et s'effondra sur le sol. Au même instant, Rattler tombait, assommé sous mon poing. J'avais sauté sur lui pour l'empêcher de tirer, mais j'étais arrivé trop tard. Un cri d'effroi s'était échappé de toutes les gorges ; seuls les deux Apaches étaient restés silencieux. Ils s'agenouillèrent auprès du blessé, qui s'était sacrifié pour son jeune ami, et examinèrent sa plaie. La balle était venue se placer aux environs du cœur et le sang jaillissait en torrent impétueux. Je me hâtai de rejoindre le groupe. Klekih-Petra avait les yeux dos. Son visage blêmissait à vue d'œil.

— Prends sa tête sur tes genoux, dis-je à Winnetou. Lorsqu'il ouvrira les yeux et qu'il te verra auprès de lui, la mort lui sera plus douce.

Winnetou fit ce que je lui disais sans souffler mot, sans sourciller même. Mais son regard ne se détachait pas du visage du mourant. Celui-ci ouvrit enfin les yeux. Il vit Winnetou penché sur lui. Un sourire bienheureux éclaira ses traits décomposés et il murmura :

— Winnetou, schi ya, Winnetou ! Winnetou, mon fils, Winnetou !

Puis, son regard sembla chercher quelqu'un autour de lui et se posa sur moi. II me dit alors en français :

— Restez auprès de lui... Soyez fidèle... continuez mon œuvre.

Il leva la main d'un geste suppliant ; je la pris entre les miennes et répondis ;

— Je vous le promets.

Son visage prit alors une expression surnaturelle. Il se mit à parler d'une voix expirante :

— La feuille tombe... Elle est arrachée à l'arbre... J'ai la mort que j'ai toujours rêvée... Miséricorde... Miséricorde... Je viens... Je viens... Seigneur, ayez pitié...

Il joignit les mains. Une fois encore, le sang jaillit de sa blessure, et sa tête retomba... II était mort.

C'était donc bien le pressentiment de sa fin prochaine qui l'avait poussé à se confier à moi. Son plus profond désir était de mourir pour Winnetou ; ce désir s'était réalisé plus vite qu'il ne l'aurait espéré...

Winnetou posa la tête du mort sur l'herbe, se leva lentement et jeta à son père un regard interrogateur.

— Le meurtrier est là, dis-je ; je l'ai terrassé. Il est à vous.

— L'eau de feu !

Ce fut le seul mot qui sortit de la bouche du chef des Apaches, mais il était prononcé avec le plus profond mépris. Des paroles se pressèrent inconsciemment à ma bouche. Je parlais sans savoir ce que je disais :

— Je veux être des vôtres, votre frère. Je veux vous suivre.

Il me cracha alors au visage et s'écria, avec un dédain sans borne :

— Chien galeux ! Voleur à gages ! Coyote puant ! Si tu oses nous suivre, je te broie les os.

Si un autre m'avait adressé de telles paroles, j'aurais répondu immédiatement par un coup de poing. Pourquoi ne le fis-je pas ? Peut-être avais-je la sensation que je n'étais qu'un intrus et que je méritais ce traitement...

Mes camarades assistaient, muets, à cette scène. Ils épiaient les gestes des deux Apaches. Ceux-ci semblaient se désintéresser de nous. Ils soulevèrent le corps de Klekih-Petra, qu'ils attachèrent au cheval de celui-ci. Puis ils s'éloignèrent au trot.

En partant, ils n'avaient proféré aucune menace. Ils ne s'étaient même pas retournés vers nous. Mais leur attitude était plus terrifiante que s'ils avaient juré la vengeance la plus terrible.

— Ç'a été épouvantable, mais ç'aurait pu tourner encore plus mal, dit Sam Hawkens.

— Voilà le meurtrier. Il n'a pas encore repris connaissance, terrassé par l'alcool et par votre coup de poing, observa Parker. Qu'allons-nous faire de lui ?

Je ne répondis pas. Je sellai mon cheval et partis au galop. J'aspirais à la solitude après les minutes angoissantes que je venais lie vivre.

La nuit régnait déjà sur la plaine, lorsque, harassé et fourbu, brisé moralement et physiquement, je regagnai le camp.

WINNETOU ENCHAINE

Bien qu'il fût déjà tard lorsque je revins au camp, personne ne dormait encore, excepté Rattler. Pendant mon absence, Sam avait dépouillé le grizzli, mais n'avait pas touché à sa viande. Après avoir attaché mon cheval, je m'approchai du feu et Sam me dit :

— Où avez-vous été, *Sir* ? Nous mourons de faim, mais nous n'avons pas voulu entamer la viande en votre absence. En attendant, j'ai dépouillé la fourrure. Ça fera une excellente pelisse, si je ne m'abuse, hihihi !

— Partagez la viande comme il vous plaira, dis-je. Elle appartient à l'équipe.

— Le meilleur morceau, ce sont les pattes. Il est vrai qu'il faudrait les laisser reposer pendant quelques jours, pour que la chair soit au point. Les vieux chasseurs du *Wild West* prétendent que c'est un véritable régal quand les vers commencent à y grouiller. Toutefois, nous ne pourrons pas attendre si longtemps, car j'ai bien peur que les Apaches viennent d'ici là et qu'ils nous coupent l'appétit.

Bientôt le rôti fut prêt, on se mit à manger, mais je ne pus rien avaler. Je m'éloignai de la bande et essayai d'évoquer les événements de la journée. Je songeais à la dernière volonté de Klekih-Petra et à ma promesse solennelle. Je compris que, si j'avais agi ainsi, ce n'était pas uniquement par pitié pour le mourant, mais aussi parce que, dès le premier abord, j'avais éprouvé une profonde sympathie pour Winnetou.

Le meurtrier de Klekih-Petra était étendu à quelques mètres de moi, anéanti dans sa torpeur. J'aurais pu le supprimer d'un coup de fusil, mais, plus que de la haine, il m'inspirait une répulsion sans borne. C'était sans doute le même sentiment qui avait empêché les Apaches d'assouvir leur vengeance sur-le-champ. « Eau-de-feu ! » avait dit Intchou-Tchouna méprisant. Que de reproches, que d'accusations dans ce simple mot !

Tandis que les autres mangeaient, je restais plongé dans mes méditations. Silencieux, je contemplais les flammes du foyer. Soudain, j'entendis la voix de mon vieil ami, Sam, qui s'était glissé silencieusement auprès de moi.

— Qu'avez-vous, S*ir* ? Vous n'avez pas faim ?

— Je ne mange pas ce soir.

— Allons donc ! Moi aussi, je suis très ennuyé de ce qui s'est passé, mais un chasseur de l'Ouest doit s'habituer à ces, sortes de spectacles. Ce n'est pas sans raison qu'on appelle le *Wild West dark and bloody grounds*, les terres sombres et sanglantes. Celui qui ne peut supporter l'odeur du sang n'a qu'à rester chez lui à renifler de l'eau de rose. Allons, venez manger !

— Merci, Sam. Non, vraiment, je n'ai pas d'appétit. Avez-vous pris une décision au sujet de Rattler ?

— Nous avons discuté la question.

— Eh bien ! comment le punira-t-on ?

— Croyez-vous qu'il faille le punir ?

— Bien sûr.

— C'est curieux ! Et comment, d'après vous, devons-nous nous y prendre ? Devons-nous le ramener à San-Francisco, à New York ou à Washington et le dénoncer comme meurtrier ?

— Selon la loi de la savane, nous avons le droit de le juger nous-mêmes.

— Vous n'êtes qu'un *greenhorn* et vous prétendez connaître mieux que moi la loi de la savane ! Klekih-Petra était-il parent de l'un d'entre nous ? Était-il notre ami ? Appartenait-il seulement à notre société ?

— Non.

— Eh bien ! En effet, la loi de la savane est cruelle et implacable. Œil pour œil, dent pour dent, comme dit la Bible. En cas de meurtre, l'assassin peut être exécuté séance tenante par celui à qui incombe le devoir de venger la victime, ou, s'ils sont plusieurs, ils peuvent le juger et le pendre. Mais, pour constituer un tribunal, il faut d'abord un plaignant.

— Le plaignant, c'est moi.

— De quel droit ?

— Je ne veux pas qu'il soit dit qu'un crime aussi lâche est resté impuni.

— Pshaw ! Vous ne pouvez vous porter partie civile qu'en deux cas : premièrement, si vous êtes un ami ou un parent de la victime. Mais vous venez de reconnaître vous-même qu'il n'en est rien. Deuxièmement, si vous êtes vous-même la victime. Hihihi ! Mais alors il est trop tard pour porter plainte, si je ne m'abuse.

— Ainsi, Rattler aura commis impunément son acte ignoble ?

— Je ne vous dis pas ça. Surtout, ne vous énervez pas. Je peux vous garantir qu'il sera bien puni. Les Apaches s'en chargeront.

— Tant et si bien qu'ils ne se contenteront pas de lui. Ils s'en prendront à nous tous.

— C'est fort probable. Mais croyez-vous que nous échapperions à notre sort en tuant Rattler ? Aux yeux des Apaches, Rattler n'est pas le seul coupable parmi nous. Nous le sommes tous, et vous pouvez être certain que, si nous tombons entre leurs mains, ils ne nous feront point de quartier.

— Même si Rattler n'est plus avec nous ?

— Même alors. Et comment comptez-vous vous débarrasser de Rattler ?

— Nous pouvons le chasser.

— D'abord nous n'en avons pas le droit, ensuite nous n'y avons aucun intérêt.

— Je vous assure, Sam, que je ne vous comprends pas. Qui peut nous obliger à garder parmi nous ce scélérat qui, par surcroît, ne dessaoule pas de la journée ?

— Attendez une seconde. Que fera, d'après vous, Rattler, si nous le chassons ?

— C'est son affaire.

— C'est aussi la nôtre. Nous serions constamment en danger, car il est certain qu'il cherchera à se venger. Il vaut mieux le garder avec nous, car ainsi au moins nous pourrons avoir l'œil sur lui.

— Je me tiens à votre raisonnement. Mais cela ne résout pas la question des Apaches. Il est certain qu'ils ne tarderont pas à revenir pour venger la mort de Klekih-Petra.

— Ça, c'est certain. D'autant plus certain qu'ils ne nous ont même pas menacés. Ils se sont comportés d'une façon non seulement très digne, mais encore très intelligente. S'ils s'étaient vengés sur-le-champ, ils n'auraient eu que Rattler, à supposer que nous les ayons laissé faire. Or ils considèrent Rattler comme faisant partie de notre groupe, et ils en veulent à nous tous. D'autant plus qu'ils nous accusent de leur ravir leurs terres. Ils feront donc tout leur possible pour nous capturer tous. S'ils réussissent, notre mort ne sera certainement pas douce, car la mort de Klekih-Petra réclame une vengeance atroce. Mais, à propos, pourriez-vous me dire combien de temps il nous faut encore pour achever les travaux ?

— Cinq jours environ.

— Bon. A ma connaissance, le premier campement d'Apaches se trouve à trois journées de cheval d'ici. Intchou-Tchouna et Winnetou, chargés du corps de leur ami, mettront bien quatre jours, si je ne m'abuse. Comptez trois jours pour le retour, ça nous fait sept jours. Puisque vous affirmez que cinq jours vous suffisent pour terminer votre tâche, je crois que nous pouvons risquer le coup.

— Et si vos calculs s'avèrent faux ? Songez que nous sommes à la saison de la chasse aux buffles. Il est possible qu'Intchou-Tchouna et Winnetou aient été accompagnés de nombreux chasseurs qui les attendent à quelque distance d'ici. Il nous faut envisager cette éventualité.

Sam Hawkens cligna des yeux, avec un air malin, et dit en hochant la tête :

— Ma foi, vous êtes vraiment un as. Au jour d'aujourd'hui, les œufs sont dix fois plus intelligents que les poules, si je ne m'abuse. Ce que vous venez de dire n'est pas plus bête qu'autre chose. C'est pourquoi, dès demain matin, je vais essayer de suivre un peu la trace des Apaches.

— J'irai avec vous, dit Will Parker, qui depuis quelques minutes suivait notre conversation, en compagnie de Dick Stone.

— Et moi aussi, ajouta ce dernier.

— Vous resterez tous les deux au camp, opina Sam, après une minute de réflexion. On aura besoin de vous ici. Vous avez compris ?

Et il jeta un regard significatif sur Rattler et sur sa bande.

— Pourtant, vous ne pensez pas partir seul ? demanda Will.

— Je me ferai accompagner, répondit Sam.

— Par qui ?

— Par ce jeune *greenhorn* que voici, dit-il en me désignant.

— Non, objecta l'ingénieur en se mêlant à la conversation, il ne partira pas.

— Pourquoi ça, Mr. Bancroft ?

— Parce que j'ai besoin de lui.

— Allons donc ! Vous travaillerez demain à quatre au lieu de travailler à cinq. Ce n'est pas cela qui vous empêchera d'abattre votre besogne. Et moi, je dois emmener ce jeune *greenhorn*, qui a été surnommé Shatterhand ; j'ai d'excellentes raisons pour cela.

— Peut-on les connaître ?

— C'est fort simple. Le chemin que j'ai à parcourir n'est pas exempt de dangers. Il est préférable, pour vous comme pour moi, que je sois accompagné par un homme doué d'une telle force physique et sachant aussi bien que lui manier son « tueur d'ours ». D'autre part, il vaut mieux qu'il ne soit pas là demain matin au réveil, si vous voulez éviter des complications. Vous savez bien que Rattler est monté contre lui. J'ai comme l'impression que, de ces deux-là, l'un sera de trop demain au camp. J'emmène celui qui pourra m'être le plus utile. Y voyez-vous un inconvénient ?

— Non. Emmenez-le !

— Très bien. Nous voilà donc d'accord.

Le lendemain matin, je fus réveillé par Sam. Parker et Stone étaient déjà levés, mais tous les autres, y compris Rattler, dormaient encore. Nous mangeâmes un morceau de viande en l'arrosant d'eau fraîche et partîmes aussitôt que Sam eut donné à ses hommes des instructions pour la journée. Le soleil n'était pas encore levé lorsque nous quittâmes le camp pour nous lancer dans cette expédition qui risquait d'être très mouvementée. C'était ma première randonnée d'exploration.

Nous partîmes naturellement dans la direction que nous avions vu prendre la veille aux deux Apaches, c'est-à-dire que nous dévalâmes la clairière et longeâmes la lisière de la forêt. Les foulées étaient encore visibles sur l'herbe. Même moi, je pouvais les relever ; elles menaient au nord, alors que, d'après nos prévisions, nous devions chercher les Apaches au sud du camp. Nous pûmes constater que les Indiens nous avaient contournés. Enfin, nous débouchâmes dans une plaine qui s'étendait à perte de vue vers le sud. Bien que plus d'une demi-journée se fût écoulée depuis le départ des Indiens, leur trace semblait encore toute fraîche.

Sam, qui n'avait pas desserré les dents jusque-là, se mit à marmonner dans sa barbe :

— Cette piste ne me plaît pas du tout, mais alors pas du tout !

— A moi, elle me plaît énormément, ripostai-je.

— Elle vous plaît parce qu'elle est nette et fraîche et qu'un aveugle lui-même la reconnaîtrait. Mais moi, qui suis un vieux coureur de savane, je trouve ça fort louche.

— Pas moi.

— Fermez votre bec, vénérable *Sir* ! Je ne vous ai pas emmené pour que vous me rebattiez les oreilles avec vos inepties. Quand deux Indiens laissent une piste aussi nette que celle-ci, surtout dans des circonstances comme celles dans lesquelles ils nous ont quittés, cela donne à penser. Il y a tout lieu de croire qu'ils nous tendent un piège. Car ils se doutent bien que nous allons les suivre.

— En quoi consisterait ce piège ?

— Ça, on ne peut pas encore le savoir.

— Et où est-il tendu ?

— Naturellement au sud. Ils ont tout fait pour que nous empruntions ce chemin. Si tel n'avait pas été leur but, ils se seraient donné la peine de faire disparaître leurs traces.

— Hmmm ! murmurai-je.

— Vous dites ?

— Rien.

— Tiens. J'aurais juré que vous vouliez dire quelque chose.

— Je m'en garderais bien.

— Pourquoi ?

— Je préfère fermer mon bec, sans quoi vous me diriez que je vous rebats les oreilles avec mes inepties, ce qui n'est point dans mes intentions.

— Allons, pas de bêtises. Entre amis, il ne faut pas se formaliser. Je croyais que vous cherchiez à vous instruire ; comment y parviendrez-vous si vous n'ouvrez pas la bouche. Allez-y, que voulait dire ce « hmmm ! » que vous avez laissé échapper ?

— Je ne partage pas votre avis en ce qui concerne le piège.

— Tiens ! Et pourquoi ?

— Les deux Apaches avaient hâte de rejoindre leur camp, pour alerter leurs hommes et les conduire contre nous. De plus, ils étaient chargés d'un cadavre. Ce sont là deux raisons qui devaient les inciter à accélérer la course, s'ils ne voulaient pas que, par cette chaleur, le corps entre en décomposition en route et s'ils tenaient à nous retrouver encore dans la vallée. Ainsi ils n'avaient pas le temps de faire disparaître leurs traces. A mon sens, c'est uniquement à cette raison que nous devons la netteté de la piste.

— Hmmm ! grogna à son tour Sam.

— Même à supposer que je me trompe, poursuivis-je, nous pouvons suivre tranquillement cette piste. Aussi longtemps que nous nous trouvons dans la plaine, nous n'avons rien à craindre, car on peut dépister l'ennemi de très loin et, s'il le faut, nous aurons toujours le temps de battre en retraite.

— Hmmm ! grogna-t-il à nouveau en me lançant un regard de côté. Vous parlez du cadavre. Vous croyez qu'ils l'ont emporté malgré la chaleur ?

— Oui

— Qu'ils ne l'ont pas plutôt enterré en chemin ?

— Non. Cet homme jouissait d'une très grande estime parmi les Apaches. Ils tiennent certainement à l'inhumer avec tout le cérémonial en usage chez les Indiens. Or cette cérémonie solennelle n'est complète que lorsque le meurtrier trouve la mort auprès du cadavre de sa victime. Ils doivent donc se hâter de ramener le corps pour ensuite s'emparer au plus vite de Rattler et de nous. Autant que je les connaisse, je suis sûr de ne pas me tromper.

— Autant que vous les connaissez ? Tiens, je ne savais pas que vous étiez né au pays des Apaches !

— Je ne plaisante pas.

— Mais d'où les connaissez-vous si bien ?

— Grâce aux livres que vous dédaignez tant.

— Enfin ! trancha-t-il. Continuons notre route.

Il ne me dit pas ce qu'il pensait de mon hypothèse, mais, en jetant un coup d'œil sur lui, je crus le voir rire dans sa barbe.

Nous descendîmes la plaine au galop. Elle était couverte d'une herbe drue comme toutes les prairies situées entre le Rio-Pecos et la Canadienne. Une triple piste s'étalait devant nous, comme tracée par une immense fourche à trois branches. Les Apaches avaient donc dû avancer parallèlement, tout comme au départ. Le transport du cadavre, effectué de cette manière, devait être très malaisé. Aucun signe n'indiquait que les Apaches eussent tenté de modifier cet état de choses, mais j'étais persuadé qu'ils n'avaient pu tenir longtemps.

Sam Hawkens crut alors le moment venu de m'initier à différentes et précieuses connaissances. Il attira mon attention sur la différence qui existait entre la piste d'un cheval marchant au galop et celle d'un cheval au trot, m'indiqua la façon de connaître le nombre de cavaliers et maints autres détails intéressants.

Peu après, la prairie se rétrécit et le terrain se parsema peu à peu d'arbustes. Enfin, nous arrivâmes à l'endroit où les Apaches avaient fait halte. C'était un fourré dense, et nous n'osâmes y pénétrer qu'après avoir acquis la certitude que les Indiens étaient déjà partis. Nous pûmes apprendre par les traces que les Apaches avaient descendu le cadavre du cheval et l'avaient couché sur l'herbe. Puis, ils avaient poussé plus au fond du fourré, où ils avaient coupé plusieurs branches à un chêne. Autour de l'arbre, le sol était encore jonché du feuillage arraché.

— Quel besoin avaient-ils de ces bouts de bois ? demanda Sam avec une sévérité de magister.

— Pour confectionner un brancard, répondis-je.

— Tiens ! Tiens !

— Je m'y attendais. Le cadavre devait considérablement gêner leur course. J'étais certain qu'à la première halte ils chercheraient un autre moyen de le transporter.

— Pas mal trouvé, observa Sam.

Nous mîmes pied à terre et, la bride en main, nous suivîmes lentement la piste. Son aspect n'était plus le même. Sans doute, elle demeurait triple, mais la large piste du milieu provenait des sabots, tandis que les autres marquaient les traînées du large brancard.

— A partir de cet endroit, ils ont avancé l'un derrière l'autre, remarqua Sam. Ce n'est pas sans raison qu'ils ont modifié leur marche. Suivons-les.

Nous montâmes à cheval et reprîmes la route. Chemin faisant, je ne cessai de réfléchir à la raison qui les avait incités à avancer ainsi à la file indienne. Enfin, je crus trouver une explication plausible.

— Regardez bien la piste, dis-je à Sam. Elle subira bientôt un changement notable.

— Un changement ? Pourquoi ça ?

— En préparant ce brancard, leur but n'était pas uniquement de faciliter leur marche. Ils se proposaient aussi de se séparer.

— Sans blague ! Vous avez de l'imagination, mais vous vous fourrez le doigt dans l'œil, si je ne m'abuse.

— Pourtant, je ne crois pas me tromper tout à fait.

— Dites-moi alors sur quoi vous vous basez ?

— Jusqu'ici, vous avez joué le rôle de professeur, maintenant je voudrais à mon tour vous questionner un peu.

— A votre service.

— Pourquoi les Indiens affectionnent-ils à ce point la chevauchée à la queue leu leu ?

— Tout simplement parce qu'ils ne veulent pas que celui qui suit leur trace puisse en déduire leur nombre.

— C'est juste, répondis-je. Eh bien ! nos Indiens ne veulent pas non plus qu'on sache combien ils sont.

— Mais quel rapport ?...

— Intchou-Tchouna et Winnetou brûlent d'impatience de revenir à notre camp pour tirer vengeance. Or le transport du corps de Klekih-Petra les empêche d'avancer aussi vite qu'ils voudraient. C'est pourquoi l'un d'eux ira de l'avant pour annoncer la nouvelle aux guerriers apaches.

— Tout cela n'est que pure hypothèse. Quant à moi, je suis certain qu'ils n'ont aucune intention de se séparer.

Il eût été inutile d'engager avec Sam une discussion oiseuse. Après tout, je pouvais me tromper. Je me tus donc, mais je n'en continuais pas moins à examiner attentivement la piste.

Bientôt nous arrivâmes au lit desséché d'un large cours d'eau qui devait charrier au printemps les eaux des torrents des montagnes. Il était jonché de galets reposant sur un fond de sable qui apparaissait de-ci, de-là. La piste traversait ce lit de biais.

Si ma supposition était juste, les Apaches n'auraient pu trouver de meilleur endroit pour se séparer. En effet, en veillant à ce que son cheval ne marchât que sur le fond rocailleux, le cavalier pouvait être à peu près certain de ne laisser aucune trace derrière lui.

Je me laissai devancer par Sam Hawkens. Soudain j'aperçus, sur un îlot de sable, une légère excavation de la grandeur d'une tasse. Je devinai qu'elle provenait d'un sabot de cheval qui avait glissé. Sam était sur le point de s'engager sur la piste qui continuait sur la berge opposée lorsque je l'arrêtai.

— Venez donc un peu par ici, lui criai-je.

— Qu'y a-t-il ?

— Je vais vous montrer quelque chose.

Je montai sur la berge qui, un peu plus bas, était couverte d'herbe. A peine avions-nous fait deux cents pas que nous aperçûmes la trace nette d'un cheval vers le sud.

— Comment expliquez-vous ça, oncle Sam ? demandai-je, en bombant la poitrine, plein de fierté.

Les yeux minuscules de Sam n'étaient plus que des fentes presque invisibles et son visage malin s'allongea.

— Ma foi, ce sont des empreintes de cheval, déclara-t-il étonné.

— D’où viennent-elles à votre sens ?

Sam jeta un regard sur le lit desséché.

— De ce lit, en tout cas.

— C’est évident. Et qui pouvait bien monter ce cheval ?

— Eh bien ?

— L’un des Apaches.

Le visage de Sam s’allongea encore davantage.

— Pas possible ? protesta-t-il mollement.

— Pourtant, c’est ainsi. Les deux Indiens se sont séparés comme je le pensais bien. Retournons un peu et examinons l’autre piste. Vous pourrez constater qu’elle ne porte plus les traces que de deux chevaux.

Nous revînmes sur nos pas et étudiâmes soigneusement la piste. En effet, nous pûmes établir qu’elle avait été produite par le passage de deux chevaux. Sam toussota, d’un air embarrassé, et me lançant un regard méfiant, demanda :

— D’où vous est venue l’idée que c’est précisément ici qu’ils se sont séparés ?

— J’ai relevé sur le sable la trace d’un sabot. Le reste n’a été qu’une affaire d’intuition.

— C’est curieux, vraiment curieux ; montrez-moi cette empreinte.

Je le conduisis à l’endroit en question. Le regard de Sam se fit encore plus méfiant.

— Dites donc, voulez-vous me dire enfin la vérité ?

— Je ne fais que ça. Vous croyez donc que je vous mens ?

— Hmm ! jusqu’ici, je vous tenais pour un type honnête. Maintenant, je commence à revenir sur mon opinion. Vraiment, vous n'êtes jamais venu dans la Prairie auparavant ?

— Jamais.

— Mais dans le *Wild West* ?

— Non plus.

— En Amérique ?

— Jamais.

— Alors il existe dans le monde un autre pays avec des prairies et des savanes où vous êtes allé.

— Vous faites erreur.

— Alors que le diable vous emporte ! Je n’y comprends plus rien.

— Allons donc, Sam Hawkens ! A-t-on jamais vu envoyer son ami au diable ?

— Il ne faut pas m’en vouloir si je m’emporte un peu en pareil cas. Mais, avouez-le vous-même, un *greenhorn* s’amène dans le *Wild West* qui n’a jamais vu l’herbe pousser ni entendu le pou de sable chanter, et dès sa première expédition il fait rougir de honte le vieux Sam ! Enfin, tant pis pour moi. Quand j’étais plus jeune, j’étais dix fois plus intelligent que vous. Maintenant, sur mes vieux jours, je semble être devenu dix fois plus stupide. N’est-ce pas lamentable ?

— Vous avez tort de prendre la chose tant à cœur.

— Que voulez-vous ? Il faut bien que je reconnaisse que vous avez raison. Mais comment diable est-ce possible ?

— Tout simplement parce que j’ai suivi un raisonnement logique dont j’ai tiré les conclusions. Il s’agit d’un simple syllogisme dans lequel deux prémisses suffisent pour déduire la conclusion. Quand deux Indiens avancent à la file, c’est qu’ils veulent dissimuler la nature de leur trace ; les deux Apaches avançaient l’un derrière l’autre, donc ils voulaient dissimuler leur trace. Comprenez-vous. Tenez, un autre exemple de syllogisme, ajoutai-je en riant. Votre nom est « Hawkens », cela veut dire faucon.

— C’est exact.

— Le faucon mange des campagnols. Est-ce aussi exact ?

— Parfaitement. A condition qu’il les attrape.

— Eh bien ! voici le syllogisme : le faucon mange les campagnols, vous vous appelez Faucon, donc vous mangez les campagnols.

Sam me fixa un instant, bouché bée, puis il éclata.

— Vous vous payez ma tête. Et moi, je ne goûte pas beaucoup la plaisanterie. Je vous en demanderai raison. Que diriez-vous d’un duel ?

— Je me battrai avec vous si vous l'exigez, mais je préfère reculer lâchement, fis-je, toujours en plaisantant, et vous accorder tout de suite une éclatante réparation : je vous fais cadeau de ma fourrure de grizzli.

Une flamme joyeuse s'alluma dans les yeux de Sam.

— Mais vous en aurez besoin vous-même.

— Pas le moins du monde. Elle est à vous.

— C'est sérieux ?

— Vous êtes un type épatant ! Mille mercis. Toute la bande en crèvera d'envie. Et savez-vous ce que j'en ferai ?

— Eh bien ?

— Une nouvelle veste, dit Sam triomphalement. Il faut que vous sachiez que je suis un tailleur émérite. Regardez un peu comme j'ai bien réparé ma vieille veste.

Il désigna un sac antédiluvien qu'il portait en guise de veste.

Les pièces empiétaient les unes sur les autres, de sorte que la « veste » était raide et épaisse comme une planche.

— Mais je tiens à ce que vous gardiez les oreilles, les pattes et les dents. Je ne pourrais guère en faire usage pour la confection de ma veste, et vous, vous méritez bien ces trophées. Je vous en ferai un collier. Je m'entends assez bien à ce travail. Voulez-vous ?

— Je veux bien.

— C'est parfait. Ainsi chacun de nous sera content. Vous êtes vraiment un débrouillard, un fameux débrouillard. Et vous avez le cœur sur la main.

— Merci, Sam. Mais si l'on se remettait en route ?

— Qui voulez-vous qu'on suive ? Le cavalier solitaire ?

— Non. Suivons plutôt l'autre.

— L'autre, c'est-à-dire Winnetou.

— Qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

— Celui-ci doit aller plus lentement puisqu'il est chargé du cadavre. Or il y a tout lieu de croire que c'est le chef de la tribu qui est allé réunir les guerriers.

— Là-dessus, nous sommes d'accord. Négligeons pour le moment la piste du chef et suivons celle de son fils.

— Pourquoi ?

— Parce que je veux savoir s'il a fait halte pendant la nuit.

Nous continuâmes notre course au galop sans encombre. Versonze heures, Sam arrêta son cheval.

— Ça suffit. Nous allons rebrousser chemin. Winnetou a avancé pendant toute la nuit. Tous deux semblent très pressés. En conséquence, on peut s'attendre à une attaque imminente, peut-être même avant que les cinq jours nécessaires à votre travail se soient écoulés.

— Charmante perspective !

— En effet, la situation est plutôt délicate. Si nous plions bagage pour changer d'air, le travail ne sera pas fini. Si nous restons, nous risquons d'y laisser notre peau, ce qui n'est pas non plus de nature à faire avancer le travail. Il faudrait exposer la situation à Bancroft.

— On tâchera de trouver une solution.

— Je ne vois pas trop laquelle.

— Nous pourrions, par exemple, nous mettre provisoirement en sécurité et attendre, pour continuer le travail, le départ des Apaches.

— Oui, ce n'est pas une mauvaise idée. On verra bien ce que les autres en penseront.

Nous empruntâmes le même chemin qu'à l'aller sans ménager nos montures. Heureusement, mon cheval rouan ne donnait aucun signe de fatigue, Mary également était encore fraîche et dispose, comme si elle venait seulement de quitter l'écurie. En très peu de temps, nous avions fourni une belle traite. Arrivés près d'un fleuve, nous laissâmes nos bêtes s'abreuver et décidâmes de prendre une heure de repos. Nous mîmes pied à terre et nous nous étendîmes sur l'herbe, à l'ombre d'un buisson.

Comme nous n'avions pas grand-chose à nous dire, nous restâmes un long moment sans échanger une parole. Je pensais à Winnetou et aux combats que je devrais sans doute soutenir

contre lui et contre sa tribu. Sam Hawkens ferma les yeux et s'assoupit. Sa respiration régulière prouvait qu'il dormait du sommeil du juste.

Il me fut alors donné de constater à quel point les sens des hommes et des bêtes du *Wild West* sont vigilants. Brusquement, le mulet occupé à brouter paisiblement l'herbe émit un souffle bizarre, une sorte d'avertissement. Au même instant, Sam ouvrit les yeux et sauta sur pieds.

— Tiens, je m'étais endormi. Mais la respiration de Mary m'a réveillé. Un être vivant, homme ou bête, s'approche de nous. Où est mon mulet ?

— Là, dans les buissons. Allons-y !

Nous pénétrâmes dans la broussaille, où nous trouvâmes Mary dissimulée derrière les branchages et qui jetait des regards furtifs à travers les feuilles. Ses longues oreilles remuaient intensément, sa queue exécutait un nerveux mouvement de va-et-vient. A notre vue, elle se calma ; queue et oreilles cessèrent de s'agiter. En jetant à notre tour un regard à travers le feuillage, nous aperçûmes six Peaux-Rouges venant à la file indienne du côté nord où nous nous dirigions. Celui qui se trouvait en tête présentait une silhouette musclée de taille moyenne ; il avait la tête penchée, mais ne semblait pas prêter attention à la piste. Tous portaient des leggings et des chemises de lainage, et étaient armés de fusils, de couteaux et de tomahawks. Leurs visages étaient striés de raies rouges et bleues.

Les plus sombres pensées m'envahissaient déjà, lorsque Sam, sans même prendre garde à baisser le ton, dit :

— Quelle coïncidence ! Nous sommes sauvés !

— Sauvés ! Comment cela ? Plus bas, Sam, ces gaillards sont si près qu'ils peuvent nous entendre.

— Tant mieux ! Ce sont des Kiowas. Celui qui mène le convoi s'appelle Bao, ce qui veut dire le Renard dans leur idiome. C'est un guerrier vaillant et rusé, ainsi que son nom l'indique. Le chef de leur tribu, Tangua, un Indien plein d'initiative, est mon grand ami. Ils portent sur leur visage les couleurs de la guerre et sont sans doute partis en reconnaissance. Pourtant, je n'ai pas entendu dire que des tribus indigènes soient entrées en guerre.

Le mot Kiowa se prononce Ke-i-o-weh. Cette tribu semble être le produit du mélange de plusieurs peuplades indiennes. Elle se vit attribuer une réserve dans le territoire concédé aux Indiens, mais des détachements nomades se rencontrent fréquemment dans les déserts mexicains, notamment autour du Pan-handle et jusqu'au Nouveau-Mexique. Leur goût du pillage les rend très dangereux pour les Blancs, et les habitants des pays limitrophes sont leurs ennemis acharnés. Ils sont également sur le pied de guerre avec diverses tribus Apaches, car ils n'hésitent pas à attenter aux biens et à la vie de leurs frères rouges. Bref, ce sont les brigands de la Prairie.

Les six éclaireurs étaient déjà tout près de nous. Je ne voyais cependant pas encore de quelle façon ils pouvaient nous apporter le salut. Mais je n'allais pas tarder à l'apprendre. Pour l'instant, je me réjouissais qu'ils comptassent parmi les amis de Sam et que, par conséquent, nous n'ayons rien à craindre de leur part !

Ils venaient de rejoindre notre piste qui conduisait au fourré et en conclurent à la présence d'êtres humains à proximité. Aussitôt, ils firent changer de direction à leurs chevaux, bêtes fougueuses et puissantes, afin de se mettre hors de la portée des armes étrangères. Alors Sam, se dégageant du buisson, fit un cornet de ses deux mains et émit un son strident qui était sans doute familier aux Indiens, car ceux-ci arrêtèrent immédiatement leurs montures et répondirent par le même cri. Sam répéta le signal et agita la main en l'air ; ils l'aperçurent enfin et durent reconnaître son originale silhouette. Je me tenais auprès de Sam. Ils s'approchèrent de nous et mirent pied à terre.

— Notre frère blanc Sam ici ? s'étonna le chef. Quelles circonstances l'ont donc amené sur le chemin de ses frères et amis rouges ?

— Bao, le fin Renard, m'a découvert en suivant ma piste, répondit Sam.

— Nous pensions que c'était la piste des chiens rouges que nous cherchons, observa Bao dans un anglais rien moins que correct, mais compréhensible.

— Que veut dire mon frère en parlant de « chiens rouges » ?

— Je veux parler des Apaches de la tribu des Mescaleros.

— Pourquoi les traitez-vous de chiens ? Une querelle aurait-elle éclaté entre eux et mes frères les braves Kiowas ?

— Nous avons déterré le tomahawk de guerre. Il n'y a plus de paix entre nous et ces coyotes lépreux.

— Uff ! Je suis content d'entendre cela. Que mes frères prennent place autour de nous. J'ai une nouvelle importante à leur communiquer.

Le Renard me scruta du regard et dit :

— Je ne connais pas ce Visage-Pâle. Il est encore jeune. Fait-il partie des guerriers blancs ? A-t-il déjà un surnom ?

S'il avait prononcé mon nom de baptême, Sam n'aurait produit aucun effet. Se souvenant du nom que White m'avait attribué, il répondit :

— Mon cher et jeune ami que voici vient seulement de franchir la Grande Eau, mais il est déjà illustre dans ce pays. Il n'avait jamais vu de buffle ni d'ours et pourtant pas plus tard qu'avant-hier il a provoqué et abattu deux buffles, m'a sauvé la vie et, hier, il a descendu à coups de couteau un ours gris des Montagnes Rocheuses, sans garder la moindre égratignure de cette aventure.

— Uff ! Uff ! s'exclamèrent les Peaux-Rouges en lançant des regard admiratifs, tandis que Sam poursuivait, imperturbable :

— Sa balle ne manque jamais son but, et une telle force habite sa main qu'il terrasse n'importe quel ennemi d'un coup de poing. C'est pourquoi les Blancs de l'Ouest l'ont surnommé Old Shatterhand.

C'est ainsi que je fus, bien malgré moi, affublé d'un nom de guerre qui ne devait plus me quitter. C'est là une habitude courante dans les Plaines. Il arrive fréquemment que les meilleurs amis ne se connaissent pas sous leur véritable nom.

Le Renard me tendit la main et dit d'un ton amical :

— Si Old Shatterhand le permet, nous serons ses frères et amis. Nous aimons les hommes qui terrassent leurs adversaires d'un coup de poing. Aussi seras-tu bienvenu sous nos tentes.

En d'autres termes, cela voulait dire : nous avons besoin de gaillards doués de biceps comme les tiens. Si tu veux piller et voler pour nous, tu n'auras pas à le regretter.

Néanmoins, je répondis avec la dignité affectée dont je devais par la suite prendre si bien l'habitude :

— J'aime les hommes rouges parce qu'ils sont les enfants du Grand Esprit au même titre que les Visages-Pâles. Nous sommes frères et nous lutterons la main dans la main contre les ennemis qui nous manqueront de respect.

Un sourire bienveillant éclaira son visage barbouillé de peinture et de graisse.

— Old Shatterhand a prononcé de sages paroles. Nous fumerons avec lui le calumet de paix.

Ils s'assirent auprès de nous sur la berge. Bao sortit son calumet, dont les émanations pénétrantes offusquaient de loin mon odorat, le bourra d'un mélange qui semblait composé de betteraves pilées, de feuilles de chanvre, de morceaux de glands et d'oseille, l'alluma, se leva, tira une bouffée, lança la fumée vers le ciel, puis vers la terre, et dit solennellement :

— Là-haut habite le Grand Esprit et ici-bas croissent les plantes et les bêtes qu'il a destinées aux guerriers des Kiowas.

Il tira quatre autres bouffées qu'il lança successivement vers le nord, le sud, l'est et l'ouest.

— Dans toutes ces directions habitent des hommes rouges et blancs qui usurpent ces plantes et ces bêtes. Mais nous saurons les trouver et leur reprendre ce qui nous appartient. J'ai parlé. Howgh !

Quel discours ! Et combien différent de tout ce que j'avais lu et entendu jusqu'alors ! Ce Kiowa déclarait, en effet, ouvertement qu'il considérait les produits du monde animal et végétal comme le bien exclusif de sa tribu et sanctifiait ainsi son droit au pillage. Et c'était à ces gens-là que j'offrais mon amitié !

Le Renard tendit alors à Sam le calumet de paix. Celui-ci tira ses quatre bouffées et déclara :

— Le Grand Esprit ne prête pas attention à la couleur de la peau de l'homme, car il sait que celui-ci peut colorer son visage pour le tromper, mais il regarde le cœur. Les cœurs des guerriers de

l'illustre tribu des Kiowas sont braves, intrépides et fidèles. Le mien est attaché à eux comme mon mulet à cet arbre. Et il le restera à jamais, si je ne m'abuse. J'ai parlé. Howgh !

Cette allocution impie fut accueillie par un « Uff » général. Mon tour était, hélas ! venu, et Sam me passa cette chose nauséabonde qui d'avance me soulevait le cœur. Je fis un effort surhumain pour garder toute ma dignité et dominer les réflexes de mon estomac. Je suis fumeur et je supporte le tabac le plus fort. Je pouvais espérer que j'affronterais avec honneur l'épreuve de cette pipe indienne, symbole de la paix. Je me levai donc, esquissai un geste solennel de la main gauche et tirai la première bouffée. Je ne m'étais pas trompé : carottes, chanvre, glands et oseille, tout cela se trouvait réuni dans la pipe : mais ces ingrédients ne constituaient qu'un cinquième environ du mélange ; je venais de constater qu'un fragment de chausson de feutre entrait également dans cette composition. Je lançai la fumée vers le ciel, puis vers la terre et dis :

— Du ciel nous viennent les rayons solaires et la pluie, les dons généreux et le salut. La terre reçoit la chaleur et l'humidité et elle nous prodigue buffles et mustangs, ours et cerfs, citrouilles et maïs, et par-dessus tout, les plantes nobles avec lesquelles les sages hommes rouges préparent du kinnikinnik qui donne au calumet de paix l'arome sublime de l'amour et de l'amitié.

J'avais lu quelque part que les Indiens appellent l'horrible mixture qui leur sert de tabac le kinnikinnik, et j'utilisais à point mes connaissances. Pour la deuxième fois, je tirai une bouffée que je lançai vers les quatre points cardinaux. L'odeur devenait encore plus lourde et plus compliquée ; je crus y reconnaître deux nouveaux éléments ; la colophane et les rognures d'ongles. Cette découverte faite, je poursuivis :

— A l'ouest, se dressent les Montagnes Rocheuses, à l'est, s'étendent les Prairies. Au nord scintille l'eau des mers et, au sud, l'Océan qui déroule sans fin ses vagues. Si le pays tracé par ces quatre frontières m'appartenait, je l'offrirais volontiers aux guerriers des Kiowas, car ils sont mes frères. Qu'il leur soit donné d'abattre cette année dix fois autant de buffles et cinquante fois autant de grizzlis qu'ils comptent de têtes. Que la graine de leur maïs soit grosse comme des courges et que leurs courges soient si grosses que chaque écorce semble contenir vingt fruits. J'ai parlé. Howgh !

Il ne me coûtait-pas grand-chose d'exprimer ces vœux, mais ils s'en réjouirent comme s'ils étaient déjà en possession de tous ces dons. Ce discours comptait certainement parmi les plus brillants que j'eusse encore prononcés, et il fut accueilli avec un enthousiasme qui, vu la réserve naturelle aux Indiens, était sans exemple. Jamais personne, et surtout aucun Blanc, ne leur avait souhaité et offert tant de choses ; aussi les « Uff ! Uff ! » reconnaissants étaient-ils interminables. Le Renard me serra la main à plusieurs reprises, m'assura de son amitié éternelle et ouvrit si large la bouche en criant : Howgh ! Howgh ! que j'en profitai pour me débarrasser de son calumet nauséabond et pour le lui planter entre les dents. Il se tut aussitôt pour en savourer l'arome avec un pieux recueillement.

Ce fut ma première « négociation sacrée » avec les Indiens, car la cérémonie qui consistait à fumer le calumet de paix est un événement de la plus haute importance. Je me hâtai de dissiper le goût du calumet en allumant un cigare. Les Peaux-Rouges me contemplèrent avec convoitise ; le Renard ouvrit la bouché et laissa choir son calumet. En guerrier averti, il s'empressa de le ramasser et de le remettre à sa bouche, mais il n'échappa point à mon attention qu'il aurait donné mille pipes de kinnikinnik, pour un cigare.

Notre ordinaire nous arrivant de Santa-Fé par des chariots à bœufs, j'étais régulièrement ravitaillé en cigares. Ils n'étaient pas chers et je trouvais à fumer le plaisir que les autres cherchaient dans l'eau-de-vie. A mon départ du camp, j'en avais emporté une réserve, pour le cas où notre excursion devrait se prolonger. Je fus donc à même de satisfaire les appétits des Peaux-Rouges. Je tendis à chacun d'entre eux un cigare. Aussitôt le Renard abandonna sa pipe. Les Indiens, à qui la fumée du cigare devait sembler évidemment fade après leur pipe sacrée, engouffrèrent le cigare tout entier dans leurs bouches et se mirent en devoir de mâcher le tabac. Décidément, les goûts des hommes ne se discutent pas.

Maintenant, toutes les formalités étaient remplies et les Peaux-Rouges mis d'excellente humeur. Sam crut le moment venu de les questionner :

— Mes frères disent que le tomahawk de guerre a été déterré entre eux et les Apaches de la tribu des Mescaleros. C'est une nouvelle pour moi. Depuis quand la paix a-t-elle quitté ces parages ?

— Depuis un temps que les Visages-Pâles appellent deux semaines. Mon frère Sam se trouvait sans doute dans une région lointaine, et cette nouvelle ne lui sera pas parvenue.

— C'est exact. Cependant les peuples d'ici vivaient en paix il y a peu de temps encore. Quelle est la raison qui a poussé mes frères à saisir les armes ?

— Ces chiens Apaches ont tué quatre de nos guerriers.

— Où ?

— Aux environs du Rio-Pecos.

— Vos tentes ne sont pourtant pas dressées dans cette contrée.

— Les nôtres, non, mais celles des Apaches.

— Et que faisaient là-bas vos guerriers ?

Cette question ne sembla pas causer le moindre embarras au Kiowa, qui répondit sans hésitation :

— Un détachement des nôtres y était allé pour s'emparer de leurs chevaux. Mais ces chiens galeux veillaient bien ; ils se défendirent et tuèrent nos braves guerriers. C'est pourquoi le tomahawk de guerre a été déterré entre nous et eux.

Ainsi donc les Kiowas avaient voulu voler les chevaux, mais ils avaient été découverts et chassés. Si quelques-uns d'entre eux avaient trouvé la mort à cette occasion, ils ne pouvaient s'en prendre qu'à eux-mêmes. Les Apaches étaient dans leur droit en défendant leur bien. J'étais tenté de dire à ces gaillards ce que j'en pensais et j'ouvrais déjà la bouche, quand Sam me cligna de l'œil et continua à les questionner.

— Les Apaches savent-ils que les Kiowas sont partis en guerre contre eux ?

— Mon frère pense peut-être que nous le leur avons dit ! Nous les attaquerons à l'improviste, en tuerons autant que nous pourrons et emporterons le plus de butin possible.

C'était terrible ! Je ne pus m'empêcher de poser à mon tour une question :

— Pourquoi nos braves frères en voulaient-ils aux chevaux des Apaches ? J'ai entendu dire que la riche tribu des Kiowas possède plus de montures que ses guerriers n'en ont besoin.

Le Renard me, dévisagea en souriant et dit :

— Mon jeune frère Old Shatterhand vient seulement de traverser la Grande Eau et ne sait pas encore comment vivent et pensent les hommes d'ici. En effet, nous possédons beaucoup de chevaux ; mais des hommes blancs sont venus qui veulent acheter des chevaux, plus de chevaux que nous ne pouvons leur en fournir ; ils nous ont alors parlé des immenses troupeaux de chevaux des Apaches et nous ont dit qu'ils nous donneraient pour un cheval apache la même quantité de marchandise et de brandy que pour un cheval kiowa. Nos guerriers partirent donc pour nous rapporter des chevaux apaches.

De mieux en mieux ! Les vrais responsables de ces luttes sanglantes n'étaient donc autres que les maquignons blancs qui incitaient les Kiowas au vol et par surcroît les récompensaient en alcool. J'étais sur le point d'éclater, mais Sam me fit à nouveau signe de me taire.

— Mon frère, le Renard, est donc ici en reconnaissance ? demanda-t-il.

— Oui.

— Vos guerriers sont-ils loin ?

— A une journée d'ici.

— Qui se trouve à leur tête ?

— Tangua, le grand chef, en personne.

— Combien de guerriers le suivent ?

— Deux fois cent.

— Et vous espérez surprendre les Apaches ?

— Nous tomberons sur eux comme l'aigle sur les corneilles.

— Mon frère fait erreur. Les Apaches savent que les Kiowas préparent une agression contre eux.

Le Renard hocha la tête d'un air incrédule et répondit :

— Comment le sauraient-ils ? Leurs oreilles atteignent-elles les tentes des Kiowas ?

— Oui.

— Je ne comprends pas mon frère Sam. Qu'il m'explique ce qu'il entend par là.

— Les Apaches ont des oreilles qui marchent et qui vont à cheval. Nous avons vu hier deux paires de ces oreilles qui sont allées jusqu'aux tentes des Kiowas pour écouter.

— Uff ! Deux paires d'oreilles ! C'est-à-dire deux espions ?

— Parfaitement.

— Dans ce cas, il me faut de ce pas rejoindre le chef. Nous n'avons emmené que deux cents guerriers, car cela suffisait pour le cas où les Apaches ne se douteraient de rien. Mais, puisqu'ils sont au courant de nos projets, il nous faut augmenter nos forces.

— Mes frères n'ont pas suffisamment réfléchi à ces choses. Intchou-Tchouna, le chef des Apaches, est un homme d'une grande sagesse. Quand il apprit que ses hommes avaient tué quatre Kiowa, il devina que cette tribu voudrait venger la mort des siens, et il partit de son camp.

— Uff ! Uff ! Lui-même ?

— Lui et son fils Winnetou.

— Uff ! Celui-là aussi ? Si nous avions pu le deviner, nous les aurions faits prisonniers. Ils sont capables de réunir une foule de guerriers pour nous recevoir. Il faut que j'aille dire à notre chef d'emmener autant de guerriers qu'il le peut. Mes frères Sam et Old Shatterhand voudront-ils m'accompagner ?

— Très volontiers.

— Eh bien ! qu'ils montent sur leurs chevaux.

— Patience. J'ai à te parler d'abord.

— Tu me parleras chemin faisant.

— Non. Je t'accompagnerai volontiers, non point pour rejoindre Tangua, le chef des Kiowas, mais jusqu'à notre campement.

— Mon frère Sam fait erreur.

— Non. Ecoute-moi bien. Veux-tu capturer vivant Intchou-Tchouna, le chef des Apaches ?

— Uff ! cria le Kiowa, comme électrisé, tandis que ses hommes tendaient l'oreille.

— Et son fils Winnetou aussi ?

— Uff ! Uff ! Est-ce donc possible ?

— C'est même très facile.

— Si je ne connaissais pas mon frère Sam comme je le connais, je penserais que la plaisanterie habite sa langue, et il s'en repentirait promptement.

— Pshaw ! Je parle sérieusement. Vous avez la possibilité de capturer vivants le chef des Apaches et son fils.

— Quand ?

— Je croyais que ce ne serait que dans cinq, six ou sept jours ; mais je vois maintenant que cette date est beaucoup plus proche.

— Où

— Près de notre camp.

— Je ne sais pas où il se trouve.

— Vous le saurez, car, après ce que vous allez entendre, vous nous y accompagnerez.

Il leur parla des travaux de notre secteur, puis de la rencontre avec les deux Apaches. Il termina par cette réflexion :

— J'étais étonné de voir les deux chefs sans leur suite et supposais qu'ils s'étaient séparés de leurs guerriers pour faire la chasse au buffle. Mais, maintenant, je sais à quoi m'en tenir. Les deux Apaches étaient allés jusqu'à vos tentes pour se renseigner. Et le fait que le chef en personne ait tenu à assumer cette tâche indique à quel point ils prennent l'affaire au sérieux. Maintenant, ils ont retrouvé leurs guerriers. Quant à Winnetou, son fardeau a retardé quelque peu son arrivée, mais Intchou-Tchouna n'a pas épargné son cheval pour pouvoir réunir au plus tôt ses guerriers.

— Moi aussi, je dois avertir mon chef sans tarder.

— Que mon frère veuille patienter une minute et m'écouter. Les Apaches aspirent à deux vengeances : ils veulent s'attaquer d'abord à vous, ensuite à nous pour venger la mort de Klekih-Petra. Ils enverront un détachement important contre vos guerriers et un autre contre nous, bien plus faible, mais qui seront sans nul doute dirigés par le chef de la tribu et son fils. Ils se proposent,

après nous avoir massacrés ou capturés, de rejoindre ensuite le détachement destiné à vous tenir en échec. Expose à Tangua ce que je viens de te dire. Vous êtes deux cents et, à moins que je ne me trompe grossièrement, ils ne seront pas plus de cinquante à nous attaquer. Comme nous autres, Blancs, qui sommes au nombre de vingt, nous vous prêterons notre concours, nul doute que nous triompherons des Apaches en nous jouant. Une fois que vous aurez arrêté le chef et son fils, vous aurez tout le reste de la tribu à votre merci. Mon frère rouge n'est-il pas de mon avis ?

— Si. Le plan de mon frère Sam est excellent. Il plaira certainement à notre chef.

— Eh bien ! mettons-nous en route. Tu nous accompagneras pour repérer l'emplacement exact de notre camp et tu rejoindras ensuite Tangua et ses guerriers.

Ainsi fut fait. Je mentirais en disant que la conduite de Sam m'enthousiasmait. Plus je pensais à son plan, plus je me sentais gagné par la fureur. Winnetou, le noble Winnetou, pris au piège avec ses cinquante guerriers ! Comment Sam, qui n'ignorait pas le sort qui leur serait réservé, pouvait-il faire une pareille proposition aux Kiowas ? Il savait cependant que Winnetou m'inspirait une vive sympathie et, qui plus est, il semblait lui-même attiré par le jeune Apache.

Chemin faisant, j'essayai de le prendre à part pour lui faire abandonner son projet. Mais lui, comme s'il s'était douté de mes intentions, évitait tout tête-à-tête avec moi. Cela acheva de m'exaspérer et lorsque, à la tombée de la nuit, nous eûmes gagné le camp, je déharnachai mon cheval et allai me coucher dans l'herbe à l'écart.

Les Indiens furent fort bien reçus par mes collègues. On les combla de cadeaux et on les régala du rôti d'ours. Ils ne restèrent cependant que peu de temps, car ils avaient hâte de repartir afin de mettre leur chef au courant des événements. Après leur départ, Sam vint me trouver, se coucha près de moi dans l'herbe et me dit d'un ton supérieur :

— Vous faites une drôle de tête, ce soir, mon ami. Il y a quelque chose que vous ne digérez pas, si je ne m'abuse.

— Je vais très bien, répondis-je froidement.

— Eh bien ! ouvrez-vous à moi. Qu'est-ce qui vous tourmente ? Je suis certain de pouvoir vous soulager.

— J'en doute fort, mais peu importe. A propos, que pensez-vous de Winnetou ?

— Beaucoup de bien. Vous aussi sans doute ?

— Pourtant vous lui tendez un piège comme si vous aviez juré sa perte.

— Mais pas du tout. Winnetou m'est si sympathique que je n'hésiterais pas, au besoin, à risquer ma vie pour lui.

— Mais, alors, pourquoi ce guet-apens ?

— Uniquement pour nous tirer du pétrin. Naturellement, vous voudriez sauver ce jeune Apache ?

— Non seulement je le voudrais, mais je le ferai. J'ai donné ma parole à un mourant, et cette parole je la tiendrai, même s'il devait m'en coûter la vie.

— Fort bien. Je vois que nous sommes d'accord. Je dois vous dire d'ailleurs que votre vieux Sam a très bien vu, au retour, que vous cherchiez l'occasion de lui parler. Mais je me gardais bien de vous faire ce plaisir, car vous auriez été capable de bouleverser mon projet génial. Pourtant, je ne suis pas celui que vous croyez. Simplement, je ne veux pas montrer mon jeu à tout le monde. Autant que je connaisse Intchou-Tchouna, il n'était pas venu seul en reconnaissance, mais se faisait accompagner par un détachement important de ses guerriers. Puisque lui et sont fils ne se sont pas arrêtés de la nuit, il faut supposer que demain matin, ou au plus tard à midi, ils auront rejoint leurs guerriers. Sans cela, ils n'auraient pas eu de raison pour se hâter ainsi. Ils peuvent être de retour dès après-demain soir. Quelle bonne idée nous avons eue de les suivre ! Et quelle chance d'avoir rencontré ces Kiowas !

— J'informerai Winnetou de leur présence, observai-je.

— Pour l'amour de Dieu, ne faites pas de folie ! cria Sam. Vous n'arriveriez ainsi qu'à nous nuire, car cela n'empêchera pas les Apaches de nous attaquer, tout au plus augmenteraient-ils leur armée. Non, ce qu'il faut, c'est les capturer et leur faire entrevoir la mort. Si nous arrivons, dans ces conditions, à les sauver, nous les ferons renoncer à la vengeance. Tout au plus réclameront-ils Rattler, mais ce n'est pas moi qui leur refuserai cette petite satisfaction. Qu'en dites-vous, gentleman ?

Je lui tendis la main et dis :

— Me voilà rassuré, mon cher Sam. Votre projet est vraiment ingénieux.

— N'est-ce pas ? Je connais quelqu'un qui prétend que Sam Hawkens mange des campagnols, mais ce quelqu'un reconnaît parfois que le vieux Sam a de la jugeote. Alors, on redevient bons copains ?

— Mais oui, mon vieux.

— Eh bien ! recouchez-vous et dormez. Demain, nous aurons fort à faire. Je m'en vais mettre Stone et Parker au courant de mon projet.

Une fois seul, je m'efforçai de m'endormir, mais je n'y parvins pas. Mes collègues, réjouis de l'arrivée prochaine des Kiowas, faisaient un tapage indescriptible qui m'aurait de toute façon troublé dans mon sommeil. Mais ce qui m'empêchait de dormir, c'était mon inquiétude au sujet du plan de Sam. A supposer même que tout allât à souhait et que les deux chefs, après avoir été pris au piège, pussent être libérés, cela ne changeait rien au sort de leurs guerriers. Or je me révoltais à la pensée de les abandonner à la cruauté des Kiowas. Et pourtant on ne pouvait songer à les libérer tous. D'autre part, il était certain que les Apaches ne se laisseraient pas capturer sans nous opposer une farouche résistance. Il était à prévoir que ce serait Intchou-Tchouna et son fils qui se dépenseraient le plus dans la bataille, bravant tous les dangers. Si nous ne réussissions pas à les capturer vivants, les Kiowas, eux, ne se feraient pas scrupule de les supprimer. Pourtant, cela, il fallait l'empêcher à tout prix.

Je me tournai et retournai longtemps sur ma couche sans trouver le sommeil. Je me rassurai finalement plus ou moins à la pensée que Sam finirait par trouver quelque moyen habile pour sauver les chefs Apaches.

Le lendemain, je me remis au travail avec un zèle redoublé. Chacun faisait d'ailleurs de son mieux et nous avancions beaucoup plus rapidement que d'habitude. Rattler se tenait un peu à l'écart de notre groupe, errant, désœuvré, aux abords du camp. L'attitude de ses hommes à son égard n'avait pas changé, et la cordialité semblait régner entre eux comme si rien ne s'était passé. Cela me confirma dans mon impression qu'il serait vain de compter sur cette bande.

Le lendemain matin, notre travail continuait à progresser à une cadence accélérée, lorsque, vers midi, les Kiowas arrivèrent au camp.

C'étaient des gaillards bien découplés, d'une carrure athlétique, et armés de fusils, de couteaux et de tomahawks. Leurs montures étaient de la meilleure espèce. Je comptai plus de deux cents hommes. Leur chef, Tangua, était un Indien de grande taille, à la musculature puissante, au regard sombre, et dont le visage d'oiseau de proie ne présageait rien de bon.

Il venait vers nous en allié, cependant son attitude était rien moins qu'amicale. En arrivant au camp, il ne descendit pas de son cheval pour nous saluer, mais, d'un geste impératif, donna ordre à ses hommes de nous entourer. Puis, sans plus de façon, il se dirigea vers notre chariot, souleva la bâche et examina son contenu. Ce qu'il vit dut trouver grâce à ses yeux, car il mit pied à terre pour grimper dans la voiture.

— Il exagère, opina Sam qui se tenait près de moi. Ce bonhomme considère notre bien comme son butin, sans même nous demander ce que nous en pensons. Pourtant, s'il se figure que Sam est assez stupide pour confier le chou à la chèvre, il se fourre le doigt dans l'œil. Je m'en vais lui donner une leçon de savoir-vivre.

— Soyez prudent, Sam, lui dis-je, ils sont dix fois plus nombreux que nous.

— Plus nombreux, sans doute, mais aussi plus bêtes, hihihi ! Ils ont l'idée saugrenue de vouloir nous manger à la même sauce que les Apaches. J'ai bien peur qu'ils ne trouvent pas ce morceau-là facile à digérer. Suivez-moi.

Armes en main, nous nous approchâmes du chariot où Tangua fourrageait avec un plaisir évident. A vrai dire, je ne me sentais pas fort à mon aise. Pendant quelques instants, Sam observa le manège du chef avec bienveillance, puis lui dit d'une voix doucereuse :

— L'illustre chef des Kiowas désire-t-il gagner séance tenante les territoires de chasse éternels ?

L'interpellé se redressa, tourna la tête vers nous et répondit d'un ton grossier :

— Je ne comprends pas où le Visage-Pâle veut en venir par cette question stupide. Certes, un jour Tangua régnera en grand chef sur les territoires de chasse éternels. Mais ce jour est encore très loin.

— Je crains fort qu'il ne soit déjà là. Il ne te reste qu'une minute ici-bas.

— Pourquoi ?

— Descends de la voiture, je te le dirai. Mais dépêche-toi !

— J'y suis, j'y reste.

— Tant pis pour toi. Tu sauteras en l'air.

Ayant prononcé ces paroles énigmatiques, Sam fit mine de partir. Mais au moment même Tangua sauta à bas du chariot, saisit Sam par le bras en s'écriant :

— Je sauterai en l'air ! Pourquoi Sam Hawkens prononce-t-il de pareilles paroles ?

— Pour te mettre en garde.

— Contre quoi ?

— Contre la mort qui te guettait sur la voiture.

— Uff ! La mort se trouve donc sur la voiture ?

— Mais oui.

— Où ça ? Montre-moi !

— Tout à l'heure... Vos éclaireurs vous ont-ils dit ce que nous faisions dans cette région ?

— Ils m'ont dit que vous prépariez la route pour un nouveau cheval de feu.

— C'est juste. Mais sais-tu que cette route doit traverser des rochers et des montagnes que nous sommes obligés de faire sauter.

— Sans doute, mais quel rapport ?

— C'est très simple. Sais-tu par quel moyen nous faisons sauter les rocs qui obstruent le chemin du cheval de feu ? Tu penses peut-être que nous nous servons de la poudre avec laquelle nous chargeons nos armes à feu ?

— Non. Les Visages-Pâles ont inventé une autre poudre pour détruire les montagnes.

— C'est exact. Eh bien ! cette voiture contient une grande quantité de cette poudre. Nous l'avons soigneusement emballée, mais celui qui ne sait pas la manier est déchiré en mille morceaux dès qu'il touche par mégarde au paquet.

— Uff ! Uff ! cria Tangua visiblement effrayé. Et vous croyez que j'étais près de ce paquet ?

— Si près que si tu n'avais pas sauté à terre, tu te trouverais déjà dans les territoires de chasse éternels. Et dans quel état ! Sans ton sachet de remèdes, sans les scalpes de tes ennemis, tu ne serais qu'un amas de morceaux de chair et d'os. Comment pourrais-tu y régner à la manière d'un grand chef ? Tes restes auraient été foulés aux pieds et écrasés par les chevaux.

L'Indien qui arrive dans les territoires de chasse éternels privé de ses scalpes et de son sachet de médecine est reçu avec mépris par les esprits de ses ancêtres. Mais y faire son apparition réduit en miettes est le comble du déshonneur. Je pus voir Tangua blêmir sous son épaisse couche de peinture rouge.

— Uff ! Uff ! Quel bonheur que tu m'aies averti à temps ! Je m'en vais donner ordre à mes si vaillants guerriers de ne pas s'approcher de cette voiture infernale.

— Tu me rendrais un grand service, dit Sam plein de sollicitude, je ne me pardonnerais jamais si le moindre accident vous arrivait dans mon camp. Voyez-vous, votre sort me tient à cœur, parce que je suis grand ami des Kiowas. Pourtant, il est d'usage entre amis de se saluer quand on se rencontre et de fumer le calumet de paix. Ne veux-tu pas te conformer à cet usage ?

— Tu as déjà fumé le calumet de paix avec le Renard, mon éclaireur.

— Oui, je l'ai fumé avec lui, mais non pas avec toi. Pour être fidèle à la coutume, il faudrait que tu fumes le calumet au nom de tes guerriers, et moi au nom des miens. Ce n'est qu'ainsi que notre alliance se trouvera scellée à jamais.

— Nous avons déjà fumé autrefois le calumet de paix, et sommes amis depuis longtemps. Sam Hawkens n'a qu'à se figurer que nous l'avons fumé au nom de nos hommes.

— Comme tu voudras. Mais, en ce cas, nous aussi ferons ce que nous voudrons et jamais tu ne mettras la main sur les Apaches.

— Tu veux peut-être les avertir ? demanda Tangua en lui lançant un regard menaçant.

— Quelle idée ! Ce sont nos ennemis et ils en veulent à notre vie. Tout simplement je ne te dirai pas la façon dont tu pourras les capturer.

— Je n'ai que faire de tes conseils. Je sais m'y prendre moi-même.

— J'en doute fort, mais nous verrons bien. En tout cas, je te rappelle que les Apaches sont très prudents et qu'ils ne nous attaqueront pas avant d'avoir bien inspecté les lieux. S'ils prennent vent de votre présence, vous pouvez renoncer à les capturer. Ce n'est qu'en écoutant et en faisant ce que je vous dirai que vous serez assurés du succès. Howgh !

Selon toute apparence, le raisonnement de Sam avait produit son effet sur l'Indien. Celui-ci réfléchit une minute, puis :

— Je vais me concerter avec mes guerriers, dit-il.

Là-dessus, il nous quitta et alla tenir conseil avec le Renard et quelques autres dignitaires.

— Les éclaireurs lui avaient signalé que notre chariot était rempli d'objets de grande valeur, remarqua Sam. Évidemment, ils avaient décidé de nous délester dès leur arrivée. Ces Kiowas sont des voleurs invétérés. Mais ils ont trouvé leur homme, si je ne m'abuse.

— Et vous croyez que nous sommes maintenant en sécurité ?

— Je crois. Aucun Peau-Rouge n'osera nous attaquer. Maintenant, ils sont persuadés que notre chariot est plein d'explosifs. Je profiterai d'ailleurs de leur crédulité. Je mettrai une boîte de sardines dans ma poche et, au besoin, je l'exhiberai en disant qu'elle contient des explosifs. Vous pourrez en faire autant avec la boîte de sardines où vous gardez vos notes.

— Je vous remercie du conseil, dis-je.

— Que pensez-vous de l'affaire du calumet de paix ? Ces voyous rouges ont décidé de ne pas fumer avec nous. Cependant je crois qu'ils ne tarderont pas à, changer d'avis. J'ai déjà persuadé le chef, et celui-ci ne manquera pas de convaincre à son tour ses sujets. Ainsi nous aurons la paix pour quelque temps, ce qui ne veut pas dire qu'il ne faille pas se méfier d'eux.

Au bout de quelques minutes, Tangua vint nous trouver. Avant qu'il ait ouvert la bouche, nous connaissions déjà la nouvelle qu'il nous apportait, car, à un cri du Renard, le cercle des guerriers à cheval qui nous entourait venait de se disloquer et de mettre pied à terre.

— Je me suis concerté avec mes guerriers, dit Tangua, dont l'expression était infiniment plus rassurante que tout à l'heure. Nous sommes tous d'accord pour que je fume le calumet de paix avec mon frère Sam et notre alliance sera valable pour nos hommes.

— Votre décision ne m'étonne pas, car je te connais comme un guerrier aussi intelligent que courageux. Que tes hommes forment un demi-cercle autour de nous pour assister à la cérémonie pendant laquelle la fumée scellera la paix et l'amitié entre nous.

Ainsi fut fait. Tangua et Sam fumaient le calumet de paix, cependant que les Blancs serraient la main tour à tour aux guerriers rouges. Ainsi, nous étions plus ou moins garantis contre tout acte d'hostilité de la part des Kiowas.

La cérémonie terminée, Tangua exprima le désir de tenir conseil avec les Blancs. Cette proposition ne m'enchantait guère, car un conseil nous ferait perdre un temps précieux. C'est pourquoi je demandai à Sam d'amener Tangua à ajourner la réunion jusqu'au soir. Hawkens alla voir le chef indien et revint au bout de quelques minutes.

— En vrai Peau-Rouge, Tangua est têtu comme un âne. Il insiste pour que le conseil soit convoqué séance tenante et que j'expose mon plan immédiatement. Après quoi, il s'attend à être invité à un festin. Cependant, j'ai réussi à lui faire accepter mes conditions : Stone, Parker et moi, nous serons les seuls représentants blancs à ce conseil, et vous autres, vous pourrez continuer votre travail.

— Cela m'ennuie, parce que je voudrais bien prendre part à ce fameux conseil.

— Je n'en vois pas l'utilité.

— Et si vous prenez une décision qui ne me convienne pas ?

— Sacré *greenhorn* que vous êtes ! Vous croyez que j'ai besoin de votre approbation ?

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Je voudrais être certain que vous ne déciderez rien qui puisse mettre en danger la vie des chefs Apaches.

— Si ce n'est que cela, vous pouvez être tranquille. Je vous donne ma parole d'honneur qu'ils sortiront sains et saufs de l'aventure. Cela vous suffit ?

— Entièrement. Je sais que vous êtes homme de parole.

— Très bien. Mettez-vous donc au travail et ayez confiance en votre vieux Sam.

Le travail brûlait sous nos mains. Bancroft et ses trois collègues avaient compris que, si nous ne réussissions pas à terminer notre tâche avant l'arrivée des Apaches, nous pouvions y renoncer à jamais, et y laisser notre peau par surcroît. Par contre, en terminant ce qui nous restait à faire, nous pourrions — pensaient-ils — nous enfuir et mettre nos documents en sécurité.

Pour gagner du temps, je faisais trois choses à la fois : je mesurais le terrain, je dessinais des plans et notais le résultat de nos observations. Je prenais soin de faire mes notes en deux exemplaires : je passais au fur et à mesure l'original à l'ingénieur en chef et gardais en secret la copie pour toute éventualité.

Le conseil se prolongea jusqu'au soir, ainsi qu'on pouvait s'y attendre. Les Kiowas étaient d'excellente humeur, car Sam avait commis la gaffe — à moins que ce ne fût un trait de génie de sa part — de distribuer parmi eux toute l'eau-de-vie qui nous restait. Les Peaux-Rouges avaient fait allumer plusieurs feux, autour desquels ils organisèrent un festin. Leurs chevaux paissaient à proximité et, un peu plus loin, les sentinelles montaient la garde. C'était un tableau étrange et belliqueux.

J'allai prendre place aux côtés de Sam, flanqué de ses inséparables Parker et Stone, et embrassai d'un regard le camp des Indiens, qui constituait pour moi un spectacle tout à fait nouveau.

— Je parie que vous serez content du résultat de nos pourparlers. Personne ne fera tomber un cheveu de la tête de vos favoris.

— Même s'ils se défendent ?

— Ils n'auront pas à se défendre. Ils seront désarmés et ligotés avant d'avoir pu esquisser le moindre geste de défense.

— Je serais curieux de savoir comment vous comptez vous y prendre.

— C'est simple comme bonjour. Je sais d'avance le chemin que les Apaches comptent emprunter pour venir ici. Et vous, gentleman ?

— Ce n'est pas bien malin. Ils iront à l'emplacement de notre camp d'avant-hier, et ils n'auront plus qu'à suivre notre piste.

— Pas mal répondu. Ainsi nous savons de quel coté les attendre. Connaissant l'endroit, il ne nous reste qu'à connaître l'heure.

— Je ne vois qu'une façon de l'apprendre : envoyer des éclaireurs en reconnaissance. Mais je ne me fierai pas aux Kiowas, car je crois les Apaches capables de déjouer leur vigilance. De plus, leurs traces pourraient trahir leur présence au camp.

— Vous avez raison. En effet, S*ir*, si les Apaches relevaient l'empreinte d'un mocassin, c'en serait fait de mon plan génial. Il n'en est pas de même avec un Blanc. A supposer même qu'on découvre sa trace, cela ne peut éveiller aucune méfiance chez les Apaches.

— Selon vous, il est donc préférable d'envoyer des éclaireurs blancs.

— Je n'ai pas parlé au pluriel.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Il suffit d'envoyer un seul homme, mais un homme digne de confiance. Je crois d'ailleurs le connaître, il s'appelle Sam Hawkens et se nourrit occasionnellement de campagnols, si je ne m'abuse. Lui, il ne se laissera pas surprendre par les Apaches.

— En effet, acquiesçai-je. Si c'est lui qui se charge de l'affaire, nous pouvons être certains du succès.

— *Well* ! D'ailleurs, je me suis mal exprimé. Au contraire, il se laissera surprendre par les Apaches ; il ne négligera même rien pour se laisser apercevoir par eux.

— Mais, alors, les Indiens le feront prisonnier et le tueront.

— Pensez-vous ! Ils sont bien trop malins pour ça. Je me promènerai le plus tranquillement du monde sous leurs yeux, de sorte qu'ils seront persuadés que je me crois en parfaite sécurité. Ils ne me feront pas de mal, car, si je ne revenais pas à temps au camp, cela pourrait alerter mes amis.

— Mais, mon cher Sam, êtes-vous seulement certain de les apercevoir le premier ?

— Voyons, mon garçon, protesta Sam avec une colère feinte. Si vous continuez à m'insulter, tout est fini entre nous ! Les yeux de Sam Hawkens sont petits mais perçants. Les Apaches ne s'aventureront pas en masse et se contenteront d'envoyer des éclaireurs. Je saurai choisir un

endroit qui me permette de les apercevoir le premier. Une fois que je les aurai vus, je viendrai vous en avertir. Vous devrez vous comporter comme à l'ordinaire, quand ils viendront espionner le camp.

— Mais, alors, ils apercevront les Kiowas et iront annoncer la nouvelle à leurs chefs.

— Vous divaguez, mon cher *greenhorn*. Vous croyez que Sam Hawkens a de l'ouate ou du papier-buvard à la place de cervelle. Je ferai le nécessaire pour que non seulement les Kiowas, mais encore toute trace de leur présence, soient absolument invisibles. Nos chers alliés seront bien dissimulés et ils n'apparaîtront qu'au moment voulu. Après le départ des éclaireurs, je suivrai leur piste pour connaître le moment exact de leur attaque. Bien entendu, ils s'arrangeront pour nous tomber dessus la nuit.

— C'est évident.

— Bon. Nous allons allumer un feu immense pour que les Apaches nous voient bien. Ces braves Indiens attendront pour nous attaquer que le feu soit éteint et que tout le monde soit endormi. Mais, dès que l'obscurité sera complète, nous irons chercher les Kiowas en toute hâte. Les Apaches se rueront sur le camp... qu'ils trouveront désert, hihihi ! Naturellement, ils seront très étonnés de ne trouver personne et ranimeront le feu pour voir ce qui se passe. A ce moment nous les apercevrons tout aussi bien qu'ils nous auront vus et nous intervertirons les rôles : c'est nous qui prendrons l'offensive. Ils en feront une tête ! Ce sera un coup dont on parlera longtemps dans la Prairie !

— Le plan est parfait ; encore faut-il que tout se passe selon vos prévisions.

— N'ayez crainte, je m'en charge.

— Mais êtes-vous sûr de pouvoir ensuite libérer les Apaches ?

— En ce qui concerne Intchou-Tchouna et Winnetou, j'en réponds. Pour les autres, on verra bien. Mais, avant tout, il nous faut choisir soigneusement l'emplacement de notre prochain campement, afin de mettre toutes les chances de notre côté au moment de la bataille. Mais trêve de discussions ! Il est temps de nous coucher.

Pendant la nuit, le temps changea. Un vent froid se leva, qui se mua en une véritable tempête. Le matin, nous fûmes réveillés par un froid pénétrant, chose exceptionnelle sous ce climat.

Sam scruta attentivement l'horizon et déclara avec componction :

— Nous assisterons aujourd'hui à un phénomène météorologique pour le moins inattendu en cette saison : il pleuvra. Nous avons de la chance, car la pluie favorisera grandement nos projets.

— Comment cela ?

— Jetez un regard autour de vous. Le sol est partout couvert d'empreintes. Les Apaches n'auraient pas de peine à se rendre compte que notre nombre a singulièrement augmenté. Sans la pluie, nous aurions perdu un temps fou à effacer toutes ces traces, tandis que le ciel va s'en charger. Pour moi, je vais maintenant chercher avec les Peaux-Rouges un endroit propice à la bataille, en tâchant de rester autant que possible sur la ligne que vous devez suivre pour vos travaux.

Ils partirent bientôt et nous les suivîmes aussi rapidement que notre travail nous le permettait. Vers midi, la prophétie de Sam se réalisa : une pluie torrentielle se mit à tomber.

L'orage battait son plein lorsque nous vîmes revenir Sam flanqué de ses deux gardes du corps. Nous ne nous aperçûmes de leur arrivée que lorsqu'ils furent à quelques pas de nous, tant le voile de la pluie était épais. Ils nous informèrent qu'ils avaient trouvé un endroit très propice au plan, et que Parker et Stone allaient nous y conduire.

Hawkens, après s'être muni de quelques vivres, partit, sans se soucier de l'orage, au-devant des éclaireurs apaches. Il alla à pied, pour avoir une plus grande liberté de mouvements...

Avec autant de promptitude qu'il avait éclaté, l'orage prit fin. Les écluses du ciel se refermèrent et le soleil brilla avec la même ardeur que la veille. Nous continuâmes aussitôt le travail interrompu.

A la tombée de la nuit, nous rangeâmes nos instruments. Stone et Parker nous apprirent que nous nous trouvions déjà à proximité de l'endroit repéré par Sam.

Le lendemain matin, nous atteignîmes une rivière qui formait, à un endroit, une sorte de bassin, pareil à un étang. Cet étang semblait être un réservoir d'eau permanent, tandis que le reste de la rivière devait se dessécher en été. Cependant, ce jour-là, elle charriait des eaux en abondance,

par suite de l’ouragan. Une étroite bande de terre, couverte de verdure, bordée d’arbres et d’arbustes, menait à l’étang. Une espèce de presqu’île, richement boisée, s’avançait dans l’eau. La langue de terre qui la reliait à la plaine, très étroite à sa base, s’élargissait brusquement pour affecter une forme circulaire, de sorte que la presqu’île avait l’aspect d’une poêle à long manche.

Au-delà de l’étang se dressait une colline à pente douce dont les flancs étaient couverts d’une forêt touffue.

— Nous y sommes, annonça Stone, en embrassant le paysage d’un regard satisfait. On n’aurait vraiment pu rêver un meilleur endroit.

A mon tour, j’examinai longuement le site.

— Où sont les Kiowas ? demandai-je.

— Tâchez de les découvrir, répondit Stone, d’un air rusé. Impossible de les apercevoir, bien qu’ils ne perdent pas un seul de nos gestes.

— Mais où sont-ils donc ?

— Patience. Je vais vous expliquer la raison qui a incité Sam à fixer son choix sur cet endroit La savane que nous venons de traverser est parsemée d’arbustes. Cela permet aux éclaireurs des Apaches de nous suivre sans être vus, à la faveur de ces buissons. Et, maintenant, remarquez cette langue de terre. Quand nous allumerons ici notre feu, les flammes éclaireront la savane sur une grande distance et attireront les Apaches qui, dissimulés parmi les arbustes, glisseront vers nous des deux côtés. Je vous le répète, messieurs, on n’aurait pu trouver un endroit plus propice à l’attaque des Apaches.

Son visage osseux et hâlé rayonnait de joie.

Cependant l’ingénieur en chef, qui se tenait près de nous, ne semblait pas partager son enthousiasme.

— Vous êtes drôles, vous autres. Vous vous réjouissez à la pensée d’être attaqués dans les circonstances les plus propices pour l’adversaire, dit-il en hochant la tête d’un air désapprobateur. Vraiment, je ne vois pas de raison de jubiler.

— Pourtant nous avons tout lieu d’être contents, répliqua Stone en souriant. Plus nous faciliterons l’attaque des Apaches, plus nous avons de chances de les attirer dans mon guet-apens. Sur cette colline, au plus épais du fourré, sont tapis les Kiowas. Leurs espions sont perchés au sommet des arbres les plus hauts et guettent impatiemment l’arrivée des éclaireurs apaches.

— Cependant, je ne vois pas très bien quel profit nous pourrions retirer de la protection des Kiowas, dans ces circonstances, objecta Bancroft. Ils sont séparés de nous par l’étang, et, quand ils arriveront à notre secours, nous n’aurons plus besoin d’être secourus.

— Ne vous tourmentez pas, Mr. Bancroft. Dès que les éclaireurs apaches seront partis, après s’être assurés que tout est en ordre, les Kiowas viendront nous rejoindre sur la presqu’île et se cacheront dans la forêt, où ils ne courront pas le risque d’être découverts.

— Mais, si les éclaireurs ont la possibilité d’inspecter les lieux, au cours de leur tournée de reconnaissance, pourquoi ne pourraient-ils pas en faire autant immédiatement avant le déclenchement de la bataille ?

— Nous y avons pensé. Cette langue de terre ne mesure que trente mètres de large, et, le soir, le passage sera obstrué par nos chevaux.

— Je ne vois pas très bien comment.

— C’est pourtant fort simple. Nous attacherons nos chevaux aux arbres, ce qui nous donnera la certitude que les Indiens se tiendront à l’écart, de crainte d’être trahis par le hennissement des bêtes. Nous n’avons rien à craindre de la part des espions, ils ne pourront pas mettre le pied sur la presqu’île et, par conséquent, ne verront pas les Kiowas. Quand les éclaireurs auront fait leur rapport, les Apaches n’auront plus qu’à s’approcher du camp et à attendre l’extinction.

— Et s’ils n’attendent pas ?

— Rassurez-vous, Mr. Bancroft, ils savent que nous sommes une vingtaine résolus à vendre chèrement notre vie, et ils auront tout intérêt à nous attaquer par surprise pour avoir le moins de pertes possibles. II est donc certain qu’ils attendront que nous soyons endormis. Quant à nous, aussitôt le feu éteint, nous nous retirerons dans la presqu’île.

— Et que ferons-nous d’ici là ?

— Vous pouvez, si vous voulez, continuer votre travail.

— C’est parfait. Nous n’avons pas de temps à perdre. Allons-y, messieurs !

Les prospecteurs se remirent à la tâche, sans grand entrain, il est vrai. J’avais l’impression que, s’il n’avait tenu qu’à eux, ils se seraient sauvés. Cependant, en abandonnant le travail avant de le terminer, ils auraient perdu la prime que la Compagnie devait leur allouer ; d’autre part, ils n’ignoraient pas que, même en s’enfuyant, ils ne tarderaient pas à tomber entre les mains des Apaches.

Peu avant midi, nous aperçûmes au loin la silhouette de Sam Hawkens. Le petit chasseur était visiblement harassé, mais, lors qu’il se fut approché, nous pûmes voir ses petits yeux malins éclairer d’une flamme joyeuse son visage broussailleux.

— Tout a bien marché ? demandai-je. D’ailleurs, inutile de vous le demander, je lis la réponse dans vos yeux.

— Pour une fois, vous tombez juste ! dit-il en riant. Ça a très bien marché, beaucoup mieux même que je ne l’aurais cru.

— Avez-vous aperçu les éclaireurs ?

— Bien mieux. J’ai vu toute la bande. J’ai même assisté à leurs conciliabules.

— Pas possible ! Racontez-nous ça.

— Patientez un peu. Ramassez vos instruments et rentrez au camp. Je dois passer chez les Kiowas pour leur donner quelques instructions.

Ce disant, il disparut dans le fourré. Nous nous conformâmes aux recommandations de Sam Hawkens. Arrivés au camp, nous l’attendîmes pendant quelque temps. Tout à coup, il surgit devant nous comme par miracle.

— Me voici, gentlemen, cria-t-il joyeusement. Etes-vous donc sourds et aveugles ? Vous vous laissez surprendre par un éléphant dont on entendrait les pas à un quart d’heure de marche.

— Quelle comparaison !

— C’est une façon de parler, bien entendu. Je voulais seulement vous montrer comment on peut s’approcher d’un camp sans être entendu. Le silence régnait aux alentours et pointant vous ne vous êtes aperçus de rien. Eh bien ! hier, les Apaches ont fait comme vous.

— Dites-nous comment la chose s’est passée. Nous sommes tout oreilles.

Il s’assit à côté de moi, jeta un regard circulaire et commença d’un air important.

— Eh bien ! ce sera pour ce soir.

— Déjà ? demandai-je, à la fois surpris et content, car il me tardait déjà de connaître le dénouement de cette histoire. Tant mieux ! Tant mieux !

— Hmmm ! Il me semble que vous êtes trop pressé de tomber entre les mains des Apaches. Mais vous avez raison. Moi aussi, je suis content d’en finir au plus tôt.

Puis il poursuivit son récit sans se départir de son air de supériorité.

— Quand je suis parti, l’orage battait son plein. Je m’en moquais d’ailleurs royalement, car aucune pluie ne peut traverser ma pelisse, Hihihi ! Après quelques heures de marche, je me trouvai près de l’endroit où nous avions rencontré les deux Apaches. Tout à coup, j’aperçus trois Peaux-Rouges occupés à explorer les parages. Je devinai que c’étaient les éclaireurs apaches qui attendaient l’arrivée des guerriers. Au bout de deux heures, une cinquantaine de cavaliers vinrent les rejoindre, conduits par Intchou-Tchouna et Winnetou. Ils avaient le visage peint des couleurs de la guerre et étaient armés jusqu’aux dents. Aussitôt les éclaireurs sortirent de leur cachette, se présentèrent devant le chef et firent leur rapport. Après quoi ils partirent en avant, et le gros des guerriers les suivit avec prudence.

— Vous avez continué à les épier ?

— Je pense bien ! La pluie avait naturellement effacé notre piste, mais les Apaches n’avaient qu’à suivre les jalons que vous avez piqués dans la terre. C’était un jeu d’enfant pour eux. Je serais bien content de ne jamais avoir à suivre des pistes plus difficiles. Cependant les Apaches usaient de la plus grande circonspection, sachant qu’ils pouvaient nous rencontrer à chaque tournant de la forêt, derrière chaque buisson...

A deux lieues de notre ancien camp, la nuit nous surprit. Les Indiens descendirent de leurs chevaux, qu’ils attachèrent aux arbres, et pénétrèrent plus en avant dans la forêt, où ils campèrent la nuit.

— Mais comment avez-vous pu les entendre ? demandai-je.

— Ces Apaches sont des types très forts : ils se sont gardés d'allumer du feu, de crainte d'être découverts. Mais ils ont trouvé leur maître en Sam Hawkens, qui, à la faveur de l'obscurité, se glissa à leur proximité, si bien qu'il put entendre chacune de leurs paroles.

— Et vous comprenez leur dialecte ?

— En voilà une question ! Je connais l'idiome des Apaches comme ma langue maternelle. J'ai compris sans difficulté qu'ils se proposent de nous faire prisonniers et de nous ramener dans leur village. Ils ont la louable intention de nous attacher au poteau de tortures et de nous griller vifs. Quelle excellente idée, hihihi !

Il se tut pour savourer l'effet de sa révélation, puis continua :

— C'est surtout à Mr. Rattler qu'ils en veulent. Oui, mon vieux, vous vous êtes mis dans de beaux draps. Ils veulent vous empaler, empoisonner, transpercer à coups de couteaux, fusiller et pendre, mais tout cela à petit feu, si je puis dire, pour vous permettre de jouir le plus longtemps possible de ces plaisirs célestes. Si, après cela, vous n'êtes pas encore mort, on vous enterrera vivant près du corps de Klekih-Petra que vous avez envoyé dans l'autre monde avec tant de dextérité.

L'intéressé sauta sur ses pieds.

— Je ne reste pas ici une minute de plus, cria-t-il. Je n'ai aucune envie de me faire prendre.

D'un geste énergique, Sam Hawkens le retint.

— Gare à vous, si vous bougez d'ici ! Les Apaches ont déjà envahi la région. Vous iriez au-devant du danger. A supposer même que vous parveniez à échapper aux hommes d'Intchou-Tchouna, vous serez pris par le gros de l'armée, qui se dirige contre la tribu des Kiowas. Ceux-là ne sont pas non plus très loin d'ici, preuve qu'Intchou-Tebouna n'a pas eu à rentrer au village pour former son expédition punitive.

— Savez-vous à peu près où se trouvent en ce moment les guerriers apaches envoyés contre les Kiowas ?

— Je n'en sais rien. Ils n'en ont pas parlé. Mais peu importe.

Sam se trompait. Il importait beaucoup de savoir où se trouvait alors le gros de l'armée apache ; nous devions nous en rendre compte quelques jours plus tard.

Tout à coup, nous entendîmes le cri d'un aigle.

— C'est le signal des éclaireurs kiowas, me dit Sam. Ils sont perchés sur les arbres et scrutent les horizons. Ils m'annoncent que les Apaches viennent de déboucher de la forêt. Venez avec moi, mon ami, dit-il, se tournant vers moi, nous allons voir si vous avez de bons yeux.

Je me levai et je pris mon fusil.

— Laissez là votre arme, me dit Sam de son air malin. Sans doute la règle veut qu'un chasseur de *Wild West* ne se sépare jamais de son arme, mais une fois n'est pas coutume. Il ne faut pas que les Indiens sachent que nous prévoyons le danger. Nous ferons semblant de chercher du bois sec.

Feignant une insouciance absolue, nous longeâmes la langue de terre et nous nous engageâmes dans la savane, en ramassant des branches sèches.

J'appris par la suite de Winnetou lui-même qu'il nous observait, dissimulé derrière un buisson, à une cinquantaine de mètres de distance. Je crois qu'aujourd'hui je le découvrirais sans grande difficulté, ne fût-ce que par les moustiques qu'un être humain attire toujours en essaims au milieu de la savane.

Cependant ni Sam ni moi ne nous aperçûmes de rien et nous rentrâmes bredouilles au camp. Par contre, nous rapportions du bois sec, en quantité plus grande que nous n'en avions besoin pour alimenter le feu de camp.

— Ça ne fait rien, me dit Sam. Ce bois nous rendra service, car les Apaches le trouveront à leur portée quand ils voudront ranimer le feu.

Entre-temps, le soleil s'était couché et l'obscurité descendait sur la savane. Nous allumâmes le feu de camp, dont les flammes répandirent une vive clarté aux alentours. Les Apaches devaient penser que nous manquions de la prudence la plus élémentaire.

Nous dînâmes et nous installâmes, avec l'insouciance des gens qui se croient hors de tout danger. Nos armes étaient déposées à quelque distance, dans la presqu'île, dont le passage était barré par nos montures, ainsi que Sam l'avait prescrit.

Trois heures s'étaient déjà écoulées depuis la tombée de la nuit, quand Sam, qui était allé faire un tour aux environs, revint silencieusement, telle une ombre, et annonça à Voix basse :

— Deux éclaireurs arrivent de deux côtés différents. J'ai pu les entendre et même les voir.

Il prit place parmi nous et d'une voix naturelle se mit à nous entretenir d'une de ses chasses. Nous savions que les Indiens étaient proches et nous épiaient, et nous nous gardions de jeter le moindre coup d'œil vers les buissons.

Il importait absolument de savoir à quel moment les espions se retireraient. Notre vue et notre ouïe ne pouvaient nous être en l'occurrence d'aucun secours, et pourtant il ne fallait pas perdre un instant après leur départ, si nous voulions éviter d'être surpris par tout le détachement d'Intchou-Tchouna, puisque, entre-temps, les Kiowas devaient occuper la presqu'île. Il était donc préférable, au lieu d'attendre passivement la retraite des éclaireurs, de les contraindre au départ. Aussi Sam se leva-t-il et, annonçant bien haut que le feu manquait de bois, il se dirigea vers les buissons, comme pour en chercher. J'en fis autant du côté opposé. Nous pouvions ainsi être certains que les éclaireurs s'étaient éclipsés. Sam poussa alors coup sur coup trois coassements de crapaud.

C'était le signal convenu pour annoncer aux Kiowas que le moment était venu.

A peine le coassement du crapaud avait retenti que les deux cents Kiowas surgirent de l'obscurité, glissant sinueusement à la file indienne. Pareils à un gigantesque serpent, ils rampèrent avec une prodigieuse rapidité jusqu'au fond de la presqu'île. Au bout de trois minutes, tout était prêt. Nous attendîmes Sam, qui était parti pour une dernière tournée d'inspection. Il revint et nous fit à voix basse ses ultimes recommandations :

— Ils sont déjà tout près et viennent de deux directions différentes, comme je le pensais bien. N'ajoutons plus de bois au feu. Il faut veiller, quand la flamme tombera, à ce que les braises demeurent incandescentes, afin que les Apaches puissent les ranimer facilement.

Nous disposâmes la réserve de bois autour du foyer afin d'empêcher la clarté du feu mouvant de trahir notre retraite. Ceci fait, il nous fallut déployer nos talents de comédiens. Nous nous savions entourés d'une cinquantaine d'Apaches et pourtant il fallait paraître succomber peu à peu au sommeil. Le succès de notre plan, notre vie même étaient en jeu. Je me sentais parfaitement calme, comme s'il ne se fût agi que d'une partie d'échecs ou de dominos. Je me mis à observer les autres. Rattler était étendu par terre, le visage collé au sol, faisant semblant de dormir. Il était visiblement en proie à une frayeur mortelle. Ses fameux chasseurs de l'Ouest, d'une pâleur cadavérique, les yeux hagards, étaient incapables de prendre part à la conversation. Will Parker et Dick Stone affectaient une insouciance parfaite, Sam Hawkens faisait de l'esprit et moi je ripostais à ses plaisanteries en riant aussi gaiement que possible.

Une demi-heure se passa ainsi. Le feu était déjà très bas et j'estimai qu'il était temps de mettre notre plan à exécution. Je bâillai donc, m'étirai et dis :

— Je suis fatigué et je voudrais dormir. Qu'en pensez-vous, Sam Hawkens ?

— Je n'y vois pas d'inconvénient. Je me couche, moi aussi. D'ailleurs, le feu est presque tombé. Bonne nuit !

La flamme diminuait à vue d'œil pour s'éteindre enfin complètement. Le feu couvait sous la cendre, mais aucune lueur n'éclairait plus les ténèbres. Nous étions plongés dans une complète obscurité. Il s'agissait maintenant de nous mettre en sécurité sans faire le moindre bruit. J'étendis le bras pour saisir mon fusil et me retirai doucement ; Sam marchait à mes côtés et tous les autres nous suivaient Au bout de quelques minutes, nous atteignîmes les Kiowas, qui se tenaient aux aguets, telles des panthères assoiffées de sang.

— Sam, chuchotai-je, si nous voulons épargner les deux chefs, il ne faut pas lâcher les Kiowas sur eux. Etes-vous d'accord ?

— Tout à fait.

— Je me charge de Winnetou. Vous vous occuperez d'Intchou-Tchouna.

— D'accord. Mais, pour devancer les Kiowas, nous ferions bien de nous rapprocher un peu pour nous trouver les premiers sur les lieux. Venez.

Nous fîmes quelques pas dans la direction du feu et attendîmes le cri de guerre des Apaches qui fouette le courage des guerriers. Les Kiowas partageaient notre impatience. Chacun d'eux voulait arriver le premier, et ils avançaient insensiblement, de sorte que nous nous trouvions de plus en plus rapprochés du feu. Cette proximité commençait même à être dangereuse pour nous.

Enfin le cri tant attendu retentit dans la savane. C’était un Hiiiiiii ! poussé d’une voix si stridente que je me sentis glacé jusqu’a la moelle des os. Un tapage infernal le suivit. Malgré l’humidité du sol, le bruit des pas et des bonds des Apaches nous parvenait. Puis, tout à coup, tout sombra dans le silence. On eût pu entendre le passage d’une souris. Puis un ordre d’Intchou-Tchouna déchira le silence.

— Ranimez le feu !

Aussitôt les Apaches s’affairèrent autour du foyer. Quelques secondes plus tard, la flamme jaillissait, éclairant les abords du camp.

Intchou-Tchouna et Winnetou se tenaient au centre du groupe formé par leurs guerriers. Ils se dévisageaient, en poussant des « Uff ! Uff ! » stupéfaits.

Malgré son jeune âge, Winnetou fit preuve d’une grande présence d’esprit. Il s’était tout de suite dit que nous ne pouvions être bien loin du camp et que ses guerriers offraient une cible facile à nos armes, éclairés qu’ils étaient par le feu de camp, il jeta un ordre :

— Arrière !

Il s’apprêtait lui-même à faire un bond dans les buissons, lorsque je m’élançai vers lui. Quatre ou cinq pas à peine me séparaient du cercle des guerriers. Repoussant à droite et à gauche ceux qui me barraient le passage, je me frayai le chemin, suivi de Hawkens, de Stone et de Parker. L’espace d’une seconde, mes yeux rencontrèrent ceux de Winnetou. Il portait la main à sa ceinture pour s’emparer de son couteau, quand mon coup de poing le terrassa. Hawkens, Stone et Parker en firent autant pour son père.

Les Apaches hurlèrent de rage, mais leurs cris furent vite étouffés par ceux des Kiowas qui venaient de foncer sur eux.

Je me trouvais au centre de la mêlée. Deux cents Kiowas luttaient contre cinquante Apaches, c’est-à-dire quatre contre un. Mais les braves guerriers de Winnetou opposaient une résistance farouche. Il me fallut repousser l’attaque de plusieurs d’entre eux, sans pouvoir me dégager de ce cercle infernal. Je ne me servais que de mes poings, pour éviter de blesser ou de tuer. Après avoir abattu cinq guerriers, je dus souffler un peu. La résistance avait d’ailleurs considérablement diminué. Le combat n’avait duré que cinq minutes !

Intchou-Tchouna était étendu par terre, auprès de Winnetou évanoui ; tous deux étaient ligotés. Aucun des Apaches ne nous avait échappé, car, en braves guerriers, ils n’avaient même pas tenté de s’enfuir en abandonnant leurs chefs. Plusieurs d’entre eux étaient blessés et cinq râlaient. Les Kiowas avaient également perdu trois de leurs hommes, sans parler des blessés. Malheureusement, la défense énergique des Apaches avait incité les Kiowas à se servir de leurs armes un peu plus que nous ne l’aurions désiré.

Les cadavres furent emportés, les vaincus ligotés, et, tandis que les Kiowas prenaient soin de leurs blessés, les blancs s’occupèrent des Apaches. Ceux-ci ne s’y soumettaient pas de bonne grâce et essayèrent de nous opposer de la résistance. Je ne m’en inquiétai pas outre mesure, ayant constaté que leurs blessures étaient assez anodines.

Lorsque les premiers soins eurent été donnés, je me préoccupai d’installer nos captifs pour la nuit. Je désirais soulager leur sort autant que possible. Mais Tangua, le chef des Kiowas, le trouva fort mauvais.

— Ce ne sont pas vos prisonniers, mais les nôtres, cria-t-il. C’est à moi de décider ce que j’en ferai.

— Quoi, par exemple ? demandai-je.

— Comme nous voulons attaquer les autres Apaches, ceux-ci ne peuvent que nous encombrer en route. Il vaut mieux les attacher tout de suite au poteau de torture.

— Tous ?

— Bien sûr.

— Vous n’en ferez rien.

— Comment ça ?

— Selon la loi du *Wild West*, le prisonnier appartient à celui qui l’a pris. Prenez donc ceux parmi les Apaches que vous avez maîtrisés ; je n’ai pas le droit de m’y opposer. Par contre, nous gardons nos prisonniers à nous.

— Uff ! Uff ! Ce sont là de sages paroles. Mais, si je comprends bien, vous voulez garder Intchou-Tchouna et Winnetou ?

— Cela va de soi.

— Et si je ne vous les laisse pas ?

— Tu nous les laisseras.

Pour toute réponse, Tangua saisit son Couteau, l'enfonça jusqu'au manche dans la terre, tandis qu'une flamme menaçante brillait dans ses yeux.

— Si vous mettez la main sur un seul Apache, vos corps seront traversés par mon couteau comme cette terre. J'ai parlé ! Howgh !

C'était tout à fait sérieux. J'étais prêt à prouver à Tangua que je ne me laisserais pas intimider par sa menace, lorsqu'un coup d'œil éloquent de Sam Hawkens me ramena à la raison.

Les Apaches enchaînés étaient étendus autour du feu et le plus simple eût été de les laisser là, ce qui rendait la surveillance plus facile, mais Tangua voulut me montrer qu'il les considérait comme son bien et entendait disposer d'eux librement. Aussi donna-t-il ordre de les attacher aux arbres un peu plus loin.

Ainsi fut fait. Les Kiowas attachèrent brutalement les prisonniers, heureux d'ajouter à leurs souffrances. Mais ils ne leur arrachèrent pas le moindre gémissement, la moindre grimace. C'étaient tous des hommes aguerris et habitués à une discipline stoïque. Bien qu'il leur fût impossible de tenter de fuir, étant donnés leurs blessures et leurs liens, Tangua mit une sentinelle auprès d'eux.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, le feu du camp, qu'on avait ranimé, était situé à l'extrémité de la langue de terre s'avançant dans l'eau. Nous nous réunîmes autour du feu et décidâmes de ne pas laisser approcher les Kiowas qui auraient mis obstacle à la libération du chef Apache et de son fils. D'ailleurs, les Indiens ne manifestaient aucune intention de nous tenir compagnie. Depuis leur arrivée, nos relations n'avaient rien d'amical, et les paroles que je venais d'échanger avec leur chef n'étaient pas de nature à les améliorer. Les regards haineux qu'ils lançaient de temps en temps dans notre direction ne présageaient rien de bon.

L'exécution de notre plan se compliquait du fait qu'en dehors de Hawkens, de Stone, de Parker et de moi, personne ne devait y être initié. Notre projet n'aurait sans doute pas trouvé grâce aux yeux de nos compagnons, qui auraient même été capables de nous dénoncer aux Kiowas. Il nous fallut donc attendre qu'ils se fussent endormis pour nous mettre à l'œuvre. Comme nous ne pouvions espérer prendre beaucoup de repos cette nuit-là, Sam Hawkens crut sage de s'assoupir un peu en attendant. Nous nous couchâmes donc et, malgré la tension de mes nerfs, je sentis aussitôt le sommeil me gagner. Je fus réveillé par Sam, un peu plus tard. A cette époque, je ne savais pas encore lire l'heure dans le ciel étoilé, mais je crois qu'il était environ minuit. Nos compagnons dormaient profondément et le feu était tombé. Seul le foyer des Kiowas flambait. Nous ne pouvions nous parler qu'à voix basse.

— Il ne faut pas que nous partions tous les quatre, chuchota Sam. Deux suffiront. Il s'agit de décider lesquels.

— Moi d'abord, dis-je d'un ton ferme.

— Vous êtes trop pressé, mon ami. Vous courriez un danger de mort. Je sais que vous n'avez pas froid aux yeux, mais vous serez plus utile ici.

— Il n'y a rien à faire pour me faire changer d'idée.

— Soyez donc raisonnable. Laissez Dick Stone m'accompagner. Vous êtes encore novice et ne savez pas ramper sans bruit comme de vieux chasseurs.

— Allons donc ! Je vais vous prouver le contraire. Faisons un essai.

— Bien. Lequel ?

— Savez-vous si Tangua dort ?

— Non.

— Pourtant, c'est de la première importance, n'est-ce pas, Sam ?

— En effet. Je vais me glisser auprès de lui, pour m'en assurer.

— Non, c'est moi qui le ferai.

— Tiens ! Tiens ! Et si on vous découvre ?

— J’ai un excellent prétexte à ma disposition. Je fais une tournée pour m’assurer que les gardes sont à leurs postes.

— Enfin ! Mais à quoi bon cette épreuve ?

— Je veux gagner votre confiance. J’espère que, lorsque j’aurai subi avec succès cet examen, vous ne me défendrez plus de ramper jusqu’à Winnetou.

— On verra ça. En tout cas, prenez garde. Mettez à profit chaque buisson et évitez les endroits éclairés par le feu. L’essentiel, c’est de rester dans l’obscurité.

— Soyez tranquille, Sam !

— Bonne chance. Si vous vous tirez d’affaire, je pourrai avoir l’espoir de faire de vous un jour, dans dix ans peut-être, un vrai homme de l'Ouest, bien que, malgré tous mes efforts, vous ne soyez encore qu’un parfait *greenhorn*, digne de figurer dans un musée comme spécimen de cette curieuse espèce. Hihihi !

J’assurai mon revolver et mon couteau dans ma ceinture pour ne pas les perdre en route et je m’éloignai du feu. Maintenant, en écrivant ces lignes, je réalise toute mon audace et tout le sang-froid avec lequel j’affrontais cette entreprise téméraire. Car mon intention n’était pas d’épier Tangua. J’allais libérer Winnetou !

Je me rendais parfaitement compte que j’exposais non seulement ma propre vie, mais encore celle de mes compagnons. En effet, si on me découvrait et si mon plan échouait, je ne serais, pas le seul à en subir les conséquences. Pourtant, j’avançais résolument.

J’avais beaucoup lu et, depuis mon séjour dans le *Wild West*, beaucoup appris sur la manière de ramper sans bruit. Je me remémorai les leçons que Sam m’avait données et je m’efforçai de faire de mon mieux. Je me couchai dans l’herbe et me mis à ramper dans la direction des buissons. Notre camp était séparé d’une cinquantaine de pas des arbres auxquels les deux chefs étaient attachés. J’avançai en m’appuyant sur les genoux et les mains à la manière des quadrupèdes. Avant de poser ma main, je tâtais d’abord le terrain pour m’assurer qu’aucun objet susceptible de produire un bruit sous mon poids ne se trouvait sur mon chemin. J’avançais lentement, très lentement, mais j’avançais.

Les Apaches avaient été attachés aux arbres, à droite et à gauche de la presqu’île. En venant de notre camp, l’arbre d’Intchou-Tchouna était situé à gauche. A quatre ou cinq pas de là, un Indien montait la garde. Cette circonstance devait rendre ma tâche particulièrement malaisée, sinon impossible. J’eus alors l’idée de détourner l’attention du garde. Une pierre m’aurait rendu grand service pour réaliser mon projet, mais je n’en voyais guère autour de moi.

J’étais en route depuis une demi-heure et ne me trouvais encore qu’à mi-chemin. Vingt-cinq pas en trente minutes. Cela n’avait rien d’un record de vitesse ! Soudain, j’aperçus à ma droite une tache claire. J’y glissai et constatai que c’était une petite excavation mesurant environ deux mètres de large. Elle était remplie de sable. Sans doute une pluie qui avait gonflé le cours d’eau avait entraîné jusqu’ici le sable de la berge. J’en remplis mes poches et continuai d’avancer.

Au bout d’une nouvelle demi-heure, je me trouvai enfin à environ quatre pas derrière Winnetou et Intchou-Tchouna. J’en serais resté là sans pouvoir faire un pas en avant, sous un bouquet d’arbustes qui, par bonheur, me dissimulait aux yeux de la sentinelle. Un arbuste épineux se trouvait à quelques pas de là et je comptais bien l’utiliser également.

Je me glissai d’abord près de Winnetou et, pendant quelques minutes, j’observai le garde. Il semblait fatigué, car ses yeux étaient clos et sa surveillance se bornait à de brefs coups d’œil jetés de temps à autre du côté du prisonnier.

Il m’importait avant tout de savoir comment étaient disposés les liens qui attachaient Winnetou à l’arbre. J’étendis prudemment les bras et me mis à palper les jambes et les genoux du prisonnier. Je craignais qu’il ne me trahît par un geste, mais mon appréhension était superflue. Je pus constater que Winnetou était maintenu par les chevilles et par la taille.

Tout à coup, une idée me traversa l’esprit. Qu’adviendrait-il si Winnetou se sauvait dès que ses liens seraient tombés ? Je serais alors dans une situation extrêmement dangereuse. Pourtant le moment n’était plus de reculer : je devais risquer le tout pour le tout, et, si l’Apache prenait la fuite, je n’aurais plus qu’à l’imiter de mon mieux.

C’était mal connaître Winnetou que de faire cette supposition ! Plus tard, il devait me raconter ce qu’il avait éprouvé pendant cette scène. En sentant ma main parcourir son corps, il

avait d’abord cru que c’était celle d’un Apache. Il est vrai que tous les guerriers étaient ligotés, mais il n’était pas impossible qu’un éclaireur ou un messager eût suivi leur piste. Il avait compris aussitôt qu’on travaillait à sa délivrance et resta impassible. Pour rien au monde, il ne se serait enfui sans son père ; d’ailleurs, il songeait aussi au sort de son sauveteur.

Je commençai par couper les liens de ses chevilles. Cependant, pour en faire autant de la courroie qui maintenait sa taille, il me fallait me redresser. Mais, ce faisant, je n’aurais pas manqué d’attirer l’attention de la sentinelle. Afin de déjouer sa surveillance, je pris un peu de sable dans ma poche et le lançai sur le buisson épineux, ce qui provoqua un léger bruit. Le gardien jeta un coup d’œil vers le buisson, mais, ne voyant rien de suspect, il se rassura. Je répétai mon manège. Cette fois-ci, pensant sans doute qu’un reptile venimeux se trouvait dans le buisson, il se leva et examina l’arbuste. Je mis à profit le bref instant où il me tournait le dos pour me lever et couper vivement le lien. Ce faisant, je remarquai l’admirable chevelure de Winnetou relevée en casque sur sa tête, mais dont une partie était éparpillée sur les épaules. De ma main gauche, je saisis une mèche et la coupai avec la main droite, après quoi je me tapis à nouveau dans l’herbe.

J’avais pris cette précaution pour le cas où j’aurais à prouver que c’était moi qui l’avais sauvé.

Puis, je me glissai près d’Intchou-Tchouna, attaché à l’arbre de la même façon que son fils. Lui aussi se tint immobile sans réagir au contact de mes mains. Je réussis à couper ses liens en usant du même stratagème.

Je pensai ensuite qu’il serait imprudent de laisser découvrir aux Kiowas les liens coupés. Je ramassai donc les morceaux de corde près de l’arbre d’Intchou-Tchouna, puis près de celui de Winnetou. Ceci fait, je pus enfin me retirer.

Connaissant mieux mon chemin, je mis beaucoup moins de temps au retour qu’à l’aller. Il fallait d’ailleurs me dépêcher, car, au moment où on découvrirait la disparition des deux chefs, je ne devais sous aucun prétexte me trouver dans les environs.

Lorsque j’eus rejoint notre camp, Sam me dit à voix basse

— J’avais déjà peur pour vous, mon ami. Savez-vous combien de temps ça vous a pris ?

— Non.

— Pas moins de deux heures.

— C’est fort possible. Une demi-heure pour y aller, une demi-heure pour revenir et une heure sur place.

— Pourquoi y êtes-vous resté si longtemps ?

— Pour m’assurer qu’il dormait.

— Comment avez-vous fait ?

— Je l’ai regardé longtemps et, comme il ne bougeait pas, j’en ai déduit qu’il dormait.

— Formidable ! Vous entendez, Dick et Will ? Il regarde son homme pendant une heure pour voir s’il dort. Hihihi ! Je vous ai bien dit que vous n’étiez qu’un *greenhorn* ! Il vous aurait suffi de lancer un tout petit morceau de bois près de lui ; s’il était éveillé, il aurait immédiatement remué. Vous vous êtes contenté de lui lancer des regards !

— Sans doute, mais j’ai réussi tout de même.

Tout en échangeant ces paroles avec Sam, je ne détachai pas mes yeux des Apaches. J’étais étonné de les voir collés aux arbres. La raison en était pourtant fort simple. Winnetou attendait un signe de son père et celui-ci un signe de son fils. Enfin, profitant d’un moment d’inattention du gardien somnolent, Winnetou leva soudain le bras pour montrer à son père qu’il était libre. Celui-ci répondit par le même geste. Ainsi fixés, les Apaches prirent la fuite et, en un clin d’œil, disparurent dans la forêt.

— Oui, c’est vrai, vous avez réussi, répondit Sam. Et vous vous proposez peut-être aussi de sauver les deux chefs en bombardant la sentinelle de vos regards pendant une heure.

— Non. Il suffira de couper les liens.

— Sans blague ! Vous ne voyez donc pas le gardien assis à quatre pas des prisonniers ?

— Bien sûr que je le vois.

— Lui aussi, il bombarde les deux chefs de ses regards. Il ne sera pas facile de détourner son attention. Déjà, pour y ramper, il faudrait l’adresse d’un démon. Et une fois là... Tonnerre !... Qu’est-ce qui se passe donc ?

Il venait de s’apercevoir que les Apaches avaient disparu. Je fis semblant de ne rien voir et lui demandai :

— Qu’avez-vous donc ?

— Ce que j’ai ? Sapristi, j’ai... la berlue !

Il se frotta les yeux, puis se tourna vers les autres.

— Ciel ! Sur mes vieux jours, je n’y vois plus clair ! Will, Dick, regardez donc un peu et dites-moi si vous voyez Intchou-Tchouna et Winnetou.

Au même instant, le garde, qui venait de constater la disparition miraculeuse de ses prisonniers, poussa un hurlement sauvage. Les Kiowas endormis se réveillèrent en sursaut. Dans son langage incompréhensible, l’Indien se mit à pousser des cris d’alarme et un tapage indescriptible commença.

Tous, rouges et blancs, coururent aux arbres. Je fis comme tout le monde, afin de ne pas attirer l’attention sur moi.

L’instant d’après, deux cents guerriers se pressaient à l’endroit où, quelques minutes auparavant, ces deux prisonniers de marque étaient encore enchaînés. Les cris de rage qui s’échappaient de leurs gosiers me faisaient entrevoir le sort qui me serait réservé si la vérité venait à être découverte. Enfin, Tangua leur imposa silence, donna des ordres, et la moitié de ses hommes se dispersa dans la savane à la recherche des fugitifs. Le chef Kiowa écumait de rage. Il administra au garde coupable un coup de poing magistral, arracha de son cou le sachet à remèdes et le foula aux pieds. Par ce geste symbolique, il mettait le malheureux hors la loi.

Il faut savoir que les remèdes des Indiens, attributs des guerriers, ne sont pas seulement des médicaments. L’adolescent qui veut accéder au rang des guerriers quitte le village et se retire dans la forêt. Pendant quelque temps, il s’abstient de toute nourriture et même de boisson. A bout de forces et rongé par la fièvre, il a des hallucinations qu’il attribue à une force surnaturelle. L’objet ou l’être qui lui apparaît le premier dans ces cauchemars sera sacré pour lui jusqu’à la fin de ses jours. Si, par exemple, il voit une chauve-souris, il ne connaîtra pas de répit avant d’avoir capturé une de ces bêtes. Une fois en possession de son fétiche, il rentre au village, le remet au sorcier afin que celui-ci lui fabrique un remède. Ce remède est pour l’Indien ce qu’il a de plus précieux. S’il le perd, c’est comme s’il perdait l’honneur. Il n’existe pour lui qu’une seule façon de retrouver le repos : tuer un adversaire célèbre et s’emparer de son sachet à remèdes.

On comprend le désespoir profond du Kiowa à la vue de son sachet écrasé par le pied du chef. Pourtant, il n’osa pas protester. S’emparant de son fusil, il disparut parmi les arbres.

La colère du chef se déversa alors sur nous.

— Tu as voulu garder ces deux chiens ! me cria-t-il. Qu’attends-tu pour aller les rattraper ?

Je haussai les épaulés et fis un pas pour lui tourner le dos, mais il me saisit par le bras.

— As-tu entendu mon ordre ? hurla-t-il. Cours à leur poursuite !

Je me débarrassai de son étreinte et répondis :

— Je n’ai pas d’ordre à recevoir de toi.

— Je suis le chef de ce camp et tu me dois obéissance.

Je sortis alors de ma poche ma boîte à sardines et d’un air menaçant :

— Tu veux m’obliger à te faire sauter, toi et tes guerriers. Encore un mot, et ce remède te transportera en un clin d’œil dans les territoires de chasse éternels.

Je me demandais si cette farce grossière allait produire son effet. Celui-ci dépassa mes espérances. Tangua eut un recul et se mit à crier :

— Uff ! Uff ! Garde ton remède. Tu n’es qu’un chien, comme tous les Apaches.

Si je n’avais eu à cœur le sort de mes amis et si je n’avais conservé la parfaite maîtrise de mes nerfs, je n’aurais pas hésité à lui montrer comment j’avais l’habitude d’accueillir des insultes. Mais je me contentai de hausser les épaules et retournai au foyer, accompagné de Sam et de ses amis, qui se cassaient encore la tête à chercher en vain à éclaircir le mystère de la disparition des chefs Apaches. Je gardais le silence, savourant le plaisir d’être seul à connaître la clef de l’énigme.

Au cours de mes interminables pérégrinations dans la Prairie de l’Ouest, je devais garder pieusement la mèche de Winnetou, qui ne m’a pas quitté jusqu’à ce jour.

UN DUEL AU COUTEAU

Dès l'aube, les Kiowas se mirent en devoir de rechercher les traces des deux Apaches, qu'il avait été impossible de discerner pendant la nuit. Ils les trouvèrent. Les pistes conduisaient à l'endroit où les Indiens, avant leur attaque, avaient laissé leurs montures sous la garde de quelques guerriers. Intchou-Tchouna et Winnetou étaient partis avec ces Indiens, mais avaient laissé dans la forêt tous les autres chevaux. Lorsque nous arrivâmes sur les lieux, Sam Hawkens prit un air très malin et me demanda :

— Voulez-vous me dire, S*ir*, pourquoi les Apaches ont laissé leurs chevaux ?

— Ce n'est vraiment pas difficile à deviner.

— Prenez garde, mon ami. Il faut pas mal d'expérience et d'intelligence pour répondre à cette question.

— Je ne crois pas.

— Eh bien ! je vous écoute. Pourquoi les Apaches n'ont-ils pris avec eux que leurs propres montures et ont-ils abandonné celles de leurs guerriers faits prisonniers par les Kiowas ?

— Parce qu'ils pensent que ces guerriers pourront encore avoir besoin de leurs chevaux.

— Et pour quelle raison ?

J'étais trop habitué à ces questionnaires de Sam pour en être agacé. Je répondis d'un ton calme :

— Deux éventualités sont à envisager. Tout d'abord, il est vraisemblable que les deux chefs Apaches reviendront bientôt avec le gros de leur armée pour libérer les prisonniers. A quoi bon, en ce cas, emmener les montures qu'ils auront à ramener ensuite ?

D'autre part, il est également possible que les Kiowas n'attendent pas l'arrivée des Apaches et décident de vider les lieux. Auquel cas la situation des prisonniers serait considérablement améliorée du fait qu'ils pourraient reprendre leurs montures. En effet, s'ils devaient faire route à pied, les Kiowas seraient contraints, à cause de leurs prisonniers, de n'avancer que très lentement, ce qui pourrait leur donner l'idée de se débarrasser d'eux en les tuant sur-le-champ.

— Hum ! pas mal répondu. Mais vous oubliez la troisième éventualité. Il est fort possible que les Kiowas, sans égard à la présence des chevaux, tuent ici leurs prisonniers.

— Pareille solution n'est pas à envisager.

— Vous tenez donc pour impossible une chose que Sam Hawkens considère comme de toute probabilité ? dit-il en fronçant les sourcils.

— Tant que je suis ici et capable d'agir, les prisonniers apaches ne seront pas exécutés.

— Sans blague ? Mais les Kiowas sont deux cents, vous êtes seul, et, par-dessus le marché, vous n'êtes qu'un *greenhorn*. Je me demande quelle résistance vous pourriez bien leur opposer.

— Tout d'abord, j'ose espérer que je ne suis pas seul. Je compte sur vous, Sam, sur Stone et sur Parker. Je suis persuadé que vous m'aiderez tous les trois à empêcher cet horrible carnage.

— Je vous remercie de votre confiance. Mais il ne me semble pas que nous soyons tout de même assez nombreux. Vous vous fiez peut-être un peu trop à votre nouveau nom de guerre, Old Shatterhand. Vous espérez descendre à coups de poing deux cents Kiowas.

— Je ne suis pas aussi fou que vous le pensez. Mais a-t-on besoin de recourir à la force ? Parfois la ruse donne d'aussi bons résultats.

— Parfois. Mais, pour l'heure, je crois que les Peaux-Rouges se moqueront pas mal de nos ruses.

— Soit. Je vois que je ne puis compter sur vous. Eh bien ! le cas échéant, je saurai agir seul.

— Pour l'amour de Dieu, ne faites pas de folies ! Je ne vous ai pas dit d'abandonner les Apaches, mais je n'ai aucune envie de me lancer la tête contre un mur. On risque trop de la casser !

— Et moi je vous dis que, si les Kiowas veulent exécuter les Apaches, nous ne les laisserons pas faire.

— Je me demande comment nous pourrions les en empêcher.

— Nous allons nous élever contre ce projet.

— Je doute fort que vous puissiez obtenir un résultat.

— Je saurai bien forcer le chef Kiowa à agir comme je l’entends.

— Et de quelle façon ?

— En usant de la force, s’il n’y a pas moyen autrement. Je l’abattrai d’un coup de couteau.

— Vous vous proposez de le tuer ?

— Oui, si je ne peux pas faire autrement.

— Diable ! Comme vous êtes devenu méchant ! s’écria Sam Hawkens. Vous iriez jusque-là ?

— Certainement.

— Pourtant... c’est...

Il se tut. Son visage, d’abord effrayé, puis soucieux, s’éclaira peu à peu. Enfin il déclara :

— Dites donc, vous n’êtes pas aussi bête que vous en avez l’air. Le seul moyen de faire obéir le chef, c’est de lui mettre le couteau sous la gorge. Comme quoi un *greenhorn* peut tout de même avoir parfois de bonnes idées. Je vais envisager la question.

A ce moment, Bancroft s’approcha de notre groupe, me demandant de continuer mon travail. L’ingénieur en chef avait raison. Il ne s’agissait pas de perdre une minute, si nous voulions terminer notre tâche avant le retour d’Intchou-Tchouna et de Winnetou à la tête de leurs guerriers.

Nous travaillâmes d’arrache-pied jusqu’à midi. A ce moment, Sam Hawkens s’approcha de moi et me dit :

— Je regrette de vous déranger, mon cher, mais il me semble que les Kiowas se préparent déjà à exécuter leurs prisonniers.

— Eh bien ! il n’y a plus une minute à perdre. Où se trouve le chef ?

— Au milieu de ses guerriers.

— Il faut absolument le prendre à part. Voulez-vous bien vous en charger, Sam ?

— Je veux bien, mais je ne sais trop comment faire.

Je jetai un regard sur le camp des Kiowas. Ils avaient déjà quitté leur campement de la veille et nous avaient suivis dans notre marche. A ce moment, ils se trouvaient à la lisière d’une forêt, et l’endroit où nous nous tenions leur était caché par quelques buissons. Ainsi donc ils ne pouvaient voir ce qui se passait chez nous.

— Ce n’est pourtant pas sorcier, répondis-je à Sam. Dites au chef que j’ai quelque chose d’extrêmement important à lui communiquer, mais qu’il m’est impossible d’interrompre mon travail pour aller le trouver. Je crois qu’il ne fera pas de difficulté.

— *Well* ! Je ne sais si votre projet est bon, mais, comme je ne vois rien de mieux, je marche. Ou je me trompe fort, ou nous nous tirerons de l’aventure avec quelques horions. Hihihi !...

Je savais fort bien que nous risquions gros jeu et je tenais avant tout à exposer la situation à Stone et à Parker. Je leur demandai s’ils .ne préféraient pas rester à l’écart.

— Mais quelle idée, mon cher ! s’exclama Stone. Sommes-nous des lâches pour laisser des amis dans le pétrin ? Et puis, ce que vous projetez est une bonne farce à la manière du *Wild West*, et nous nous en voudrions de ne pas y participer.

Je continuai donc mon travail, mais, quelques minutes plus tard, Parker me frappa sur l’épaule.

— Attention, mon vieux, le voilà !

Je me retournai et vis Sam en compagnie de Tangua. Malheureusement, ils étaient accompagnés de trois Kiowas.

— Chacun aura le sien, dis-je à Stone et à Parker. Je me charge du chef. Prenez les Peaux-Rouges à la gorge pour les empêcher de crier, mais pour rien au monde ne commencez avant moi !

D’un pas lent, je me dirigeai au-devant de Tangua. Celui-ci m’accueillit d’un air assez hostile et me dit sans aménité :

— Le Visage-Pâle, que ses amis appellent Old Shatterhand, m’a fait demander. A-t-il oublié que je suis le chef des Kiowas ?

— Non, pas du tout, dis-je.

— Eh bien ! l’usage aurait voulu que ce soit toi qui viennes à moi. Mais, comme je sais que c’est la première fois que tu te trouves dans ce pays, je veux bien te pardonner. Qu’as-tu à me dire ? Parle vite, car j’ai à faire.

— Quel travail si urgent t’appelle donc ?

— Nous allons faire hurler ces chiens d’Apaches.

— Déjà ? Je croyais que vous emmèneriez les prisonniers dans vos wigwams et que vous leur feriez subir la torture devant vos enfants et vos squaws.

— Certes, tel était bien notre désir, mais, comme nous sommes sur le sentier de la guerre, il faut nous débarrasser au plus tôt de ces chiens galeux.

— Je te prie d'abandonner ce projet.

— Je n'accepte pas de prières de ce genre, rétorqua Tangua d'un ton rude.

— Ne pourrais-tu pas me répondre avec un peu plus de politesse ? C'est une prière que je t'adressais et non pas un ordre.

— Je me moque aussi bien de tes prières que de tes ordres, je ferai ce que bon me semblera.

— Comme tu voudras. En tout cas, je ne tolérerai pas pareille chose en ma présence.

Tangua se redressa et dit d'un ton méprisant :

— Qui te crois-tu donc ? Tu es comme la grenouille qui voulait commander à l'ours gris des Montagnes Rocheuses. Les prisonniers sont à moi, et j'en ferai ce que je voudrai.

— C'est grâce à nous que tu as pu faire ces prisonniers. En conséquence, nous avons autant de droits sur eux que vous. Or nous exigeons qu'on les laisse en vie.

— Exige tout ce que tu veux, cela m'est tout à fait égal.

Il cracha et fit mine de s'en retourner. Au même moment, mon poing s'abattit sur sa tête. Il s'affaissa, mais il avait le crâne dur, car il ne s'était pas évanoui et essaya de se redresser. Un deuxième coup mieux assené lui fit cesser toute résistance.

Lorsque je relevai les yeux, je vis Sam, le genou sur la poitrine d'un Kiowa qu'il serrait à la gorge, et Stone et Parker en terrasser un autre, cependant que le troisième s'enfuyait à toutes jambes en poussant des cris stridents.

J'allai au secours de Sam et, lorsque nous eûmes ligoté notre prisonnier, Stone et Parker en avaient également fini avec le leur.

— Vous n'avez pas été très intelligents, dis-je. C'est bien dommage que vous ayez laissé filer le quatrième larron.

— Malheureusement, nous avons choisi tous les deux le même, répondit Parker. Ainsi l'autre a pu s'échapper. C'est vraiment bête.

— Tant pis, dit Sam en manière de consolation, la danse va commencer un peu plus tôt que nous aurions voulu, voilà tout. Prenons nos mesures en conséquence.

Nous ligotâmes Tangua en hâte. Les prospecteurs nous considéraient, les yeux grands ouverts d'étonnement. L'ingénieur en chef se précipita vers notre groupe. Il était furieux :

— Mais vous êtes fous ! hurla-t-il. Les Kiowas vont venir nous massacrer.

— Je n'ai pas le temps de discuter, lui cria Sam. En tout cas, nous savons très bien ce que nous faisons. Joignez-vous à nous, sans quoi, vous êtes perdus. Et en vitesse !

Nous nous saisîmes des trois Indiens ligotés et avançâmes assez loin dans la prairie. Nous avions choisi cet endroit afin d'éviter toute surprise. Ainsi, nous pouvions très bien voit ce qui se passait autour de nous.

A peine venions-nous de faire halte que déjà nous parvenaient les hurlements furieux des Kiowas. Quelques secondes plus tard, nous les vîmes déboucher en désordre des buissons. Ils fonçaient sur nous.

Le courageux petit Sam alla au-devant d'eux. Il gesticulait des bras et des jambes en poussant de grands cris. Je ne pus comprendre ce qu'il disait, mais je vis les Kiowas s'arrêter en arrivant auprès de lui. Bientôt toute la troupe forma un demi-cercle autour de Sam. Celui-ci leur tint alors un discours au cours duquel il désigna du doigt notre groupe à plusieurs reprises. Je dis à Stone et à Parker de mettre sur pied le chef évanoui et ligoté pour que les Peaux-Rouges pussent bien le voir. Puis, d'un air menaçant, je brandis mon couteau et le posai sur sa gorge. A cette vue, les Peaux-Rouges poussèrent des cris d'effroi.

Bientôt un des lieutenants du chef sortit des rangs et, en compagnie de Sam, se dirigea vers nous d'un pas digne. Arrivé à proximité, Sam désigna les trois prisonniers et dit :

— Tu vois que j'ai dit vrai. Ils sont en notre pouvoir.

Le lieutenant, dont le visage exprimait une haine à peine contenue, examina en silence les trois Kiowas, puis répondit :

— Les deux guerriers rouges sont bien en vie, mais il me semble que le chef est mort.

— Tu fais erreur. Le poing de Old Shatterhand l'a terrassé, mais il n'a pas rendu l'âme. Attends un peu, tu vas le voir reprendre ses esprits.

— Comment avez-vous osé l'attaquer, alors que vous avez fumé ensemble le calumet de paix ?

— Sans doute, répliqua Sam, mais les Kiowas ont-ils l'habitude d'injurier leurs amis ?

— Non.

— Eh bien ! votre chef a insulté Old Shatterhand. Il ne mérite plus que nous le considérions comme un ami. Mais le voilà qui revient à lui.

En effet, Tangua rouvrit les yeux, nous regarda à tour de rôle d'un air hébété, puis, tout à coup, il comprit.

— Uff, uff ! Old Shatterhand m'a terrassé. Qui a osé me ligoter ?

— Moi, répondis-je.

— Je vous ordonne de défaire immédiatement mes liens.

— Tout à l'heure, tu as refusé d'écouter ma prière. Maintenant, je reste sourd aux tiennes. Je n'accepte aucun ordre qui vienne de toi.

Il me lança un regard furieux, puis marmonna entre ses dents :

— Tais-toi, blanc-bec, sans quoi je t'écrase.

— C'est toi qui ferais mieux de te taire. Il y a un instant, tu m'as provoqué et je t'ai corrigé. Maintenant, si tes guerriers osent faire un pas dans notre direction, sans mon consentement, je te plonge la lame de mon couteau dans le cœur. J'ai parlé. Howgh !

Je posai la pointe de mon couteau sur sa poitrine. Tangua comprit que je n'hésiterais pas à mettre ma menace à exécution. Il se tut et fixa sur nous ses yeux injectés de sang. Puis, dominant sa colère, il me demanda :

— Mais que veux-tu de moi ?

— Rien d'impossible. Je ne veux pas que tu attaches les Apaches au poteau de torture.

— Tu veux donc que nous leur fassions grâce ?

— Je veux que, tant que je resterai avec vous, vous n'attentiez pas à leur vie.

Malgré la peinture qui recouvrait abondamment son visage, je pus voir que l'Indien était en proie à de violents sentiments contradictoires : colère, haine et joie maligne. Enfin, il parla :

— Soit. Je ferai comme tu me le demandes. J'irai même plus loin si tu acceptes ma proposition.

— Quelle proposition ?

— Tout d'abord, ne crois pas que ton couteau me fasse peur. Tu te garderais bien de me tuer, car mes deux cents guerriers te mettraient en pièces. Je me moque donc de tes menaces. Mais je veux bien renoncer à torturer les Apaches. Bien plus, ils auront la vie sauve, si tu acceptes de lutter pour eux.

— Avec qui ?

— Avec l'un de mes guerriers.

— Et avec quelle arme ?

— Au couteau. Si c'est lui qui te tue, les Apaches mourront avec toi. Si c'est toi le vainqueur, les prisonniers seront épargnés.

— Ils seront libres ?

— Complètement.

Je devinais qu'il avait des idées derrière la tête ou que, tout au moins, il choisirait un de ses guerriers passé maître dans la lutte au couteau. Pourtant, je répondis sans hésiter :

— Convenu. Nous fixerons les conditions et nous fumerons le calumet du serment. Aussitôt nous commencerons la lutte.

Malgré les protestations de Sam, je tombai vite d'accord avec le chef sur les modalités du duel. Nous tracerions un huit sur le sol, deux cercles tangents : les adversaires entreraient chacun dans un des cercles, qu'ils ne devraient pas quitter au cours du combat. L'un d'eux devrait succomber, mais les amis du défunt ne pourraient venger sa mort.

Lorsque nous fûmes définitivement d'accord, j'ôtai les liens du chef et de ses acolytes et fumai avec lui le calumet du serment. Puis les Peaux-Rouges retournèrent vers leurs compagnons pour les mettre au courant.

L'ingénieur en chef et les prospecteurs me couvraient de reproches, mais je n'écoutai même pas leurs récriminations. Sam, Dick et Will me désapprouvaient également.

— Vous auriez pu trouver autre chose, au lieu d'accepter cette proposition diabolique, me fit observer Sam d'un ton désapprobateur. Je vous ai toujours dit que vous agissez trop à la légère.

— Cette affaire vous vexe, mon cher Sam ? lui demandai-je.

— Je crois bien qu'elle me vexe ! Il est presque certain que ce sacré Peau-Rouge va vous faire mordre la poussière d'une façon définitive. Et qu'est-ce que je deviendrai, moi ? J'aurais pourtant besoin pour mes vieux jours d'un *greenhorn* avec qui me chamailler. Que pourrai-je faire sans vous ?

— Vous en trouverez un autre, mon cher Sam.

— Croyez-vous que je puisse trouver quelqu'un d'aussi incorrigible, d'aussi parfait dans son genre que vous ? Je suis sûr que non. En tout cas, je vous préviens que, s'il vous arrive la moindre chose, je ferai un malheur. Vous allez voir ce que vous allez voir, ou plutôt vous ne pourrez plus le voir. Et puis, ce qui me met surtout en colère, c'est que vous, qui avez des idées vaguement humanitaires, vous êtes bien capable d'avoir pitié de cette canaille de Peau-Rouge qu'on va vous donner comme adversaire. Je parie que vous hésiterez à le tuer, même si, grâce à un hasard extraordinaire, vous pouvez le faire. Pourtant, il faudra bien que l'un de vous deux disparaisse.

— Rassurez-vous, mon cher, je ne ressentirai pas de pitié pour l'autre, en sachant qu'il n'en aurait pas pour moi. Là-bas, en Europe, des gens se battent en duel pour toutes sortes de vétilles. Ici, par une victoire, je peux sauver une quarantaine de vies humaines, et je sais que je ne me trouve pas en face d'un gentleman, mais d'un voleur de chevaux, assassin à ses heures...

Mais déjà les Peaux-Rouges étaient arrivés. Ils formèrent aux trois quarts un grand cercle dont le dernier segment devait être fermé par les Blancs. Lorsque chacun fut à sa place, Tangua fit un signe, et un guerrier d'une taille herculéenne sortit des rangs des Rouges. D'un geste rapide, il déposa ses armes, à l'exception d'un couteau. Puis il se découvrit le torse, présentant une musculature d'athlète. Le chef le conduisit alors au milieu du cercle et annonça d'une voix ferme qui disait toute sa confiance dans la victoire de son guerrier :

— Voici Metan-Akwa [3], le guerrier le plus fort de la tribu des Kiowas. L'ennemi s'écroule sous ses coups comme l'arbre frappé par la foudre. C'est lui qui combattra contre Old Shatterhand, le Visage-Pâle.

— Diable ! chuchota Sam, mais c'est un véritable géant. Du courage, mon ami, ajouta-t-il d'une voix lugubre.

— Pshaw !

— Ne faites pas le bravache. Vous êtes mal en point. Il n'y a qu'un moyen de vous en tirer.

— Lequel ?

— Ne laissez pas le combat se prolonger, sans quoi il vous aura par la fatigue. Allez-y tout de suite d'un bon coup. Donnez-moi votre pouls.

Il me tâta le pouls, puis :

— Grâce à Dieu, il est tout à fait normal, dit-il. Vous n'avez pas peur ?

— Il ne manquerait plus que cela ! Je ne pourrais pas me permettre ce luxe dans un moment où il s'agit plus que jamais de conserver du sang-froid. Et maintenant, allons-y, on verra bien si ce Peau-Rouge est invincible.

Je déposai ma veste et ma chemise. Sans doute, rien ne m'y obligeait, mais je ne voulais pas que les Peaux-Rouges pussent croire que mes vêtements me protégeaient contre les coups de mon adversaire. Je remis mes armes entre les mains de mon vieil ami Sam, dont le cœur battait d'émotion si fort qu'on pouvait l'entendre, puis je m'avançai au milieu du cercle.

On traça alors sur le sol un huit assez large, après quoi le chef nous invita à prendre place. Metan-Akwa me considéra d'un air de mépris et déclara :

— Les os de ce chétif Visage-Pâle tremblent déjà de peur. Aura-t-il le courage de se mesurer avec moi ?

A peine avait-il prononcé ces mots que j'occupai le cercle tourné vers le sud. J'avais mes raisons pour choisir celui-là. J'avais ainsi le soleil dans le dos, alors qu'il aveuglerait mon

---

[3] Le couteau-foudre.

adversaire. Peut-être mon procédé n’était-il pas très sportif, mais le Peau-Rouge m’avait raillé et avait menti en prétendant que je tremblais de peur. Il méritait largement cette punition.

— Tiens, le Visage-Pâle a osé se mettre en place, ricana le guerrier rouge. Le Grand Esprit le livre à moi, il lui a ravi la raison !

Les Indiens adorent ces entrées en matière, et j’aurais passé à leurs yeux pour un lâche si je n’avais pas répliqué.

— Tu combats avec ta bouche, fis-je, et moi avec mon couteau. Viens ici si tu n’as pas peur.

D’un bond, il fut en face de moi et s’écria :

— Metan-Akwa peur ? Apprends que je ne connais pas ce sentiment. Je te tuerai, chien de Blanc, de mon premier coup de couteau.

— Tais-toi donc, grand lâche ! Ton vrai nom n’est pas Metan-Akwa, mais Avat-Ya [4] !

— Avat-Ya ? hurla-t-il. Le coyote [5] puant ose encore m’insulter. Les vautours mangeront tes tripes !

C’était là une grande imprudence de sa part. Par cette rodomontade, l’Indien m’avait nettement fait comprendre qu’il comptait non pas me donner un coup de couteau au cœur, mais m’ouvrir le ventre. D’ailleurs, la façon dont il tenait son couteau, le petit doigt contre le manche et la lame entre l’index et le pouce, était suffisamment éloquente.

J’étais donc renseigné sur son plan de bataille. Il s’agissait maintenant d’en prévoir le moment décisif. Je connaissais bien cette flamme soudaine qui s’allume dans les yeux de tout escrimeur au moment où il porte le coup destiné à lui assurer la victoire. Je fermai à moitié mes paupières pour donner le change à mon adversaire, tout en épiant attentivement le moindre de ses mouvements.

— Vas-y donc, chien, cria-t-il.

— Approche un peu au lieu de bavarder, espèce de mollusque.

C’était là une grande insulte à laquelle il devait ou bien répliquer immédiatement, ou bien attaquer. Le clignement de ses yeux me fit comprendre qu’il avait choisi la deuxième attitude.

Le moment suivant, il redressa son bras dans l’intention de me fendre le corps de bas en haut. Si je ne m’étais pas attendu d’avance à la direction de son geste, c’en aurait été fait de moi. Mais, étant sur mes gardes, je réussis à parer son coup en enfonçant ma lame dans son poignet.

— Chien galeux ! hurla Metan-Awka en laissant tomber son couteau, fou de douleur.

— Et, maintenant, trêve de bavardages, criai-je en levant mon bras...

Une seconde plus tard, mon couteau était fiché dans son cœur !

Je le retirai aussitôt. J’avais si bien visé qu’un flot de sang rouge et chaud jaillit immédiatement de la plaie. Le géant tituba, émit un son inarticulé et s’écroula sur le sol. Il était mort.

Les Indiens poussèrent un rugissement furieux. Seul le chef Tangua restait muet. Il s’approcha du corps de son guerrier, palpa la blessure, puis me fixa d’un regard que je n’oublierai jamais. Son expression trahissait l’effroi, la rage, l’admiration et l’envie. Puis il fit mine de partir.

— Quelle promesse ? dit-il d’une voix ironique.

— Tu vois bien que je suis resté à ma place ; tandis que Metan-Akwa a quitté la sienne...

— Qui est le vainqueur ?

— C’est toi, dit Tangua d’un ton furieux, et il s’éloigna.

Mais, à peine avait-il fait quelques pas qu’il se retourna et dit en grinçant des dents :

— Tu es un allié du Mauvais Esprit. Mais notre sorcier va briser le charme et nous aurons ta peau.

— Je me moque de ton sorcier, répliquai-je. En attendant, tiens ta promesse !

— Quelle promesse ? dit-il d’une voix ironique.

— Tu m’as assuré que tu ne tuerais pas les Apaches.

— Nous ne les tuerons pas, c’est entendu.

— Et ils seront libres ?

— Soit. Tangua tient toujours sa parole.

---

[4] Grande bouche.

[5] Loup de prairie.

— Alors je m’en vais chercher les prisonniers et couper leurs liens.
— Je le ferai moi-même quand le moment sera venu.
— Le moment est déjà venu puisque je suis vainqueur.
— Tu te trompes. Avons-nous fixé une heure ?
— Non, mais cela va de soi.
— Tais-toi, gronda Tangua. C’est moi qui déciderai de l’heure. Nous ne tuerons pas les Apaches, mais il se peut qu’ils meurent sans que cela soit de notre faute. Il se peut qu’ils meurent d’inanition avant que l’heure de leur libération ait sonné.
— Scélérat ! criai-je, en proie à la colère.
— Chien de blanc ! Encore un mot et...
Il ne put terminer sa phrase, effrayé sans doute par l’expression de mon visage. Enfin, il haussa les épaules et rejoignit ses guerriers.
Ce n’est qu’alors que je quittai mon cercle et m’approchai de Sam. Celui-ci n’avait rien pu comprendre de ma conversation avec le chef, tant les Indiens faisaient de tapage. Il me saisit dans ses bras et cria d’une voix pleine d’admiration :
— Dieu vous protège, mon ami, Dieu vous protège ! Vous revenez de l’antichambre de la mort. Quel gaillard ! Non, mais quel gaillard ! Il n’a jamais vu de buffle et il trouve le moyen de tuer le chef du troupeau ! Il n’a jamais vu d’ours gris et il abat d’un coup de couteau le grizzli le plus redoutable ! Il n’a jamais vu de mustang et capture ma Mary ! Et le voilà qui triomphe, sans une égratignure, de l’assassin rouge le plus dangereux. Je vous félicite de tout mon cœur. Vous avez vraiment de la chance. Et vous avez obtenu ce que vous désiriez : la liberté et la vie des prisonniers Apaches.
— Malheureusement non. Le chef Kiowa est un fourbe. Il refuse de tenir sa parole.
— Je m’en étais douté. Que vous a-t-il dit ?
Je répétai les paroles de Tangua, et Sam, mis en colère, se précipita immédiatement vers le parjure pour lui demander des explications. Pendant ce temps, je m’habillai et repris mes armes. Quelques minutes plus tard, Sam revint encore plus exaspéré et déclara :
— Cette fripouille voudrait, en effet, se dérober à ses obligations. Mais je crois, si je ne m’abuse, que ça lui coûtera cher Hihihihihi ! Je trouverai bien un moyen de le faire chanter à ma manière. A propos, que pensez-vous de tout cela ?
— De quoi ?
— De ce combat au couteau ?
— Je pense que vous ne devez pas être trop mécontent de moi.
— Ce n’est pas de cela que je parle. Mais, n’est-ce pas, si je ne m’abuse, jusqu’ici, vous n’aviez jamais encore tué personne ?
— Non, jamais.
— Eh bien ! quelle impression cela vous fait-il ? C’est cela que je voudrais savoir.
— Hmm ! A vrai dire, ce n’est pas une sensation très agréable. Je n’ai pas envie de recommencer. Je sens quelque chose en moi, comme des remords de conscience.
— II ne faudrait pas que vous vous fassiez du mauvais sang. Dans ces parages, il peut vous arriver presque tous les jours d’être obligé de supprimer quelqu’un pour sauver votre peau. Et dans ce cas... Tonnerre de Dieu !... L’occasion ne s’est pas fait attendre, cria-t-il. Voilà les Apaches qui reviennent. Qu’est-ce que nous allons voir comme sang ! La danse commence, messieurs !
De l’endroit où étaient gardés les prisonniers, on entendit monter le cri de guerre strident de la tribu des Apaches.
— Hiiiiii !
Contrairement à toutes nos prévisions, Intchou-Tchouna et Winnetou étaient déjà de retour avec le gros de la tribu. Ayant compris la situation, Tangua s’écria :
— L’ennemi a attaqué nos frères ! Allons leur porter secours !
Il voulut se précipiter vers les buissons, mais Sam l’arrêta :
— Reste là où tu es. Tu crois que les Apaches sont assez sots pour n’attaquer que tes gardes sans chercher à savoir où vous êtes ? Prépare-toi plutôt à te défendre et...
Il ne put achever, car le cri terrifiant des Apaches retentit tout près de lui. Sous le couvert des buissons, les Indiens nous avaient presque cernés. Tout à coup, nous les vîmes surgir des fourrés

environnants et foncer dans notre direction. Les Kiowas tirèrent une salve sans pouvoir interrompre leur course. Le moment suivant, les assaillants étaient déjà arrivés près de nous.

Un combat effroyable commença. L'ingénieur en chef et les trois prospecteurs, qui se défendaient à coups de revolver, furent immédiatement abattus. Ce fut pour moi un terrible spectacle. J'essayai de crier aux Apaches que nous étions leurs amis, mais en vain. Ils nous attaquèrent à coups de couteau et de tomahawk. Bon gré, mal gré, il fallut nous défendre. Nous en fîmes tomber quelques-uns à coups de crosse, de sorte que nous réussîmes à faire reculer les assaillants.

Je jetai un coup d'œil circulaire. Tous les Kiowas étaient entourés d'Apaches et se défendaient comme de beaux diables. Pourtant, l'issue de la bataille ne pouvait plus faire de doute. Sam s'en rendit compte sur-le-champ et nous cria :

— Gagnez le fourré en vitesse !

Je me dirigeai, en effet, vers le fourré ; mais, avant que j'aie pu l'atteindre, je vis Intchou-Tchouna en surgir.

— Le voleur de terre ! s'exclama-t-il en me voyant, et il m'attaqua avec la crosse de son fusil incrustée d'argent.

Je lui criai que je n'étais pas un ennemi, mais cela ne fit qu'accentuer sa colère. Il ne me restait qu'à me défendre. Je jetai mon « tueur d'ours », échappai à son coup, le saisis à la gorge et, d'un geste rapide, le frappai à la tempe. Il poussa un cri rauque et s'affala.

— Intchou-Tchouna, le chef des Apaches ! J'aurai son scalpe, cria une voix derrière moi.

Je me retournai et vis Tangua qui venait de surgir de je ne sais où, un couteau à la main.

Je saisis son bras et lui dit d'un ton péremptoire :

— A bas les pattes ! C'est moi qui l'ai vaincu et non pas toi.

— Tais-toi, chien galeux, hurla-t-il. Je ne te parle pas. Le scalpe d'Intchou-Tchouna est à moi. Lâche mon bras, sinon...

Et, d'un geste rapide, il me blessa au poignet gauche. Je me jetai sur lui et réussis à le terrasser. Puis, je me penchai sur Intchou-Tchouna. Le sang de ma blessure tombait sur son visage. A ce moment, j'entendis un bruit derrière moi et m'écartai instinctivement. Ce mouvement me sauva la vie, car un coup terrible destiné à ma tête s'abattit sur mon épaule. C'était Winnetou qui, voyant le visage ensanglanté de son père, le croyait déjà mort.

II jeta son fusil, sortit son couteau et se précipita sur moi. Je me trouvais en bien mauvaise posture. Le coup de crosse avait paralysé mon bras gauche déjà affaibli par sa blessure et entravait la liberté de mes mouvements. J'aurais voulu expliquer la situation à Winnetou, mais je n'en avais pas le temps. Son couteau m'aurait transpercé le cœur si je n'avais pas fait, au moment opportun, un bond de côté. Ainsi, le couteau glissa sur la fameuse boîte à sardines contenant mes papiers et, en remontant, me traversa la mâchoire et la langue. L'instant d'après, je vis l'Indien brandir de nouveau son couteau pour m'achever. L'instinct de conservation décupla alors mes forces et je parvins à saisir sa main avec une telle violence que la douleur lui fit lâcher son arme. Puis, d'un geste brusque, je le jetai par terre. II tomba le visage contre le sol. Sans perdre une minute, j'appuyai mon genou sur ses épaules.

Une lutte farouche s'engagea aussitôt entre nous. Winnetou était souple comme un serpent et puissant comme un fauve. Jamais auparavant il n'avait été vaincu, et il ne devait plus l'être par la suite. J'aurais pu alors lui expliquer en deux mots la situation, mais le sang m'étouffai ! et je ne pus émettre que des sons inarticulés. Winnetou bandait tous ses muscles ; pourtant il ne put échapper à mon étreinte. Je serrai violemment sa gorge jusqu'à ce que sa respiration s'arrêtât. Cependant je ne voulais pas l'étrangler. Je lâchai donc prise et il en profita aussitôt pour redresser la tête. Je lui assenai alors deux ou trois coups de poing qui l'étourdirent. Je l'avais vaincu, lui, l'invincible !

Je respirai profondément. Ma bouche était pleine de sang et je dus la garder ouverte pour ne pas être étouffé. Mes blessures du menton et de la langue saignaient abondamment. Je tentais de me redresser quand, tout à coup, j'entendis un cri d'Indien. Au même instant, un coup violent s'abattit sur ma tête, et je perdis immédiatement connaissance...

Je tombai, inanimé, entre les mains des Apaches.

UNE JOURNEE DE PRINTEMPS

Lorsque je repris mes esprits, la soirée était déjà avancée. Au premier moment, je crus encore dormir. J’avais la sensation d’être couché dans le lit d’un moulin à eau dont mon corps entravait la roue. De plus en plus la meule pesait sur moi et semblait vouloir bientôt m’écraser. Chacun de mes membres me faisait terriblement mal, surtout ma tête et mon épaule. Ma tête bourdonnait encore sous l’effet du coup de crosse que j’avais reçu et une douleur aiguë m’élançait l’épaule, là où Winnetou m’avait frappé. Le sang dégouttait de ma blessure et ma bouche en était pleine. Je manquai même d’étouffer. Tout à coup, j’entendis un gémissement affreux, suivi de râles rauques, et je revins complètement à moi... C’est moi-même qui avais poussé ce gémissement et ces râles.

— Grâce à Dieu, le voilà qui bouge !

Je reconnus la voix de Sam.

— Il ouvre les yeux, il vit ! cria Parker, joyeux.

Oui, je venais d’ouvrir les yeux. Cependant le spectacle qui s’offrait à ma vue n’était guère réconfortant. Nous étions toujours à l’endroit où la bataille s’était déroulée. Autour des feux, plusieurs centaines d’Apaches étaient rassemblés. Ils étaient peut-être cinq cents et beaucoup parmi eux étaient blessés. Alignés dans l’herbe gisaient inertes deux rangs de guerriers Indiens, Apaches et Kiowas. Je pus compter quatorze cadavres d’Apaches et une trentaine de Kiowas. Ceux qui n’étaient pas morts ou grièvement blessés parmi ces derniers étaient attachés aux arbres. Je reconnus parmi eux leur grand chef Tangua. L’ingénieur en chef et les trois prospecteurs avaient disparu ; ils avaient été tués dans la lutte contre les assaillants.

Non loin de moi, je pus voir un homme pieds et poings liés, dont le corps était enroulé en cercle selon une méthode de torture en faveur sous l’inquisition. C’était Rattler, que les Apaches avaient épargné pour mieux lui faire expier le meurtre de Klekih-Petra ; quant à ses compagnons, ils avaient tous péri dans la bataille. Rattler se tordait de douleur et gémissait si fort que, malgré toute sa cruauté, j’eus pitié de lui.

J’avais les poings et les pieds liés, comme Parker et comme Stone, qui étaient allongés à ma gauche. A ma droite, se trouvait Sam, les jambes attachées, la main droite maintenue en arrière, et dont seule la main gauche avait été laissée libre.

— Rendons grâce au ciel de votre retour dans ce monde, dit mon bon vieux Sam en me caressant le visage avec sa main libre. Qui donc vous a arrangé de la sorte ?

Je ne pouvais répondre que par des paroles courtes et saccadées à voix si basse que Sam avait toutes les peines du monde à me comprendre.

— Intchou-Tchouna... m’a attaqué... Winnetou m’a blessé au menton et... à la langue... Coup de crosse... à l’épaule... et à la tête. Je ne sais qui...

Le reste s’étouffa dans un flot de sang. Je gisais dans une véritable mare.

— Diable, qui l’aurait cru ? s’écria-t-il... J’ai tâché d’expliquer à Intchou-Tchouna que j’étais un ami des Apaches et que nous avions l’intention de les libérer, lui et son fils. Mais il m’a ri au nez ; pourtant, grâce à Winnetou, on a coupé les liens de ma main gauche afin que je puisse vous venir en aide. C’est lui d’ailleurs qui vous a pansé, sans cela vous ne vous seriez réveillé que dans l’autre monde, si je ne m’abuse. Vos blessures sont-elles profondes ?

— Ma... langue... transpercée... bégayai-je.

— Tonnerre ! Ça alors, ça n’est pas commode ! Je préférerais que ce soit moi, car un vieil ours de mon espèce s’en tire plus facilement qu’un quelconque *greenhorn* qui n’a jamais vu d’autre sang que celui des boudins ! Dommage qu’on ne puisse pas vous panser la blessure de la langue. Enfin, je vais bien trouver le moyen de...

Je n’en entendis pas davantage ; je perdis de nouveau connaissance.

Lorsque je revins à moi, je sentis que je ne reposais plus sur le sol. J’entendis un galop de cheval et j’ouvris les yeux. J’étais couché sur la fourrure du grizzli que j’avais tué, tendue en guise de hamac entre deux chevaux. Ma bouche était enflée et pleine de sang caillé. J’aurais voulu cracher, mais j’en étais incapable.

En proie à une soif torturante, je tentai de réclamer de l'eau, mais je ne pus émettre un son. L'instant d'après, j'étais à nouveau évanoui.

Je soutenais une lutte interminable avec des Indiens, puis j'étais attaqué par les ours et les buffles. Je chevauchais dans une steppe immense et aride, je planais au-dessus d'une mer infinie... Parfois, de loin, de très loin, me parvenait la voix de Sam. De temps à autre, je sentais se poser sur moi des yeux au regard velouté : c'était Winnetou. Puis j'étais mort, mis en bière et enterré. J'entendais les mottes de terre rouler sur mon cercueil.

... Je restai enfermé dans ce cercueil pendant très longtemps. Enfin le couvercle s'ouvrit, se leva lentement et disparut. Je vis la voûte aveuglante du ciel sans nuage. Les quatre parois de ma tombe s'étaient évanouies. Je portai la main à mon front et...

— Il ressuscite, il ressuscite, il revient de chez les morts ! s'écria Sam.

Je tournai légèrement la tête.

— Vous avez vu, il a porté sa main à sa tête et maintenant il vient de tourner les yeux ! cria encore le petit vieux.

Il se pencha sur moi. Son visage rayonnait au milieu de la broussaille de poils qui le couvrait. Je voulus répondre, mais je n'y parvins pas, tant ma langue était lourde. Je me contentai donc de faire un signe de tête.

— Vous entendez ce que je dis ? continua Sam.

J'acquiesçai de la tête.

— Venez par ici, les gars !

Le visage barbu disparut et à sa place surgirent bientôt ceux de Stone et de Parker. Des larmes de joie brillaient dans les yeux de ces braves garçons.

— Vous n'avez pas soif ou faim ? demanda Sam. Savez-vous combien de temps vous êtes resté sans rien prendre ?

Je secouai faiblement la tête.

— Eh bien ! cela fait trois semaines entières ! Vous avez eu une fièvre de cheval, puis une attaque de tétanos. Les Apaches voulaient déjà vous enterrer, mais je me refusais à admettre que vous étiez mort et je les ai tant et si bien suppliés que Winnetou a parlé lui-même à son père et que celui-ci a donné ordre de ne vous enterrer que quand votre corps commencerait à se décomposer.

Tout à coup, j'entendis des pas. Une main puissante s'empara de mon bras et je reconnus la voix de Winnetou.

— Vous ne vous trompiez pas, Sam Hawkens. Old Shatterhand a vraiment repris ses esprits ?

— Mais oui, mais oui. Nous l'avions bien vu tous les trois. Il a même répondu à nos questions et a hoché plusieurs fois la tête.

— Alors, c'est vraiment un miracle. Mais peut-être aurait-il mieux valu pour lui qu'il ne se réveillât pas. Il n'est revenu à la vie que pour connaître une nouvelle mort. Il sera attaché avec vous au poteau de torture.

— Mais il est l'ami des Apaches !

— Ta langue est mensongère. Tu ne me dis tout cela que pour échapper au poteau. Nous savons que vous êtes pour nous des ennemis plus perfides que les Kiowas eux-mêmes.

— Je regrette que Old Shatterhand se soit de nouveau évanoui, dit Sam. S'il possédait ses esprits et s'il pouvait parler, il t'expliquerait que j'ai dit la vérité.

— Oui, parce que c'est un menteur comme toi. Les Visages-Pâles sont tous des menteurs. Je n'en ai connu qu'un seul dont le cœur abritait la vérité, c'était Klekih-Petra. Cet Old Shatterhand a failli tromper ma confiance. J'avais admiré son courage et sa force. Son regard semblait sincère et je croyais l'aimer. Mais j'ai appris ensuite que c'était un voleur de terre comme les autres. Pourquoi le Grand Esprit a-t-il donné tant de force à un homme dans la poitrine duquel bat un cœur mensonger ?

Jusque-là tous mes efforts pour soulever mes paupières étaient restés vains, mais, en entendant Winnetou proférer ce sévère jugement, je parvins à ouvrir les yeux et je le vis près de moi.

— Tiens, le voilà qui ouvre les yeux, cria Sam.

Winnetou se retourna, plongea son regard dans le mien, puis me demanda :

— Peux-tu parler ?

Je secouai négativement la tête.

— Tu souffres ?

Même réponse.

— Eh bien ! sois donc sincère. Quand on revient de la mort, on ne ment pas. Est-il vrai que vous quatre, vous vouliez nous sauver, comme Sam le prétend ?

Je fis à deux reprises un signe affirmatif de la tête.

Il eut un geste dédaigneux de la main et cria, en proie à une évidente nervosité :

— Mensonges, encore des mensonges ! Tu mens devant la tombe. Si tu m'avais avoué la vérité, si ton âme n'était pas irrémédiablement vile, j'aurais encore supplié mon père Intchou-Tchouna de te laisser en vie. Mais tu n'es pas digne de ma confiance et tu périras. Nous allons te soigner afin que tu sois bien portant et fort pour supporter longtemps les tortures qui t'attendent.

Je ne pus garder plus longtemps les yeux ouverts, mes paupières retombèrent malgré moi. Oh ! si j'avais pu parler !

Mais Sam insistait.

— Nous avons pourtant prouvé d'une manière indiscutable que nous étions de votre côté ! Les Kiowas voulaient torturer vos guerriers et Old Shatterhand a accepté de lutter avec Metan-Akwa pour le sauver. Il a risqué sa vie pour vous et maintenant, vous voulez, en remerciement, le mettre au poteau de torture !

— Vous n'avez rien prouvé et toutes vos paroles ne sont que des mensonges.

— Mais Tangua lui-même te dirait...

— Tangua a juré par le Grand Esprit que c'est le contraire qui est vrai. C'est lui que je crois et non pas vous. Je te répète ce que j'ai déjà dit à Old Shatterhand. Si vous aviez tout avoué, je serais intervenu en votre faveur auprès de mon père. Mais, comme vous ne l'avez pas fait, vous allez partager le sort de Rattler.

Il parlait sur un ton passionné que je ne devais entendre chez lui que rarement par la suite. Notre sort lui tenait évidemment plus à cœur qu'il n'aurait voulu le montrer.

— Jusqu'ici vous avez joui d'une plus grande liberté que les autres prisonniers, dit-il. Mais vous n'êtes pas dignes d'indulgence et désormais vous serez soumis au même régime qu'eux. Le blessé n'a plus besoin de vous. Suivez-moi, je vous indiquerai l'endroit que vous ne devrez plus quitter.

— Nous sommes en ton pouvoir et il ne nous reste qu'à t'obéir. Mais quand pourrons-nous revoir Old Shatterhand ?

— Le jour de votre mort.

— Pas avant ?

— Non.

— Alors permets-nous au moins de prendre congé de lui avant de le quitter.

Sam me serra affectueusement la main, puis je sentis la broussaille de sa barbe s'approcher de mon visage. Il m'embrassa. Enfin mes camarades s'éloignèrent avec Winnetou et je restai seul un moment. Ensuite des Apaches vinrent me chercher et me transportèrent je ne sais où, car j'étais de nouveau retombé dans ma torpeur.

Lorsque je repris conscience, je me trouvais entre quatre murs de pierre. La porte de la pièce était grande ouverte et la lumière pénétrait à profusion. J'étais couché sur des peaux de grizzlis et couvert d'une très jolie couverture indienne. Dans un coin, près de l'entrée, se tenaient deux femmes qui étaient à la fois mes gardes et mes infirmières. La vieille était laide comme une sorcière, ainsi que la plupart des squaws d'un certain âge. C'est là la conséquence d'une vie de travail sans répit, car les femmes sont astreintes chez les Indiens aux besognes les plus pénibles, alors que les hommes ne vivent que pour la chasse et passent le reste du temps à ne rien faire. Mais la plus jeune de mes gardes était belle, très belle. Habillée à l'européenne, elle aurait sûrement fait sensation dans n'importe quel salon. Contrairement aux autres femmes indiennes qui aiment se parer de perles de verroterie et de médailles de pacotille, elle ne portait aucun bijou. Ses nattes épaisses et lourdes, d'un noir bleu à reflet, lui tombaient jusqu'aux genoux. Ses cheveux me rappelaient ceux de Winnetou, avec qui elle avait d'ailleurs un air de parenté indiscutable. Comme lui, elle avait de sombres yeux de velours abrités sous une épaisse rangée de cils noirs. L'ovale délicat de son visage n'était pas gâté par ces pommettes saillantes, si communes chez les Indiens.

Son nez fin donnait à son profil un air plus grec que peau-rouge. Elle devait avoir dix-huit ans et j'aurais parié que c'était la sœur de Winnetou.

Je me dressai sur mon séant. Oui, je me redressai ! Je n'éprouvai même pas une difficulté trop grande à y parvenir.

La vieille s'aperçut la première de mon geste et, me désignant à sa compagne, s'écria :

— Uff ! Aguan into-hinta !

Uff ! était une exclamation de surprise et aguan inta-hinta voulait dire : « Il est éveillé. » La jeune fille abandonna son ouvrage.

— elle était en train de broder une ceinture, — se leva et s'approcha de moi.

— Tiens, tu ne dors plus, me dit-elle dans un anglais fort correct qui me surprit. As-tu besoin de quelque chose ?

— Oui, et même de plusieurs choses, dis-je avec effort.

Que j'étais heureux d'entendre de nouveau le son de ma propre voix ! Évidemment elle avait une sonorité étrangère. Je parlais sur un ton étouffé et sifflant, mais enfin je parlais, alors que pendant trois semaines je n'avais pu prononcer une parole.

— Parle plus bas ou fais-toi comprendre par signes, me dit-elle. Nso-Tsi [6] voit que tu souffres quand tu parles.

— Tu t'appelles Nso-Tsi ? demandai-je.

— Mais oui.

— Eh bien ! rends grâce à celui qui t'a donné ce nom. Tu es belle comme une journée de printemps, embaumée par le parfum des premières fleurs.

La jeune fille rougit légèrement et me demanda :

— Mais que désires-tu donc ?

— Dis-moi d'abord qui m'a confié à toi.

— Winnetou, mon frère.

— J'aurais deviné que tu étais sa sœur, car tes traits ressemblent beaucoup à ceux du jeune guerrier.

— Tu as voulu le tuer.

C'était à moitié un reproche, à moitié une question. Elle me fixait d'un air interrogateur comme si elle avait voulu lire dans mon âme.

— Je ne voulais pas le tuer, répondis-je sincèrement.

Le regard sombre de la jeune fille plongea dans le mien, puis elle dit :

— Il ne te croit pas et comme je suis sa sœur... Ta blessure te fait-elle encore souffrir ?

— Pas maintenant.

— Peux-tu déjà avaler quelque chose ?

— Je vais essayer. Pourrais-tu me donner un peu d'eau ?

— Bien volontiers, je vais t'en apporter.

Elle sortit en compagnie de la vieille et je restai là, seul, à réfléchir. Comment était-ce possible ? Winnetou me considérait comme un ennemi et pourtant il m'avait confié aux soins de sa sœur.

Bientôt les deux femmes revinrent. La plus jeune portait à la main une cruche d'argile brune comme les Indiens en fabriquent, pleine d'eau fraîche. Mais Nso-Tsi me croyait encore trop faible pour boire tout seul et elle porta elle-même la cruche à mes lèvres. J'avalai le liquide avec beaucoup de peine et ressentis une douleur atroce, mais il fallait que je réapprisse à boire. A petites gorgées, je vidai toute la cruche.

Cette eau rafraîchissante me fit un bien immense. Nso-Tsi s'en aperçut, car elle me dit :

Cela va mieux, n'est-ce pas ? Tu es sans doute bien faible. Tu as besoin de nourriture. Veux-tu te laver un peu la figure ?

— Je ne sais pas si j'en aurai la force.

— Essaye toujours.

La vieille squaw m'apporta une écorce de citrouille pleine d'eau. Nso-Tsi la posa près de ma couche, puis me donna une serviette de raphia. J'essayai de me laver, mais j'étais encore trop

---

[6] Journée de printemps. *Note du Webmaster : dans l'édition allemande son nom s'écrit Nscho-tschi.*

faible. La jeune Indienne trempa alors la serviette dans l'eau et en frotta la figure de celui qu'elle croyait l'ennemi mortel de son frère.

Cependant, je jetai un coup d'œil dans l'eau et j'eus un recul effrayé. J'avais vu s'y refléter une véritable tête de mort.

— C'est un miracle si je vis encore ! m'écriai-je.

— Mais oui, Winnetou l'a dit. Le Grand Esprit t'a doué d'un organisme extraordinairement robuste, car un autre n'aurait pas supporté blessé comme tu l'étais, un voyage de cinq jours pour venir jusqu'ici.

Un voyage de cinq jours ? Où sommes-nous donc ?

— Dans notre pueblo [7], au bord du Rio Pecos.

— Et que sont devenus les Kiowas prisonniers ?

— Ils sont là, eux aussi. En réalité, on aurait dû les tuer ; une autre tribu n'aurait pas manqué de les torturer jusqu'à la mort, mais nous sommes des disciples de Klekih-Petra et nous répugnons à la violence. Si les Kiowas nous paient une rançon, nous les laisserons retourner chez eux.

— Et où sont mes trois camarades ?

— Dans un cachot, où ils sont enchaînés. Mais, rassure-toi, ils ne manqueront de rien, car celui qui doit mourir sur le poteau de torture doit être fort pour supporter longtemps les souffrances avant de rendre le dernier soupir.

— Alors, vous êtes décidés à les faire mourir ?

— Mais oui.

— Moi aussi, sans doute ?

— Toi aussi.

Sa voix n'exprimait pas le moindre regret. Cette belle jeune fille était-elle insensible au point de n'être nullement touchée par les tortures les plus cruelles infligées à des êtres humains ?

— Winnetou viendra-t-il ici ? demandai-je pour changer de conversation.

— Non, il ne viendra pas.

— Pourtant je voudrais lui parler.

— Je pourrais peut-être lui transmettre ce que tu as à lui dire.

— Non, merci. Si Winnetou est trop fier pour m'adresser la parole, je suis trop fier, moi aussi, pour lui déléguer un messager.

— Tu ne le reverras que le jour de ta mort... Et maintenant nous partons. Si tu as besoin de quelque chose, appelle-nous.

Elle me donna un petit sifflet d'argile et sortit.

Inutile d'ajouter que ma conversation avec Nso-Tsi ne s'était pas poursuivie avec autant de facilité que je la rapporte ici. Je parlais très lentement, arrêté à chaque instant par la douleur. Cet entretien m'avait fatigué à tel point que je m'endormis dès que la jeune fille fut sortie de la chambre.

Lorsque, quelques heures plus tard, je me réveillai, je mourais de soif et de faim. Je portai le sifflet à ma bouche et aussitôt la vieille s'encadra dans l'ouverture de la porte. Par des signes, je lui fis comprendre que je voulais me restaurer, après quoi elle disparut. Bientôt Nso-Tsi arriva avec un plat d'argile contenant de la bouillie de maïs et une sorte de cuiller. Elle s'agenouilla près de mon lit et me donna à manger comme à un petit enfant.

A chaque cuillerée j'avais envie de pousser un cri de douleur. Pourtant je parvins à me dominer, mais malgré moi les larmes me jaillissaient des yeux. Nso-Tsi se rendit compte que je luttais désespérément contre la douleur et, lorsque j'eus fini la dernière cuillerée, elle me dit :

— Tu es si faible que tu ne peux pas te tenir debout et pourtant tu es courageux comme un héros. Quel dommage que tu ne sois pas né Apache au lieu d'être un Visage Pâle menteur !

— Je ne mens jamais, tu t'en rendras compte un jour.

— Je voudrais bien te croire, mais je n'ai connu qu'un Visage Pâle qui ait toujours dit vrai : Klekih-Petra. Son corps était difforme, mais il avait l'esprit clair comme le jour et son cœur était bon. Vous l'avez tué sans qu'il vous ait fait du mal et vous allez expier ce crime en mourant à votre tour. Vous serez enterrés en même temps que lui.

[7] Enceinte fortifiée des Indiens.

— Comment ? Il n’est pas encore enterré ?

— Son corps repose dans un cercueil où l’air ne peut entrer. Tu le verras d’ailleurs peu avant ta mort.

Après ces paroles de consolation, elle partit. A vrai dire, aussi menaçantes qu’elles fussent, ces perspectives ne me firent pas peur. N’avais-je pas une preuve irréfutable de noire sollicitude pour les Apaches : la mèche de cheveux de Winnetou que j’avais coupée lorsque je l’avais fait évader.

Mais L’avais-je réellement ? Ne me l’avait-on pas dérobée ? Un frisson me parcourut en songeant à cette éventualité. Jusque-là je ne m’étais môme pas demandé si j’avais été fouillé par les Indiens.

Les vêtements avec lesquels j’avais été fait prisonnier se trouvaient près de moi. J’étendis la main et pus les atteindre. D’un geste fébrile, je fouillai mes poches et je ne fus pas peu surpris de constater que rien ne me manquait, exception faite de mes armes. Je sortis ma boite à sardines : elle contenait toujours mes notes et aussi la mèche de Winnetou...

Vers le soir, Nso-Tsi revint m’apporter à boire et à manger. A ma grande joie, je m’aperçus que je pouvais déjà me nourrir seul sans avoir besoin de son aide.

Je profitai de sa présence pour lui demander comment il se faisait qu’on n’avait pas fouillé mes poches.

— C’est un ordre de Winnetou, dit-elle en haussant les épaules.

— Sais-tu pour quelles raisons ?

— Je l’ignore. Mais, à propos, je peux t’annoncer une bonne nouvelle.

— Vraiment ?

— J’ai voulu informer tes camarades que tu allais mieux et que bientôt tu serais en bonne santé. Celui qu’on appelle Sam Hawkens m’a demandé alors de te transmettre quelque chose qu’il avait confectionné pendant les trois semaines qu’il a passées à te soigner.

— Tiens, quoi donc ?

— J’ai demandé à Winnetou si je pouvais te l’apporter et il m’en a donné l’autorisation. Tu dois sans doute être un homme très fort et très courageux pour avoir osé attaquer au couteau le terrible grizzli. Sam Hawkens m’a tout raconté.

Elle me tendit un collier confectionné par Sam avec les dents et les ongles du grizzli et où se trouvaient même les deux bouts des oreilles de la bête.

— Comment est-il arrivé à faire cela ? demandai-je étonné. On lui avait donc laissé son couteau ?

— Non. Tu es le seul à qui on n’ait rien pris. C’est Winnetou qui lui a fourni les instruments nécessaires à la confection de ce collier. Mets cette parure, car tu n’as plus beaucoup de temps pour t’en réjouir.

Elle prit le collier de ma main et l’attacha à mon cou. Je ne devais jamais m’en séparer dans le *Wild West*.

— Ce n’était pas urgent de me l’apporter aujourd’hui, dis-je à la belle Indienne. J’espère vivre encore de longues années en excellente santé.

— Tu fais erreur. Tu n’as plus que très peu de temps à vivre.

— Je ne le crois pas. Vos guerriers ne me mettront pas à mort.

— Mais si, telle est la décision du Conseil des Anciens.

— Ils changeront bien de décision quand ils apprendront que j’ai toujours été l’ami des Apaches. Je saurai le prouver.

— Prouve-le donc si tu peux. Je serais heureuse d’apprendre que tu n'es pas un fourbe. Dis-moi tout pour que je puisse en faire part à mon frère.

— Qu’il vienne me trouver et je lui fournirai des preuves.

— Il ne viendra pas.

— Alors il ne saura rien. Je n’ai pas l’habitude de mendier l’amitié. Et non plus de me servir d’intermédiaire dans un cas pareil.

— Vous êtes des hommes rudes, vous autres, guerriers ! Je t’aurais volontiers apporté le pardon de Winnetou... Mais il ne te pardonnera pas.

— Je n’ai pas besoin de son pardon, car je n’ai rien fait qui demande à être pardonné. Et je suis sûr qu’un jour tu en conviendras toi-même.

Je prononçai ces paroles d’un ton si convaincu que Nso-Tsi ne protesta plus. Elle partit.

Je dormis profondément toute la nuit et, le lendemain matin, je me sentais déjà beaucoup mieux. On m’apporta six fois à manger, toujours de la bouillie de maïs. Le lendemain et le surlendemain, je fus soumis au même régime, jusqu’au jour où je pus manger enfin quelque chose de plus consistant.

Mon état général s’améliorait de jour en jour. Le squelette que j’étais commençait à se couvrir de chair et la plaie de ma blessure se cicatrisait peu à peu. Nso-Tsi continuait à être aussi pleine d’attention pour moi que le premier jour. Je ne tardai pas à m’apercevoir que, dans les moments où elle croyait que je ne la regardais pas, elle avait à mon adresse un regard compatissant, presque attendri. Visiblement, elle m’avait pris en pitié. Un jour, je lui demandai si je pouvais sortir de la pièce dont la porte restait toujours grande ouverte. Elle me répondit par la négative, disant que, jour et nuit, deux sentinelles étaient postées tout près de la tente afin d’empêcher toute tentative de fuite de ma part. Je ne devais qu’à ma faiblesse de ne pas être enchaîné et la jeune fille croyait que bientôt on me ligoterait comme mes camarades.

Ses propos me firent réfléchir. Sans doute, je pouvais me fier à la mèche de Winnetou, mais peut-être, après tout, n’aurais-je pas l’occasion de l’utiliser. Peut-être aussi ne produirait-elle pas l’effet que j’en escomptais. Je ne pourrais plus alors compter que sur moi-même, mais, pour cela, il faudrait avoir recouvré mes forces. Il était donc indispensable que je fasse un peu de gymnastique. Mais comment ?

Enfin je trouvai une solution. Je dis à Nso-Tsi que je n’étais pas habitué au siège beaucoup trop bas que constituaient les peaux d’ours et je lui demandai si je ne pourrais avoir des pierres pour m’asseoir. Elle transmit ma demande à Winnetou, qui me fit envoyer plusieurs gros blocs de pierre dont le plus gros pouvait peser une centaine de kilos. Toutes les fois qu’on me laissait seul, je me livrais à mes exercices. Bien entendu, je continuai à me montrer très faible devant mes infirmières, mais, quinze jours plus tard, j’étais déjà capable de soulever la pierre la plus pesante. Encore une semaine et je me trouvai en possession de toutes mes forces.

J’en étais déjà à ma sixième semaine de captivité parmi les Apaches, et les Kiowas étaient toujours prisonniers du pueblo. Il est vrai que les Apaches ne s’en inquiétaient guère. Plus les Kiowas restaient longtemps, et plus la rançon que devrait payer leur tribu serait élevée.

Enfin, par une belle matinée d’automne, Nso-Tsi, qui m’apportait mon repas, s’assit près de moi. Ce geste m’étonna, car, d’ordinaire, elle ne restait jamais ainsi dans ma prison. Son regard se posa doucement sur moi et enfin je vis deux larmes couler le long de ses joues.

— Tu pleures ? lui demandai-je. Que t’arrive-t-il ? Qu’est-ce qui te rend si triste ?

— C’est pour bientôt, dit-elle à voix basse. Pour aujourd’hui.

— Quoi donc ?

— Les Kiowas ont payé leur rançon et quittent aujourd’hui notre camp. Les messagers de leur tribu sont arrivés hier dans la soirée.

— Et c’est cela qui t’afflige ?

— Les Anciens ont décidé de fêter le départ des Kiowas en vous mettant à la torture.

Cette nouvelle, qui n’avait rien qui pût me surprendre, glaça pourtant le sang dans mes veines. Cependant je réussis à me maîtriser et j’avalai tranquillement mon petit déjeuner. Quand j’eus fini, je tendis le plat à la jeune Indienne. Celle-ci le prit, se leva et se dirigea vers la porte. Mais, sur le seuil, elle se retourna, revint sur ses pas, me tendit la main et me dit d’une voix étranglée par les larmes :

— C’est la dernière fois que je te parle. Que le Grand Esprit soit avec toi. Tu t’appelles Old Shatterhand et tu es un guerrier valeureux. Sois fort, même pendant la torture. Nso-Tsi déplore sincèrement ta mort, mais elle sera heureuse si aucune souffrance ne parvient à t’arracher un cri de douleur, ni même un gémissement. Je serais heureuse si tu mourais en héros comme tu as vécu.

Puis elle détourna la tête et sortit. J’allai jusqu’au seuil pour la regarder s’éloigner et, au même instant, deux fusils se braquèrent sur moi. Je ne pouvais songer à m’enfuir, d’autant plus que la région m’était totalement inconnue.

Ce que je venais d'apercevoir du seuil n'avait d'ailleurs rien de rassurant. Le pueblo était construit en gradins, de sorte qu'une terrasse précédait les habitations de chaque étage. Cependant, ces étages n'étaient pas reliés par des escaliers comme en Europe, mais par de simples échelles que l'on pouvait facilement retirer à l'approche de l'ennemi. Ainsi disposé, le pueblo constituait une sorte de citadelle à peu près inexpugnable, car, pour s'en emparer, l'assaillant aurait dû monter péniblement d'étage en étage à l'aide d'échelles mobiles sous le feu nourri des habitants merveilleusement abrités.

Ma prison se trouvait sur le huitième ou le neuvième gradin et je n'aurais pas eu la moindre possibilité d'atteindre le rez-de-chaussée, car chaque étage fourmillait d'Apaches. Je m'étendis donc sur mon lit et attendis.

Vers midi, j'entendis un bruit de pas qui s'approchait. C'était Winnetou, escorté de cinq guerriers. Je pris mon air le plus indifférent et restai étendu. Il me jeta un long regard scrutateur, puis me demanda :

— Old Shatterhand veut-il me dire s'il est maintenant tout à fait bien portant ?

— Pas tout à fait, répondis-je.

— Mais je vois que tu peux déjà parler.

— Oui.

— Et tu marches déjà bien ?

— Je crois.

— Sais-tu nager ?

— Oui, un peu.

— C'est bien, car tu auras à nager. Ma sœur t'a averti de ce que serait le jour où tu me reverrais ?

— Oui, elle m'a dit que ce serait le jour de ma mort.

— C'est juste. Eh bien ! ce jour est arrivé. Lève-toi, qu'on te ligote.

C'aurait été de la folie que de résister. Je me levai donc et tendis mes mains. Les Apaches me lièrent les mains et les jambes, de telle sorte que je pusse encore marcher, mais non m'enfuir. Puis ils me firent sortir sur la terrasse.

Une échelle conduisait à l'étage inférieur. Ce n'était pas, à vrai dire, une échelle ordinaire, mais un énorme tronc d'arbre dans lequel on avait taillé des échelons. Malgré mes liens, j'avançai assez agilement. Toutes les terrasses étaient couvertes de femmes et d'enfants qui me dévisageaient avec curiosité, mais sans manifester la moindre émotion. Ils descendirent à notre suite, et, quand nous arrivâmes au rez-de-chaussée, notre cortège se composait déjà de plusieurs centaines d'indiens.

Le pueblo des Apaches se trouvait dans une étroite vallée formée par un confluent du Rio Pecos, qui se jetait tout près de là dans le fleuve. La forêt était coupée par une lagune de sable, large d'environ cinq cents mètres s'étendant de chaque côté de l'eau. Cela faisait une énorme tache jaune au milieu de cette vallée verte et fertile. Aucune végétation ne poussait sur ce sable, sauf un gros cèdre qui se dressait non loin de la berge du fleuve.

Sur la rive où nous nous trouvions régnait un intense trafic. Je revis tout d'abord notre chariot à bœufs que les Apaches avaient emporté comme butin. Au-delà de la lagune de terre, j'aperçus un grand troupeau de chevaux qui, ainsi que je l'appris par la suite, constituait la rançon des Kiowas. Je vis également Intchou-Tchouna entouré de quelques guerriers d'élite, en conversation avec Tangua qui avait déjà été relâché. Je jetai un coup d'œil sur la foule grouillante et pus évaluer à environ six cents le nombre des guerriers ainsi réunis.

Nous nous dirigeâmes vers le chariot et, lorsque nous fûmes arrivés à proximité, j'aperçus Sam, Stone et Parker attachés chacun à un poteau. Près de Sam, un quatrième poteau m'attendait. Tout autour, de grands tas de feuilles sèches avaient été amoncelés nous devions être brûlés après avoir été soumis à la torture.

Mes trois compagnons avaient bonne mine, mais leur visage ne reflétait pas précisément l'insouciance.

— Bonjour, mon ami, me dit Sam pendant qu'on achevait de m'attacher au poteau. Nous voilà enfin tous réunis ! C'est une opération désagréable, oui, très désagréable, que nous allons subir là, et nous ne la supporterons pas aisément, si je ne m'abuse. La torture et la mort sont choses

extrêmement préjudiciables à la santé et je ne connais pas beaucoup de gaillards qui aient pu facilement y survivre. D'ailleurs, pour que le traitement soit plus efficace, les copains ont l'intention de nous brûler vifs... A part cela, comment ça va-t-il ?

— Très bien, merci.

— Ça se voit. Vous avez une mine splendide. Comment se porte votre blessure ?

— Je ne la sens plus guère. Je parle sans difficulté, comme vous pouvez vous en rendre compte. J'ai toujours la bouche et la langue un peu enflées, mais cela passera vite.

— Je n'en doute pas. Cela passera même si vite qu'il n'en restera rien, sinon une pincée de cendre.

— C'est possible. Pourtant, je n'ai pas encore perdu tout espoir. Et même j'ai comme un pressentiment que ce soir, à la fin de cette journée critique, nous serons comme des coqs en pâte.

— A quoi faites-vous au juste allusion ? Vous dites cela sur un drôle de ton. Auriez-vous trouvé la bonne idée que, moi, je cherche vainement depuis six semaines ?

— Je crois.

— Tiens, tiens ! Et quand cette idée lumineuse vous est-elle donc venue ?

— Le soir où Winnetou a réussi à se sauver.

— De plus en plus étrange. Et peut-on savoir en quoi consiste cette idée ?

— En une mèche de cheveux.

— J'avoue que cela me dépasse. Une de vos bonnes amies vous aurait-elle donné une mèche porte-bonheur ? Et c'est avec cela que vous pensez payer aux Apaches la rançon de votre scalpe ?

— Pas du tout. Il s'agit d'une mèche de cheveux d'homme.

Sam me regarda comme s'il doutait de ma raison, puis il secoua la tête et dit :

— Mon cher ami, vous déraillez. Il me semble que votre blessure vous a dérangé quelque chose dans la tête.

— Pourtant j'ai de bonnes raisons de croire que je serai libre avant qu'on m'ait mis à la torture.

— Tiens. Et quelles sont ces raisons ?

— Il paraît que j'aurai à nager.

— Nager ? fit Sam en me lançant ce regard que les psychiatres doivent avoir pour les déments.

— Oui, je dois nager et ne pourrais guère le faire ainsi attaché à un poteau. Il faudra donc bien qu'on me délie.

— Qui vous a dit qu'il vous faudrait nager ?

— Winnetou.

— Tonnerre de Dieu ! Évidemment cela change. II paraîtrait donc que nous aurons à lutter pour conserver notre vie. Bien sûr, en ce cas, c'est une chance de salut.

— Nous en sortirons.

— N'allez pas si vite en besogne. Nous serons en tout cas soumis à une épreuve bougrement difficile. Mais cela ne sera pas la première fois que des Blancs auront pu se sauver ainsi. A propos, savez-vous nager ?

— Mais oui.

— Et vous nagez bien ?

— Je crois que je n'ai pas à craindre de me faire battre par les Indiens sur ce terrain-là.

— Pourtant ces gaillards nagent comme des poissons. Vous vous vantez.

— Ma foi non ! Je nage et bien, depuis mon enfance. Si on me donne la chance de me sauver à la nage, je suis persuadé que je m'en tirerai.

— Je vous le souhaite sincèrement, mon cher. En tout cas, moi aussi, j'aime mieux mourir en combattant qu'être grillé à petit feu.

Personne ne nous empêchait de nous entretenir. Winnetou se trouvait loin de nous en conversation avec son père et Tangua. Ils paraissaient se désintéresser complètement de notre sort, cependant que les autres Apaches se disposaient en cercle autour de nos poteaux.

Au premier rang, se trouvaient les enfants, derrière se tenaient les femmes et les jeunes filles, parmi lesquelles je reconnus Nso-Tsi, dont les yeux me suivaient obstinément. Venaient ensuite les adolescents, puis les guerriers.

Lorsque le cercle fut formé, Intchou-Tchouna, en compagnie de Winnetou et de Tangua, s'approcha de nous et dit d'une voix forte :

— Frères et sœurs rouges, guerriers Apaches et Kiowas, écoutez mes paroles !

Il se recueillit une minute et, voyant que toute l'assistance était suspendue à ses lèvres, il continua :

— Les Visages Pâles sont ennemis des guerriers rouges. On n'en voit que très peu qui ressentent pour nous un sentiment d'amitié. Le plus noble parmi ceux-là arriva un jour dans la tribu des Apaches dont il devint l'ami, le maître et le guide. Voilà pourquoi nous lui donnâmes le nom de Klekih-Petra, le Père Blanc. Mes frères le connaissaient tous et l'aimaient comme lui nous aimait. Est-ce que je dis vrai ?

— Howgh ! crièrent en chœur les Apaches.

Le grand chef continua :

— Klekih-Petra nous avait parlé du Grand Esprit des Visages Pâles qui ordonnait aux guerriers rouges et blancs de s'aimer. Les Visages Pâles se conforment-ils à la volonté de leur Grand Esprit ? Est-ce en amis qu'ils viennent vers nous ? Non ! Que mes frères confirment si je dis vrai.

— Howgh ! fut à nouveau la réponse.

— Ils sont venus uniquement pour voler ce qui est à nous et pour nous exterminer. Ils y réussissent parce qu'ils sont les plus forts. Dans les steppes, au bord de l'eau où, autrefois, paissaient les buffles et les mustangs, ils bâtissent de grandes cités qui déversent sur nous toutes sortes de maux. Dans la savane, dont jadis les chasseurs rouges étaient les maîtres, le cheval de feu à l'haleine brûlante traîne derrière lui d'immenses chariots qui nous amènent des ennemis. Nous avons rencontré des Visages Pâles dans la forêt et nous sommes entrés en conversation avec eux. Nous leur avons expliqué que cette terre était à nous et non pas à eux. Ils ont dû reconnaître que nous avions raison. Mais lorsque nous les avons invités à partir et à renoncer à amener dans nos pâturages leurs chevaux de feu, ils ont refusé de nous écouter et ils ont tué Klekih-Petra, que tous les Apaches aimaient et vénéraient. Mes frères me diront si j'ai dit vrai.

— Howgh ! cria la foule.

— Nous avons ramené le cadavre de notre maître vénéré et nous l'avons gardé ici pour le jour de la vengeance. Or ce jour est arrivé. Nous allons enterrer aujourd'hui Klekih-Petra, et avec lui son assassin. Nous avons fait prisonniers quatre autres Blancs, compagnons de ce misérable. Ils prétendent qu'ils ne sont pas nos ennemis. Nous voulons être plus justes qu'eux et nous allons les interroger avant de décider de leur sort. Mes frères y consentent-ils ?

— Howgh !

Ayant fini de parler, Intchou-Tchouna se retira à l'écart avec Winnetou, Tangua et quelques autres dignitaires, et tous commencèrent à discuter à voix basse. Tout en s'entretenant, ils nous regardèrent à plusieurs reprises. L'expression d'Intchou-Tchouna et de Winnetou devenait de plus en plus sombre et les gestes du chef Kiowa nous indiquaient nettement qu'il était en train de nous calomnier. Quels mensonges n'inventerait-il pas pour nous faire périr ? Enfin nos juges s'approchèrent de nous et, d'une voix sonore, Intchou-Tchouna nous dit :

— Vous avez entendu mes paroles. Répondez maintenant à mes questions. Avez-vous, oui ou non, appartenu au groupe des Visages Pâles venus pour tracer la route du cheval de feu ?

— Oui, mais aucun de nous n'a rien tracé, répondit Sam. Ils nous avaient tout simplement engagés pour les protéger. En ce qui concerne mon ami Old Shatterhand...

— Tais-toi, interrompit le chef, et réponds à mes questions, nous n'avons que faire de tes bavardages ! Si tu parles plus qu'il ne faut, je te ferai fouetter jusqu'au sang. Et maintenant réponds par oui ou par non si tu as appartenu à ce groupe de Visages Pâles.

— Oui, répondit Sam.

— Alors vous valez encore moins qu'eux. Celui qui protège des voleurs et des assassins mérite un double châtiment. Rattler était-il votre camarade ?

— Sans doute, mais nous n'avons jamais été amis et...

— Tais-toi, chien, cria Intchou-Tchouna. Contente-toi de répondre à mes questions. Connais-tu la loi de la Savane ?

— Oui.

— Sais-tu comment on punit le voleur de chevaux ?

— Par la mort.

— C'est bien. Or quel est le plus précieux, de quelques chevaux ou de la magnifique réserve de chasse des Apaches qui s'étend autour de nous ?

Sam ne répondit pas.

— Parle, misérable, sans quoi je vais te faire rompre les os.

Le courageux petit Sam se rebiffa.

— Fais ce que tu veux. Tu n'obligeras pas Sam à parler quand il ne le veut pas.

J'intervins :

— Parlez, Sam, je vous en prie, c'est préférable.

— Eh bien ! réponds, qu'est-ce qui est le plus précieux, les chevaux ou la terre ?

— La terre.

— Donc un voleur de terre mérite encore davantage la mort qu'un voleur de chevaux. De plus, vous étiez les camarades de l'assassin de Klekih-Petra. Cela aggrave encore votre cas. Mais ce n'est pas tout. C'est vous qui nous avez fait tomber entre les mains des Kiowas.

— Ce n'est pas tout à fait exact.

— Tu mens.

— Non, je ne mens pas et je te prie de réfléchir une minute. Nous autres...

— Tais-toi. Je veux des réponses courtes et non des discours. C'est en vain que, tel le blaireau, tu cherches à nous égarer par tes détours. Donc, je dis : vous nous avez tendu un piège. Qui d'entre vous l'a dressé ?

— C'est moi.

— Pour une fois tu as dit vrai. Or plusieurs d'entre nous ont été blessés au cours de l'attaque et nous avons même perdu quelques vaillants guerriers. C'est vous qui en êtes responsables et votre crime doit recevoir son châtiment.

— Nous avons pensé...

— Silence. Le Grand Esprit nous a envoyé un sauveur inconnu qui nous a fait évader mon fils et moi. Nous avons pu rapidement rejoindre nos guerriers, revenir sur nos pas et vaincre nos ennemis. De nouveau nous avons perdu beaucoup de guerriers et nombre d'entre nous ont été blessés. Seule votre mort peut expier tous ces crimes. Vous n'avez à attendre aucune pitié...

— Ce n'est pas la pitié, c'est la justice, que je réclame, cria Sam en l'interrompant. J'ai toujours été...

— Vas-tu te taire, chien ? hurla Intchou-Tchouna. Tu réclames la justice ? Eh bien ! soit, je vais t'opposer un témoin impartial. Je demande donc à Tangua, chef des Kiowas, si ces Visages Pâles ont jamais été nos amis ?

— Non, répondit le Kiowa, avec une joie maligne dans le regard.

— Ont-ils jamais voulu nous épargner ?

— Au contraire. Ils cherchaient à nous exciter contre vous et nous ont enjoints de vous exterminer aussi rapidement que possible.

Ce mensonge me mit dans une telle colère que je ne pus me contenir. J'éclatai :

— Tu viens de dire un mensonge si abject que, si j'avais une main libre, je t'écraserais comme une punaise !

— Chien galeux, hurla Tangua. Je vais l'abattre !

Il leva le poing, mais je lui criai :

— Frappe donc si tu n'as pas honte d'attaquer un homme réduit à l'impuissance ! On parle ici d'interrogatoire et de justice. Est-ce là un interrogatoire et est-ce là la justice, alors qu'on ne nous laisse même pas nous expliquer. Intchou-Tchouna nous menace du supplice si nous disons autre chose que ce qu'il veut entendre. C'est une façon inadmissible de rendre la justice, car les réponses que nous lui fournissons ainsi ne peuvent qu'aggraver notre cas. Nous ne voulons pas d'une parodie de justice. Commencez plutôt immédiatement à nous torturer. Vous ne nous entendrez pas pousser un seul cri de douleur.

— Uff ! uff ! s'exclama une fraîche voix féminine.

C'était la sœur de Winnetou.

— Uff ! uff ! criait-on maintenant tout autour de nous.

Le courage remplit toujours l'Indien de respect, même s'il se manifeste chez ses ennemis. Je pus continuer sans être interrompu :

— Lorsque je vis pour la première fois Intchou-Tchouna et Winnetou, mon cœur me dit que j'avais devant moi des hommes braves et courageux que je pourrais un jour aimer comme des frères. Je me trompais. Ils ne valent pas mieux que les autres, car ils se fient aux paroles d'un menteur et refusent d'entendre la vérité.

— Chien, tu me traites de menteur, hurla Tangua. Je vais te broyer les os.

Il saisit son arme par le canon et m'aurait, en effet, assommé d'un coup de crosse si Winnetou n'avait pas arrêté son bras.

— Que le chef des Kiowas se calme, dit-il. Old Shatterhand a prononcé des paroles très audacieuses, mais il n'a pas entièrement tort. Intchou-Tchouna, mon père, chef suprême des Apaches, voudra bien lui permettre d'exposer ce qu'il a à dire.

Tangua se mordit les lèvres, Intchou-Tchouna s'approcha de moi et me dit :

— Old Shatterhand est comme l'épervier qui essaie encore de blesser son adversaire même quand il est pris au piège. N'as-tu pas terrassé deux fois Winnetou ? Ne m'as-tu pas terrassé moi-même ?

— L'ai-je fait de bon cœur ? Ne m'y avez-vous pas forcé ?

— Forcé ? demanda-t-il, étonné.

— Oui, forcé. Mais demandez à vos guerriers qui nous ont assaillis si nous avons tué un seul d'entre eux lorsque rien ne nous aurait été plus facile. Tu t'es jeté sur moi sans vouloir écouter mes paroles. J'étais bien obligé de me défendre. J'aurais pu te transpercer le cœur d'un coup de couteau ou te brûler la cervelle, mais je n'ai fait que t'étourdir, car je voulais te ménager. C'est alors que survint Tangua, chef des Kiowas, qui voulait te prendre ton scalpe. Je m'y opposai, je me battis avec lui et je le terrassai à son tour. A ce moment...

— Ce chien de Blanc ment comme s'il avait cent langues, hurla Tangua.

— Ment-il réellement ? demanda Winnetou.

— Bien sûr. J'espère que mon frère rouge Winnetou ne met pas en doute la véracité de mes paroles.

— Lorsque j'arrivai sur les lieux, dit Winnetou, tu étais étendu immobile sur le sol et mon père aussi Ce fait s'accorde avec les dires de Old Shatterhand. Que celui-ci continue son récit.

— J'ai donc terrassé Tangua pour sauver Intchou-Tchouna. C'est à ce moment qu'est arrivé Winnetou. Il m'a frappé avec la crosse de son fusil, mais, au lieu de m'atteindre à la tête, son coup a glissé sur mon épaule. Ensuite nous luttâmes et Winnetou me blessa au menton et à la langue. Je n'ai donc pas pu lui parler, sans cela je lui aurais dit que j'étais son ami. J'étais blessé, mon bras droit était paralysé et pourtant je l'ai vaincu. Il est tombé devant moi sur le sol, aux côtés d'Intchou-Tchouna. J'aurais pu les tuer tous les deux. Est-ce que je l'ai fait ?

— Tu l'aurais fait, répondit Intchou-Tchouna, si un guerrier Apache n'était pas arrivé et ne t'avait pas frappé par derrière.

— Je ne l'aurais pas fait, protestai-je, mais Tangua me coupa la parole.

— Il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que tu dis. Ce n'est pas moi, c'est Old Shatterhand qui voulait scalper Intchou-Tchouna. Moi, je tentais de l'en empêcher quand je fus frappé par son poing qui est sans doute habité par le Mauvais Esprit, car personne ne peut lui résister.

Je me tournai de nouveau vers le chef Kiowa et lui dis d'une voix menaçante ;

— Oui, personne ne peut, en effet, résister à mon poing ; mais si j'y ai recours, c'est uniquement parce que je ne veux pas répandre le sang. En tout cas, la prochaine fois que je lutterai contre toi, ce n'est pas mon poing que j'emploierai, mais mes armes, et tu ne t'en tireras pas avec un simple évanouissement. Tiens-le-toi pour dit.

— Tu as la folie de croire que tu pourras encore lutter avec moi ? dit Tangua en partant d'un rire ironique. Tu vas être brûlé et tes cendres seront dispersées au vent !

— N'y compte pas. Je serai libre plus tôt que tu ne le crois et nous nous trouverons encore face à face.

— C'est bien, je souhaite que tes paroles se réalisent. Je ne demande qu'à lutter avec toi, car je sais que je t'écraserai.

Puis, d’une démarche digne, Tangua s’approcha d’Intchou-Tchouna et de Winnetou, qui s’entretenaient à voix basse avec quelques illustres guerriers Apaches. En gesticulant, il chercha à leur expliquer quelque chose. Bientôt, ce conseil de guerre prit fin. Les guerriers qui y avaient participé regagnèrent leur place et Intchou-Tchouna annonça à voix haute :

— Écoutez, guerriers Apaches et Kiowas, ce que nous avons décidé au sujet de ces quatre Visages Pâles. Le Conseil des Anciens avait déjà prononcé sa sentence : ils seraient jetés à l’eau, où ils devraient lutter les uns contre les autres et, finalement, leurs cadavres seraient brûlés. Mais le plus jeune d’entre eux, Old Shatterhand, a prononcé des paroles qui contiennent quelque chose de la sagesse des vieillards. Sans doute, ils mériteraient la mort, mais il nous semble maintenant que ce ne sont pas d’aussi grands scélérats que nous l’avions cru. C’est pourquoi nous venons de réviser notre jugement et nous voulons que ce soit le Grand Esprit qui décide en fin de compte.

Il fit une courte pause, afin de tendre encore davantage l’attention de l’assistance. Enfin il reprit :

— Il nous apparaît que c’est le nommé Old Shatterhand qui est le plus noble de ces Blancs. Que le sort de ses camarades soit donc remis entre ses mains. Il sera opposé au plus noble d’entre les Apaches, à moi, Intchou-Tchouna, leur chef.

— Diable, diable, Intchou-Tchouna et vous, dit Sam en proie à une grande excitation.

— Uff ! uff ! uff ! criaient les Indiens de toutes parts.

— En effet, reprit le chef, la réputation d’Intchou-Tchouna et de Winnetou est ternie par le fait qu’ils ont été terrassés par le poing d’un Visage Pâle. Le souvenir même de cette honte doit être effacé. L’un de nous devra triompher de Old Shatterhand. Et comme je suis le chef, Winnetou doit me céder le pas.

Il se tut à nouveau.

— Vous pouvez vous féliciter, mon ami, me glissa Sam rapidement. Au moins votre mort sera plus rapide que la nôtre. Dans les combats de ce genre, les Peaux-Rouges s’arrangent, en effet, toujours pour que ce soit le Blanc qui morde la poussière. Les très rares exceptions ne font que confirmer la règle. Enfin, écoutons la suite de cette comédie.

Intchou-Tchouna continuait :

— Nous allons défaire les liens de Old Shatterhand et il devra traverser le fleuve à la nage, mais nous ne lui donnerons pas d’armes. Je le suivrai, muni de mon seul tomahawk. S’il parvient sur l’autre rive et peut atteindre le cèdre que vous voyez, il aura la vie sauve et il sera libre ainsi que ses compagnons. Mais, si je réussis à le tuer avant qu’il ait pu atteindre l’arbre, ses trois amis mourront avec lui. Sans doute nous renoncerons à les brûler et même à les torturer, mais ils seront fusillés. Que les guerriers Apaches et Kiowas me disent s’ils m’ont bien compris.

— Howgh ! fut la réponse.

On peut imaginer notre excitation. Sam, Stone et Parker ne se tenaient plus d’impatience. Sam eut le temps de me glisser à voix basse :

— Ces gaillards sont diablement rusés. C’est vous qu’ils ont choisi sous prétexte que vous êtes le plus noble d’entre nous, mais moi j’ai bien compris que c’est parce que vous êtes un *greenhorn*. C’est moi qu’on aurait dû envoyer dans l'eau. Je leur aurais fait voir que Sam Hawkens vaut une naïade.

— Ne vous tourmentez pas, mon vieux Sam, répondis-je. Je ne crois pas que les Rouges aient fait un si mauvais choix. Je suis même persuadé que je vous sauverai tous plus facilement que vous n’auriez pu le faire.

— Vous êtes incorrigible. Sans doute comptez-vous encore sur vos poings.

— Vous l’avez dit.

— Et vous avez tout à fait tort. Il ne vous laissera pas approcher d’assez près.

— Cela dépend aussi de moi.

— Il saura bien vous en empêcher. J’espère que vous savez que le tomahawk n’est pas seulement une arme redoutable dans les corps à corps, mais que c’est aussi un projectile dangereux. Les Indiens sont si habiles à le lancer qu’ils sont capables de vous trancher l’articulation d’un doigt à cent pas de distance. Intchou-Tchouna n’a pas du tout l’intention de vous assommer, il vous décapitera de loin, et aucune force, aucune ruse ne pourra vous sauver.

— Mon cher Sam, je crois pour ma part que la ruse a souvent plus de chances que la force.

— Qu’est-ce que vous entendez par ruse ? Quant à moi, je me crois assez fin et pourtant je ne vois pas comment vous pourrez vous tirer par la ruse de ce mauvais pas. Que valent toutes les ruses du monde contre un tomahawk lancé d’une main sûre ?

— Vous verrez. En tout cas, retenez une chose : si je me noie, nous serons sauvés.

— Vous battez complètement la campagne ! Je ne savais pas que l’angoisse pouvait avoir de telles répercussions sur le cerveau.

— Ce n'est pas l'angoisse qui me travaille. Encore une fois, mettez-vous bien dans la tête que, si je me noie, vous n’aurez plus rien à craindre.

— Je pense bien... dit Sam, mais il ne put continuer, car les trois chefs étaient arrivés près de nous.

Intchou-Tchouna déclara :

— Nous allons ôter maintenant les liens de Old Shatterhand, mais il est inutile qu’il songe à se sauver. Plusieurs centaines de guerriers lui donneraient la chasse et il n’aurait aucune chance d’échapper.

— Je n’ai nullement l’intention de me sauver, répondis-je. A supposer même que je puisse le faire, ce serait honteux de ma part d’abandonner ainsi mes fidèles compagnons.

Les Peaux-Rouges me délièrent. Je m’étirai pour rétablir la circulation dans mes bras engourdis, puis je dis :

— C’est un grand honneur pour moi que d’avoir à me mesurer avec le chef des Apaches, malheureusement il ne tirera aucune gloire de ce combat.

— Et pourquoi donc ?

— Je crains de ne pas être un adversaire digne de lui à la nage. Sans doute il m’est déjà arrivé de me baigner dans de petits cours d’eau et de me maintenir pendant quelque temps à la surface. Malheureusement, ce fleuve me semble bien profond et bien large.

— Uff ! uff ! Je le regrette beaucoup. Winnetou et moi, nous sommes les meilleurs nageurs de la tribu. Quelle gloire tire un guerrier d’une victoire sur un tel novice ?

— De plus, tu es armé et moi pas. Je vais donc au-devant d’une mort certaine et mes amis ont déjà renoncé à tout espoir. Pourtant je voudrais avoir encore quelques précisions sur notre combat. Qui entrera le premier dans l’eau ?

— C’est toi.

— Et toi tu me suivras ?

— C’est cela.

— Et à partir de quel moment pourras-tu lancer sur moi ton tomahawk ?

— A partir du moment où cela me plaira, dit Intchou-Tchouna avec le sourire orgueilleux de l’artiste qui s’entretient avec un amateur.

— Tu pourras donc t’en servir déjà dans l’eau ?

— Mais oui.

Je simulai un grand abattement et continuai à le questionner d’un ton inquiet.

— Ainsi donc tu auras toutes les facilités pour me tuer. Mais moi, m’est-il seulement permis de te tuer ?

L’expression du visage du chef indiqua clairement qu’à aucun moment il n’avait envisagé cette éventualité. Comment aurais-je pu le tuer, moi, nageur inexpérimenté et ne disposant d’aucune arme ?

Pourtant il répondit :

— Bien entendu tu peux me tuer, car, moi vivant, tu n’atteindras pas le cèdre.

— Et si je te tue, les Apaches se vengeront-ils sur moi de ta mort ?

— Quelle question ! Si tu réussis à me tuer et à atteindre l’arbre, tu seras libre ainsi que tes compagnons et tu ne courras aucun danger. Et maintenant, en avant !

D’un air navré, je me débarrassai de ma veste et de mes bottes. Sam ne cessait de se lamenter près de moi.

— Ça va mal, mon ami, ça va mal. Si vous pouviez voir votre visage, vous seriez effrayé.

Je ne pouvais pas le rassurer, car les trois chefs indiens nous auraient entendus. Je pris donc un air encore plus pitoyable et d’une voix, à dessein tremblante, je balbutiai :

— Monsieur le chef, est-ce qu’on nous rendra ce qu’on nous a confisqué si nous avons la vie sauve ?

Il partit d’un rire méprisant, puis haussa les épaules.

— Bien sûr, on vous rendra tout.

— Nos chevaux et nos armes ?

Il éclata :

— Je t’ai déjà dit que oui. Serais-tu sourd par hasard ? Si tu te montres aussi lâche dans l’eau qu’en ce moment, je regrette de ne pas avoir choisi pour adversaire la plus vieille squaw de ma tribu.

Nous traversâmes le cercle des Apaches, qui s’ouvrit devant nous, et nous descendîmes jusqu’au fleuve. Je me rendais parfaitement compte du danger que je courais. J’aurais beau nager soit en ligne droite, soit en zigzag, je ne pourrais éviter le tomahawk du chef indien. Il ne me restait qu’une seule ressource : nager sous l’eau, ce à quoi, heureusement, j’étais infiniment plus adroit que Intchou-Tchouna ne pouvait s’en douter après mes paroles.

Arrivé près du fleuve, je jetai un rapide coup d’œil sur les lieux. A ma grande satisfaction, je constatai que l’endroit se prêtait à merveille à mon projet. A une centaine de mètres en amont, le fleuve faisait un coude un peu au-delà de l’endroit où la lagune de sable dont j’ai parlé rejoignait la forêt. Je savais que les Indiens, ne me voyant pas remonter à la surface, penseraient sûrement que j’avais été emporté par le courant et me chercheraient en aval. Pour leur échapper, il me fallait donc remonter le cours du fleuve aussi rapidement que possible. Évidemment, tôt ou tard, je devrais remonter à la surface pour emplir d’air mes poumons. Pour cette opération, je fixai mon choix sur un endroit situé un peu avant la bouche du fleuve, du côté de la rive où l’assistance était réunie et où se trouvaient des joncs en abondance ainsi que quelques troncs d’arbres charriés par le fleuve et qui étaient venus échouer là. Intchou-Tchouna se débarrassa à son tour de ses vêtements, ne conservant qu’une culotte indienne, et déposa ses armes, à l’exception de son tomahawk qu’il garda dans sa ceinture. Puis il me dit :

— Vas-y.

Je voudrais d’abord mesurer la profondeur de l’eau, fis-je timidement.

Il eut un sourire d’infini mépris, puis, se saisissant de sa lance, il la plongea dans le fleuve. Il ne put avec toute la longueur de l’arme en atteindre le fond. J’en fus ravi, mais je pris un air pleurnichard et me frictionnai les tempes et les bras comme si j’avais redouté une attaque d’apoplexie en pénétrant dans l’eau froide. Derrière moi, je perçus un murmure de mépris : j’avais atteint mon but. Sam me cria :

— Ne vous risquez pas, mon ami, pour l’amour de Dieu ! Cela me fait pitié de vous voir. Il vaut mieux être fusillés tout de suite et en finir.

Je fis volte-face et jetai un coup d’œil sur l’assistance. Le visage de Tangua exprimait une joie maligne, Winnetou avait une moue dédaigneuse, furieux sans doute d’avoir pris ma défense un instant auparavant. Quant à sa sœur, elle gardait les yeux baissés d’un air douloureux et ne voulait même plus me regarder.

— Es-tu prêt, oui ou non ? me cria Intchou-Tchouna. Qu’attends-tu pour entrer dans l'eau ?

— Alors, vraiment, c’est indispensable ? dis-je en gémissant. Ne pourrait-on pas choisir un autre moyen de combat ?

Intchou-Tchouna rugit comme un lion, cependant que de toutes parts les rires fusaient.

— Vas-y, et tout de suite, si tu ne veux pas que je t’assomme avec mon tomahawk.

Lentement, avec d’infinies précautions, je plongeai, dans l’eau, mes bras puis mes jambes, comme pour m’y habituer.

— Mais plonge donc, misérable poltron ! cria Intchou-Tchouna au comble de la fureur, et d’un violent coup de pied il me projeta dans le fleuve. C’était ce que j’attendais. J’ouvris mes bras, poussai un cri de détresse et disparus dans l’eau.

La comédie était finie. Je bandai toutes mes forces et, avec une vitesse dont je ne me serais pas cru capable, je remontai le fleuve sans m’éloigner de la rive. Quelques instants plus tard, j’entendis un clapotement. C’était Intchou-Tchouna qui venait de plonger à son tour.

En quelques secondes j’atteignis les troncs d’arbres et sortis timidement la tête jusqu’à la bouche. L’endroit était situé de telle sorte que je restai dissimulé aux yeux de l’assistance. Seul le

chef indien aurait pu m'apercevoir, mais il semblait me chercher en aval. Je fis encore quelques mètres et je me trouvai au milieu des joncs, où je respirai profondément. Je pus voir mon adversaire qui attendait ma réapparition, tel un requin guettant sa proie. Je pris une profonde respiration, pris mon élan pour la partie la plus importante de mon trajet, jusqu'à l'endroit où commençait la forêt

Là, je sortis de l'eau. A travers l'épais fourré, je pouvais avancer jusqu'à la bouche du fleuve, sans crainte d'être aperçu. Je m'élançai alors à nouveau dans l'eau et traversai, le fleuve.

Une fois sur l'autre rive, je descendis le fleuve jusqu'à l'endroit où la forêt finissait. De là, installé confortablement comme dans une loge, je vis quelques guerriers sauter à l'eau et explorer le fleuve avec leurs lances, à la recherche de mon cadavre. Tout le monde était persuadé que j'avais coulé. Je me demandai si Sam se rappelait ma prédiction : « Si je me noie, nous serons sauvés ».

Je ne me trouvais plus très loin du cèdre et, en courant un peu, j'aurais pu l'atteindre très facilement avant qu'Intchou-Tchouna ait pu m'en empêcher. Cependant je ne voulais pas devoir ma victoire à ma seule ruse. Je tenais à donner une leçon à Intchou-Tchouna en même temps qu'à gagner sa reconnaissance.

Le chef des Apaches était toujours dans l'eau, non loin de l'endroit où j'avais plongé et où il cherchait mon corps. Évidemment, il ne pouvait pas se douter que je me trouvais déjà sur l'autre rive. Je plongeai donc de nouveau, puis, en nageant sur le dos, de telle sorte que seul mon nez émergeait à la surface, je descendis sans être aperçu à la hauteur où mon adversaire me cherchait. Là je sortis et criai :

— Mon vieux Sam, nous avons gagné la partie !

A ce moment, les Indiens m'aperçurent et commencèrent un vacarme de tous les diables. Intchou-Tchouna m'aperçut et s'élança à la nage dans ma direction en fendant l'eau avec des brasses magnifiques. Je l'attendais sur le rivage.

— Courez, mais courez donc ! hurlait Sam. Dépêchez-vous de toucher le cèdre !

Évidemment, ce n'aurait été pour moi qu'un jeu d'enfant. Intchou-Ichouna aurait été impuissant à me barrer la route. Dans l'eau, il aurait pu m'arrêter avec son tomahawk, mais il ne pouvait tout de même pas le lancer du milieu du fleuve sur un homme qui se trouvait sur le rivage. Cependant j'attendis encore qu'il se rapprochât, désireux de le prendre au piège.

Lorsqu'il ne se trouva plus qu'à une quarantaine de mètres de moi, je commençai à courir dans la direction de l'arbre. Je parcourus la moitié de la distance, environ cent cinquante mètres, puis je m'arrêtai à nouveau : Intchou-Tchouna venait de mettre pied à terre. Il avait immédiatement compris qu'il n'avait plus aucune chance de m'atteindre. Tout au plus pourrait-il lancer sur moi son tomahawk. Il courut vers moi en le sortant de sa ceinture. Je l'attendis encore quelques secondes, jusqu'à ce qu'il se trouvât à une distance devenue dangereuse, puis je repris ma course dans la direction de l'arbre.

Tant que je l'attendais en face, je savais qu'il ne lancerait pas son arme. En effet, en voyant son geste, je pouvais très bien éviter le coup et m'emparer ensuite de l'arme. II avait donc tout intérêt à la garder pour tâcher de m'assommer dès qu'il m'aurait rejoint, mais je savais aussi que, si je me mettais à courir, il ne manquerait pas de me lancer son tomahawk, puisque de dos, je ne pouvais prévoir l'instant de son attaque. Je fis donc une vingtaine de pas en avant, puis, faisant brusquement volte-face, je l'attendis de pied ferme.

Mon plan s'avérait bon. Au moment même où je me retournai vers lui, Intchou-Tchouna avait déjà arrêté sa course et pris son élan pour lancer son arme. Il n'avait plus le temps de reculer. Le tomahawk fendit l'air. Je fis un immense bond sur le côté ; l'arme passa près de moi et s'enfonça dans le sable. C'est ce que je voulais. Je courus m'en saisir, puis, au lieu de me diriger vers le cèdre, j'allai, l'arme à la main, au-devant du chef des Apaches qui, aveuglé par la rage, fonçait sur moi.

— Arrête, Intchou-Tchouna, lui criai-je. Old Shatterhand n'est pas un lâche comme tu l'as cru. Reste où tu es. Sinon je te fends la tête avec ta propre arme.

Intchou-Tchouna s'arrêta une seconde et me cria :

— Chien, le Mauvais Esprit te protège.

— Tu te trompes encore une fois. C'est le bon Manitou qui est avec moi. Je te conseille donc...

Je ne pus achever, car, en proie à une fureur indescriptible, le chef des Apaches bondit sur moi, les ongles en avant. Il croyait déjà me saisir, mais je lui glissai entre les mains et, emporté par son élan, il trébucha. Je me jetai sur lui, et, maintenant ses bras contre le sol avec mes genoux, je lui saisis d'une main la gorge et de l'autre je brandis le tomahawk.

— Intchou-Tchouna, criai-je, vas-tu demander grâce ?

— Non, jamais !

— Alors je vais te fendre le crâne.

— Tue-moi, chien, dit-il en haletant et en essayant de se dégager.

— Non, je ne te tuerai pas, lui dis-je. Tu vivras. Mais tu me forces maintenant à te mettre hors d'état de nuire.

Je le frappai à la tête avec le dos de la hache. Il poussa un râle, eut un sursaut et s'évanouit.

A la vue de mon geste, les Peaux-Rouges assemblés sur l'autre rive poussèrent des clameurs indescriptibles. Sans y prendre garde, je ligotai en un clin d'œil Intchou-Tchouna avec ma ceinture, le chargeai sur mon épaule et le portai en courant jusqu'au cèdre que je devais atteindre selon notre convention. Arrivé là, je déposai à terre le chef indien et retournai dans la direction du fleuve, que fendaient déjà de nombreux guerriers Apaches, parmi lesquels Winnetou. Arrivé sur la berge, je leur criai :

— Arrêtez ! Votre chef n'est pas mort. Mais, si vous approchez, je le tue. Je désire parler seul à seul avec Winnetou.

Celui-ci se redressa dans l'eau et donna l'ordre à ses guerriers de se retirer. Ils regagnèrent l'autre rive et, quelques secondes plus tard, Winnetou se trouvait à côté de moi.

— Tu as bien fait de renvoyer tes guerriers, lui dis-je, sans quoi ton père ne serait plus en vie.

— Il me semble pourtant que tu l'as déjà achevé.

— Pas du tout. Je l'ai tout simplement étourdi, car il refusait de se rendre.

— Pourtant tu aurais pu l'achever. Il était à ta merci.

— Je n'aime pas les tueries inutiles et surtout je ne voudrais pas tuer le père de Winnetou. Voici son arme. Décide toi-même si j'ai vaincu et si vous devez tenir votre parole.

Winnetou prit le tomahawk que je lui tendais et me regarda longuement. L'expression dure de son visage s'adoucit peu à peu jusqu'à laisser percer une certaine admiration. Enfin il me dit :

— Quel homme es-tu, Old Shatterhand ? Qui pourrait te comprendre ?

— Tu me comprendras un jour.

— Tu me donnes le tomahawk, l'unique arme dont tu disposes, te mettant ainsi à ma merci, alors que tu ne sais même pas encore si nous allons tenir notre parole.

— Pshaw ! Je ne crains rien. Il me reste toujours mes jambes et mon poing, et d'ailleurs je sais que Winnetou est un noble guerrier qui ne faillira jamais à sa parole.

Le jeune Apache me tendit la main et dit, le regard brillant :

— Tu as raison. Tu es libre ainsi que tes camarades, à l'exception de celui que vous appelez Rattler. Tu as eu confiance en moi, puissé-je, moi aussi, avoir confiance en toi ?

— Bientôt tu ne douteras plus de moi. Mais, d'abord, revenons à ton père.

— C'est cela. Il faut que je l'examine, car là où frappe le poing de Old Shatterhand, la mort n'est pas loin, même si le jeune guerrier n'a pas l'intention de la provoquer.

Nous allâmes jusqu'au cèdre et détachâmes les liens du chef. Winnetou l'examina et me dit :

— Il est bien en vie, mais il ne va pas reprendre tout de suite connaissance et, après, il aura un sérieux mal de tête. Je vais regagner rapidement l'autre rive et j'enverrai des guerriers le chercher. Mon frère Old Shatterhand veut-il m'accompagner ?

C'était la première fois qu'il me nommait ainsi. Que de fois je devais encore l'entendre par la suite prononcer ce nom, toujours avec le même accent de fidèle sincérité !

Nous retournâmes au fleuve, que nous traversâmes rapidement à la nage. Les Apaches nous regardaient stupéfaits, ahuris, tant par notre soudaine amitié, que par l'aisance avec laquelle je fendais l'eau. Ils s'étaient donc trompés sur mon compte quand ils se moquaient de ma couardise et de ma maladresse ! Lorsque nous eûmes gagné la rive, Winnetou me prit la main et la leva :

— Old Shatterhand a triomphé. Il est libre, lui et ses trois compagnons.

— Uff ! uff ! uff ! criaient les Apaches.

Nous nous dirigeâmes vers les prisonniers et, chemin faisant, Winnetou me passa son couteau.

— Tu mérites bien la joie de couper leurs liens toi-même, dit-il.

A peine mes trois camarades furent-ils libérés qu'ils m'entourèrent en poussant des cris enthousiastes et me serrèrent si fortement dans leurs bras que je faillis être étouffé. Sam, le cynique Sam, m'embrassait avec une joie d'enfant et, cependant que des larmes coulaient de ses yeux et se perdaient dans la broussaille de sa barbe, il ne cessait de répéter :

— Si j'oublie ce que je vous dois, mon ami, que je sois dévoré tout entier par le premier grizzli que je rencontre ! Comment avez-vous pu réussir ce tour de force ? Vous avez disparu tout de suite dans l'eau et tout le monde a cru que vous étiez noyé.

— Ne vous avais-je pas dit que, si je me noyais, nous serions sauvés ?

— Old Shatterhand a dit cela ? demanda Winnetou. Alors sa frayeur n'était qu'une feinte ?

Je fis un signe affirmatif de la tête.

— Mon frère est non seulement aussi fort que l'ours, mais aussi rusé que le renard de la prairie. Son ennemi fera bien de se tenir sur ses gardes.

— Mais Winnetou n'est plus mon ennemi, je l'espère.

— Non, il l'a été, mais il ne l'est plus.

— Alors ce n'est plus Tangua, le menteur, mais moi que tu crois ?

Il posa sur moi un regard interrogateur, puis, en me tendant la main, il répondit :

— Tes yeux expriment la bonté et ton visage dit que tu es honnête. Je le crois.

J'avais enfilé des vêtements et je sortis alors de ma poche la boîte à sardines.

— Mon frère Winnetou a deviné la vérité. Je vais le lui prouver. Reconnaît-il ceci ?

Je lui tendis la mèche de cheveux que je venais de prendre dans la boîte. Il poussa un cri de stupeur.

— Intchou-Tchouna a dit tout à l'heure que les Kiowas vous avaient attachés à un arbre, mais que le Grand Esprit vous avait envoyé un sauveur invisible, invisible pour les Kiowas. Ce sauveur n'a plus à se cacher désormais. Es-tu maintenant convaincu que je n'ai jamais été ton ennemi ?

— Ainsi donc, c'est toi qui as coupé nos liens ? C'est donc à toi que nous devons notre liberté et notre vie ? dit Winnetou de plus en plus étonné.

Il me prit la main et me conduisit vers sa sœur, qui ne nous avait pas quittés des yeux.

— Regarde, Nso-Tsi, ce courageux guerrier, dit-il, c'est lui qui nous a sauvés sans que nous le sachions, mon père et moi, quand les Kiowas nous avaient attachés aux arbres. Remercie-le.

Ce disant, Winnetou me serra sur sa poitrine et m'embrassa. Nso-Tsi me tendit la main en disant simplement :

— Pardonne-moi.

Au lieu de me remercier, elle s'excusait. J'en compris très bien la raison. Dans son for intérieur elle avait été injuste envers moi, alors que, elle qui m'avait soigné, aurait dû me connaître mieux que les autres. Maintenant il lui semblait plus important de réparer l'injustice qu'elle avait commise à mon égard que de me remercier.

Je lui serrai la main et répondis :

— Nso-Tsi se souvient-elle de mes paroles ? Elle voit maintenant que j'avais raison. Veut-elle avoir désormais confiance en Old Shatterhand ?

— Je croirai mon frère blanc.

Tangua se tenait tout près de nous. Sa colère transparaissait sur son visage. Je voulais absolument lui donner une leçon. J'allai à lui et dis :

— Tangua, chef des Kiowas, est-il un menteur ou dit-il la vérité ?

— Old Shatterhand devrait savoir que je dis avant tout la vérité, grogna-t-il maussade.

— Très bien. Ainsi donc, tu as également l'habitude de tenir ta parole.

— Oui.

— Tu fais bien, car celui qui ne tient pas sa parole est méprisé de tous. Te souviens-tu encore de ce que tu m'as dit ?

— Quand ?

— Tout à l'heure, quand j'étais encore attaché au poteau.

— J'ai dit bien des choses.

— C’est juste, mais je vais te rafraîchir un peu la mémoire. Tu voulais me broyer les os ou quelque chose dans ce genre.

Cette évocation ne parut pas l’enchanter. Il fronça les sourcils d’un air méfiant.

— Je ne me souviens pas exactement de mes paroles. Old Shatterhand m’a sans doute mal compris.

— Non, Winnetou était présent, il t’a très bien entendu, et il pourrait en témoigner.

— Oui, j’étais en effet présent, dit Winnetou. Il est exact que le chef des Kiowas a prononcé les paroles que mon frère lui reproche.

— Reconnais-tu maintenant avoir tenu de tels propos ? Tiendras-tu enfin ta parole ?

— Pshaw ! Je ne peux combattre que contre un chef.

— Eh bien ! je suis un chef.

— Prouve-le.

— Je te le prouverai en te pendant à cet arbre, si tu refuses de me donner satisfaction.

On ne peut imaginer insulte plus grave pour un Indien que la menace d’être pendu à un arbre. Tangua sortit aussitôt son couteau en poussant un rugissement.

— Chien, veux-tu que je t’ouvre le ventre ?

— Oui, tu pourras m’ouvrir le ventre, non point comme tu en as l’intention, mais dans un duel honnête. Homme contre homme, couteau contre couteau.

— Je vais réfléchir, dit Tangua soudain raisonnable. Je te ferai connaître ma réponse en temps voulu.

— Un guerrier courageux n’a pas besoin de réfléchir en pareil cas. Ou bien tu acceptes, ou bien tu avoues ta lâcheté.

II bomba fièrement le torse et s’écria :

— Tangua, un lâche ? Je percerai le cœur de celui qui osera le prétendre.

— Eh bien ! c’est moi qui ai cette audace, dit Winnetou sur un ton calme et fier. Tu es un lâche si tu ne tiens pas ta parole.

— Soit, je la tiendrai J’accepte le combat sur-le-champ. Je voudrais déjà voir jaillir le sang de ce chien galeux.

— C’est bien, dit Winnetou. Il ne nous reste qu’à choisir l’arme. Old Shatterhand, c’est à toi de décider.

— Uff ! Pourquoi à lui ? s’écria Tangua.

— Parce que c’est toi qui l’as insulté.

— Ce n’est pas juste. Lui aussi m’a insulté, et, par surcroît, je suis chef, alors que lui n’est rien.

— Old Shatterhand aussi est un chef. Ses actes l’ont prouvé.

— Il le prétend peut-être, mais il ne peut en fournir aucune preuve réelle. La vantardise ne tient pas lieu de preuve.

J’intervins pour mettre fin à cette discussion oiseuse.

— Je consens à ce que Tangua choisisse lui-même. Peu importe l’arme avec laquelle je le vaincrai.

— Tu ne vaincras pas, hurla-t-il hors de lui. Tu crois peut-être que je vais choisir un combat à coups de poing, où tu l’emportes sur tout le monde, ou le couteau qui t’a permis de triompher de Meta-Akwa, ou encore le tomahawk dont tu t’es si bien servi contre Intchou-Tchouna ?

— Eh bien ! que choisis-tu ?

— Le fusil. Nous tirerons l’un sur l’autre et ma balle te traversera le cœur.

— Soit, j’accepte. Mais mon frère Winnetou a-t-il entendu ce que Tangua vient d’avouer ?

— Je n’ai rien avoué, dit Tangua d’un air méprisant.

— Tu as avoué que j’ai combattu avec Meta-Akwa et que je l’ai tué. Or si j’ai lutté contre lui, c’était pour sauver les Apaches prisonniers du poteau de torture. J’avais donc raison en traitant Tangua de menteur.

— Menteur, moi ? hurla le chef Kiowa. Tu paieras ces paroles de ta vie ! Qu’on me donne mes armes ! Je vais réduire au silence ce chien qui aboie.

Il prit son arme et, pendant que Winnetou envoyait au pueblo un Apache pour chercher mes armes, il se détourna de nous d'un air digne. Lorsque mes armes furent arrivées, Winnetou s'adressa à moi :

— Mon frère blanc va nous dire la distance à laquelle les adversaires se placeront et décider combien de fois ils auront le droit de tirer l'un sur l'autre.

— Cela m'est indifférent, dis-je. Que celui qui a choisi l'arme en décide.

— Je l'ai déjà décidé, cria Tangua. Nous tirerons à deux cents pas de distance et jusqu'à ce que l'un de nous ne puisse plus se relever.

— C'est bien, dit Winnetou. Je veillerai à ce que tout se passe régulièrement. Je me tiendrai ici avec mon fusil et je contrôlerai si vous tirez bien à tour de rôle. Je logerai une balle dans la tête de celui qui tirera avant son tour. Mais qui commencera ?

— Moi, naturellement, dit Tangua.

Winnetou hocha la tête d'un air de réprobation, puis déclara :

— Tangua réclame pour lui tous les avantages. C'est Old Shatterhand qui tirera le premier.

— Non point, répondis-je. Qu'on fasse comme il veut. Il tirera le premier coup de fusil, ensuite ce sera mon tour, et tout sera fini.

— Pas du tout, cria Tangua, nous tirerons jusqu'à ce que l'un de nous soit mis hors de combat.

— C'est bien ce que je pense, mais ma première balle suffira.

— Insolent !

— Pshaw ! Tu mériterais que je te tue, mais je me contenterai de t'infliger une punition exemplaire : je te logerai une balle dans le genou droit. Et ce sera encore un châtiment bien trop doux pour tous tes crimes.

— Vous l'avez entendu ? s'écria Tangua en riant. Ce Visage Pâle que ses propres amis traitent de *greenhorn* veut bien me prédire qu'il me logera une balle dans le genou droit à deux cents pas de distance ! Moquez-vous de lui, guerriers, moquez-vous de lui !

Il jeta un regard sur l'assistance, mais personne ne broncha.

— Il vous fait peur, continua-t-il, mais moi il ne m'effraie pas. Allons vite, mesurons les deux cents pas.

Pendant qu'on mesurait la distance et que je chargeais mon arme, Sam vint me trouver.

— Alors vous avez vraiment l'intention de lui loger une balle dans le genou ? me demanda-t-il.

— Oui, ce sera une punition suffisante.

— Je ne crois pas. Il faut abattre sans pitié un fauve aussi dangereux, si je ne m'abuse. Tous nos malheurs et tout ce qui aurait pu encore nous arriver, c'est sa tentative pour voler les chevaux des Apaches qui en est la cause.

— Les Blancs qui l'y avaient encouragé sont tout aussi coupables que lui.

— C'est une question d'appréciation. En tout cas, Tangua, lui, ne visera pas votre genou, mais bien votre tête.

— Ou ma poitrine, cela ne fait pas de doute.

— Mais il ne vous atteindra pas. Les fusils de ces gaillards sont tout juste bons pour la ferraille.

Cependant, nos places étaient déjà désignées. Nous nous installâmes. J'étais calme comme d'habitude, mais Tangua déversait sur moi un flot d'injures intarissables. Enfin Winnetou, qui se trouvait un peu sur le côté, à égale distance de chacun de nous, perdit patience.

— Que le chef des Kiowas se taise ! ordonna-t-il. Je compte jusqu'à trois et il pourra tirer. Je préviens une dernière fois les adversaires que celui qui tirera en dehors de son tour recevra une balle dans la tête.

Les guerriers Apaches et Kiowas, en proie à une grande excitation, se rangèrent en deux demi-cercles autour de nous en laissant une large distance libre aux deux extrémités, là où les balles devaient passer. Un profond silence se fit.

— Que le chef des Kiowas commence, dit Winnetou. Un... deux... trois...

Au signal du jeune Apache, Tangua m'avait mis en joue. Il visa soigneusement et tira. La balle passa tout près de moi. L'assistance garda un silence absolu.

— Et maintenant, c'est le tour de Old Shatterhand, annonça Winnetou. Un... deux...

— Attends, criai-je. Moi je me suis présenté honnêtement de face devant lui, tandis que lui il se tourne de côté.

— Personne ne peut me forcer à me tenir d'une manière ou d'une autre, cria Tangua. Nous n'avons rien convenu à ce sujet.

— C'est juste, répondis-je. Eh bien ! que Tangua se tienne donc comme il veut. Je comprends pourquoi il se tourne de côté. Ainsi il offre une cible plus étroite et espère pouvoir s'en tirer plus facilement. Mais il se trompe, car ma balle ne rate jamais son but. Je pourrais tirer sans l'avertir, mais je veux un combat honnête. J'avais l'intention de lui loger une balle dans le genou droit. S'il se tient de côté, la balle transpercera fatalement ses deux genoux. J'ai parlé.

— Ce n'est pas en paroles que tu dois tirer, mais avec ton fusil, me cria mon adversaire d'un ton ironique, et il se plaça complètement de profil, de sorte que ses deux jambes ne formaient plus qu'une seule ligne.

— C'est le tour de Old Shatterhand, reprit Winnetou. Un... deux... trois...

La balle partit. Tangua poussa un rugissement terrible, laissa tomber son arme, battit l'air de ses bras, chancela et s'effondra sur le sol.

— Uff ! uff ! uff ! criait-on de toutes parts. Et tout le monde se précipita pour voir où il était blessé.

J'allai moi aussi vers lui. Les rangs des guerriers s'ouvrirent devant moi, respectueusement.

— Les deux genoux... les deux genoux, entendis-je répéter autour de moi.

Lorsque j'arrivai près du chef des Kiowas, je trouvai Winnetou penché sur lui en train d'examiner ses blessures. M'ayant aperçu, il me dit :

— La balle est entrée exactement comme mon frère blanc l'avait prédit. Les deux genoux du chef des Kiowas sont broyés. Jamais plus Tangua ne pourra quitter son village à cheval pour aller voler les troupeaux d'une autre tribu.

Lorsque le blessé m'aperçut, il déversa sur moi un nouveau flot d'injures violentes. Je lui lançai un coup d'œil qui le fit taire.

— Je t'ai averti, lui dis-je, mais tu n'as pas voulu m'écouter. Tant pis pour toi !

Il n'osait pas crier, car un Indien ne doit pas laisser voir qu'il souffre, aussi atroce que soit sa douleur, mais il se mordait les lèvres, et enfin il murmura d'un air sombre :

— Avec ma blessure je ne pourrai pas regagner ma tribu. Il va falloir que je reste chez les Apaches.

Winnetou secoua négativement la tête et lui dit d'un ton ferme :

— Tu vas rentrer chez toi, car nous n'avons pas de place ici pour les voleurs de chevaux et les assassins de nos guerriers. Old Shatterhand, blessé bien plus grièvement que toi, a dû pourtant supporter un long voyage. Que cette pensée te console. Si, demain matin, nous trouvons un seul Kiowa à proximité de notre pueblo, il subira le sort qui avait été réservé à ces Blancs. J'ai parlé. Howgh !

Il me prit le bras et m'entraîna. Lorsque nous fûmes sortis de la foule, nous vîmes Intchou-Tchouna en train de traverser le fleuve à la nage en compagnie des deux guerriers que Winnetou avait envoyés pour le chercher. Le jeune Indien alla jusqu'à la berge pour attendre son père et j'en profitai pour rejoindre mes amis. Sam, Stone et Parker m'accueillirent avec des manifestations de joie.

— Enfin, vous voilà, seigneur, dit Sam. Voulez-vous nous dire d'abord, car je n'y tiens plus de curiosité, quelle était cette mèche que vous avez montrée à Winnetou ?

— C'est une mèche que je lui avais coupée.

— Et quand donc ?

— Quand je les ai libérés, lui et son père.

— Diable ! C'est vraiment inouï... Vous, vous... c'est vous le *greenhorn*, qui avez coupé leurs liens ? Mais comment vous y êtes-vous pris ?

— Tout simplement à la manière d'un *greenhorn*.

— Ne dites pas de bêtises ! En tout cas, vous êtes un drôle de corps. Vous libérez les chefs indiens ; vous avez dans votre boîte à sardines la mèche miraculeuse qui peut nous rendre la liberté et vous n'en soufflez pas mot ! Ce n'est pas croyable. Et puis vos exploits d'aujourd'hui... Je n'ai

pas encore pu arriver à comprendre comment vous avez fait tout cela. On vous croit noyé pendant un quart d'heure et tout à coup on vous voit réapparaître sur l'eau...

Je lui racontai en quelques mots comment j'avais conçu mon projet. Lorsque j'eus fini, il s'écria :

— Vous êtes tout de même un drôle d'oiseau, si je ne m'abuse. Il faut que je vous félicite pour la façon dont vous vous en êtes tiré. Pour de la belle ouvrage, c'était de la belle ouvrage ! Mais il ne faut pas que les éloges vous montent à la tête et je sais que vous commettez en revanche des gaffes d'importance. Je serais bien étonné que vous puissiez devenir un jour un vrai chasseur du *Wild West*...

Il aurait encore continué sur ce ton pendant encore une demi-heure si, tout à coup, Winnetou n'était pas arrivé en compagnie d'Intchou-Tchouna. Le chef me fixa à son tour longuement dans les yeux comme avait fait son fils.

— Winnetou m'a tout raconté, dit-il enfin. Tu es libre et j'espère que tu nous pardonneras. Tu es un guerrier très courageux et très rusé à la fois, qui triomphera encore de nombreux ennemis. Celui qui fera de toi son ami est un sage. Veux-tu fumer avec nous le calumet de paix ?

— Volontiers. Je voudrais être votre ami et votre frère.

— Eh bien ! viens alors au pueblo avec moi et ma fille Nso-Tsi. Je veux t'offrir une habitation digne de mon vainqueur. Winnetou va rester avec les guerriers pour régler le départ des Kiowas.

En compagnie d'Intchou-Tchouna et de Nso-Tsi, je regagnai le pueblo d'où, quelques heures auparavant, on m'avait emmené vers la mort.

DANS LA CITÉ ROUGE

Ce n'est qu'en regagnant le pueblo que je pus admirer toute l'immensité majestueuse de cette construction colossale. Nous gravîmes lentement les échelles et arrivâmes au troisième étage. C'était là que semblaient se trouver les habitations les plus choisies. C'était là qu'habitait Intchou-Tchouna avec ses deux enfants et qu'on nous avait désigné à chacun une pièce, à Sam, à Dick, à Will et à moi.

Nso-Tsi me fit pénétrer dans une vaste pièce vide qu'elle eut vite fait de meubler. A l'aide de peaux, de fourrures, de couvertures, elle ne tarda pas à remplir ces quatre murs d'une atmosphère d'intimité telle que, étant donnée la situation, je pouvais m'y sentir tout à fait comme chez moi.

Lorsque la pièce fut tout à fait installée, Nso-Tsi m'apporta un magnifique calumet de paix et du vrai tabac. Elle le bourra, l'alluma et me le tendit. Pendant que je fumais, elle m'expliqua :

— C'est mon père Intchou-Tchouna qui t'envoie ce calumet de paix, c'est lui qui a apporté de la montagne l'argile sacrée dont il est fait et c'est moi qui l'ai façonné. Tu es la première personne à le fumer. Nous te demandons de l'accepter en présent et de penser parfois à nous quand tu le fumeras.

— Vous êtes très bons pour moi, répondis-je, et j'ai presque honte de ne pouvoir rien vous offrir en remerciement.

— Nous te devons déjà tant que jamais nous ne pourrons te témoigner assez de reconnaissance. N'as-tu pas sauvé à deux reprises la vie de mon père et de mon frère ? Aujourd'hui encore, tu aurais pu faire mourir impunément Intchou-Tchouna et tu ne l'as pas fait. C'est pourquoi nous te demandons d'être notre frère et de permettre à nos guerriers de te considérer comme tel.

— C'est un grand honneur pour moi. Intchou-Tchouna est un grand chef et, quant à Winnetou, dès le moment où je l'ai vu, j'ai tout de suite ressenti de l'affection pour lui. Mais pourrais-je vous demander de faire bénéficier mes compagnons de la même faveur ?

— Il ne tient qu'à eux d'être considérés comme de vrais Apaches.

— Merci infiniment... Tu dis donc que tu as façonné toi-même ce calumet. Comme tu es habile !

Cet éloge fit rougir Nso-Tsi. Elle répondit :

— Je sais bien que les femmes et les filles des Blancs sont encore plus habiles que nous. Mais attends une seconde.

Elle disparut et revint une minute plus tard avec mes revolvers, mes cartouches, mon couteau et tous les menus objets que je ne portais pas sur moi. Car, ainsi que je l'ai déjà dit, rien de ce qui était dans mes poches n'avait été touché. Je la remerciai encore, constatai que plus rien ne me manquait et demandai où se trouvaient nos chevaux.

— Tout ce qui vous appartient est ici, dit-elle. Désormais tu auras ton cheval et Sam Hawkens sa Mary.

— Tiens, tu connais le nom du mulet de Sam.

— Oui et je sais aussi qu'il appelle son arme Liddy. Je lui ai souvent parlé pendant que tu étais malade. C'est un homme qui aime bien les plaisanteries, mais c'est un bon chasseur.

— C'est juste, mais il est bien davantage : c'est un camarade fidèle et prêt au sacrifice, qu'on ne peut qu'aimer. Mais puis-je encore te poser une question ? Et me diras-tu la vérité ?

— Nso-Tsi ne ment jamais, dit-elle d'un ton simple et pourtant plein de fierté. Et moins à toi qu'à tout autre.

— Vos guerriers ont-ils tout confisqué aux Kiowas et à mes camarades après leur victoire ?

— Oui.

— Mais, alors, comment se fait-il qu'on ait laissé intact le contenu de mes poches ?

— C'est mon frère Winnetou qui l'a voulu ainsi.

— Et sais-tu pourquoi ?

— Parce que tu lui étais très sympathique.

— Bien qu'il me considérât comme un ennemi ?

— Oui. Tu as dit tout à l’heure que tu l’avais pris en affection dès le premier moment. Pour lui, c’était la même chose. Il a toujours regretté au fond de son cœur que vous soyez ennemis.

— J'espère qu’il comprend maintenant qu’il se trompait en croyant cela. Mais une dernière question. Que devient Rattler, l’assassin de Klekih-Petra ?

— On est en train de l’attacher au poteau de torture.

— Grands dieux, pourquoi ne m’a-t-on pas averti ?

— C’est Winnetou qui a défendu de t’en parler. Il pensait que tes yeux et tes oreilles ne pourraient ni voir ce spectacle, ni entendre ses cris.

— Il ne s’est pas trompé. Et pourtant je voudrais savoir à quel endroit aura lieu la torture.

— En bas, près du fleuve, là d’où nous venons maintenant. Si mon père t’a amené ici, c’est précisément pour que tu ne sois pas témoin de cette scène.

— Mais moi, je tiens absolument à y assister. Quelle torture doit-on lui faire subir ?

— Tout. C’est le Visage Pâle le moins digne de pitié que nous ayons jamais fait prisonnier. Il a tué notre Père Blanc que nous vénérions tous, qui a été notre maître, à Winnetou et à moi. De plus il l’a tué sans aucune raison et c’est pourquoi il a mérité toutes les tortures.

— Il ne faut pourtant pas lui infliger des tourments si cruels. C’est inhumain.

— Ce n’est que justice.

— Et toi, tu voudrais assister au supplice ? Tu voudrais contempler un tel spectacle ?

— Oui.

— Et pourtant tu n’es qu’une jeune fille !

Nso-Tsi baissa les yeux. Pendant une seconde, elle regarda le sol, puis elle plongea son regard dans le mien d’un air de reproche et me dit :

— Cela t’étonne ?

— Oui, ce ne sont pas là des spectacles pour les jeunes filles.

— Ce n’est pas l’habitude chez vous ?

— Non.

— Je n’ai jamais été dans vos villes, mais Klekih-Petra m’a raconté comment y était la vie. Tu me dis que vos squaws n’assistent jamais aux tortures, mais ne voit-on pas chez vous des milliers de squaws admirer les courses de chevaux où les cavaliers frappent sans pitié leurs montures et les font courir jusqu’au dernier souffle ? Vos squaws n’assistent-elles pas aux combats de boxe où le sang coule du visage meurtri des lutteurs ? Pense donc à ces centaines de squaws blanches, parfumées et délicates, qui dans les provinces du sud font torturer jusqu’à la mort leurs esclaves noirs et regardent en souriant le sang gicler sous le fouet des négriers ? Or, ici, il ne s’agit que de la torture d’un assassin. Suis-je vraiment cruelle en voulant y assister ? Et quand bien même ce serait de la cruauté ? A qui la faute si les yeux des Peaux-Rouges sont habitués à de tels spectacles ?

— Tu ne peux pourtant pas dire qu’un juge blanc ait condamné à la torture un Indien prisonnier.

— Un juge ! Ne te fâche pas si j’emploie une fois le mot dont Sam Hawkens use si souvent en parlant de toi : *greenhorn* ! Ici, dans le *Wild West*, c’est le plus fort qui est le juge, et le plus faible, le condamné. Crois-tu que les nombreux Indiens qui ont résisté aux envahisseurs soient tous morts sans avoir souffert ? Combien d’entre eux ont été mis à la torture par les Blancs et qui cependant n’avaient rien fait d’autre que de défendre leurs droits ? Oui, autrefois nous n’aurions peut-être pas agi de même... Mais vous nous avez habitués à la vue du sang et vous nous avez appris à regarder et à endurer les tortures sans sourciller. Oui, je veux voir comment sera puni le meurtrier de Klekih-Petra.

La jeune Indienne m’avait paru jusqu’alors douce et timide, mais maintenant ses yeux lançaient des éclairs, ses joues étaient en feu, elle semblait une véritable incarnation de la déesse de la vengeance. Elle en paraissait encore plus belle... Avais-je donc le droit de la condamner ?

— C’est bien, lui dis-je. Vas-y, mais j’irai avec toi.

Lorsque nous eûmes gagné la terrasse, nous trouvâmes Sam Hawkens confortablement installé en train de fumer sa pipe.

— Intchou-Tchouna est-il déjà parti ? lui demandai-je.

— Oui, il vient de descendre dans la direction du fleuve.

— Savez-vous ce qui se passe là-bas ?

— Oui, je le devine. Les Apaches sont sans doute en train de souhaiter bon voyage à nos aimables Kiowas.

— Vous n'y êtes pas du tout.

— Alors que se passe-t-il ?

— On torture Rattler.

— Tonnerre de Dieu ! Je veux voir ça. Venez, Seigneur, nous irons ensemble.

— Vous avez l'intention de contempler toute la scène ? Cela ne vous fait pas horreur ?

— Horreur ? Et pourquoi donc ? Vous n'êtes qu'un *greenhorn*, mon cher ami. Ce scélérat a bien mérité son sort et il sera exécuté à la façon indienne, c'est tout.

— Peut-être a-t-il, en effet, mérité la mort, mais le torturer est inadmissible, c'est un homme après tout.

— Un homme qui en tue un autre sans aucune raison n'est plus un homme. Et puis il était saoul comme une bourrique.

— Raison de plus pour l'excuser. Il ne savait pas ce qu'il faisait.

— Allons donc, vous me faites rire ! Peut-être est-ce, en effet, là une excuse, une circonstance atténuante dans la bouche d'un habile avocat prononçant sa plaidoirie devant un tribunal régulier. Mais, ici, au contraire, c'est une circonstance aggravante. Celui qui s'enivre au point de se jeter comme un fauve sur son prochain mérite un double châtiment. Je n'ai pas la moindre pitié pour ce Rattler. Je vous Conseille de vous en désintéresser, vous aussi, si vous ne voulez pas vous mettre mal avec ces braves Peaux-Rouges. Alors, on y va ? Mais afin que vous ne fassiez pas de bêtises, j'emmène avec nous Dick et Will.

Il disparut dans son gîte et réapparut bientôt avec ses deux camarades. Nous descendîmes les échelles. Nso-Tsi était partie devant et nous ne la voyions plus.

Lorsque nous débouchâmes dans la vallée du Rio Pecos, nous nous aperçûmes tout de suite que les Kiowas avaient disparu. Quant aux Apaches, ils formaient un cercle autour de notre chariot à bœufs et je vis les deux chefs en conversation avec Nso-Tsi. Lorsqu'ils nous aperçurent, Winnetou se dirigea rapidement au-devant de nous et me demanda d'un air contrarié :

— Pourquoi mes frères blancs ne sont-ils pas restés au pueblo ? Les logements qu'on leur a donnés ne leur plaisent-ils pas ?

— Nous sommes enchantés de nos logements, répondis-je, nous en sommes très reconnaissants à nos frères rouges. Si nous sommes revenus, c'est parce que nous avons appris que vous alliez mettre Rattler à mort.

— C'est juste. Il est dans le chariot près du cercueil de sa victime. Il mourra au poteau de torture.

— La sentence est-elle irrévocable ?

— Oui.

— Mes yeux ne pourront pas voir un tel spectacle.

— C'est précisément la raison pour laquelle mon père Intchou-Tchouna vous avait ramenés au pueblo. Pourquoi l'avez-vous quitté ?

— J'espère pouvoir assister à la fin de Rattler sans avoir à détourner les yeux avec horreur. Je te prie d'adoucir sa peine et, puisqu'il faut qu'il meure, de le faire mourir sans souffrances inutiles.

— Ce qui est décidé ne peut être changé.

— N'y a-t-il donc aucun moyen de vous faire revenir sur votre décision ?

Winnetou baissa les yeux et fixa longuement le sol d'un air soucieux, puis me dit :

— Si, il existe tout de même un moyen. Mais, avant même de te l'indiquer, je te demanderai de ne pas y avoir recours.

— Ce serait donc là quelque chose de méprisable ?

— Oui, selon l'opinion des hommes rouges.

— Eh bien ! dis-moi donc de quoi il s'agit ?

— Tu pourrais faire appel à notre reconnaissance.

— Howgh ! un homme ne peut s'abaisser à faire chose pareille.

— Cependant, si tu le faisais, tu pourrais nous obliger, mon père et moi, à convoquer de nouveau le conseil des Anciens et à le faire revenir sur sa décision primitive. Bien entendu, tout ce

que tu as fait pour nous te serait ainsi payé et nous serions quittes pour toujours. Mais Rattler mériterait-il un sacrifice pareil ?

— Je ne le crois pas.

— Je comprends parfaitement les sentiments qui animent mon frère blanc, mais mes guerriers, eux, ne pourraient jamais les comprendre. L'homme qui chez nous implore la reconnaissance est méprisé de tous. Old Shatterhand, qui peut devenir le guerrier le plus célèbre parmi les Apaches, voudrait-il quitter notre camp la honte dans le cœur et voir nos guerriers cracher sur son passage ?

Il était bien difficile de lui répondre. Mon cœur réclamait tout de même cette requête, mais ma raison et surtout ma fierté se rebellaient. Enfin Winnetou comprit mon hésitation et dit :

— Je parlerai à mon père Intchou-Tchouna. Que mon frère attende quelques minutes.

Je le vis s'approcher de son père, lui parler longuement d'un air très sérieux, puis tous deux se dirigèrent vers moi. Intchou-Tchouna prit le premier la parole :

— Si Klekih-Petra ne m'avait pas parlé des principes de sa religion, je te considérerais comme un homme avec lequel il est honteux de discuter. Mais, ainsi, je comprends fort bien ta pensée.

— Malheureusement, il n'en serait pas de même de mes guerriers. Cependant, j'essaierai malgré tout de t'être agréable. Réponds à ma question : le meurtrier était-il ton ennemi ?

— Oui.

— Et tu lui as pardonné ?

— Oui.

— Alors, écoute-moi. Nous allons voir s'il a conservé une parcelle d'honneur. Si oui, je tâcherai d'accéder à ta demande sans que tu aies à en souffrir. Assieds-toi ici et attends que je te fasse signe. Puis tu iras demander à Rattler qu'il te fasse des excuses avant de mourir. S'il obéit, sa mort sera douce.

— Je pourrais le lui dire ?

— Oui.

Intchou-Tchouna rejoignit alors ses guerriers en compagnie de Winnetou, et nous nous assîmes là où nous nous trouvions.

— Je n'aurais jamais cru, dit Sam, que le chef vous écouterait. Il faut qu'Intchou-Tchouna vous tienne en très grande estime.

— Je ne crois pas que ce soit la raison.

— Quel serait son motif alors ?

— C'est l'influence de Klekih-Petra qui se fait sentir même après sa mort. Ces Peaux-Rouges ont assimilé plus qu'ils ne le pensent eux-mêmes de l'essence de la religion chrétienne. Je suis curieux de voir la suite.

— Vous allez la connaître tout de suite. Attention !

Le cercle humain formé autour du chariot s'ouvrit tout à coup. Les Indiens s'emparèrent d'une sorte de meuble allongé comme une armoire auquel était attaché un homme.

— C'est le cercueil, dit Sam. Il est fait de troncs d'arbres brûlés sur lesquels on a tendu des peaux humides. En séchant, la peau se rétrécit et le cercueil se trouve hermétiquement dos.

Non loin de l'endroit où la vallée du confluent débouchait dans celle du Rio Pecos se dressait un roc surmonté d'un tumulus de pierre. Les Apaches y transportèrent le cercueil avec l'homme qui y était attaché. C'était Rattler.

— Savez-vous à quoi sert ce tumulus de pierre ?

— Ce sera la tombe du père Blanc.

— Oui, une double tombe. On enterrera le meurtrier avec sa victime ? D'ailleurs, c'est ce qu'il faudrait faire pour tous les assassins.

— C'est tout de même terrible d'être attaché au cercueil de sa victime, en sachant qu'on va bientôt être exécuté.

Cependant, on avait dressé le cercueil, de sorte que Rattler se trouvait debout. L'homme et le cercueil furent attachés ensemble au tumulus avec des courroies. Les Indiens, hommes, femmes et enfants, se rangèrent en demi-cercle. Un silence profond se fit. Winnetou et Intchou-Tchouna se placèrent près du cercueil, l'un à droite, l'autre à gauche. Puis le chef prit la parole :

— Les guerriers Apaches se sont réunis à cet endroit pour rendre justice. Une terrible offense a été faite à notre tribu et le coupable doit l'expier de sa mort.

Avec quelques paroles émues et évocatrices, Intchou-Tchouna parla encore de Klekih-Petra, de sa bonté et de sa vie exemplaire. Puis il relata les circonstances du meurtre. Il expliqua également comment Rattler avait été fait prisonnier et proclama le jugement en vertu duquel l'assassin devait être d'abord soumis à la torture, puis attaché ainsi qu'il l'était au cercueil, enterré avec sa victime.

Lorsqu'il eut fini, il me chercha du regard et me fit signe.

Nous nous étions déjà levés et nous nous approchâmes. Jusque-là, je n'avais pas très bien pu voir le condamné, étant donnée la distance qui nous séparait, mais, maintenant, à quelques mètres seulement, sa vue éveilla en moi la pitié, bien que je susse que c'était un homme méchant et indigne.

Les mains attachées derrière le dos et les jambes écartées, Rattler était ligoté au cercueil. Sa bouche était bâillonnée et sa tête maintenue si fortement par des courroies qu'il ne pouvait la bouger. On voyait cependant à son aspect qu'il ne souffrait ni de la faim, ni de la soif.

Lorsque je fus arrivé près de lui, Intchou-Tchouna lui arracha le bâillon de la bouche.

— Mon frère blanc veut parler à cet assassin. Que sa volonté soit faite.

Rattler voyait que j'étais libre, il pouvait donc comprendre que c'étaient les Indiens qui m'avaient rendu la liberté ; de plus il pouvait entendre que le chef me parlait avec amitié. J'espérais donc qu'il me demanderait d'intervenir en sa faveur. Mais, contrairement à mon attente, il me cria, aussitôt qu'il put parler, tout écumant de colère :

— Que me voulez-vous ? Allez au diable ! Je n'ai rien à vous dire.

— Vous êtes condamné à mort, Mr. Rattler, lui dis-je. La décision est irrévocable. Je le déplore très sincèrement, mais je voudrais pourtant...

— Fiche-moi la paix, crapule, hurla-t-il en m'interrompant et il essaya de me cracher au visage sans cependant m'atteindre.

Je continuai d'une voix calme :

— Vous devez malheureusement mourir, mais la façon dont vous serez exécuté dépend en partie de vous. D'après le jugement, vous devez subir de très longues tortures durant toute cette journée et peut-être même encore celle de demain. Je voudrais vous épargner cette fin horrible. A ma demande, Intchou-Tchouna m'a promis de vous faire mourir rapidement si vous remplissiez la condition qui vous sera posée.

Je m'arrêtai, croyant qu'il allait me questionner. Il n'en fit rien et se contenta de proférer de grossiers jurons.

— Cette condition est que vous me demandiez pardon, dis-je tranquillement.

— Vous demander pardon ? hurla-t-il. J'aime mieux me mordre la langue et souffrir tous les supplices que ces ignobles Peaux-Rouges sauront inventer. Allez au diable, votre visage hypocrite me dégoûte !

— Si je vous obéis, tout est fini et je ne pourrai plus rien pour vous. Soyez donc raisonnable et dites ces quelques mots avant de mourir. Ce n'est même pas à moi que je souhaite que vous demandiez pardon, mais à tous ceux auxquels vous avez fait du mal.

— Menteur, hypocrite ! hurla-t-il. Tu étais de connivence avec ces Peaux-Rouges pour me faire tomber dans leurs mains, aussi...

— Vous vous trompez, interrompis-je. Vous n'avez donc rien à me demander ? Vous n'avez pas de parents à qui vous voudriez adresser un dernier message ? Vous n'avez donc pas une dernière volonté à exprimer ?

— Si, une seule : que tu crèves bientôt encore plus misérablement que moi. Voilà ma dernière volonté !

Et il déversa encore sur moi une bordée d'injures.

Intchou-Tchouna me prit alors par la main, m'entraîna doucement et me dit :

— Mon jeune frère blanc peut constater lui-même que cet assassin ne mérite pas la moindre pitié.

Que pouvais-je lui répondre ? Je ne m'attendais pas à ce que Rattler se comportât de la sorte ? Auparavant, il se montrait plutôt lâche et tremblait quand on lui parlait de la vengeance des Indiens. Et, maintenant, il faisait semblant de se moquer de tous les supplices du monde.

— Ne croyez pas que ce soit du courage, me dit Sam. C'est de la rage, rien que de la rage.

— Mais pourquoi cette rage ?

— Il croit que c'est vous qui l'avez livré aux Rouges, tout simplement. Mais, aussitôt que commenceront les tortures, vous le verrez prendre une tout autre attitude, si je ne m'abuse. Attention !

Les spectateurs s'assirent et la triste cérémonie commença. Quelques jeunes guerriers sortirent du cercle, le couteau à la main, et se placèrent à une quinzaine de pas de l'assassin. Ils lancèrent leurs couteaux dans sa direction, mais en prenant garde de ne pas l'atteindre. Les lames se fichèrent dans le cercueil sur lequel Rattler était attaché. Les deux premières vinrent se placer à droite et à gauche tout près de ses chevilles, les autres en montant le long de ses jambes.

Au début, Rattler se tint assez bien, cependant, à mesure que les lames approchaient de sa tête, il manifestait de l'inquiétude. Chaque fois qu'une lame fendait l'air il poussait un cri de terreur qui se fit de plus en plus aigu lorsque les couteaux lui frôlèrent le visage.

Pourtant ce n'était là qu'un prélude qui devait servir aux jeunes gens à montrer leur habileté à lancer le couteau. Ceux-ci, après être allés retirer leurs armes, vinrent se rasseoir parmi la foule.

Intchou-Tchouna désigna alors des guerriers plus âgés qui devaient lancer leurs couteaux à une distance de trente mètres. Pendant que le premier s'apprêtait à lancer son arme, le chef alla près de Rattler, désigna un endroit de son bras et ordonna :

— Touche ici !

La lame fendit l'air et avec une exactitude miraculeuse vint s'enfoncer à l'endroit désigné. Elle traversa les muscles et se ficha dans le bois du cercueil. C'était déjà beaucoup plus sérieux et Rattler se mit à hurler comme si sa fin était déjà arrivée. La deuxième lame toucha le bras gauche au même endroit, la troisième et la quatrième se logèrent dans la cuisse, toujours à l'endroit exact désigné par le chef. On ne voyait pas couler le sang, car Rattler était habillé, et les Indiens devaient prendre garde de ne point toucher aucun point vital.

Rattler avait-il pensé au début que toute cette mise en scène n'était qu'une comédie ? Je ne sais, mais, en tout cas, il lui fallut déchanter. Il reçut encore des couteaux dans l'avant-bras et dans les mollets. Il hurlait sans s'arrêter.

L'assistance faisait entendre des murmures de désapprobation et de mépris. C'est qu'un Indien se comporte tout autrement su poteau de torture. Quand le spectacle qui ne se terminera que par sa mort commence, il entonne son chant mortuaire où il vante ses actions et raille ses tortionnaires. Plus ses souffrances sont vives et plus il insulte violemment ses bourreaux, mais il ne profère ni une plainte ni un cri de douleur. Quand il est mort, ses ennemis eux-mêmes chantent sa gloire et lui font de magnifiques funérailles. C'est, en effet, un honneur pour un Peau-Rouge que d'avoir contribué à donner une mort aussi glorieuse à un guerrier.

Il en est tout autrement quand il s'agit d'un lâche qui hurle à la moindre blessure et implore la pitié. Torturer un tel individu n'est plus une gloire, cela devient même une honte. Les guerriers finissent même par refuser de le torturer. On l'assomme, on le pend ou on l'exécute d'une autre manière aussi avilissante.

Rattler faisait partie des lâches de ce genre. Sans doute ses blessures le faisaient-elles souffrir, mais on ne pouvait pas encore parler de tortures. Il hurlait cependant comme s'il endurait tous les tourments de l'enfer en ne cessant de crier mon nom et de m'appeler auprès de lui. Intchou-Tchouna arrêta alors le supplice et me dit :

— Que mon jeune frère blanc aille le voir et lui demande pourquoi il hurle à ce point. Ce n'est sans doute pas les blessures des couteaux qui lui font pousser ces cris.

Je m'approchai de Rattler et lui demandai :

— Que me voulez-vous ?

— Retirer ces couteaux de mes bras et de mes jambes,

— Mais voyons, ce n'est pas possible.

— Mais je vais en mourir. Qui pourrait supporter tant de blessures ?

— Vous croyiez qu'on allait vous épargner ?

— On vous a bien épargné, vous !
— Moi, je n'ai assassiné personne.
— Vous savez que, lorsque je l'ai fait, j'étais ivre.
— Cela ne change rien à l'affaire. Je vous ai toujours mis en garde contre l'alcool, vous n'avez jamais voulu m'écouter et maintenant vous en supportez les conséquences.
— Vous n'avez pas de cœur. Parlez-leur, je vous en prie, en ma faveur.
— Je l'ai déjà fait Demandez-moi pardon et vous aurez une mort rapide.
— Une mort rapide ?... Mais moi je ne veux pas mourir... Je veux vivre, vivre !
— Malheureusement c'est impossible.
— Impossible ? Il n'y a donc plus d'espoir, plus d'espoir ?
— Non.
— Plus d'espoir ! Oh ! oh ! oh !
Il poussait des hurlements si effroyables qu'il me fut impossible de rester près de lui. Je le quittai.
— Restez ici, je vous en supplie, me cria-t-il. Sans cela ils vont recommencer.
— Cesse tes lamentations, chien, lui cria Intchou-Tchouna. Tu n'es qu'un coyote puant, et un brave guerrier ne salira pas son arme en te touchant.
Puis, s'adressant à ses guerriers, il continua :
— Quel fils des nobles Apaches voudrait s'occuper de ce lâche ?
Un silence profond régnait dans les rangs.
— Il n'y a donc personne ?
Nouveau silence.
— Uff ! L'assassin n'est pas digne d'être tué par nous. Il n'est pas digne non plus de partager la tombe de Klekih-Petra. Comment un tel crapaud pourrait-il vivre dans les territoires de chasse éternels auprès d'un cygne ? Coupez ses liens.
Il fie signe à deux garçonnets qui coururent à Rattler, retirèrent les couteaux de ses membres et délièrent les courroies qui l'attachaient au cercueil.
— Attachez ses mains par derrière, ordonna le chef.
Les deux enfants — ils ne pouvaient pas avoir plus de dix ans — obéirent, Rattler ne manifesta aucune velléité de résistance.
— Conduisez-le au fleuve et jetez-le à l'eau, cria Intchou-Tchouna. S'il parvient à l'autre rive, il aura la vie sauve.
En entendant ces paroles, Rattler poussa un cri de joie. Il se laissa précipiter dans l'eau par les enfants, il n'avait même pas le courage de s'y lancer lui-même. Il disparut d'abord, mais bientôt il remonta à la surface et essaya de gagner l'autre rive en nageant sur le dos. Bien que ses mains fussent attachées par derrière, sa tâche n'était guère difficile.
Fallait-il le laisser atteindre l'autre bord et se sauver ? Je ne pouvais pas souhaiter chose pareille. Il avait amplement mérité la mort et, en le laissant se sauver, nous serions responsables des multiples crimes qu'il serait encore amené à commettre dans sa vie. Les deux enfants étaient toujours sur le bord du fleuve à le regarder s'éloigner. Intchou-Tchouna leur dit alors :
— Prenez des fusils et visez-le à la tête.
Les deux garçonnets coururent à l'endroit où se trouvaient les armes des guerriers et choisirent deux fusils. Ils les maniaient avec beaucoup d'adresse. Ils s'agenouillèrent au bord du fleuve et visèrent Rattler.
— Ne tirez pas ! cria celui-ci.
Les deux enfants échangèrent quelques paroles, puis, comme s'il s'agissait d'un sport, laissèrent Rattler s'éloigner encore pendant quelques minutes. Le chef les observait d'un air attentif et je pus voir qu'il savait très bien ce qu'il pouvait attendre de ces enfants. Enfin ceux-ci poussèrent un cri sonore et tirèrent.
Rattler, touché à la tête, disparut aussitôt dans les flots.
On n'entendit point ce cri de triomphe que poussent toujours les Indiens à la mort de leur ennemi. Un lâche comme celui-ci n'en était pas digne. Les Indiens ressentaient un tel mépris pour lui qu'ils ne se soucièrent même pas de son cadavre et le laissèrent emporter par le fleuve. Pourtant, il était fort possible qu'il ne fût pas touché à mort et que tout simplement il ait feint d'être

atteint comme moi je l'avais fait. Mais peu importait ! Les Indiens ne jetèrent même pas un coup d'œil dans sa direction.

Intchou-Tchouna se dirigea vers moi et me demanda :

— Mon jeune frère blanc est-il content de moi ?

— Oui, je te remercie.

— Il n'y a pas de quoi. Je n'aurais pas agi autrement, même si tu ne m'avais pas prié de ne pas le supplicier. Ce chien n'était pas digne de mourir au poteau de torture.

— Pourrais-je assister à l'enterrement de Klekih-Petra ? dis-je pour changer de sujet de conversation.

— Oui, je te le demande même... Avant sa mort, tu t'es entretenu avec lui, avant que nous soyons allés chercher les chevaux. Ne vous êtes-vous entretenus que de choses indifférentes ?

— Non, d'ailleurs j'ai l'intention de vous faire connaître notre conversation d'alors.

Je disais « vous », car Winnetou était venu nous rejoindre.

— Après votre départ, dis-je, nous nous assîmes l'un près de l'autre et il me fit des confidences. Il me parla de ses souffrances et de son passé. Puis il me dit qu'il vous aimait beaucoup et que son seul désir était de donner sa vie pour Winnetou. Le Grand Esprit allait exaucer ce vœu quelques minutes plus tard.

— Pendant que je tenais sa tête sur mes genoux, alors qu'il agonisait, dit Winnetou, il a parlé dans une langue étrangère que je n'ai pas comprise.

— Il parlait en français.[8]

— Et puis-je savoir ce qu'il t'a dit ?

— Il m'a demandé de ne pas t'abandonner.

— De ne pas m'abandonner. Mais nous nous connaissions à peine. Et qu'as-tu répondu ?

— Je lui ai promis de me conformer à son désir.

— C'était sa dernière volonté. Tu t'es engagé à ne pas m'abandonner et moi, pendant ce temps-là, je te traitais en ennemi mortel. Un autre aurait succombé au coup de couteau que je t'ai donné, mais par bonheur ton corps a eu assez de vigueur pour le supporter. Je te dois tant ! Sois mon ami.

— Il y a longtemps que je le suis.

— Mon frère !

— De tout mon cœur, si tu le veux.

— Eh bien ! scellons donc notre alliance sur la tombe de celui qui me confia à toi. Un noble Visage Pâle nous a quittés, mais, avant d'aller dans les Prairies Célestes, il nous a laissé un remplaçant. Intchou-Tchouna, le grand chef, nous permettra de sceller cette alliance.

Intchou-Tchouna me tendit la main et dit, d'une voix vibrante de sincérité :

— Je vous le permets. Et vous serez plus même que des frères. Une âme dans deux corps, l'âme d'un vaillant guerrier. Howgh !

J'allai à l'endroit où l'on creusait déjà le tombeau et demandai un tomahawk, puis, accompagné de Sam, de Dick et de Will, je me rendis dans la forêt proche. Là, nous choisîmes un arbre que nous élaguâmes et avec lequel nous confectionnâmes une croix primitive.

Lorsque nous fûmes prêts, nous regagnâmes la grève près du fleuve. La cérémonie funéraire était déjà commencée. Les Indiens, accroupis en demi-cercle autour du tombeau de pierre qui s'élevait rapidement, chantaient une longue mélopée. Parfois leur chant était entrecoupé de cris de douleur, pareils aux éclairs qui traversent un ciel sombre et chargé de nuages.

Sous la surveillance de leur chef, une douzaine d'indiens édifiaient le tombeau. J'aperçus, entre le groupe des travailleurs et celui des guerriers, un individu vêtu d'une manière étrange et couvert de totems, qui exécutait une danse singulière.

— Qui est-ce ? demandai-je à Sam, intrigué.

— Le sorcier, répondit-il. Il vous déplaît, si je ne m'abuse.

— Je dois l'avouer.

---

[8] *Note du Webmaster : en réalité il parlait en allemand sa langue maternelle (Unsere Muttersprache)*

— Tâchez de n’en rien laisser paraître. Vous offenseriez mortellement les Apaches ; ne les heurtons pas dans leurs coutumes, ils se montrent eux-mêmes tolérants envers nous en nous laissant planter cette croix.

A ce moment, survint Nso-Tsi, qui revenait du pueblo, portant dans chaque main une petite tasse. Elle alla jusqu’au fleuve, remplit les tasses, puis les plaça à droite et à gauche du cercueil.

Intchou-Tchouna fit alors un signe de sa main et le chant religieux s’arrêta net. Le sorcier se jeta à terre. Le chef marcha lentement jusqu’au cercueil et commença à parler d’une voix solennelle :

— Le matin, le soleil se lève à l’est et, le soir, il se couche à l’ouest. La nature se réveille au printemps et s’endort aux approches de l’hiver. Il en est de même pour les hommes. Ai-je dit vrai ?

— Howgh ! gronda la tribu.

— Mais si le soleil se couche le soir, le lendemain, de bonne heure, il surgit à nouveau à l’horizon. Quand la nature se meurt en hiver, elle ressuscite au printemps. Ai-je dit vrai ?

— Howgh !

— Klekih-Petra nous a enseigné que l’homme dont nous enterrons le corps dans un cercueil ressuscite après sa mort comme le soleil à l’aube et la nature avec la première lune de printemps, pour vivre désormais dans les Prairies Célestes, auprès du Grand Esprit. En ce moment, Klekih-Petra sait déjà s’il nous a dit vrai puisqu’il a disparu comme le soleil au crépuscule et que son âme est allée rejoindre le pays des morts auquel elle avait tant aspiré.

— Howgh !

— Il a été assailli par un misérable agresseur comme un agneau par une bête puante. Il était en bonne santé et joyeux, prêt à rejoindre avec nous le camp des Apaches, lorsqu’il fut frappé à mort par la balle meurtrière. Pleurez sa mort, mes frères !

Un sourd murmure s’éleva, de plus en plus vibrant, qui se prolongea en un lugubre et profond cri de douleur. Puis le chef continua :

— Nous avons vengé sa mort. Mais, avant de nous quitter, il nous a désigné un autre Visage Pâle pour être notre ami et notre frère. Voici Old Shatterhand, qui connaît toutes les sciences auxquelles Klekih-Petra nous a initiés. Il abat le grizzli d’un coup de couteau et terrasse ses ennemis de son poing redoutable. Intchou-Tchouna et Winnetou sont tombés à plusieurs reprises dans ses mains, mais, au lieu de les tuer, il les a protégés et est toujours, au fond du cœur, resté notre ami. Ai-je dit vrai ?

— Howgh !

— Le dernier vœu de Klekih-Petra a été que Old Shatterhand lui succède parmi nous, comme conseiller fidèle des guerriers Apaches, Old Shatterhand lui a promis de satisfaire son désir et c’est pourquoi je vous demande de l’admettre dans notre tribu. Il faudrait pour cela qu’il fume le calumet de paix avec chacun de nos guerriers. Mais nous ferons mieux : il boira le sang de Winnetou, et Winnetou boira son sang. Ainsi, il deviendra le sang de notre sang, la chair de notre chair. Les guerriers Apaches y consentent-ils ?

— Howgh ! Howgh ! Howgh ! clamèrent les Apaches.

— Je demande donc à Old Shatterhand et à Winnetou de s’avancer jusqu’au cercueil et de verser quelques gouttes de leur sang dans cette eau de l’amitié.

Nous nous plaçâmes de chaque côté du cercueil et Intchou-Tchouna, retroussant les manches de son fils, lui fit une légère piqûre au bras avec un poignard. Quelques gouttes de sang tombèrent dans la tasse que le vieux chef tendait sous la blessure. Puis ce fut à mon tour de me soumettre à la même cérémonie. Enfin, il me tendit la tasse qui contenait le sang de Winnetou et, se retournant vers celui-ci, lui présenta l’autre tasse où avait coulé le mien. Il dit alors :

— L’âme vit dans le sang. Que les âmes de ces deux guerriers s’unissent inséparablement pour n’en former qu’une seule, noble et puissante. Que la pensée de Old Shatterhand devienne celle de Winnetou, et que la volonté de Winnetou soit aussi celle de Old Shatterhand. Buvez ce sang !

Nous vidâmes chacun notre tasse, emplie par l’eau pure de la rivière et à peine troublée par les quelques gouttes de sang qu’elle contenait. Le chef me tendit alors la main et me dit :

— Tu es maintenant comme Winnetou, fils de mon sang et guerrier de ma tribu. Ton nom retentira bientôt dans les savanes les plus éloignées et sera vénéré de tous. Tu es devenu le chef des Apaches et chaque tribu de notre peuple te doit le respect.

Ma situation avait bien rapidement changé du tout au tout. Simple précepteur à Saint-Louis, il y a quelques mois encore, j'étais maintenant promu au rang de chef dans une tribu de sauvages. Mais j'avoue que ces sauvages me plaisaient beaucoup plus que tous les Blancs que j'avais rencontrés jusqu'à présent.

Lorsque Intchou-Tchoua eut terminé son discours, les Apaches, y compris les enfants, se levèrent et m'acclamèrent à grands cris. Le chef ajouta encore quelques mots :

— Nous venons d'admettre au sein de notre tribu un nouveau Klekih-Petra. Ensevelissons maintenant ce cadavre dans son tombeau.

Je prononçai une courte prière sur le cercueil, qui fut ensuite placé dans le mausolée. Pendant qu'on en fermait l'ouverture à l'aide de gros blocs de pierre, les guerriers entonnèrent un nouveau chant funèbre, et ce ne fut que lorsque la dernière pierre eut été posée que les Apaches se dispersèrent peu à peu...

Après le repas du soir, qui nous fut sera à la table du grand chef, Winnetou me demanda :

— Mon frère désire-t-il se reposer ou préfère-t-il sortir avec moi ?

— Je vais avec toi, lui répondis-je, sans lui demander où il comptait aller.

Nous quittâmes le pueblo et nous dirigeâmes vers le fleuve. Je m'y attendais. Un esprit aussi délicatement élevé que celui de Winnetou devait souhaiter dire adieu dans le silence et le recueillement à son maître disparu.

Lorsque nous fûmes à proximité de la tombe, nous nous assîmes sans mot dire. Winnetou me prit la main et la garda entre les siennes. La nuit était tombée et un profond silence régnait.

Enfin, Winnetou parla :

— Mon frère Old Shatterhand pourra-t-il oublier que nous avons été ennemis ?

— Je l'ai déjà oublié, lui répondis-je avec chaleur.

— Pourtant il y a quelque chose que tu ne pourras pas oublier.

— Quoi donc ?

— L'insulte que mon père t'a faite.

— Quand il m'a craché au visage ?

— Oui. Tu sais qu'une telle insulte ne peut se laver qu'avec le sang.

— Mon frère Winnetou ne doit pas se tourmenter à cette pensée C'est oublié, et définitivement.

— Vraiment ?

— Crois-tu que Old Shatterhand aurait pu tolérer une telle insulte sans la venger aussitôt s'il l'avait prise pour telle ?

— En effet, nous avons été étonnés que tu n'aies rien fait pour y répondre... Tu ne peux pas encore connaître les coutumes de notre peuple. Aucun guerrier ne reconnaît volontiers qu'il a commis une erreur et un chef encore moins que tout autre. Intchou-Tchouna sait bien qu'il a été injuste à ton égard, mais il ne peut s'humilier devant toi. Il m'a confié la mission de t'en parler. C'est donc Winnetou qui vient te demander pardon à la place de son père.

— Il n'en est nul besoin.

— Nous t'en sommes infiniment reconnaissants. Et maintenant, permets-moi de te poser une question. Pourquoi mon frère a-t-il quitté son pays natal ?

Les Peaux-Rouges n'ont pas l'habitude de s'enquérir ainsi des affaires d'autrui. Cependant Winnetou était devenu mon frère et sa curiosité était légitime. D'ailleurs, ce n'était peut-être pas le seul motif qui le poussait à me poser cette question.

— Pour tenter ma chance, lui dis-je.

— Qu'est-ce, au juste, que la chance ?

— La fortune.

A peine eus-je prononcé cette parole qu'il me lâcha la main qu'il avait gardée dans les siennes. Je compris sa pensée. Il devait se dire qu'il s'était mépris sur mon compte.

— La fortune, dit-il enfin à voix basse. C'est donc pour cela... pour cela...

— Que veux-tu dire ?

— C’est pour cela que tu es venu... avec...

Je voyais qu’il ne pouvait achever sa phrase, tant ses pensées étaient douloureuses.

— Avec les voleurs de terre, achevai-je d’un ton décidé.

— Tu l’as dit Tu t’es joint à leur groupe pour acquérir la richesse. Mais crois-tu que la richesse procure le bonheur ?

— Mais oui.

— Tu te trompes. La richesse a fait le malheur des Peaux-Rouges, c’est pour l’or qu’ils sont, encore aujourd’hui, chassés de pays en pays par les Blancs. Ils nous suivent de prairie en prairie, de montagne en montagne, nous dépouillant de nos steppes, de sorte que nous disparaîtrons tôt ou tard de cette terre. C’est l’or qui en est la cause. Mon frère ne devrait pas se faire le serviteur de l’or.

— Je n’en suis pas le serviteur.

— Et pourtant tu viens de dire que c’est la fortune que tu venais chercher ici.

— C’est exact. Mais il y a richesses et richesses. D’aucuns ont beaucoup d’argent, d’autres, beaucoup de connaissances, des expériences utiles, une grande réputation, la gloire, enfin ! si Dieu la leur accorde.

— Uff ! uff ! Cela change complètement. Mais comment se fait-il donc que Old Shatterhand se soit pourtant joint aux voleurs de terre. Ne savait-il pas que ceux-ci commettaient un crime contre les Rouges ?

— Certes, j’aurais dû le savoir, mais je t’avoue que je n’y avais jamais songé auparavant. J’étais heureux de devenir prospecteur, car on .me promettait une récompense honnête pour mon travail.

— Une récompense ? Mais vous n’avez pourtant pas achevé votre travail ? Ou peut-être vous a-t-on payés d’avance ?

— Non, on ne nous a donné qu’un acompte. Je ne pourrai toucher le salaire de mon travail que lorsque notre tâche sera achevée.

— Cela veut dire que tu as travaillé en vain ?

— Oui.

— Cette perte est-elle importante ?

— Dans ma situation, j’avoue qu’elle l’est.

Il se tut une minute, puis :

— Je regrette que nous t’ayons, involontairement, causé du tort. Tu n’es sans doute pas riche.

— Non, je ne manque de rien, mais, en ce qui concerne l’argent, je ne suis qu’un pauvre diable.

— Et combien de temps vous fallait-il encore pour achever vos travaux d’arpentage ?

— Quelques jours.

— Uff ! Uff ! Si je t’avais connu à ce moment, j’aurais attendu un peu avant d’attaquer les pionniers.

— Pour que je puisse achever mon travail ? demandai-je, ému de tant de noblesse de cœur.

— Mon frère l’a dit.

— Tu aurais donc consenti au vol de ces terres qui sont vôtres.

— Non. Pas au vol, mais, après tout, les traits que tu marques sur du papier ne peuvent guère nous faire de tort. On ne peut parler de vol que lorsque les ouvriers des Visages Pâles arrivent pour construire la route du cheval de feu à travers nos territoires de chasse. Je pourrais...

Il se tut tout à coup, comme pour mettre de l’ordre dans ses idées-Puis il ajouta :

— Pour avoir ton argent, tu as sans doute besoin des papiers avec les dessins ? Malheureusement, mes guerriers les ont brûlés. Nous n’avons gardé que vos instruments, car je sais qu’ils ont une grande valeur.

— J’ai la copie de tous ces dessins.

— Uff ! uff ! comment se fait-il ?

— Ils sont dans ma poche. Tu as été assez bon pour ordonner à tes guerriers de me laisser mes objets personnels...

— Uff ! uff !

Cette exclamation était poussée d’une voix mi-surprise, mi-satisfaite. Puis il se tut et plongea dans ses pensées. J’appris plus tard qu’il envisageait un projet, qui n’aurait sans doute jamais

germé dans le cerveau d'un Blanc, mais Winnetou était plus noble et plus désintéressé que quiconque de notre race. Enfin, il se leva.

— Maintenant, nous allons rentrer, dit-il. Mon frère blanc a subi un grand tort à cause de nous, mais Winnetou fera le nécessaire pour le réparer. Toutefois, auparavant, il faut que tu te rétablisses complètement parmi nous.

Nous regagnâmes le pueblo, où nous passâmes, Sam, ses deux compagnons et moi, notre première nuit de liberté.

Le lendemain matin, au cours d'une cérémonie solennelle, les guerriers rouges fumèrent le calumet de paix avec. Sam, Dick et Will. Bien entendu, cela ne se passa pas sans d'interminables discours. Le plus fleuri et le plus applaudi fut naturellement celui de Sam, qui était à tel point farci de plaisanteries inattendues que les Indiens eurent toutes les peines du monde à conserver leur gravité ordinaire. Il termina par une péroraison où il était longuement question de moi et dans laquelle il prouvait qu'au fond, si j'avais réussi à avoir la vie sauve, ce n'était que grâce à une chance extraordinaire qui ne pouvait échoir qu'à un *greenhorn*. Mais il dit tout cela avec tant de gentillesse qu'il me fut impossible de lui en garder rancune.

Vint ensuite une période de calme, mais non pas de farniente. Sans doute, Sam, Dick et Will étaient ravis de l'hospitalité qui leur était accordée par les Apaches et passaient leurs journées à se reposer ; tout au plus, Sam faisait-il chaque jour de longues randonnées avec sa Mary afin de continuer le dressage de la bête. Quant à moi, je n'avais guère le loisir de me reposer sur mes lauriers. Winnetou avait décidé de me mettre à l'école de la Prairie.

Nous sortions tous les matins de bonne heure et parfois nous restions absents une ou deux journées. Nous faisions de longues promenades à cheval et je devais apprendre toutes les ficelles utilisées par les Apaches dans la chasse ou dans la lutte. Nous errions dans la forêt et Winnetou m'enseignait l'art d'avancer en rampant sans être aperçu par l'ennemi. Souvent il me quittait et je devais alors retrouver sa piste quand il avait, dissimulé sa trace autant que possible. Que de fois il restait caché dans un fourré d'arbustes ou de joncs près du Rio Pecos ou dans la forêt à m'observer, pendant que je peinais en vain à rechercher sa trace ! Il m'indiquait ensuite mes fautes et m'expliquait comment j'aurais dû agir. C'était un parfait professeur, qui avait autant de goût pour l'enseignement que je prenais de plaisir à ses leçons. Sans doute, ne me décernait-il jamais d'éloges, mais il ne me décourageait jamais non plus.

Que de fois je rentrais de ces excursions, les membres rompus ! Mais, une fois au pueblo, ce n'était pas encore le repos qui m'attendait, car je m'étais proposé d'apprendre à fond le langage des Apaches. Intchou-Tchouna, Nso-Tsi et Winnetou m'enseignaient tour à tour leur langue. Parfois la sœur de Winnetou participait à nos excursions. Elle était toujours visiblement enchantée quand je parvenais à résoudre les problèmes qui m'étaient posés.

Un jour que nous nous trouvions dans la forêt tous les trois, Winnetou m'enjoignit de m'éloigner et de ne revenir qu'au bout d'un quart d'heure. Il m'assigna pour tâche de retrouver les traces de sa sœur, qu'il se chargeait de cacher. Je m'éloignai donc et ne revins qu'au bout du temps convenu. Je pus d'abord distinguer assez nettement la trace de mes amis, mais, à un endroit précis, les marques laissées par les légers mocassins de la jeune fille disparurent complètement. Je savais certes que son pas était léger comme l'empreinte d'un oiseau, mais, comme le terrain était assez humide, elle ne pouvait cependant avoir disparu ainsi. Et cependant, malgré tous mes efforts, je ne pouvais plus rien distinguer, pas même une herbe foulée sous ses pieds, alors que pourtant le sol était tout indiqué pour garder les empreintes. Je pouvais bien distinguer celles de Winnetou, mais c'était sa sœur que je devais retrouver.

Une fois de plus j'examinai la piste, sans rien relever de nouveau. Pourtant je me dis qu'il était impossible, malgré tous les artifices de Winnetou, de faire disparaître aussi complètement une trace... Peut-être, après tout, n'avait-il même pas eu à l'effacer ? Peut-être les pieds de Nso-Tsi n'avaient-ils pas même touché le sol ?

J'examinai de plus près la trace de Winnetou, ses empreintes étaient gravées profondément dans l'herbe, plus profondément qu'avant la disparition des traces de sa sœur. Après avoir réfléchi, j'en conclus qu'il avait dû prendre sa sœur dans ses bras et l'avait ainsi conduite dans le fond du fourré. La solution du problème devenait ainsi un jeu d'enfant.

Si Winnetou avait avancé tout seul, me dis-je, de ses bras libres il aurait pu facilement écarter les branches qui barraient son chemin. Mais s'il avait sa sœur dans les bras, je trouverais sans doute des branches cassées. Je suivis donc sa trace et en effet, bien que Nso-Tsi ait sans doute fait de son mieux pour aider son frère, je distinguai sur la piste quelques rameaux cassés que je n'aurais sans doute pas trouvés si Winnetou avait marché seul.

La piste conduisait à une clairière de la forêt, puis se continuait de l'autre côté du fourré. Ils étaient sans doute tous les deux dans un buisson, persuadés que je ne trouverais pas facilement la trace de Nso-Tsi. J'aurais pu les rejoindre directement, mais je voulus leur faire une surprise et, avec d'infinies précautions, je contournai la clairière. Parvenu de l'autre côté, je me mis de nouveau en quête des traces de Winnetou.

Comme mes amis ne pouvaient être très éloignés, je me jetai à plat-ventre à la recherche des empreintes. Celles-ci s'arrêtaient là, j'étais donc certain qu'ils se cachaient non loin de la clairière.

Tout à coup, je les aperçus. Ils étaient assis l'un à côté de l'autre, en me tournant le dos, car ils m'attendaient plutôt par l'autre chemin. Ils se parlaient à voix basse, de sorte que je ne pouvais rien entendre de leur conversation. Je me rapprochai encore d'eux et j'étais déjà sur le point de manifester ma présence, lorsque, tout à coup, j'entendis s'élever légèrement la voix de Winnetou :

— Vais-je aller le chercher ?

— Non, répondit Nso-Tsi, il nous retrouvera bien.

— Ma sœur se trompe, je le crains. Old Shatterhand a déjà beaucoup appris, il est vrai, mais cette fois-ci il ne pourra parvenir jusqu'à nous. Les traces de ma sœur ont disparu dans les airs, comment pourrait-il les retrouver ?

— Il les retrouvera. Mon frère Winnetou m'a dit que nul ne pouvait plus tromper Old Shatterhand. Pourquoi prétend-il maintenant le contraire ?

— Sans doute ses yeux reconnaissent aujourd'hui toutes les traces laissées sur la terre, mais il ne pourra trouver celles qui n'y sont pas inscrites.

— Et pourtant il y arrivera, car il parvient à tout ce qu'il tente.

Elle parlait à voix basse et pourtant elle avait prononcé ces paroles sur un ton de telle conviction que je m'en sentis fier.

— Oui, continua Winnetou, je n'ai encore vu personne comprendre toutes choses avec autant de facilité. Pourtant, il y a une chose qu'il semble ne pas comprendre et cela chagrine beaucoup le cœur de Winnetou.

— De quoi parles-tu ?

— Tu le sais bien ; de cette chose que nous désirons tous...

J'étais déjà sur le point de trahir ma présence, mais, à ces paroles, je résolus d'attendre encore avant de sortir de ma cachette. Quel était donc le souhait mystérieux de ceux qui m'étaient si chers ?

— Mon frère Winnetou lui en a-t-il déjà parlé ? demanda la jeune fille.

— Non.

— Et notre père, Intchou-Tchouna ?

— Non, il avait l'intention d'en faire la proposition à Old Shatterhand, mais je l'ai prié d'attendre.

— Et pourquoi donc ? Nso-Tsi aime ce Visage Pâle et elle est fille du plus grand chef Apache.

— Certes ! Chaque guerrier rouge et même chaque Visage Pâle serait heureux d'apprendre que Nso-Tsi souhaite de devenir sa squaw. Tous, sauf Old Shatterhand.

— Son cœur serait-il donc déjà pris par une femme blanche ?

— Non.

— Tu en es sûr ?

— Oui, nous avons parlé à plusieurs reprises des femmes blanches et j'ai compris qu'il n'avait jamais donné son cœur à personne.

— Eh bien ! c'est à moi qu'il le donnera.

— J'ai bien peur que ma sœur ne se trompe. Old Shatterhand pense autrement que tu ne le crois. La squaw qu'il se choisira devra tenir parmi les femmes la même place que celle qu'il tient, lui, parmi les hommes.

— Et moi, ne puis-je pas tenir cette place ?

— Si, mais seulement parmi nous. Ma sœur connaît-elle le monde ? Possède-t-elle l'instruction des femmes blanches ? Elle a certes tous les talents de nos squaws, mais n'a aucune notion de la façon dont doit se conduire la femme d'un Visage Pâle. Or, Old Shatterhand méprise la richesse et un beau visage ne peut le satisfaire entièrement. Il aspire à d'autres dons que ceux qu'il peut trouver chez une fille de nos tribus.

Nso-Tsi pencha la tête et se tut. Winnetou lui caressa alors le visage et lui dit :

— Mon cœur est triste de verser la douleur dans l'âme de ma sœur, mais Winnetou dit toujours la vérité, même quand elle est pénible. Peut-être pourtant pourrait-il indiquer à Nso-Tsi la voie qu'elle doit suivre pour obtenir ce qu'elle désire.

La jeune fille leva ses yeux, qui brillèrent d'un éclat incomparable tandis qu'elle demandait d'une voix pleine d'espoir :

— Quelle voie ?

— Celle qui conduit aux villes des Visages Pâles.

— Mon frère pense-t-il que je doive m'y rendre ? Pourquoi donc ?

— Pour apprendre tout ce qui te sera nécessaire pour conquérir l'amour de Old Shatterhand.

— S'il en est ainsi, je désire partir aussi vite que possible. Winnetou accède-t-il à la demande que je veux lui faire ?

— De quoi s'agit-il ?

— Parle à Intchou-Tchouna, notre père, et demande-lui de me laisser partir pour les cités des Visages Pâles, Il ne repoussera pas ma demande si tu...

Je ne voulus pas écouter plus longtemps leur conversation et, un peu confus, je rebroussai chemin. Il me semblait presque criminel d'avoir ainsi surpris cette conversation intime entre le frère et la sœur. Quelle situation embarrassante pour nous trois si j'avais trahi ma présence ! Je devais donc redoubler de précautions dans ma retraite, car le moindre bruit, le craquement d'une branche auraient aussitôt révélé à mes amis que j'avais percé le secret de la belle Indienne.

Je réussis à me retirer sans les alerter, contournai la clairière et me présentai devant eux par le chemin par lequel ils m'attendaient.

Winnetou manifesta une légère surprise en me voyant ainsi surgir brusquement, et Nso-Tsi fut tout heureuse de pouvoir lui dire :

— J'avais bien dit à mon frère que Old Shatterhand arriverait à nous trouver, malgré toutes nos précautions !

— Ma sœur avait raison et j'avoue m'être trompé. Old Shatterhand peut désormais suivre la piste des hommes non seulement avec ses yeux, mais aussi par la pensée. Il n'a plus rien à apprendre de moi.

C'était le premier éloge que j'entendais de sa bouche et j'en fus plus fier qu'autrefois de ceux de mes professeurs de lycée.

— Il y a cependant bien des choses qu'il me faut encore apprendre, lui répondis-je. Mon frère Winnetou est trop indulgent pour moi, mais je ferai tout mon possible pour ne pas me montrer indigne d'un tel maître.

Le soir de cette mémorable journée, Winnetou m'apporta un costume de chasse à l'indienne, en cuir blanc piqué de rouge.

— Nso-Tsi te demande, me dit-il, de porter désormais ce vêtement. Le tien, ajouta-t-il en souriant, n'est plus guère digne de ce nom.

Winnetou disait vrai. Même pour la Prairie, mes vêtements étaient passablement loqueteux et si je m'étais présenté, ainsi vêtu, dans une ville européenne, la police m'aurait immédiatement couru sus. Mais pouvais-je accepter un si précieux cadeau de la part de Nso-Tsi ?

Winnetou parut avoir deviné ma pensée et me dit :

— Tu peux accepter ce vêtement sans hésiter, car c'est moi qui l'ai commandé et ma sœur n'a fait qu'exécuter mes instructions. C'est un cadeau de Winnetou.

Le lendemain matin, j'essayai mon nouveau costume. Il m'allait à merveille. Le meilleur tailleur de New York n'aurait pu mieux réussir. Je me rendis aussitôt auprès de ma jolie couturière, qui fut ravie de mes compliments.

Un peu plus tard arrivèrent Dick et Will qui, eux aussi, avaient reçu des vêtements flambant neufs, confectionnés par des Indiens.

Lorsque nous nous fûmes suffisamment admirés, je descendis dans la vallée du Rio Pecos pour m'exercer au lancement du tomahawk. Tout à coup, j'aperçus une curieuse silhouette humaine qui se dirigeait vers moi avec majesté. Je distinguai un vêtement indien tout neuf et une immense paire de mocassins. On voyait encore un chapeau de feutre grand comme une meule, aux bords mélancoliquement inclinés, sous lesquels je crus apercevoir une barbe broussailleuse, un nez imposant et deux petits yeux rusés. Je reconnus alors Sam Hawkens. Il planta droit devant moi ses jambes grêles et me demanda avec orgueil :

— Connaissez-vous, *Sir*, le gentleman qui se présente devant vous ?

— Hum ! répondis-je, il me faut d'abord l'examiner soigneusement.

Je le pris par le bras, le fit pirouetter trois fois sur lui-même, l'examinai sur toutes ses faces et lui déclarai finalement :

— Ce magnifique seigneur est Sam Hawkens en personne, si je ne m'abuse.

— *Yes*, *mylord* ! Vous ne vous abusez pas. C'est moi-même en chair et en os, grandeur naturelle. Constatez-vous un changement dans ma personne ?

— Je vois ce splendide vêtement de peau d'ours. Qui l'a confectionné ?

— Vous ne connaissez pas la jolie Kliuna-Ay ?

— Non, mais je sais que Kliuna-Ay veut dire Lune. S'agit-il d'une jeune fille ou d'une femme ?

— Ni de l'une, ni de l'autre... C'est-à-dire...

— Ce serait donc une vénérable grand-mère.

— Erreur profonde ! Puisqu'elle n'est ni jeune fille ni femme, c'est donc une veuve. La veuve d'un guerrier Apache tombé dans la lutte avec les Kiowas.

— Et que vous vous proposez sans doute de consoler ?

— *Well*, *Sir*, dit-il en acquiesçant de la tête ; elle m'a tapé dans l'œil et maintenant je cherche de mon mieux à lui être agréable.

— Mais voyons, Sam, une Indienne.

— Et puis après ? D'ailleurs, c'est un excellent parti.

— En quoi ?

— Elle est réputée pour savoir admirablement tanner les peaux.

— Vous voulez peut-être lui confier la vôtre pour la faire tanner aussi ?

— Pas de plaisanteries stupides, mon ami ! Je parle sérieusement. Je pense au mariage, comprenez-vous ?... Elle a un gentil minois, rond comme la lune. Je vais l'épouser, si je ne m'abuse.

— Et vous, est-ce que vous lui plaisez ?

— Je pense bien !

— Elle a le goût délicat.

— Certes ! et je ne la laisserai pas languir longtemps. Notre mariage aura lieu très prochainement.

— Mes félicitations ! Et qu'avez-vous fait de votre vieux costume ?

— Je l'ai jeté, je n'en ai plus besoin.

— Pas possible ! Autrefois vous m'aviez dit que vous ne le céderiez pas pour dix mille dollars.

— C'était autrefois. Je ne connaissais pas encore Kliuna-Ay. Les temps ont changé.

Le lendemain matin, je l'aperçus devant le pueblo. Il avait l'air absorbé.

— Quel souci astronomique vous tourmente, mon cher Sam ?

— Pourquoi astronomique ? Je ne comprends pas.

— A vous voir, on dirait que vous scrutez le ciel pour y découvrir une nouvelle comète, ou plutôt une nébuleuse couvrant le visage de la lune.

— Au fond, c'est presque cela... Je croyais avoir découvert une comète, et puis je vois que ce n'est qu'une nébuleuse.

— Quelle comète ?

— Elle... Kliuna-Ay.

— Ah bon ! Eh bien ! la pleine lune serait-elle devenue aujourd’hui une nébuleuse ? Comment cela ?

— Je lui ai demandé si elle voulait se remarier. Elle m’a répondu qu’elle n’en avait aucune envie.

— Il ne faut pas pour cela abandonner tout espoir. Ayez confiance. Rome non plus n’a pas été construite en un jour.

— C’est vrai. Pour faire mon costume aussi, il a fallu plus d’un jour. J’envisagerai donc l’avenir avec confiance.

Les jours suivants, je revis encore Sam, constatai que son visage devenait de plus en plus morose. La pleine lune devait diminuer à vue d’œil.

Quelques jours plus tard, enfin, il vint me trouver, vêtu de son ancien costume.

— Qu’est-ce que cela veut dire, mon ami ? m’exclamai-je. Je croyais que vous ne vouliez plus de votre ancienne défroque et, si je ne m’abuse, vous m’aviez même affirmé que vous l’aviez jetée.

— C’est vrai.

— Et, pourtant, vous la remettez ?

— Oui, parfaitement.

— Par dépit ?

— Et comment ! Je crève de rage.

— Alors, dernier quartier, hein ?

— Pis, éclipse. Je ne veux plus revoir cette Kliuna-Ay.

— Serait-il indiscret de vous demander quelques détails ?

— Pas du tout. Hier, je suis allé la voir comme à l’ordinaire, pour lui faire la cour. Je dois d’ailleurs vous dire que, ces derniers temps, elle répondait assez mal à mes sentiments. Elle me parlait à peine et ne me répondait que par monosyllabes. Eh bien ! figurez-vous qu’hier, dans mon chagrin, je m’appuyai la tête contre le tronc d’arbre. Il y avait là une coquine de petite branche, mes cheveux s’y entortillèrent et figurez-vous que, lorsque je me levai, j’éprouvai une drôle de sensation sur la tête. Je me retourne pour voir ce que c’est et... que vois-je ?

— Votre perruque, si je ne m’abuse ?

— Ma perruque, S*ir*, qui était restée accrochée à la branche. Mon chapeau était tombé par terre.

— Mais l’éclipse...

— Elle se produisit sans plus tarder. Tout d’abord elle me regarda comme... comme... bref, comme on regarde un homme qui n’a plus de cheveux.

— Et puis ?

— Et puis, elle se mit à hurler comme si ç’avait été elle qui serait chauve et non pas moi.

— Non ?

— Parfaitement. Elle s’enfuit en criant toujours et je ne l’ai pas revue depuis.

— La nouvelle lune pourra pourtant revenir bientôt et réapparaître au firmament de vos désirs.

— Jamais. D’ailleurs, elle m’a envoyé un message.

— Que vous a-t-elle fait dire ?

— Elle me demande de ne plus aller la voir, car, dans sa sottise, elle veut à tout prix un homme qui ait des cheveux sur la tête. Sauvage ! Elle ne comprend même pas qu’au fond une perruque vaut mieux, coûte de l’argent, est un objet d’art, alors que tout le monde peut avoir bêtement des cheveux.

— Eh bien ! à votre place et puisque c’est ainsi, je me ferais repousser les cheveux.

— Vous vous moquez de moi, mon ami. C’est mal. Je viens vous trouver pour que vous mettiez du baume dans ma blessure et vous retournez le couteau dans la plaie. Tant pis. Il ne me reste qu’à vous souhaiter d’avoir, vous aussi, une perruque et d’être par-dessus le marché mis à la porte par une squaw rouge. Adieu !

Et il s’éloigna avec dignité.

— Sam ! criai-je. Encore une question ?

— Que voulez-vous ? fit-il en s’arrêtant.

— Qu’est devenu votre nouveau costume ?

— Je le lui ai renvoyé. Je voulais le mettre pour mon mariage, mais, puisqu’il n’y aura pas de mariage, je n’en ai plus besoin. Howgh !

Un peu plus tard, lorsque la colère de mon ami se fut tant bien que mal apaisée, il m’avoua qu’au fond il se félicitait de rester célibataire. Il était content de se retrouver dans sa vieille veste de chasse, qui était bien plus pratique et surtout bien plus confortable que tous les oripeaux à la mode indienne.

Le soir, après le dîner, Intchou-Tchouna me parla, à propos du mariage manqué de Sam, de l’union des Blancs et des Peaux-Rouges en général. Je compris qu’il voulait me sonder et lui répondis avec réserve, car pour rien au monde je n’aurais voulu blesser mes nouveaux amis. Je sus plus tard qu’Intchou-Tchouna avait déduit de mes paroles que, si Nso-Tsi voulait épouser un Blanc, il lui faudrait d’abord se civiliser. Quant à moi, bien entendu, je souhaitais à Nso-Tsi d’épouser le plus vaillant des guerriers rouges, mais si j’étais venu dans le *Wild West*, ce n’était pas pour épouser une Indienne. D’une manière générale, je ne pouvais pas songer au mariage, car ma vie vagabonde ne s’y prêtait guère.

Ce n’est que le lendemain matin que j’appris l’importance qu’Intchou-Tchouna avait attribuée à notre conversation. Il m’entraîna au plus haut étage du pueblo, là où je n’étais encore jamais allé. Il me montra dans une case tous nos instruments de précision, qui y avaient été soigneusement rangés.

— Regarde bien si rien ne manque, me dit le chef d’un ton affable.

Je le remerciai avec chaleur de sa bonté, mais Intchou-Tchouna me coupa la parole et me dit :

— Ces instruments étaient à toi et nous te les avons pris parce que nous te considérions comme un ennemi. Maintenant nous savons que tu es notre frère et il est juste que nous te rendions ce qui t’appartient. Tu n’as donc pas à me remercier. Mais que comptes-tu faire maintenant de ces instruments ?

— Quand je partirai, je les emporterai et je les rendrai à ceux qui me les ont confiés.

— Dans quelle ville vivent-ils ?

— A Saint-Louis.

— Je sais où cette ville se trouve et Winnetou y est déjà allé. Tu veux donc nous quitter ?

— Je le regrette sincèrement, mais il faudra bien que je parte.

— Moi aussi, je le regrette. Tu es devenu membre de notre tribu et tu aurais pu devenir un jour un grand chef. Nous espérions que tu resterais avec nous jusqu’à la fin de tes jours, comme Klekih-Petra.

— C’aurait été mon plus vif désir, malheureusement mes aspirations sont toutes différentes des siennes. Mais vous me reverrez très souvent, car mon cœur me ramènera toujours parmi vous.

— Je suis heureux de l’apprendre et tu seras toujours le bienvenu dans notre pueblo. Je voudrais cependant savoir ce que tu comptes faire quand tu seras de retour dans la ville des Visages Pâles. Comptes-tu rester avec ceux qui construisent la route du cheval de feu ?

— Certainement pas.

— A la bonne heure. Tu es devenu notre frère et tu ne dois pas rester du côté de ceux qui viennent ici pour nous voler nos territoires de chasse. Mais je sais aussi que, dans les villes des Visages Pâles, tu ne pourras pas vivre de la chasse, comme ici. Winnetou m’a dit que tu étais pauvre. Tu aurais pu avoir de l’argent si nous ne t’avions pas attaqué et mon fils m’a demandé de t’offrir une compensation. Veux-tu de l’or ?

Il me regarda d’un œil si perçant que je compris qu’il voulait me mettre à l’épreuve.

— De l’or ? Vous ne m’avez pas pris d’or, par conséquent je ne peux pas vous en demander.

C’était une réponse diplomatique, ni oui ni non. Mais quel Blanc aurait pu répondre par un refus catégorique à cette question ? Je ne pouvais tout de même pas nier que l’or, en tant que moyen pour arriver à mes fins, pouvait m’être d’une certaine utilité, mais, bien entendu, le chef des Apaches ne pouvait comprendre ce point de vue.

— Sans doute, répondit Intchou-Tchouna, mais nous t’avons causé un tort certain et je tiens à t’en dédommager. Je peux te confier que, dans les montagnes qui entourent cette vallée, il y a beaucoup d’or. Les hommes Rouges en connaissent les gisements. Nous n’avons qu’à y aller et à en rapporter. En veux-tu ?

D’autres auraient accepté avec enthousiasme, mais je doute fort qu’ils auraient reçu quoi que ce soit. Je flairai le piège dans l’expression du visage d’Intchou-Tchouna.

— Merci, tu es trop bon, répondis-je. La fortune acquise sans effort ne me tente pas. Je suis pauvre, c’est vrai, mais je suis tout de même sûr de ne pas mourir de faim quand je retournerai dans la cité des Blancs.

La lueur de méfiance qui brillait au fond des yeux d’Intchou-Tchouna disparut alors tout à coup. Il me serra la main et me dit, d’une voix chaleureuse :

— Tes paroles me montrent d’une façon éclatante que nous ne nous sommes pas trompés sur ton compte. La poudre d’or que cherchent les Blancs dans nos montagnes est la poudre de la mort. Elle anéantirait ton âme en même temps que ton corps. J’ai voulu te mettre à l’épreuve. Non, je ne t’aurais pas donné d’or, car je t’aime trop pour cela, mais nous allons te dédommager dans la mesure du possible. Tu achèveras le travail que tu as dû interrompre et tu recevras la prime à laquelle tu as droit.

— Tu veux donc que j’achève le travail pour lequel tu as puni de mort mes camarades, fis-je, stupéfait. Pourtant tu t’y étais opposé catégoriquement lors de notre première rencontre.

— Sans doute, mais, à ce moment, vous agissiez sans mon autorisation. D'ailleurs, cette proposition m’a été inspirée par Winnetou. Il m’a dit qu’au fond tu ne nous ferais aucun tort en achevant ton travail.

— C’est une façon de voir. Mais la ligne ferroviaire sera construite et les Visages Pâles viendront sans doute jusqu’ici.

Intchou-Tchouna regarda fixement devant lui d’un air morne, puis dit :

— Tu as raison. Nous ne pouvons pas les empêcher de venir jusqu’ici et de voler nos domaines. D’abord, ils n’enverront que de petits groupes de reconnaissance comme le vôtre, mais, si nous résistons, ils viendront par années et nous devrons nous replier si nous ne voulons pas être anéantis. Mais cela ne sera pas de ta faute. Tu n’y peux rien. Crois-tu qu’ils ne viendraient pas si tu n’achevais pas ta tâche ?

— Certes si. Quoi que vous fassiez, le cheval de feu passera par les sentiers que les Blancs ont choisis.

— Alors, tu peux accepter ma proposition. Je me suis mis d’accord avec Winnetou. Nous allons t’accompagner à cheval, lui, moi et trente guerriers, pour te protéger contre toute attaque éventuelle. Puis, nous irons vers l’Est, jusqu’à l’endroit où nous prendrons le navire qui fume, qui nous conduira jusqu’à Saint-Louis.

— Comment ! Ai-je bien compris mon frère Rouge ? Accepterait-il de venir dans l’Est ?

— Oui. Winnetou, Nso-Tsi et moi, nous t’accompagnerons.

— Nso-Tsi viendra avec nous ?

— Oui. Elle voudrait habiter les villes des Visages Pâles et y rester jusqu’à ce qu’elle devienne pareille aux squaws blanches. Crois-tu que Nso-Tsi pourra trouver des gens chez lesquels elle puisse habiter et étudier ?

— Sans doute. J’en ferai mon affaire. Cependant, le chef des Apaches devra prendre en considération le fait que les Visages Pâles ne sont pas en général aussi hospitaliers que les Indiens.

— Je sais, je sais. Quand les Visages Pâles se présentent devant nos wigwams, nous leur donnons volontiers tout ce dont ils ont besoin sans rien leur demander. Mais quand c’est nous qui allons chez eux, nous devons payer le double de ce que paierait un Blanc, et même alors on ne nous donne que des marchandises de rebut. Je sais que Nso-Tsi devra payer.

— C’est malheureusement vrai, mais vous n’aurez pas à vous en préoccuper. Votre noble proposition me rend riche d’un seul coup et je peux maintenant vous demander d’être mes invités.

— Uff ! uff ! Mon jeune frère Blanc prend-il le chef des Apaches pour un mendiant ? Il possède un grand trésor, dans une cachette inaccessible. Ne t’inquiète pas. Nso-Tsi emportera avec elle assez de poudre d’or pour rester dans la ville le temps qu’il faudra. Quand mon frère Blanc compte-t-il partir ?

— Quand cela vous conviendra le mieux.

— Eh bien ! il faudrait nous hâter, car nous sommes déjà à la fin de l’automne et bientôt ce sera l’hiver. Heureusement les guerriers rouges n’ont pas à faire de longs préparatifs pour leurs voyages. Ainsi donc, nous pourrons partir dès demain si tu es prêt

— Sans doute, je suis prêt, seulement...

— Ne te soucie de rien. Winnetou a pourvu à tout ce qui nous sera nécessaire. Mon jeune frère Blanc n'a plus qu'à enfourcher sa monture.

Nous redescendîmes alors de l'étage supérieur et j'allais regagner ma chambre quand, tout à coup, j'aperçus Sam qui se dirigeait vers moi en manifestant une joie débordante. Winnetou venait de le mettre au courant de la conversation que j'avais avec son père.

— Il faut vous avouer qu'ils sont formidables de vous laisser achever votre travail. Ils sont très gentils, nos hôtes, très gentils.

— Je pense bien !

— Et puis, comme cela, vous pourrez avoir votre argent et nous le nôtre... Dites donc, j'ai une idée.

— Laquelle ?

— Vous savez que vous avez droit au salaire de toute l'équipe.

— Je ne vois pas pourquoi.

— C'est pourtant très simple. Le travail sera terminé et il faudra le payer. Si les autres sont morts, ce n'est pas de votre faute. C'est à vous que la Compagnie devra l'achèvement des travaux et c'est donc vous qui devez empocher la totalité de la prime !

— N'y pensez pas, mon vieux. Je connais les directeurs de la Compagnie et vous pouvez être certain qu'ils ne se montreront pas aussi larges. D'ailleurs, je me rendrais ridicule si je demandais plus que ce à quoi j'ai droit.

— Vous n'êtes qu'un *greenhorn* ; sachez que, dans ce pays, vous n'arriverez pas à grand-chose avec votre modestie. Si vous ne savez pas faire valoir vos droits, je saurai le faire à votre place et je vous mettrai l'argent de force dans votre poche.

En continuant à maugréer de la sorte sur mon caractère, il s'éloigna, toujours avec beaucoup de dignité.

Le lendemain, dès l'aube, il vint me réveiller et m'informa que tout était prêt pour le départ.

C'était une froide et brumeuse matinée d'hiver, qui appuyait les paroles d'Intchou-Tchouna sur l'approche de la mauvaise saison. Il avait raison, chaque jour était précieux.

Après un déjeuner frugal, nous descendîmes au fleuve où tous les habitants du pueblo, des enfants jusqu'aux vieillards, s'étaient rassemblés. Nous allions assister à une cérémonie religieuse : le sorcier devait prédire l'issue de notre voyage.

Je me trouvais entre Winnetou et sa sœur. Nso-Tsi était vêtue d'un costume d'homme et avait un air très martial. Cependant, elle restait en même temps si charmante et si féminine que les yeux de tous les guerriers étaient fixés sur elle. Comme je portais le costume qui m'avait été confectionné par elle, nous étions tous trois vêtus d'une façon uniforme.

Les spectateurs étaient assis en demi-cercle autour de notre lourd chariot à bœufs, que nous ne pouvions emmener dans notre voyage, car il aurait sensiblement retardé notre marche. C'était autour de cette voiture que s'affairait le sorcier qui murmurait, en gesticulant, d'étranges paroles.

Je ne devais pas avoir une expression très recueillie, car Winnetou me dit à voix basse :

— Mon frère ne connaît pas encore nos cérémonies, et, en lui-même, il trouve peut-être tout cela très ridicule.

— Je ne trouve ridicule aucune cérémonie religieuse, aussi étrange et incompréhensible qu'elle me paraisse.

— Tu dis bien cérémonie religieuse. Chaque parole, chaque geste du sorcier a un sens symbolique. Ce que tu entends maintenant, c'est le combat entre le bon et le mauvais Esprit.

Soudain le murmure monotone du sorcier s'entrecoupa de hurlements sauvages. Je compris que le sorcier hurlait quand il voyait de mauvais présages et murmurait d'un ton satisfait quand les indices étaient favorables. Enfin, il se mit à courir, comme un fou, autour du chariot. Peu à peu, ses pas se ralentirent et il commença une danse étrange qui semblait d'autant plus effrayante que son visage était couvert d'un masque hideux et que toutes sortes de talismans bizarres dansaient sur sa poitrine. Enfin, il se tut, s'arrêta de danser, s'assit, pencha la tête et resta longtemps immobile. Tout à coup, il se releva et annonça d'une voix sombre ce que le sort lui avait révélé.

— Écoutez-moi fils et filles des Apaches. Écoutez ce que le Grand Manitou, le Grand Esprit, vient de me communiquer : Intchou-Tchouna et Winnetou, chefs des Apaches, avec Nso-Tsi et Old

Shatterhand, escortés de grands guerriers rouges, vont se rendre vers l'Est, dans la cité des Visages Pâles. Le Grand Esprit est tout prêt à les défendre. Ils connaîtront de grands périls, mais aucun malheur ne les frappera et ils rentreront ici sans encombre. Nso-Tsi restera longtemps dans la cité des Visages Pâles, mais elle reviendra parmi nous pleine de santé. Il n'y a qu'un seul guerrier de toute la troupe qu'à notre grande tristesse nous ne reverrons plus.

— Uff ! uff ! firent les Apaches, mais aucun d'eux n'osa demander le nom du prédestiné.

Comme le sorcier, toujours accroupi, ne manifestait aucune intention d'ouvrir de nouveau la bouche, Sam, perdant patience, lui cria :

— Eh ! dis donc ! veux-tu bien nous dire quel sera cet homme ?

Le magicien fit un geste convulsif, comme pour écarter cette question, puis, en me fixant d'un air sombre, il s'écria après une longue pause :

— Il aurait mieux valu, hélas ! ne pas me poser cette question. J'aurais cent fois préféré ne rien dire, mais puisque Sam Hawkens, le curieux Visage Pâle, y met tant d'insistance, je ne peux me taire plus longtemps. C'est Old Shatterhand qui ne reviendra plus dans notre forteresse. Une mort certaine le guette et l'atteindra bientôt. Que ceux auxquels j'ai prédit un retour heureux redoutent de rester en sa compagnie, car ils connaîtront le même sort que lui. Le Grand Esprit a parlé par ma bouche. Howgh !

Ce disant, Il se redressa et grimpa dans le chariot à bœufs. Des cris effrayés montèrent des rangs des Peaux-Rouges. Des guerriers et leurs femmes me fixèrent avec effroi. A partir de ce moment, je devenais pour eux un réprouvé.

— Quel imbécile ! me dit Sam, à voix basse. Quel mouche le pique de proférer des prédictions aussi stupides ?

— C'est pourtant simple, lui dis-je en souriant. Cet escroc rouge est jaloux de notre influence sur la tribu et, évidemment, il a saisi la première occasion de se venger.

— Voulez-vous, mon ami, que j'aille lui administrer une de ces corrections dont il pourrait bien se souvenir pendant longtemps ?

— Ne faites pas de bêtises, Sam. Toute cette histoire n'a aucune importance.

En entendant les prédictions du sorcier, Intchou-Tchouna, Winnetou et Nso-Tsi s'étaient regardés d'un air consterné. Je crois qu'au fond ils ne prenaient pas très au sérieux les vaticinations du magicien, mais ils savaient fort bien quelle influence elles auraient sur les guerriers qui devaient nous accompagner. Si ces trente hommes se persuadaient que ma présence constituait pour eux un danger mortel, il pouvait s'ensuivre une série d'incidents fort ennuyeux.

C'est pourquoi Winnetou et Nso-Tsi me prirent par la main, tandis qu'Intchou-Tchouna faisait un pas en avant et criait d'une voix sonore :

— Écoutez, frères, la parole de votre chef. Sans doute, les yeux de notre sorcier percent-ils souvent les secrets de l'avenir ; sans doute ses prédictions sont-elles exactes pour la plupart. Cependant il lui est déjà arrivé plus d'une fois de se tromper. Il y a deux ans, pendant la grande sécheresse, il nous a prédit la pluie pour le changement de lune et, pourtant, les nuages ne sont pas venus. Lorsque, quelques semaines plus tard, nous parûmes en guerre contre les Comanches, il nous promit un butin extraordinairement riche, alors que nous ne trouvâmes en tout et pour tout qu'une dizaine de pauvres haridelles et quelques vieux fusils rongés par la rouille et inutilisables. L'automne passé, il nous conseilla impérieusement d'aller près de la rivière de Tugah, où nous devions trouver un magnifique troupeau de buffles. Nous avons suivi son conseil et n'avons vu aucun troupeau, de sorte que, pendant l'hiver, nous avons été à deux doigts de la famine. Je pourrais vous rappeler encore d'autres exemples pour vous montrer que, parfois, l'avenir s'obscurcit aux yeux de notre sorcier et que ses prédictions sont alors erronées. Il est donc fort possible qu'il vienne encore de se tromper en parlant du danger que courent Old Shatterhand et ses compagnons de route. Pour ma part, je considère ses paroles comme nulles et je demande à tous mes frères et à leurs squaws de suivre mon exemple. Nous verrons bien, plus tard, si le sorcier a dit vrai.

A peine avait-il prononcé ces paroles que Sam s'avança et dit d'une voix onctueuse :

— Ce n'est pas plus tard qu'on le verra, mais tout de suite. Mes frères rouges savent sans doute qu'ils ne sont pas seuls à avoir des sorciers et que nous autres, Blancs, nous en avons aussi

de fameux. Si ma modestie innée ne me l'interdisait pas, je vous avouerais bien que c'est en vérité moi qui suis le plus fameux et le plus réputé de tous les sorciers blancs.

— Uff ! uff ! s'écrièrent les Apaches, en proie à un vif étonnement.

— Je demande maintenant à mes frères rouges, poursuivit Sam, que quelques-uns d'entre eux prennent leur tomahawk et me creusent un trou dans la terre. Il devra être étroit, mais assez profond.

Quelques guerriers Apaches s'offrirent et eurent vite fait de creuser le trou que réclamait Sam.

— Ne faites pas de comédie, Sam, lui dis-je à voix basse. Si les Indiens s'aperçoivent que vous voulez les rouler, vous ne ferez qu'empirer la situation.

— Comment ? comédie ? fit Sam indigné. Et que vient de faire leur sorcier, à eux ? S'il a le droit de faire ses mômeries, je ne vois pas pourquoi je me priverais de l'imiter. Laissez-moi faire.

J'esquissai encore une protestation, mais Sam se détourna avec désinvolture et s'approcha des Indiens pour examiner si son trou était assez profond.

Après quelques dernières instructions données sur un ton inspiré, il renvoya les Indiens et se dépouilla de son vieux manteau de cuir. Il le boutonna soigneusement et le posa droit sur le trou. Cette respectable antiquité était à tel point rapiécée qu'elle se tenait raide comme une carapace. Sam l'installa comme un tuyau au-dessus du trou, la caressa avec affection, enfonça les mains dans les poches,-fit un pas en arrière et dit, de sa voix la plus solennelle :

— Que les guerriers Apaches, leurs squaws et leurs enfants ouvrent bien grands leurs yeux. Aussitôt que j'aurai prononcé la formule magique, la terre ouvrira ses entrailles devant moi et me dévoilera tout ce qui nous adviendra au cours des semaines à venir.

D'un pas majestueux, il contourna son manteau, cependant qu'à ma stupéfaction il récitait d'une voix sinistre et scandée la table de multiplication. Mais comme il parlait en anglais et très vite, les Apaches n'y virent que du feu. Arrivé à la table des neuf, il se mit à courir, sauta plusieurs fois en l'air et se mit à pousser de véritables rugissements en agitant ses bras comme des ailes de moulin à vent. Enfin exténué et devenu presque aphone, il s'approcha de son manteau, s'inclina profondément et regarda par le trou de l'encolure.

Il resta ainsi assez longtemps, élevant parfois ses bras avec ravissement ou effroi, pour montrer qu'il voyait des choses formidables. Enfin, il sortit sa tête du tuyau, en rajustant sa perruque qui avait failli y rester. Il avait un air à la fois austère et important.

— Vite, vite, que mes frères rouges ferment immédiatement le trou, afin que le mauvais Esprit ne puisse s'en échapper.

Lorsque le trou fut comblé, il fit une profonde aspiration, comme pour rassembler ses forces, et cria :

— Hélas ! hélas ! Je m'en doutais bien. Le sorcier de mes frères rouges a été dupe du mirage du mauvais Esprit. Ses prédictions sont vraies, mais justes à l'envers, si je ne m'abuse. J'ai vu des arbres, dans le trou, et j'ai entendu le bruit d'un échange de balles. Nous devons donc nous préparer au combat. Mais comme la dernière balle est sortie du « tueur d'ours », de mon ami Old Shatterhand, dont je reconnaîtrais la détonation entre mille, j'en conclus, comme vous en conclurez vous-même, qu'il est sorti vainqueur de la bataille. Mes frères rouges sont certes menacés d'un danger. Ce danger, ils le conjureront aisément en soutenant toujours Old Shatterhand, mais malheur à eux s'ils suivent les conseils de leur sorcier trompé par les démons. J'ai parlé. Howgh !

Ces paroles ébranlèrent profondément l'auditoire. Je vis que les Rouges, du moins pour l'heure, ajoutaient foi aux prédictions du sorcier improvisé. Je m'attendais à ce que le magicien sortît de son chariot pour nous couvrir de malédictions. Mais il resta coi et nous en conclûmes qu'il se sentait battu.

Pendant toute cette scène, Winnetou nous avait regardés d'un air impassible, mais combien éloquent ! Lorsque Sam eut fini, Intchou-Tchouna se dirigea vers nous et dit à mi-voix :

— Mon frère Sam est très intelligent ; il a su dissiper, le venin que le sorcier avait répandu. Il a un manteau étrange qui contient, paraît-il, des choses mystérieuses. La réputation de ce manteau ira jusqu'à la Grande Eau ! Cependant mon frère Sam est allé un peu trop loin.

— Comment donc, trop loin ? demanda Sam, d'un air indigné.

— Il aurait suffi de dire que Old Shatterhand ne pouvait nous attirer aucun malheur. Pourquoi mon frère a-t-il ajouté que nous courions un danger ?

— Je l’ai vu dans le trou.

Intchou-Tchouna l’arrêta d’un geste.

— C’est bon, c’est bon. Le chef des Apaches sait très bien ce qu’il doit penser de la sorcellerie de mon ami Sam. Il était inutile de parler de danger et de remplir d’angoisse les membres de la tribu. Maintenant, nous allons partir.

On fit avancer les chevaux. Plusieurs étaient chargés d’instruments, de vivres et d’ustensiles.

La coutume indienne veut que les membres de la tribu accompagnent ceux qui partent en expédition pendant une partie du chemin. Mais, cette fois, Intchou-Tchouna décida qu’il n’en serait rien. Les trente cavaliers qui devaient partir avec nous ne prirent même pas congé de leurs femmes et de leurs enfants ; ils l’avaient sans doute fait auparavant en particulier, car, chez les Indiens, manifester son émotion en public est considéré comme indigne d’un guerrier.

Un seul d’entre nous fit ses adieux à une femme : Sam Hawkens, qui avait aperçu Kliuna-Ay parmi les autres squaws de la tribu. Il dirigea son mulet vers elle et lui demanda :

— La Lune a-t-elle entendu ce qu’a vu Sam Hawkens dans le trou ?

— Oui, j’ai entendu, répondit la jolie veuve.

— J’ai vu encore bien des choses ; ainsi, j’aurais pu révéler pas mal de choses qui te concernent.

— Vraiment ? Tu as donc vu mon image dans le sein de la terre ?

— Oui, j’ai vu tout ton avenir. Veux-tu que je te le dise ?

— Je t’en prie, fit la Lune d’une voix suppliante. Que m’apportera l’avenir ?

— Hélas ! rien du tout. Au contraire, il te privera de quelque chose de très cher.

— De quoi donc ? fit Kliuna-Ay, d’un ton angoissé.

— De tes cheveux. Dans quelque temps, tu perdras tes cheveux et deviendras chauve comme la lune. A ce moment, fais-moi signe et je t’enverrai ma perruque. Adieu !

Et il s’éloigna. Tout le monde rit et Kliuna-Ay se détourna, honteuse d’avoir vu sa curiosité raillée ainsi devant tous.

Nous partîmes. Intchou-Tchouna, Winnetou, Nso-Tsi et moi avions pris la tête de la caravane, suivis de Sam, Parker et Stone et des trente Apaches qui s’occupaient à tour de rôle des bêtes de somme.

Nso-Tsi était montée à califourchon sur son cheval, à la façon des cavaliers. Elle était belle, très belle, malgré ses allures masculines.

Après trois journées de marche sans obstacle, nous arrivâmes à l’endroit où Rattler avait tué Klekih-Petra. Là, nous fîmes halte et les Apaches érigèrent une sorte de monument commémoratif avec des pierres. Winnetou semblait encore plus taciturne et plus grave qu’à l’ordinaire.

Le lendemain matin, nous atteignîmes l’endroit où nous avions dû interrompre notre travail par suite de l’attaque des Apaches. Cependant, je ne pus me remettre aussitôt au travail, car un triste devoir m’attendait. Les Apaches n’avaient, au lendemain de la bataille, donné de sépulture ni aux Blancs, ni aux Kiowas tombés dans la lutte, et les cadavres ou plutôt les restes dédaignés par les rapaces gisaient encore au milieu de la plaine. Je les enterrai avec l’aide de mes trois camarades blancs, car, naturellement, les Apaches ne nous assistèrent pas dans cette besogne.

Le lendemain matin, je me remis à mes travaux d’arpentage. En dehors des guerriers Apaches qui me passaient de temps à autre les instruments nécessaires, c’était surtout Winnetou qui me venait le plus en aide. Nso-Tsi suivait tous mes gestes avec intérêt, et m’était également d’un secours très précieux.

Malgré les difficultés du terrain, nous avancions rapidement, grâce au dévouement de mes collaborateurs d’occasion. Il me fallut à peine trois jours pour achever les travaux d’arpentage. La quatrième journée, je la consacrai à compléter mes plans et mes calculs. Je me félicitai d’ailleurs d’avoir pu aller si vite, car l’hiver approchait de jour en jour, et les nuits étaient si froides que nous devions laisser le feu de camp allumé jusqu’au matin.

Je viens de dire que j’étais aidé par certains des guerriers Apaches. C’était vrai, mais je dois ajouter que, si ces Peaux-Rouges se montraient utiles, c’était uniquement sur l’ordre catégorique de leur chef. En effet, comme je pus bientôt m’en rendre compte, ils n’avaient pas encore oublié les

terribles prédictions de leur sorcier, que l'impression produite par Sam n'avait pu complètement effacer. D'autre part, bien que j'eusse l'autorisation de leur chef de continuer mon travail, je n'en faisais pas moins là une tâche sacrilège à leurs yeux. Quand nous faisions halte, ils s'éloignaient toujours davantage de notre groupe que ne l'exigeait strictement la déférence due au chef, et je voyais bien sur leurs visages qu'ils conservaient leurs préventions contre nous.

Cette situation était vraiment pénible, mais j'aurais eu tort de m'en plaindre, car, somme toute, je n'avais affaire qu'à Intchou-Tchouna et à ses enfants, qui se montraient infiniment prévenants à mon égard. Nso-Tsi semblait deviner toutes mes pensées et veillait avec tant de soin à mon confort qu'elle m'épargnait la moindre peine. Elle avait une mémoire excellente, un don aigu d'observation, et comme, chaque fois que je parlais, elle était suspendue à mes lèvres, j'étais devenu, bon gré mal gré, son professeur.

Le cinquième matin, nous quittâmes la place et nous nous dirigeâmes vers Saint-Louis par le même chemin que Sam nous avait fait prendre à travers le *Wild West*, à mes compagnons et à moi.

Pendant deux jours, nous avançâmes sans aucun incident, mais, le troisième jour, nous aperçûmes au loin quatre cavaliers blancs. Ils étaient vêtus à la manière des cow-boys, armés de couteaux et de revolvers. Ils s'arrêtèrent un moment, ne sachant trop s'ils devaient venir à notre rencontre ou nous éviter, mais, en apercevant des Blancs parmi les membres de la caravane, ils s'enhardirent. Cependant, lorsqu'ils se trouvèrent à une vingtaine de mètres de nous, ils arrêtèrent leurs chevaux et épaulèrent leurs fusils.

— Bonjour, messieurs, cria l'un d'eux. Devons-nous presser la gâchette ou remettre le fusil en bandoulière ?

— Du calme, les amis, du calme ! leur cria Sam. Pas la peine de vous servir de ces mignons-là. Nous n'avons pas l'intention de vous manger. D'où venez-vous ?

— Du côté du Mississipi.

— Et où allez-vous ?

— Dans le Nouveau-Mexique et de là en Californie. Nous avons entendu dire que dans ce pays on avait besoin de cow-boys et qu'on les payait bien.

— C'est peut-être vrai, S*ir*, mais pour trouver cet emploi mirifique il vous reste encore pas mal de chemin à faire. Quant à nous, nous nous dirigeons vers Saint-Louis. Pourriez-vous nous dire si les chemins sont sûrs par ici ?

— Je le crois et, même dans le cas contraire, vous n'avez rien à craindre. Vous êtes assez nombreux pour faire face à toute attaque. Mais peut-être ces gentlemen rouges ne font-ils pas route avec vous jusqu'à Saint-Louis.

— Non. A l'exception d'Intchou-Tchouna et de Winnetou, chefs des Apaches, et de Nso-Tsi, fille du grand chef.

— Pas possible ! Une lady rouge qui veut se rendre à Saint-Louis ! C'est extraordinaire !... Pourrions-nous savoir comment vous vous nommez ?

— Bien volontiers. Nous avons tous des noms honnêtes et nous n'avons aucune raison de les cacher. Moi, je m'appelle Sam Hawkens, si je ne m'abuse. Voici mes camarades Dick Stone et Will Parker, et voici Old Shatterhand, qui d'un seul coup de couteau abat le grizzli et qui a raison d'un coup de poing de l'homme le plus robuste. Voulez-vous, maintenant, vous présenter à votre tour ?

— Je m'appelle Santer, et je ne suis qu'un simple cow-boy, dont la renommée ne peut rivaliser avec la vôtre.

Il nomma également ses trois camarades, dont j'ai oublié les noms. Nous échangeâmes encore quelques mots avec eux, puis ils partirent.

Lorsqu'ils furent déjà assez éloignés, Winnetou s'adressa à Sam.

— Pourquoi mon frère Sam a-t-il donné des renseignements si précis à ces Visages Pâles ?

— Je ne vois pas pourquoi je les leur aurais refusés, dit l'autre en haussant les épaules. A courtoisie, courtoisie et demie. Tel est du moins le principe de Sam Hawkens.

— Je n'ai pas grande confiance dans la courtoisie de ces gens-là, dit Winnetou. Ils avaient un regard sournois et, s'ils se sont montrés aimables, c'est uniquement parce que nous étions huit fois plus nombreux qu'eux.

— Je ne suis pas de votre avis. Mais, à supposer que vous ayez raison, ils ne feront rien. Ils sont partis dans l'autre direction et je ne vois pas pourquoi ils rebrousseraient chemin et chercheraient à nous nuire.

— J'aimerais pourtant savoir ce qu'ils comptent faire. Que mes frères avancent lentement à cheval, moi, en compagnie de Old Shatterhand, je tâcherai de suivre la trace de ces gaillards. Il faut absolument que j'apprenne s'ils continuent vraiment leur chemin ou s'ils veulent seulement nous donner le change.

A vrai dire, ces gens m'avaient également fortement déplu, mais je ne comprenais cependant pas très bien les intentions de Winnetou. A supposer que ce fussent des bandits, ils ne pouvaient tout de même pas s'imaginer que nous emportions des objets de valeur. Je demandai finalement à Winnetou son avis sur ce point.

— Ils n'ont qu'à réfléchir un peu, me dit-il, pour comprendre que nous ne voyageons pas les mains vides. Sam Hawkens a eu l'imprudence de leur dire que nous étions des chefs de tribu et que nous nous dirigions vers Saint-Louis. Ils peuvent naturellement en conclure que nous connaissons des gisements d'or ou que nous emportons avec nous un trésor. Au reste, ils se tromperaient, puisque nous n'avons encore rien sur nous.

— Comment ? fis-je étonné. Il me semblait pourtant que vous vous proposiez d'emporter de l'or.

— Jusqu'ici, nous n'en avons pas encore eu besoin. Nous aurons ce qu'il nous faut avant d'être parvenus aux premières fortifications. Nous nous en munirons dès demain.

— Ainsi donc, votre trésor est à proximité ?

— Oui, il est caché dans les montagnes que nous appelons Nugget-Tsil. Les étrangers, qui ne savent pas qu'on peut y trouver de l'or, l'appellent autrement. Nous y arriverons ce soir et nous prendrons la quantité dont nous aurons besoin.

J'avoue qu'une admiration mêlée d'un peu de jalousie m'envahit à ces paroles. Ces Indiens, possesseurs de trésors inestimables, au lieu de les employer, vivaient d'une vie qu'on ne peut guère qualifier de civilisée.

Nous continuâmes à suivre prudemment la piste de Santer et de ses amis, que nous aperçûmes en effet, au loin, au bout d'une demi-heure environ. Ils avançaient rapidement, sans s'arrêter, de sorte que, les voyant ainsi continuer leur route avec ardeur, nous rejoignîmes, tranquillisés, nos compagnons.

Ni Winnetou ni moi n'avions cependant percé les véritables intentions des rusés gaillards. Ils avaient deviné que nous allions les suivre et ils avaient feint de se hâter sur leur route, mais, plus tard, ils rebroussèrent chemin et suivirent notre piste.

Nous passâmes la nuit près d'une rivière limpide, sur les rives de laquelle s'étendaient de riches pâturages, où nous laissâmes paître nos chevaux.

Selon l'habitude qu'ils avaient adoptée, les Indiens s'installèrent assez loin de nous. Nous allumâmes un grand feu pour nous protéger tant bien que mal du vent glacial de la nuit.

Après le dîner, nous nous réunîmes auprès du foyer pour causer, comme d'ordinaire. Au cours de la conversation, Intchou-Tchouna nous annonça que nous ne continuerions notre chemin que le lendemain vers midi, car il lui faudrait s'absenter dans la matinée. Sam s'en montra étonné, et le chef nous donna de plus amples précisions, ce que je ne devais pas tarder à regretter amèrement.

— Au fond, je ne devrais pas vous en parler, disait le chef en souriant, mais je n'ai pas de secrets pour mes frères Blancs si ceux-ci me promettent de ne pas essayer de nous suivre.

Nous l'assurâmes naturellement de notre entière discrétion, sur quoi il continua :

— Demain, de bonne heure, je partirai avec mes enfants pour chercher du nugget et je ne pense pas pouvoir revenir avant midi.

— Il y a donc de l'or dans les environs ? demanda Sam tout étonné.

— Certainement, répondit Intchou-Tchouna. Mais personne, pas même mes guerriers, ne le sait. C'est de mon père que je connais l'existence du trésor, et lui-même le tenait de son père. Pareil secret se transmet de père en fils et se garde toujours jalousement. Je vous en parle maintenant, mais sans préciser où se trouve la cachette, et j'abattrais d'un coup de fusil quiconque oserait nous suivre pour l'apprendre.

Il prononça cette phrase comme un avertissement, pour mettre fin à cette conversation, et je m'empressai de changer de sujet. Nous parlions de notre prochaine arrivée à Saint-Louis, quand tout à coup Sam, qui était assis face à moi et des deux Indiens, poussa un cri, se leva brusquement et envoya une balle dans le fourré.

Ce coup de feu inattendu jeta naturellement l'alarme dans le camp et les guerriers Apaches accoururent dans notre direction. Nous nous étions levés et demandions à Sam pourquoi il avait tiré.

— Je viens d'apercevoir une paire d'yeux derrière Intchou-Tchouna.

Les guerriers Apaches, avec des torches improvisées, se jetèrent dans le fourré et en battirent les moindres recoins, sans aucun résultat. Rassurés, nous nous rassîmes.

— Sam Hawkens se sera sans doute mépris, fit Intchou-Tchouna. Ce sont sans doute les ombres du feu qui l'ont trompé.

— Je ne crois pas, fit Sam en hochant la tête. Il me semble bien avoir vu une paire d'yeux.

Winnetou restait assis, silencieux et méditatif. Enfin, il parla :

— De toute façon, mon frère Sam vient de commettre là une erreur de tactique.

— Une erreur ? je ne vois pas pourquoi, fit Sam.

— Il ne fallait pas tirer. Peut-être cet espion n'avait-il pas de mauvaises intentions à notre égard et cherchait seulement à savoir qui nous sommes avant de manifester sa présence.

— Évidemment, c'est possible.

— De toute manière, continua Winnetou implacable, ce coup de feu ne pouvait être d'aucune utilité. Ou bien mon frère Sam se trompait et cette balle était inutile et ne pouvait avoir d'autre résultat que d'alarmer les ennemis que nous pouvons avoir dans ces parages, ou bien il a bien vu et alors il avait encore tort de tirer à l'aveuglette. Je sais que mon frère est un excellent tireur, mais l'espion qui aperçoit un fusil braqué sur lui a trop beau jeu pour s'esquiver avant que le coup ne parte.

— Eh bien ! qu'aurait donc fait mon frère rouge à ma place ?

— J'aurais tiré du genou ou bien je me serais levé comme si de rien n'était pour essayer de le surprendre par derrière.

Le tir « du genou » est un des coups les plus difficiles à exécuter et il faut des années d'exercice pour le réussir. Quand le chasseur du *Wild West* aperçoit, comme Sam, un être suspect dans un buisson, il doit chercher à l'atteindre sans lui avoir donné l'alarme. S'il braquait son fusil pour tirer, son adversaire s'en apercevrait immanquablement ; il lui faut donc viser à l'insu de l'espion. Pour ce faire, il faut plier le genou de sorte que la jambe forme un angle tel, qu'une ligne tracée entre son genou et les yeux de l'espion soit rigoureusement droite. Évidemment, cette manœuvre est très lente, et il faut veiller à ce qu'elle paraisse naturelle. Puis, de la seule main droite — chose infiniment difficile — il faut ramener doucement son fusil sur son genou, le fixer, toujours d'une seule main et enfin appuyer sur la gâchette. Un chasseur sur cent, à peine, est capable de réussir ce tir d'autant plus délicat qu'aucun regard trop appuyé ne doit le trahir, et que la lumière vacillante du feu de camp est des plus incertaines.

C'est à ce coup difficile qu'avait pensé Winnetou, qui était passé maître dans ce genre d'exercice.

Pour s'assurer que ses guerriers avaient soigneusement examiné le terrain, mon ami se leva peu après et s'enfonça dans le fourré, à la recherche de l'espion. Il resta près d'une heure absent.

— Non, il n'y a personne, dit-il en revenant près de nous. Mon ami Sam s'est décidément trompé.

Pourtant, pour ne négliger aucune précaution, il fit doubler la garde et donna des instructions sévères à ses guerriers afin qu'ils opérassent des rondes à des intervalles réguliers. Enfin, nous nous installâmes pour dormir.

Le lendemain matin, de bonne heure, Intchou-Tchouna parut en compagnie de ses enfants. Avant leur départ, je les suppliai de me laisser les accompagner au moins pendant quelque temps, car, sans raison, la pensée de l'espion qui avait pu nous écouter ne me quittait pas.

— Nous savons que mon frère Old Shatterhand méprise l'or, dit Intchou-Tchouna, mais si tu nous accompagnais tu devinerais la direction dans laquelle se trouve le trésor et, malgré toi, tu attraperais la fièvre mortelle du métal jaune qui tourmente tant de chasseurs et qui ruinerait ton

corps et ton âme. Nous te demandons donc, non pas par méfiance, mais par amitié, de ne pas nous suivre.

Je ne pouvais que m'incliner devant la volonté du chef qui partit bientôt en compagnie de Winnetou et de Nso-Tsi. Comme ils allaient à pied, je devinai que l'endroit dont ils parlaient se trouvait sans aucun doute à proximité.

Quant à moi, je m'étendis sur l'herbe et, après avoir allumé une pipe, j'essayai d'entrer en conversation avec mes amis pour me débarrasser de la véritable angoisse qui ne cessait de m'opprimer. Malheureusement, rien n'y faisait. Un peu plus tard, je me relevai, pris mon fusil en bandoulière et partis. J'espérais pouvoir chasser un peu pour détourner ainsi le cours de mes pensées.

Intchou-Tchouna était parti dans la direction du sud, je me dirigeai donc vers le nord, afin qu'il ne pût croire que, malgré sa défense, je m'obstinais à suivre sa trace.

Quelle ne fut pas ma surprise lorsque, un quart d'heure plus tard, j'aperçus trois traces toutes fraîches de mocassins qui ne pouvaient provenir que de mes amis. Sans doute étaient-ils partis vers le sud uniquement pour me dérouter.

Je décidai de ne pas continuer ma route dans cette direction et je tournai dans la direction de l'est. A peine avais-je fait un kilomètre environ que j'aperçus d'autres traces également toutes fraîches. Je me penchai immédiatement pour les examiner et je pus voir sans aucune peine qu'elles avaient été laissées par quatre hommes portant des bottes et des éperons. Je pensai aussitôt à Santer et décidai immédiatement de suivre cette piste.

Bientôt celle-ci déboucha dans le fourré — dans la direction des traces laissées par les trois Indiens — et j'y pénétrai à mon tour avec d'infinies précautions.

A quelques pas de la savane, j'aperçus quatre chevaux attachés à un chêne. Je reconnus aussitôt les chevaux de Santer et de ses hommes. C'était sans doute là leur campement de la nuit. Ils étaient bien revenus sur leurs pas, probablement en nourrissant de sombres desseins à notre égard. Sam ne s'était donc pas trompé, il avait bien vu les yeux d'un espion dans le buisson. Mais cet endroit était encore relativement éloigné de notre camp et je ne parvenais pas à comprendre comment ils avaient pu nous apercevoir de là.

J'examinai attentivement les arbres, dont l'écorce était par endroits arrachée, ce qui sans aucun doute provenait du frottement des éperons. Ainsi donc, les bandits étaient montés aux arbres et, de ce poste d'observation, avaient fort bien pu suivre les allées et venues de notre camp.

Tout à coup, une pensée terrifiante me glaça le sang dans les veines. La veille au soir, immédiatement avant que Sam eût aperçu la paire d'yeux, nous avions parlé de la cachette du trésor et Intchou-Tchouna avait déclaré qu'il comptait s'y rendre dès le matin avec ses enfants. L'espion avait très certainement entendu ces paroles et, ayant vu mes amis partir, les aventuriers n'avaient certainement pas manqué de les suivre. Winnetou, Intchou-Tchouna et Nso-Tsi couraient donc un danger mortel. Il n'y avait pas une minute à perdre si je voulais prévenir une catastrophe.

J'enfourchai immédiatement un des chevaux et, à bride abattue, me lançai sur la piste des quatre bandits blancs, qui ne tardait pas à rejoindre celle de mes amis.

Pendant ma course, je me remémorai encore tous les détails de notre conversation de la veille. Winnetou m'avait parlé d'un Nugget-Tsil. Nugget signifie Poudre d'Or et Tsil veut dire Montagne. Je devais donc, sans trop m'attacher à la piste, me diriger vers les montagnes qui s'élevaient vers le sud. Ma course me conduisit, par monts et par vaux, à travers des lits de rivière desséchés, à une carrière où je perdis complètement la piste. L'endroit devenait d'ailleurs si rocheux que je dus abandonner mon cheval que j'attachai à un arbre. Je continuai ma course en haletant et parvins à une forêt dense où peu à peu cependant les arbres se clairsemaient de plus en plus. J'en conclus que j'allais atteindre une clairière. Cependant, avant que j'eusse pu y parvenir, j'entendis le bruit de plusieurs détonations, suivies de cris terribles qui me percèrent le cœur. C'était le cri de mort des Apaches !

Je ne courais plus, je volais littéralement. Tout à coup, j'entendis un nouveau coup de fusil, suivi immédiatement d'un autre... Je reconnus la détonation du fusil à double canon de mon ami. Il était donc encore en vie ! Un dernier bond et j'atteignis la clairière, mais je m'arrêtai, pour m'appuyer à un arbre, tant le spectacle qui s'offrait à ma vue, en me perçant de douleur, me laissait privé de force.

Au milieu de la clairière, gisaient Intchou-Tchouna et sa fille, morts ou grièvement blessés. Non loin de là, Winnetou s'abritait derrière un rocher, occupé à recharger son arme. A ma gauche, protégés par des arbres, se tenaient deux des bandits, le fusil braqué dans sa direction, tandis que le troisième se glissait dans les buissons pour chercher à atteindre Winnetou par derrière. Le quatrième était étendu à terre, le crâne percé d'une balle.

Les deux premiers bandits me parurent plus dangereux pour la vie de Winnetou que le troisième. Je les visai donc et les abattis de deux coups de mon rifle, puis, sans même recharger mon arme, je courus vers le troisième. Celui-ci, s'étant aperçu du renfort imprévu que venait de recevoir Winnetou, s'agenouilla et tira un coup de feu dans ma direction. Je réussis à esquiver la balle et continuai ma course. Santer, car c'était lui, abandonna la partie et s'enfuit dans la forêt. Je me mis à sa poursuite, mais, comme il avait déjà une avance assez sensible, je ne pouvais espérer l'atteindre rapidement. Songeant que mon ami pouvait avoir besoin de moi, je rebroussai donc chemin dans la direction de la clairière.

Lorsque je parvins enfin sur les lieux du drame, je trouvai mon ami agenouillé près de son père et de sa sœur, en train d'examiner leurs plaies d'un air d'angoisse. S'apercevant de ma venue, il se leva. Je ne pourrai jamais oublier l'expression de ses yeux traversés de lueurs sauvages exprimant tantôt la rage et tantôt la douleur avec une violence qui me sembla voisine de la folie.

— Mon frère Old Shatterhand voit ce qui vient de se passer. Nso-Tsi, la plus belle et la plus douce des filles des Apaches, n'ira jamais dans la cité des Visages Pâles. Son âme veille encore sur son corps, mais je doute fort qu'elle ouvre encore les yeux sur ce monde.

La langue collée au palais, j'étais incapable d'articuler une parole. A quoi bon, d'ailleurs ! Ils gisaient là, abattus par les balles des bandits, Intchou-Tchouna et Nso-Tsi ! Le père, dont une balle avait traversé la tête, était mort sur le coup. Nso-Tsi, atteinte à la poitrine, respirait encore faiblement, mais son teint légèrement bronzé pâlissait de minute en minute. Ses joues, si pleines de santé autrefois, étaient maintenant creuses et l'expression solennelle de la mort se peignait sur ses traits jadis si animés.

Cependant, tout à coup, elle ouvrit les yeux. Elle tourna son visage vers le cadavre de son père et l'aperçut baignant dans son sang. Elle eut un sursaut de douleur et essaya de se rappeler ce qui s'était passé, tout en portant sa petite main à son cœur. Elle sentit son sang chaud couler de sa plaie et eut un profond soupir.

— Nso-Tsi, ma sœur, ma pauvre petite sœur, je ne t'oublierai jamais ! fit Winnetou d'une voix déchirante.

— Venge... moi. Venge... moi !

Elle s'aperçut alors de ma présence et un sourire ineffablement doux se dessina sur ses lèvres.

— Old... Shatter... hand... Toi... ici. Je meurs et...

Elle ne put achever et l'aile de la mort s'appesantit sur elle. Je sentais mon cœur battre comme un glas funèbre et poussai un cri de désespoir qui retentit longuement à travers les montagnes.

Winnetou se releva péniblement, comme courbé vers le sol par un poids trop lourd. Il m'étreignit et me dit :

— Ils sont morts tous les deux ! Le plus grand et le plus brave des chefs des Apaches, et ma sœur Nso-Tsi, qui t'avait donné son âme. Elle est morte, ton nom sur ses lèvres. Souviens-t'en, mon frère, souviens-t'en !

— Je ne l'oublierai jamais ! m'écriai-je.

Son visage se durcit et ses paroles résonnèrent comme un orage lointain :

— Je vengerai leur mort comme jamais mort ne fut encore vengée. Tu as vu leur assassin ? C'était un Blanc. C'est sa race tout entière qui est responsable de son crime, et c'est à sa race que je demanderai des comptes. Le regard de tous les Apaches va maintenant être fixé sur moi, dans l'attente de ce que je vais faire. Que mon frère Old Shatterhand soit le témoin du serment que je vais proférer devant les restes de mon père et de ma sœur. Je jure sur le Grand Esprit et sur les mânes de tous mes ancêtres qu'à partir de ce jour, avec le fusil qui est tombé des mains de mon père, j'abattrai comme un chien tous les Visages Pâles et je les...

— Attends ! lui criai-je, la voix glacée d'horreur, car je savais que, s'il terminait cet affreux serment, il le tiendrait jusqu'au bout. Attends, on ne doit jurer qu'avec une âme paisible !

Il se tenait devant moi, droit et majestueux, vengeur inexorable de sa race persécutée. Oui, cet homme pouvait aller jusqu'au bout de ce qu'il avait décidé. Il parviendrait sans doute à rassembler tous les guerriers rouges et à commencer avec eux une lutte terrible contre tous les Blancs, une lutte de haine et de désespoir, dont l'issue sans doute n'était pas douteuse, mais qui rougirait du sang de milliers de cadavres le sol sauvage du *Wild West*. C'est à ce moment qu'allait se décider si la faux de la mort s'abattrait sur les prairies et les savanes.

Je lui pris la main et lui dis :

— Certes, tu es capable de réussir tout ce que tu entreprendras, et de faire triompher ta volonté. Cependant, j'ai une prière à te faire qui sera peut-être la dernière, car il se peut que tu n'entendes plus jamais la voix de ton frère Blanc. Au nom de l'amour de Nso-Tsi, je te supplie de ne faire aucun serment avant que la tombe de la plus noble et de la plus belle fille des Apaches ne soit creusée et refermée.

Il me regarda d'un air sombre, puis son regard retomba sur les cadavres. Je vis ses traits se détendre peu à peu. Enfin, il parla :

— Mon frère Old Shatterhand a un grand pouvoir sur tous ceux qui l'approchent. Nso-Tsi obéissait avec joie et j'obéirai comme elle l'aurait fait. Ce n'est que lorsque mes yeux ne verront plus les restes de ceux que j'ai tant aimés que je déciderai si les eaux du Mississipi charrieront les cadavres des Rouges et des Blancs. J'ai parlé. Howgh !

Je lui serrai chaleureusement les mains et lui dis pourquoi, malgré l'interdiction de son père, je m'étais décidé à suivre leur piste. La religion de Winnetou ne lui permettait pas de se mettre à la poursuite du meurtrier des siens avant que leurs corps n'eussent reçu une sépulture. Il devait rester près d'eux jusqu'à la cérémonie. Il fut donc entendu que je me lancerais aux trousses de l'assassin, seul, mais sans perdre une minute.

J'allai cependant d'abord jeter un coup d'œil sur le corps des trois bandits que nos fusils avaient abattus. Quel ne fut pas mon étonnement en constatant que l'un d'eux, atteint cependant en pleine poitrine, râlait encore. Son œil déjà trouble se fixa sur nous et il murmura quelques paroles indistinctes. Je me penchai sur lui et demandai :

— Rassemblez vos forces et répondez-moi. Me reconnaissez-vous ?

Il m'examina d'abord d'un œil hébété, puis sa vue se fit plus lucide, et il balbutia :

— Où est... Santer ?

— Il s'est enfui, dis-je, car je ne voulais pas mentir à un moribond, fût-il assassin. Tous tes camarades sont morts et toi-même, tu n'en as plus pour longtemps. Tâche de te repentir de tes crimes avant qu'il soit trop tard et dis-moi d'où vient ce Santer. Est-ce son vrai nom ?

— Il en a plusieurs.

— Où alliez-vous ?

— Nulle part... là où il y a de l'argent... de l'or.

— Vous formiez somme toute une association de brigands ? Comment avez-vous eu l'idée d'attaquer les trois Apaches ?

— Les Nug... nugget.

Il parlait avec peine et il fallait deviner ce qu'il voulait dire.

— Donc, sachant que les chefs allaient vers l'Est, c'est-à-dire vers les villes, vous avez pensé qu'ils devaient avoir de l'or. Vous êtes revenus sur vos pas après nous avoir dépassés, et le soir vous nous avez espionnés, n'est-ce pas ?

Il acquiesça de la tête.

— Lequel d'entre vous est venu ainsi nous épier ?

— Santer... lui-même.

— Tout s'est donc passé comme je l'avais pensé ! Le matin, vous êtes montés sur des arbres et vous nous avez épiés ? Vous vouliez savoir d'où les Apaches tiraient leur or ?

Le bandit ferma les yeux et ne répondit pas.

— Mais pourquoi avez-vous tiré sur eux, au lieu de repérer l'emplacement du trésor, ce qui...

Winnetou m'interrompit.

— Il est inutile que mon frère continue cet interrogatoire. Le Visage Pâle est mort. Ces chiens voulaient découvrir le trésor des Apaches, mais ils sont arrivés trop tard et ne nous ont trouvés

qu’au retour. Mon frère Blanc connaît maintenant toute l’histoire et il peut partir à la recherche du misérable qui s’est enfui.

Le cœur lourd, je pris congé de mon ami et commençai à me mettre à la poursuite de Santer. J’étais un excellent coureur et j’espérais pouvoir rattraper son avance. Malheureusement, il n’en fut rien, car je ne tardai pas à m’apercevoir que dans sa fuite l’assassin avait trouvé la monture qu’en venant j’avais attachée à un arbre. Pour continuer la poursuite, il me fallait avant tout rentrer au camp pour prendre un cheval à mon tour.

De ma vie, je ne me souviens pas d’avoir fourni une course aussi folle. J’étais talonné par la pensée qu’à chaque minute l’avance de Santer augmentait Je bénis Winnetou qui m’avait appris l’art de courir sans m’essouffler de longues distances. Pour des courses pareilles, les Indiens font porter le poids du corps sur une seule jambe et ils peuvent ainsi alterner lorsque celle-ci est fatiguée. De cette façon, on peut courir des heures durant, à condition d’avoir le cœur et les poumons solides.

Il était déjà midi passé lorsque j’atteignis le camp. Je rassemblai aussitôt les guerriers Apaches et mes amis pour leur apprendre la triste nouvelle. Sam et ses acolytes furent littéralement atterrés et les Peaux-Rouges se mirent à pousser de tels hurlements de colère que le meurtrier aurait été glacé d’effroi s’ils étaient parvenus jusqu’à lui. J’eus la plus grande peine à rétablir à peu près le silence.

— Que les guerriers Apaches se taisent. Hurler ne sert à rien, leur dis-je. Nos cris n’arrêteront pas l’assassin dans sa fuite. Il faut avant tout que vous m’obéissiez. Mes frères rouges peuvent maintenant constater si leur sorcier a menti. Intchou-Tchouna et Nso-Tsi sont morts parce qu’ils s’étaient éloignés de moi et c’est ma seule présence qui a sauvé Winnetou. Est-ce donc la vie, ou est-ce la mort, que j’apporte à mes amis ?

Un nouveau cri s’éleva des rangs des guerriers, que je pus calmer cette fois d’un geste de la main.

— Silence, fis-je d’une voix brève. Il nous faut nous hâter pour atteindre l’assassin. Écoutez mes ordres et suivez-les exactement.

Je partageai alors les Indiens en deux groupes. Je pris avec moi les dix meilleurs cavaliers, qui devaient me suffire pour la poursuite, et j’envoyai les vingt autres à Winnetou. Je donnai ensuite le signal du départ et la chasse commença.

Des montagnes rocheuses s’élevaient devant nous et, dans ce sol rocailleux et sec, il était inutile de chercher à retrouver la piste du meurtrier. Je décidai donc de tâcher de la reprendre dans la savane qui entourait le pied de ces montagnes et scindai de nouveau notre groupe ; dix Indiens partirent vers l’est, mes camarades et moi vers l’ouest. Nous devions nous retrouver de l’autre côté des montagnes.

Avant d’aller plus loin, je réfléchis qu’il pourrait être utile de revenir là où Santer avait passé la nuit avec ses camarades. Une fois à cet endroit je cherchai sur le sol une trace bien nette des sabots du cheval qui portait Santer et je la reportai sur une feuille afin de pouvoir la comparer avec celles que nous ne manquerions pas de trouver dans la Prairie.

Puis nous donnâmes un coup d’éperon à nos chevaux, et reprîmes notre course. Nous avions déjà parcouru presque en entier le chemin que nous nous étions assigné, sans avoir encore relevé la moindre empreinte dans l’herbe, quand, enfin, j’aperçus une piste d’abord très incertaine, ensuite plus nette, que, grâce à mon croquis, je pus identifier comme étant celle de Santer. Malheureusement, il nous fallut attendre ensuite les dix Apaches qui venaient vers nous par l’autre versant des montagnes, ce qui occasionna un nouveau retard. Lorsqu’ils furent près de nous, j’envoyai l’un d’eux à Winnetou pour lui annoncer que nous avions retrouvé la piste de l’assassin.

Hélas ! la nuit ne tarda pas à tomber et nous dûmes abandonner la poursuite pour la journée. C’était une froide nuit d’automne et la bise aigre qui sifflait, jointe aux tristes émotions que je venais de ressentir, m’empêchèrent de trouver le sommeil. Dès que l’aube apparut et que, tant bien que mal, nous pûmes discerner les traces de Santer, nous repartîmes, à un galop effréné, dans la direction qu’il avait suivie et qui semblait être celle de l’Est.

Vers midi, nous arrivâmes à l’endroit où Santer avait fait halte pour la nuit. Il avait dormi sans doute plus longtemps qu’il n’aurait voulu, car la piste qui reprenait ensuite était toute fraîche

et semblait ne remonter qu'à deux heures et demie environ. Nous étions donc plus près de lui que la veille.

A quelque distance de là, la piste obliqua vers le sud. Il semblait que l'assassin eût décidé de quitter les vallées de la Canadienne pour se rapprocher de la Red River.

Dans le courant de l'après-midi, nous examinâmes à nouveau la piste et il nous apparut que Santer ne devait plus être qu'à trois quarts d'heure de notre troupe. Bientôt une ligne noire barra l'horizon.

— C'est une forêt, dit Sam. Quel dommage qu'il ait quitté la Prairie !

Il avait raison, car, dans la Prairie, nous aurions pu l'apercevoir de loin, tandis que dans la forêt la poursuite devenait bien plus difficile. Une fois de plus, le sauvage assassin d'Intchou-Tchouna pouvait reprendre son avance.

Cependant, quand nous arrivâmes à la lisière de la forêt, nous constatâmes qu'elle était clairsemée et qu'en fin de compte c'était moins une forêt que des groupes d'arbres disséminés sur les bords d'une large rivière.

A la tombée de la nuit, nous étions si près du fuyard que nous nous attendions à chaque minute à l'apercevoir. Cette attente redoublait nos forces ; je pris la tête de la petite troupe, d'abord parce que mon coursier était celui qui avait le plus d'endurance de tous et ensuite parce que je brûlais du désir de m'emparer moi-même du misérable.

A ce moment, nous nous engageâmes dans un fourré, à gauche de la rivière. Lorsque j'en eus atteint les derniers arbres, je m'aperçus que la piste tournait à droite et s'engageait dans le lit du fleuve. Je m'arrêtai alors, pour annoncer cette découverte à mes amis. Je m'en félicitai d'ailleurs, car, en jetant les yeux sur l'autre bord de la rivière, j'aperçus un spectacle qui me poussa à me retirer vivement dans le fourré et à m'y cacher.

En effet, à cinq cents mètres à peine du fourré où je me trouvais, j'en apercevais un autre, devant lequel plusieurs Indiens promenaient leurs chevaux. J'aperçus également des poteaux, entre lesquels étaient tendues des courroies qui maintenaient de grands morceaux de viande sèche. Si je m'étais encore avancé de dix mètres, les Indiens n'auraient pas manqué de m'apercevoir.

Je mis pied à terre et montrai ce tableau aux Apaches.

— Des Kiowas, me dit l'un d'eux.

— Oui, des Kiowas, acquiesça Sam.

Ceux que nous apercevions étaient peu nombreux, mais nous ne pouvions savoir s'il ne s'en trouvait pas d'autres aux alentours.

— Que faire, Sam ? dis-je. Ne pensez-vous pas qu'il serait plus prudent de nous écarter.

— Vous n'y pensez pas ! Ils sont sur l'autre rive et d'ailleurs il va faire nuit et ils ne quitteront plus leur camp.

— Pourtant il serait sage de ne pas s'aventurer trop à la légère.

— Celui qui a peur est *greenhorn*, dit-il péremptoire. Je vous affirme, mon ami, que ces Kiowas n'ont aucune intention de venir nous chercher noise sur l'autre rive. Tant mieux d'ailleurs, comme cela, c'est nous qui pourrons aller leur rendre visite. Il faut mettre la main sur ce Santer, et nous y arriverons, dussions-nous aller le prendre parmi mille Kiowas. Attendons la nuit, et la danse commencera.

Je ne reconnaissais plus mon Sam, qui était complètement hors de lui. La mort de la charmante « lady rouge » l'avait à ce point bouleversé qu'il brûlait d'en tirer vengeance. Comme les Apaches, ainsi que Stone et Parker, lui donnèrent entièrement raison, je ne pus que m'incliner devant l'opinion générale. Nous attachâmes nos chevaux aux arbres et attendîmes l'obscurité complète.

J'avoue que, malgré mes pressentiments, les Kiowas se comportaient avec un parfait naturel. Ils s'interpellaient à voix haute, pansaient leurs chevaux, tandis que quelques-uns fumaient, accroupis, avec indolence. Bref, même dans l'enceinte de leur pueblo, ils n'eussent pu faire montre d'une plus grande insouciance.

— Vous voyez, ils ne se doutent même pas de notre présence, dit Sam.

— Vous pourriez ajouter « si je ne m'abuse », car ce serait bien le cas de le dire. J'ai nettement le pressentiment que leurs allures nonchalantes ne sont qu'une mise en scène.

— Il n’y a que les vieilles bonnes femmes qui aient des pressentiments, mettez-vous bien cela dans la tête. D’ailleurs, quel besoin auraient-ils de cette mise en scène ?

— Pour nous attirer sur l’autre rive.

— Ce serait bien inutile, puisque nous y irons de toute manière. Je suis sûr que Santer est parmi eux, qu’il leur a tout raconté et qu’ils sont enchantés d’offrir l’hospitalité au meurtrier d’Intchou-Tchouna. Mais, dans une demi-heure, je traverserai le fleuve et j’irai espionner le camp. Il faut que je mette la main sur ce scélérat de Santer.

— Entendu, mais j’irai avec vous.

— C’est inutile.

— Je ne suis pas de votre avis.

— Quand Sam Hawkens part en reconnaissance, il n’a besoin de personne. Je vous connais et je connais aussi votre stupide sentimentalité. Je parie que, si vous l’avez à votre merci, vous lui laisserez la vie.

— Je n’en ai pas la moindre intention.

— Pas de comédie, mon ami.

— Non, je vous parle franchement. Moi aussi, je veux m’emparer de Santer et, si je ne peux l’avoir vivant, je l’abattrai d’un coup de fusil.

— C’est cela ! Vous voulez lui envoyer un coup de fusil ! Eh bien ! moi, je l’arrêterai vivant, coûte que coûte, afin qu’il meure au poteau de torture. Je veux qu’il soit grillé à petit feu et qu’il soit coupé en mille morceaux. Je l’arrêterai vivant et je le livrerai à Winnetou.

Je préférai ne pas répondre, car les paroles de Sam avaient déjà alarmé les Apaches. Ils se rappelaient mes efforts pour soulager les tortures de Rattler, et ils pensaient sans doute que je nourrissais les mêmes intentions à l’égard de Santer. Je haussai donc les épaules, feignis de m’incliner devant la volonté de Sam et m’étendis sur l’herbe, près de mon cheval.

Quelques moments plus tard, les Kiowas allumèrent un feu de camp, ce qui d’ailleurs ne fit que confirmer mes soupçons. Si nous les avions attaqués, nous serions sûrement tombés dans un guet-apens.

Le temps passa. Soudain, j’entendis un faible bruit dans un buisson proche. En d’autres lieux, j’aurais pensé à un reptile, mais je me tenais sur mes gardes. Avec d’infinies précautions, je m’approchai du buisson et n’éprouvai nulle surprise en apercevant un Indien qui, me tournant le dos, allait se dégager des broussailles. Je me redressai vivement, lui serrai le cou de ma main gauche et lui assenai un coup sur le crâne de mon poing droit. Il s’évanouit sans un cri.

Tout à coup, je perçus la voix de Sam de l’autre côté du buisson :

— Qu’est-ce que c’est que ça ? J’ai entendu du bruit !

— C’est le cheval de Old Shatterhand, répondit Dick.

— Où s’est-il fourré, cet entêté ? Je parierais qu’il fait encore une bêtise. Je serais vexé qu’il soit allé tout seul espionner les Kiowas. Sans doute, pour un *greenhorn*, il n’est pas trop empêtré, mais il n’est pas assez malin pour pouvoir approcher des Peaux-Rouges avec un feu aussi ardent. Il faut pour cela un vieux renard de mon espèce.

Je me levai de ma cachette, m’approchai de lui et dis :

— Encore une erreur, mon vieux Sam. Vous pensiez que j’étais chez les Kiowas, alors que j’ai réussi à ramper jusqu’à vous sans que vous vous en aperceviez. Vous avez d’ailleurs tort d’être si fier de votre habileté, car, un peu plus, je n’étais pas le seul à venir vous surprendre.

— Quoi ? Qu’est-ce que vous me chantez là ? dit-il.

— Allez derrière le buisson et vous verrez.

Il s’y rendit et fut littéralement atterré lorsqu’il aperçut le corps de l’espion. Il étouffa un juron, puis, revenant près de moi, m’assaillit de questions. En quelques mots, je le mis au courant.

— Quelle chance nous avons eue de l’avoir arrêté ! conclut-il. Tout de même, on voit que vous êtes mon disciple. Maintenant, nous allons le ligoter de la bonne manière et, quand il reviendra à lui, je le mettrai un tout petit peu à la question.

— J’ai bien peur que cela ne serve à rien. Il a déjà commis une faute en se laissant surprendre et il se gardera bien de se déshonorer en nous livrant le plan des Kiowas.

— Bah ! après tout, c’est possible. D’ailleurs, je ne perdrai pas mon temps avec lui. Même sans ses renseignements, nous savons à quoi nous en tenir et nous apprendrons, beaucoup mieux ce que nous ignorons encore quand j’aurai fait un petit tour dans leur camp.

— Un petit tour qui pourrait durer fort longtemps.

— Pourquoi ?

— Je crains bien que les Kiowas ne mettent la main sur vous.

— J’en fais mon affaire et j’agirai à ma guise. Je traverse le fleuve et vous m’attendrez là. J’ai parlé. Howgh !

Il avait dit ces mots sur un ton péremptoire et décida de mettre son projet à exécution, malgré nos protestations. Quelques minutes plus tard, il prenait là direction du campement des Kiowas.

Il nous recommanda à plusieurs reprises de n’essayer sous-aucun prétexte de le suivre dans son expédition.

A peine était-il parti que je confiai mon tueur d’ours à Stone et décidai de partir à sa suite non sans avoir catégoriquement enjoint à mon tour à mes compagnons de ne venir à notre secours sous aucun prétexte, même s’ils entendaient des coups de fusil. Cependant, je m’aperçus que Sam traversait le fleuve en ligne droite, ce qui, à mon sens, était une grave erreur. En effet, les Kiowas, sachant que nous allions venir, nous attendaient certainement devant leur camp, là où les arbustes touffus tenteraient certainement un espion venant les surveiller.

C’est pourquoi je remontai assez longtemps le bord de la rivière et ne la traversai que lorsque je me vis à une assez grande distance des feux. J’en comptai huit et, comme je ne vis qu’une quarantaine d’indiens, j’en conclus que ces frais d’illumination étaient à notre intention. De plus, ils avaient leurs armes à portée de la main et je me rendis compte qu’il aurait été bien imprudent de tenter de les surprendre. Le piège était grossier et il fallait que nous fussions bien aveuglés par notre désir de vengeance pour avoir failli nous y laisser prendre.

Leurs chevaux paissaient plus loin, dans la Prairie.

En continuant mes investigations, j’aperçus enfin Santer, auprès de quatre Indiens. Je savais que je risquais gros, mais, à l’abri des buissons, je réussis à me glisser à moins de dix mètres d’eux. A ma grande satisfaction, ils s’entretenaient à mi-voix, de sorte qu’en tendant l’oreille je pus suivre leur conversation.

C’était Santer qui parlait. Il décrivait les montagnes où se trouvait le trésor et il essayait de convaincre les Kiowas de le suivre pour le découvrir.

— Mon frère Blanc connaît-il l’endroit où est caché le trésor ? demanda l’un des guerriers.

— Malheureusement non. Les Apaches étaient de retour beaucoup plus tôt que nous ne nous y attendions, et nous n’avons pu les épier.

— J’ai bien peur qu’en ce cas toute recherche soit infructueuse. Deux fois cent guerriers pourraient fouiller pied à pied le terrain sans pouvoir rien trouver. Nous autres, Indiens, nous connaissons l’art de creuser des cachettes impossibles à soupçonner. Mais comme notre frère Blanc a tué notre plus grand ennemi et sa fille, nous consentirons, pour lui faire plaisir, à l’accompagner à cet endroit et à l’aider dans ses recherches. Mais, auparavant, nous ferons prisonniers ceux qui le poursuivent, après quoi nous tuerons Winnetou.

— Mais c’est sans doute lui qui est à la tête de mes poursuivants ?

— Non, il est resté certainement près de ses morts avec une partie de ses guerriers. C’est sans doute Old Shatterhand qui les conduit, ce chien blanc qui a tué Metan-Akwa et broyé les genoux de notre grand chef. Celui-là, nous le capturerons.

— Ensuite, nous nous rendrons à Nugguet-Tsil, mettrons à mort Winnetou et nous emparerons de son trésor.

— Mon frère Blanc fait erreur. Nous ne devons pas attaquer Winnetou avant que celui-ci ait enterré son père et sa sœur, sans quoi la colère du Grand Esprit s’appesantirait sur nous. Mais nous l’attaquerons aussitôt que l’enterrement sera terminé. Il est certain que Winnetou -ne va pas continuer sa route vers la cité des Visages Pâles, mais qu’il va revenir au pueblo de sa tribu. Nous l’attaquerons pendant le parcours, après lui avoir tendu un piège comme celui dans lequel est en train de tomber Old Shatterhand. Je n’attends plus que le retour de l’espion que j’ai envoyé sur l’autre rive, mais ni lui ni les sentinelles postées dans les buissons ne m’ont encore envoyé le signal convenu.

J’avais bien deviné. Si Sam Hawkens ne réussissait pas à dépister la surveillance, il allait être pris au piège... En effet, au même moment, j’entendis des cris, et l’Indien qui parlait sauta sur ses pieds et dressa l’oreille. Les autres écoutèrent attentivement.

L’instant d’après, quatre Kiowas débouchaient du fourré, traînant avec eux un Blanc qui leur opposait, mais en vain, une vigoureuse résistance. C’était mon imprudent Hawkens.

Je décidai de le sauver coûte que coûte, dussé-je y laisser ma vie.

— Tiens, Mr. Hawkens ! fit Santer qui le reconnut. Mes compliments, dear *Sir*. Vous ne pensiez certainement pas que nous aurions si rapidement l’occasion de nous revoir.

— Voleur, assassin ! criait le petit homme qui, par un brusque croc-en-jambe, réussit à s’échapper de l’étreinte de ses gardiens et empoigna Santer à la gorge. Je suis ravi de te retrouver, moi aussi. Ton compte est bon, si je ne m’abuse.

Les Indiens se précipitèrent sur Sam et il en résulta une ruée générale. Le moment était propice pour agir. Je tirai mes deux revolvers de ma ceinture, me précipitai hors de ma cachette, et l’instant d’après j’étais au milieu de la mêlée.

— Old Shatterhand ! hurla Santer effrayé.

Et il se mit à courir éperdument pour chercher un refuge dans l’obscurité du bois.

Je lui envoyai deux balles, qui malheureusement se perdirent, tirai d’autres coups de feu pour semer la panique parmi les Indiens et criai à Sam :

— Suivez-moi !

Cette scène s’était déroulée avec une telle rapidité que les Indiens, interdits, ne s’étaient pas encore ressaisis. Je pris mon ami par le bras et nous nous précipitâmes dans le fourré.

— Diable, ça commençait à chauffer, me glissa Sam pendant la course. La plaisanterie allait se gâter et...

— Ne parlez pas, sacrebleu ! suivez-moi, criai-je.

Je lâchai son bras et courus à la berge. Il fallait à tout prix nous trouver, aussi rapidement que possible, hors de la portée des fusils.

Ce n’est qu’alors que les Indiens revinrent complètement de leur surprise. Nous entendîmes un vacarme indescriptible, des bruits de pas, des coups de fusil dans notre direction. Au milieu de ce tapage infernal, je n’entendais plus le bruit des pas de Sam derrière moi.

J’avais décidé de ne pas courir immédiatement dans la direction de notre camp, et préférais continuer à suivre la berge, d’une part parce que les Indiens nous cherchaient sans doute dans l’autre direction, d’autre part à cause de l’obscurité qui y régnait et qui nous permettait de rester parfaitement invisibles.

Après avoir parcouru deux kilomètres environ, je m’arrêtai. Les hurlements des Rouges s’entendaient encore dans le lointain, mais, à l’endroit où je me trouvais, le silence le plus profond régnait.

— Sam ! fis-je à voix basse.

Pas de réponse.

— Sam, ne m’entendez-vous pas ? fis-je plus haut.

N’entendant toujours rien, je commençai à m’inquiéter sérieusement. Où pouvait-il bien être ? Était-il tombé pendant notre fuite ? S’était-il égaré dans l’obscurité ? Je rechargeai mes deux revolvers et décidai de rebrousser chemin en mettant tous les buissons à profit.

Je revins presque jusqu’au campement des Kiowas et ne m’arrêtai qu’à l’endroit où j’avais enjoint à Sam de me suivre sans plus de discours. Nulle part la trace de mon vieil ami. Il avait sans doute préféré, au lieu de m’écouter, traverser directement le fleuve, au risque de s’exposer aux balles des Kiowas, dans une zone illuminée par les feux de camp. Décidément, ce petit homme, d’habitude si rusé, était aujourd’hui mal inspiré. J’étais navré, mais je ne pouvais rien faire de plus pour lui pour l’instant. Je décidai donc de regagner notre camp aussi vite que possible, ce que je fis après avoir encore une fois battu vainement les environs.

Je trouvai mes hommes en proie à la plus vive surexcitation. Les Indiens brûlaient visiblement du désir de combattre et Dick m’accueillit avec d’amers reproches.

— Pourquoi nous avoir défendu de vous suivre ? J’ai eu le plus grand mal à retenir les Apaches, alors que moi-même j’avais tant de peine à m’empêcher de courir à votre secours. Enfin, rendons grâce à Dieu que vous, au moins, vous soyez revenu sain et sauf.

— Et Sam ? que lui est-il arrivé ?

— Vous ne savez donc rien, demanda Will étonné, vous n'avez donc rien vu ?

— Non, quoi ?

— Peu après votre départ, nous entendîmes des cris, puis la détonation d'un revolver et enfin plusieurs coups de feu. Les Rouges, de l'autre côté, hurlaient comme des damnés et nous en avons conclu que ça bardait dans leur camp. Enfin, quelques minutes plus tard, nous aperçûmes la silhouette de Sam.

— Où ?

— A quelques centaines de mètres d'ici, sur cette rive, et près de la berge.

— Je m'en doutais. Jamais Sam dans sa vie n'a fait preuve d'autant d'imprudence.

— Il se dirigeait vers nous, mais il était poursuivi par toute une bande de Rouges qui le rattrapèrent aussitôt. Nous avons vu tous les détails de la scène à la lumière des feux de camp des Kiowas. Evidemment, nous aurions voulu lui prêter secours, mais il avait déjà été repris avant que nous ayons pu rien faire. D'ailleurs, vous nous aviez défendu de commencer le combat en votre absence, et les Indiens étaient trois fois plus nombreux que nous.

— Enfin une sage parole ! Je vous félicite de votre prudence. En acceptant la bataille dans ces conditions, vous auriez été rapidement massacrés.

— Pourtant, il faudra bien que nous nous y mettions tôt ou tard, car nous ne pouvons tout de même pas laisser ce pauvre Sam dans le pétrin.

— Evidemment. L'ennuyeux, c'est que notre tâche est maintenant doublement difficile, puisque les Kiowas sont déjà alertés.

— C'est juste. Le mieux serait de trouver un plan qui nous permettrait de les déconcerter.

— C'est ce que nous tâcherons de faire. La situation est difficile : douze hommes contre cinquante qui, par surcroît, ont l'avantage du terrain... Pourtant, il n'y a pas d'autre moyen que d'attaquer dès cette nuit, car, si nous attendons jusqu'au matin, nous aurons encore moins de chance de réussite.

Nous décidâmes donc d'attendre une heure ou deux, le temps que la vigilance des Kiowas se relâche un peu. Nous pouvions d'ailleurs nous rendre compte qu'une grande agitation régnait dans le camp adverse. Nous entendions le bruit des tomahawks résonner contre les arbres, et en conclûmes que nos ennemis allaient renforcer leurs feux pour les faire durer toute la nuit.

Vers minuit, pourtant, tout bruit cessa et nous pensâmes que le moment d'agir était arrivé. Je donnai l'ordre d'attacher solidement nos montures, afin qu'elles ne s'échappent pas pendant la bataille ; j'examinai attentivement les liens de notre prisonnier et commandai à mes hommes de me suivre. Nous empruntâmes le chemin que j'avais pris pour aller libérer Sam. Lorsque nous arrivâmes au fourré, j'ordonnai aux Apaches de s'y blottir, sous la direction de Stone. J'avais décidé de faire avant tout une reconnaissance en compagnie de Dick.

Nous rampâmes assez longtemps, toujours dissimulés par la broussaille, en nous rapprochant de plus en plus des feux ennemis. Un silence profond régnait et seul s'entendait le crépitement des branches qui se consumaient dans les huit immenses bûchers confectionnés par les Kiowas. Nous avancions toujours avec d'infinies précautions, et quelle ne fut pas notre stupéfaction lorsque, arrivés à un endroit d'où l'on pouvait assez bien apercevoir l'ensemble du camp, nous n'y vîmes personne ! La petite forêt était vide, les Kiowas partis.

— Diable ! Ils ont fichu le camp en laissant les feux allumés, me dit Parker.

— Uniquement pour camoufler leur départ, fis-je. D'ailleurs il ne fallait pas être sorcier pour le deviner. Sam constitue pour eux un précieux otage et ils entendent mettre sa personne en sécurité. Mais, d'autre part, il est fort possible qu'ils aient un autre projet.

— Lequel ?

— Ils peuvent fort bien avoir l'intention de nous attaquer sur l'autre rive pendant que nous les cherchons ici.

— C'est une perspective peu réjouissante. Il ne nous reste qu'à rentrer aussi vite que possible pour mettre nos chevaux en sécurité si nous en avons encore le temps.

Je souscrivis à la proposition de Parker, rassemblai les Apaches, et nous rejoignîmes prudemment notre camp. Nous trouvâmes tout dans l'état où nous l'avions laissé. Le prisonnier était toujours ligoté. Certes, il était possible que l'attaque ne se déclenchât que plus tard. Nous nous

éloignâmes donc dans la prairie, attendant le jour qui nous permettrait de voir, d'après les traces, la décision qu'avaient prise nos ennemis.

Au petit jour, nous nous mimes en route et ne tardâmes pas à découvrir la trace des Kiowas, dans une direction sud-est qui était, selon les Apaches, celle du pueblo Kiowa. Will estimait qu'ils allaient se rendre dans leur village aussi vite que possible afin de clouer Sam au poteau de torture. Quant à moi, j'étais d'un avis différent Je connaissais le vieux Sam et je savais que son premier soin avait dû être d'informer les Indiens de la capture de leur espion et de leur dire que le sort des otages serait le même dans les camps adverses. Je craignais bien plutôt que les Indiens n'aient cherché qu'à nous donner le change et se mettent bientôt à faire marche arrière afin de revenir, d'après les indications de Santer, dans les environs de Nugget-Tsil. Ils pensaient sans doute que nous hésiterions à les poursuivre jusqu'à leur village et qu'ils auraient beau jeu d'attendre l'ensevelissement d'Intchou-Tchouna et de Nso-Tsi pour nous massacrer tous. Il n'y avait donc pas un moment à perdre. Chaque minute de retard augmentait le danger dans lequel se trouvait Winnetou. Nous enfourchâmes aussitôt nos montures, attachâmes le prisonnier au mulet de Sam, et nous dirigeâmes au galop vers Nugget-Tsil. Après une journée et demie de course presque ininterrompue nous nous trouvâmes au pied de la chaîne de montagnes, dans une vallée où se trouvait la clairière tragique.

Arrivés là, nous confiâmes nos chevaux et le prisonnier à la surveillance d'un Apache, et nous nous dirigeâmes vers la forêt. Nous rencontrâmes bientôt une sentinelle qui nous salua sans mot dire, en agitant le bras. Nous avançâmes encore de quelques centaines de mètres et vîmes les vingt Apaches affairés en préparatifs pour les funérailles qui devaient avoir heu le lendemain. Ils abattaient des arbres, pour en confectionner une sorte de catafalque, et assemblaient d'immenses pierres pour ériger un monument.

A droite de la clairière, ils avaient construit une cabane, dans laquelle on gardait provisoirement les cadavres. C'est là que se tenait Winnetou. Lorsqu'on lui annonça notre arrivée, il vint à notre rencontre.

Le jeune Indien avait toujours l'air grave et rêveur, je le vis rarement sourire, et ne l'entendis jamais rire. Mais cette expression austère était toujours atténuée par le rayon de bonté et de bienveillance qui brillait au fond de ses yeux aux flammes sombres.

Que de fois ce regard se posa-t-il sur moi avec cette tendresse qu'on ne trouve que dans des yeux de femmes ! Mais alors son visage était dur, son regard sombre, ses gestes, autrefois si souples, lents et solennels. Il me serra la main et me demanda, d'un air que je n'oublierai jamais :

— Où est l'assassin ?

— Il s'est enfui.

J'avoue qu'à cette réponse je baissai les yeux, en proie à une honte indicible.

Winnetou me demanda de lui faire le récit de notre expédition ; ce que je fis aussi succinctement que possible, sans rien lui dissimuler de la vérité.

Quand j'eus achevé mon récit, Winnetou me serra la main.

— Old Shatterhand a fait tout ce qui était en son pouvoir. J'approuve entièrement sa conduite. Sam Hawkens a agi bien imprudemment, et il le regrettera sans doute amèrement. Nous ne lui en garderons cependant pas rancune et ferons tout notre possible pour le libérer. Je souscris entièrement aux conclusions de mon frère. Les Kiowas ne tarderont certainement pas à venir ici, mais nous ferons le nécessaire pour brouiller leur jeu. Quant au prisonnier, ne le maltraitez pas, mais gardez-le étroitement. C'est demain que la tombe recevra les corps d'Intchou-Tchouna et de Nso-Tsi Mon frère assistera-t-il à la cérémonie ?

— Je serais très chagriné si mon frère ne m'y autorisait pas.

— Non seulement je t'y autorise, mais je te le demande. Ta présence va sans doute sauver la vie de bien des Visages Pâles. La loi du sang exige de moi une vengeance cruelle, mais tes yeux sont comme le soleil dont les rayons fondent la glace et la transforment en une eau limpide. Tu sais ce que j'ai perdu. Sois mon père et ma sœur réunis en une seule personne, Charles [9] !

---

[9] *Note du Webmestre : Scharlih (nom utilisé dans la version allemande), Charles en français, Charly en anglais et Karl en allemand. En fait on peut penser qu'il s'agit du prénom de Karl May.*

Les larmes embuèrent ses yeux. Il en eut honte, car il me quitta sans mot dire et retourna dans la cabane. C'était la première fois qu'il m'appelait par mon prénom, mais c'est ainsi qu'il me nomma désormais.

Je devrais encore rendre compte de l'enterrement, qui eut lieu avec toute la solennité des funérailles indiennes, mais, quand je pense à ces heures douloureuses, je ressens, aujourd'hui encore, un chagrin aussi vif que si c'était hier. Je considérerais en quelque sorte comme un sacrilège de relater objectivement des scènes qui sont gravées à jamais dans ma mémoire et dans mon cœur.

LA LIBÉRATION DE SAM

Après l'enterrement, Winnetou maîtrisa sa douleur et, d'un coup, redevint le chef puissant et énergique de ses guerriers, sachant opposer un plan de campagne précis à l'attaque de ses adversaires. Il donna des ordres impératifs et, pendant que ses hommes se préparaient au départ, je pus m'entretenir en tête à tête avec lui. Je conclus de certaines de ses paroles qu'il comptait exterminer toute la tribu des Kiowas. En cela, je ne pouvais l'approuver et, au risque d'attiser sa colère, j'essayai de le convaincre que ce serait là une punition beaucoup trop dure.

— Ils ont accueilli le meurtrier et maintenant ils veulent nous attaquer. N'est-ce pas une raison suffisante pour anéantir la tribu tout entière ?

— Non, ce n'est en tout cas pas une raison suffisante pour que Winnetou commette à son tour l'erreur qui a déjà provoqué la disparition de tant de tribus rouges.

— A quelle erreur fais-tu allusion ?

— Je veux dire par là que les Indiens s'entre-tuent mutuellement, au lieu de s'unir et de faire face à l'ennemi commun. Tu es beaucoup plus intelligent que tous les guerriers rouges que j'ai pu voir, et tu devrais comprendre qu'en vous décimant de la sorte vous préparez l'anéantissement de votre race. Après tout, les Kiowas sont tes frères.

Il m'écoutait sans mot dire, et me serrait la main.

— Old Shatterhand est un véritable ami des Peaux-Rouges, dit-il. Il a raison, ce serait un véritable suicide. Je ferai donc comme il le voudra. Je battrai les Kiowas et les ferai prisonniers, mais je n'emporterai que l'assassin.

— Je te remercie. Mon frère Winnetou a le cœur magnanime. J'espère qu'il le montrera en toute occasion.

— Que veut dire par là mon frère Blanc ?

— Tu voulais te venger sur tous les Blancs, et je t'ai demandé d'attendre les funérailles. Puis-je savoir maintenant ce que tu as décidé ?

Il baissa les yeux, l'espace d'une seconde, puis les leva et d'un regard étincelant me montra la cabane où il avait veillé les cadavres.

— Cette nuit, je suis resté seul auprès des deux corps, et j'ai lutté contre moi-même. Le désir de la vengeance m'inspirait des idées hardies et terribles. Je voulais réunir tous les guerriers rouges et aller combattre contre les Visages Pâles. J'aurais sans doute été vaincu, mais peu importe. Cependant, j'ai réussi à triompher dans cette lutte que j'avais à soutenir contre moi-même. J'ai interrogé tous ceux que j'aimais, deux morts et un vivant, et tous trois m'avaient conseillé de renoncer à ce projet. Je leur ai obéi.

Comme je le regardais d'un air interrogateur, il poursuivit :

— Mon frère ne sait-il pas de qui je parle ? De Klekih-Petra, de Nso-Tsi et de toi.

Nous nous enlaçâmes longuement, puis nous commençâmes à parler de l'attaque des Kiowas.

— Je suis certain que c'est aujourd'hui qu'ils viendront, dit Winnetou d'une voix péremptoire.

— Pourquoi en es-tu si sûr ? lui dis-je.

— Cela ressort très nettement de ce que tu m'as rapporté. Les Kiowas ont feint de regagner leur village, alors qu'ils comptaient revenir ici. Cela les a obligés à faire un crochet, sans quoi seraient-ils arrivés dès hier au soir. D'autres raisons les ont retardés.

— Lesquelles ?

— Ils avaient Sam Hawkens avec eux, et ont dû le faire conduire à leur village avec des messagers, pour mettre le chef au courant de la situation. Tu peux m'objecter que cela ne leur a pas fait perdre de temps ; je le crois cependant. Ils devaient supposer que vous suiviez leur piste, et il fallait éviter de vous laisser éventer leur ruse en montrant des traces qui bifurquaient. Il leur a donc fallu attendre de trouver un terrain spécial où les empreintes ne marquent pas, ce qui ne doit pas être facile dans ces régions, telles que je les connais. C'est ce qui me fait conclure qu'ils ne sont pas encore arrivés. Je les attends aujourd'hui et j'ai posté des espions dans les arbres pour m'annoncer leur venue. J'ai préparé à leur intention un piège que je crois excellent. Je te promets que je saurai les y attirer. Viens voir !

Nous partîmes à cheval et Winnetou me conduisit à une gorge dont les parois étaient si escarpées qu'aucun alpiniste au monde n'aurait pu en tenter l'ascension. Si Winnetou réussissait à les attirer ici par un subterfuge et à obstruer les deux issues, les Kiowas étaient pris dans une véritable souricière.

Satisfaits de notre inspection, nous revînmes au campement. Sur notre chemin, nous vîmes un Apache, qui se précipita vers nous.

— Ils approchent, annonça-t-il, haletant, à Winnetou. Je voulais les compter, mais ils avancent en colonne serrée et sont encore très loin.

— Ils se dirigent vers la grande vallée ?

— Non, ils se sont arrêtés dans la prairie, mais j'ai vu deux hommes, dont l'un était vêtu comme les Blancs, qui contournaient les montagnes et qui les ont rejoints en courant.

Winnetou prit un air soucieux.

— Dans ce cas, ils ont sans doute envoyé des espions en reconnaissance, et ils ont dû surprendre les préparatifs de mes guerriers. Nous allons voir si mes prévisions se réalisent, mais je crains bien que dans ce cas ils renoncent à nous attaquer sur un terrain qui nous soit favorable. C'est sans doute Santer lui-même qu'ils ont envoyé comme espion, puisqu'il connaît déjà la région.

Et à la pensée que le misérable qui avait tué son père et sa sœur s'était sans doute trouvé si près de lui sans qu'il le sût, je vis Winnetou serrer les poings convulsivement et se mordre les lèvres si fort, de ses dents aiguës, que le sang jaillit.

Bien qu'ayant déjà presque abandonné l'espoir de voir les Kiowas tomber dans notre piège, nous prîmes cependant nos dispositions comme si de rien n'était. En compagnie de mes amis blancs, j'allai me poster en embuscade à l'entrée de la gorge, pendant que Winnetou s'installait au centre du long et étroit précipice et envoyait des sentinelles à l'autre issue. Il était convenu que, si les Kiowas entraient à sa suite dans la gorge, il se hâterait d'atteindre la sortie et de la fermer pendant que mes amis et moi boucherions l'entrée à l'aide de grosses pierres préparées à cette intention. De la sorte, nos ennemis n'auraient aucune chance de se sauver.

L'attaque ne se produisit pas, ni au cours de la nuit, ni dans la matinée. Au contraire, les espions Apaches vinrent nous annoncer que les Kiowas s'étaient retirés.

Nous comprimes bientôt qu'ils avaient soit renoncé définitivement à nous attaquer, soit décidé de nous attirer peu à peu jusqu'à leur village ou du moins jusqu'à l'endroit où ils pouvaient attendre du renfort. Malgré notre infériorité numérique, la perspective de les suivre ainsi ne nous effrayait pas : nous tenions à nous emparer de Santer coûte que coûte et à libérer Sam.

Nous prîmes nos chevaux et nous lançâmes aussitôt à la poursuite des fuyards. C'était besogne facile, car leurs traces étaient bien visibles, je dirais même trop visibles. Ils avaient évité de passer par les endroits où les sabots des chevaux n'auraient pas marqué. Leur plan était clair : ils comptaient que, croyant toujours Sam avec eux, l'appât du prisonnier et de Santer suffirait à nous mettre à leurs trousses.

— Soit, nous irons au village de Tangua, dit Winnetou, non pas par le chemin qu'ont pris les Kiowas, mais par la route opposée. Nous pouvons ainsi espérer réussir. D'ailleurs, ces guerriers sont trop bornés pour nous faire tomber dans leurs pièges. Ils veulent être trop malins et c'est ce qui les trahit.

Il prononça ces paroles à voix haute, si bien que notre prisonnier dut les entendre également, puis s'adressant à celui-ci :

— Tu dois te préparer à la mort, car si on ne nous remet pas Sam Hawkens en échange de toi, ou bien si on le met à la torture, c'en sera fait de toi. Pourtant, si tu retrouves jamais la liberté, n'oublie pas de dire à tes frères qu'ils agissent comme des enfants. L'idée ne peut même pas nous venir à l'esprit de suivre de telles traces.

Ayant ainsi parlé, il quitta la piste des Kiowas et prit carrément la direction de l'est. Nous nous trouvions près de la source de la Canadienne et du bras supérieur de la Red River. C'est la vallée de ce dernier fleuve que Winnetou comptait suivre.

Nos montures étaient passablement fatiguées à la suite des traites forcées que nous leur avions fait fournir et, par surcroît, nous étions à court de vivres. En conséquence, nous ne pouvions avancer aussi rapidement que nous l'aurions voulu, car il nous fallait perdre un temps précieux à la chasse au bison.

Le lendemain, nous arrivâmes au fleuve, dont le lit était assez bas. Heureusement, l'herbe qui poussait sur ses rives était encore passablement drue, de sorte que nos chevaux purent paître abondamment.

Ce confluent, le Salt-Fork, vient de l'ouest et, à l'endroit où il se jette dans la Red River, se trouvait le village kiowa dont Tangua était le chef.

Nous nous trouvions sur la rive gauche de la Red River et espérions pouvoir approcher des Kiowas sans être aperçus.

Dans ce but, nous fîmes un crochet d'une demi-journée et utilisâmes la nuit pour avancer. Au petit jour, alors que nous étions déjà à proximité du village kiowa, nous cherchâmes un fourré où nous pussions nous abriter pour faire halte. Winnetou et moi, nous ne prîmes que quelques instants de repos et partîmes ensuite en reconnaissance.

Nous traversâmes le fleuve à cheval, mais, bien entendu, nous prîmes d'abord la précaution de nous éloigner de notre campement afin que, si on nous découvrait par hasard, notre présence ne pût trahir celle de nos compagnons. Après avoir traversé le fleuve assez en aval, nous continuâmes à descendre la rive jusqu'à une petite rivière qui débouchait dans la Red River et dont nous remontâmes le courant pendant quelque temps, afin que nos adversaires ne pussent retrouver notre piste.

Sans doute, toutes ces précautions nous firent perdre un temps appréciable, mais nous eûmes à nous féliciter par la suite de les avoir prises.

Lorsque nous fûmes de retour dans la Prairie, nous rencontrâmes deux cavaliers qui conduisaient six mulets lourdement chargés. Nous ne pûmes distinguer leurs visages, mais leurs vêtements nous firent supposer que c'étaient des Blancs.

Les deux hommes nous avaient aperçus également et s'étaient arrêtés. Comme ils semblaient venir du village des Kiowas, nous ne pouvions que gagner en leur parlant. Aussi demandai-je à Winnetou :

— Veux-tu que nous les interpellions ?

— Oui, ces Visages Pâles sont sans doute des commerçants qui font des affaires avec les Kiowas. Bien entendu, il faudra leur laisser ignorer qui nous sommes.

— Certes. Je suis employé d'agence et c'est en cette qualité que je me rends chez les Kiowas. Tu es mon interprète et tu appartiens à la tribu des Pawnees.

— Fort bien. Mon frère Blanc parlera à ces deux marchands.

Nous dirigeâmes donc nos montures dans leur direction. Les deux *traders* épaulèrent leurs fusils, ainsi qu'il est d'usage dans le *Wild West*, et nous dévisagèrent avec méfiance.

— Abaissez vos fusils, messieurs, leur dis-je. Nous ne sommes pas des fauves et nous n'avons pas l'intention de vous dévorer.

— Vous auriez tort d'essayer, répliqua l'un d'eux. Vous auriez du fil à retordre. Ce n'est pas la crainte qui nous a fait vous coucher en joue, mais votre apparence nous avait semblé suspecte.

— Pourquoi suspecte ?

— Quand on rencontre dans la savane deux gentlemen dont l'un est rouge et l'autre blanc, on peut parier, presque à coup sûr, qu'il s'agit de mauvais garnements. Et par-dessus le marché, vous êtes habillés à l'indienne. Je serais bien étonné que vous soyez d'honnêtes gens.

— Merci de votre franchise. J'aime toujours savoir ce qu'on pense de moi. Mais je vous assure que vous vous méprenez.

— Je voudrais le croire. A vrai dire, vous n'avez pas Pair de bandits. D'ailleurs, peu nous importe de savoir si vous êtes du gibier de potence ou non. C'est votre affaire. Mais voudriez-vous me dire d'où vous venez ?

— Bien volontiers. Nous venons de False Washita.

— Ah ! et où allez-vous ?

— Chez les Kiowas.

— Chez quelle tribu des Kiowas ?

— Celle dont le chef s'appelle Tangua.

— Vous n'êtes pas loin de leur village. Mais, si vous voulez un bon conseil, rebroussez chemin immédiatement et filez aussi rapidement que vous le pourrez.

— Et pourquoi donc ?

— Ces braves Indiens ont la mauvaise habitude de faire griller à petit feu tous les Blancs qu'ils peuvent attraper.

— Pshaw ! Ils ne seront pas si méchants que cela.

— Je ne vous le garantis pas. J'ai mes raisons pour vous parler de la sorte. C'est précisément de la tribu de Tangua que nous venons, et je sais que le chef a l'intention d'expédier dans l'autre monde tous les Blancs et même tous les Rouges que ses guerriers réussiront à capturer.

— Vous avez de charmantes fréquentations. Mais comment se fait-il alors qu'il vous ait laissés en paix ? Vous n'avez pourtant pas l'air de nègres et, d'après vos paroles, on pourrait conclure que c'est pourtant la seule race que Tangua consente à épargner !

— Vous aimez les plaisanteries faciles. Il nous épargne parce que nous le connaissons bien, et ce n'est pas la première fois que nous recevons l'hospitalité dans son village. Nous sommes d'honnêtes commerçants et ne ressemblons en rien à ces aigrefins qui refilent aux Peaux-Rouges toutes sortes de vieux rossignols et se gardent bien ensuite de jamais reparaître dans leurs villages. Les Kiowas ont besoin de nos marchandises et sont trop intelligents pour supprimer de braves gens dont ils ne tirent que des avantages. Quant à vous, j'ai bien peur que vous y laissiez votre peau.

— Je ne crois pas. Moi-même, je suis un honnête commerçant, et, si je vais les voir, c'est pour leur rendre un service.

— Qui donc êtes-vous ?

— J'appartiens à l'Agence de l'Ouest.

— A l'Agence ? Mais c'est la plus mauvaise référence que vous puissiez leur fournir. Ne m'en veuillez pas de ma franchise, mais je crois de mon devoir de vous avertir que les Kiowas ont précisément une dent sérieuse contre l'Agence parce que... parce que...

Comme il hésitait à achever sa phrase, je l'achevai moi-même.

— Parce qu'ils ont été roulés plus d'une fois. C'est bien ce que vous voulez dire ?

— Je suis ravi de vous entendre faire cet aveu, dit-il en riant. En effet, l'Agence s'est complètement moquée des Kiowas lors de sa dernière livraison. C'est pourquoi, si vous avez envie de vous faire un peu scalper, vous n'avez qu'à y aller, mais dans le cas contraire...

— Non, je n'y tiens pas. Peut-être les Kiowas ne nous accueilleront-ils pas avec beaucoup de chaleur, mais ils n'en seront que plus agréablement surpris d'apprendre le but de notre venue. En effet, j'ai pu obtenir de la Direction de l'Agence de réparer l'erreur dont se plaignent les Kiowas. Nous allons leur faire une nouvelle livraison et c'est pour leur demander de venir au-devant des marchandises que je viens les trouver.

— Vous êtes le merle blanc des commerçants, me dit-il. Naturellement, dans ce cas-là, on vous laissera tranquille. Mais pourquoi vous êtes-vous fait accompagner de ce Peau-Rouge ?

— Parce que je ne connais pas le patois des Kiowas ; c'est un Pawnee, et il me servira d'interprète. Il connaît d'ailleurs Tangua.

— Alors, tout est pour le mieux et mon avertissement était inutile. Je voulais vous rendre service, car Tangua, depuis quelque temps, est littéralement enragé contre tout ce qui n'est pas kiowa.

— Que lui est-il donc arrivé ?

— Il a eu des histoires fort désagréables. Les Apaches ont pénétré sur ses terres et lui ont dérobé des centaines de chevaux. Il leur a donné la chasse, mais, comme les Apaches étaient trois fois plus nombreux que ses guerriers, ils les ont battus. Malgré tout, les pillards n'auraient pas réussi si des chasseurs blancs ne s'étaient pas ligués avec les Apaches et si l'un d'eux n'avait pas estropié le chef kiowa. Ce bandit s'appelle Old Shatterhand et terrasse, dit-on, l'homme le plus fort d'un coup de poing. A l'heure, qu'il est, cependant, je ne donnerais pas très cher de sa peau.

— Pourquoi donc ? Les Kiowas ont-ils décidé de se venger ?

— Bien sûr. Tangua a les genoux broyés, ce qui est terrible pour un chef de tribu. Il écume littéralement de rage et n'aura pas de répit avant d'avoir fait prisonniers Old Shatterhand et Winnetou.

— Winnetou, qui est-ce ?

— Un jeune chef Apache qui se trouve actuellement dans les environs. Old Shatterhand et ses compagnons sont avec lui et les Kiowas se proposent de les prendre au piège.

— Hum ! Et vous pensez qu'ils se laisseront prendre ?

— Je n’en sais rien, mais Tangua en est convaincu et il a fait occuper par ses guerriers les points stratégiques de la route par laquelle ses ennemis doivent venir. En tout cas, je vous le répète, je ne donnerais pas cher de leur peau. J’aurais bien voulu rester encore quelques jours dans le village des Kiowas, mais j’ai préféré partir pour ne pas assister à la torture d’hommes blancs.

— Vous auriez peut-être pu leur venir en aide ?

— J’en doute. D’ailleurs, pourquoi exposer sa vie pour des étrangers ? Je suis un ami des Kiowas et je ne tiens pas à ruiner ma réputation chez eux en intervenant, d’ailleurs inutilement, en faveur de ces gaillards. Tenez ! pas plus tard qu’hier, je voulais encore rendre service à un Blanc, mais j’ai dû y renoncer, car Tangua s’était mis à hurler comme un chien.

— De quel Blanc parlez-vous ? J’avais cru comprendre que les Kiowas n’avaient pas encore arrêté, leurs ennemis.

— Pas tous, mais ils en ont déjà pris un qui faisait partie de la bande de Old Shatterhand. Un drôle d’individu qui passe son temps à rire et à plaisanter et qui ne semble guère se soucier de la mort qui l’attend.

— C’est intéressant. Vous l’avez vu ?

— Oui, je l’ai vu, quand on l’a amené au camp, et je l’ai revu ensuite, quand on l’a enchaîné dans l’île ; il est gardé à vue dans une île de Salt-Fork à côté du village.

— Et vous lui avez parlé ?

— Je lui ai demandé si je pouvais faire quelque chose pour lui.

Il me fit un gracieux sourire, me dit qu’il avait envie de manger de la crème au chocolat, et me demanda si je serais assez bon pour aller à Cincinnati lui en chercher. C’est un toqué. Je lui dis que sa situation n’était guère sujette à plaisanterie. Il éclata de rire et me répondit que je n’avais pas à me préoccuper de son sort, car d’autres s’en chargeaient. Malgré ses fanfaronnades, je suis intervenu auprès du chef pour faire apporter quelques adoucissements à sa situation. Mais celui-ci m’a envoyé promener. A vrai dire, il n’est pas si mal traité que cela, car, à ce qu’il paraît, la bande de Old Shatterhand détient un otage kiowa. Il n’y a qu’un Blanc, un nommé Santer, qui lui rend la vie dure.

— Mais vous êtes donc toute une armée de Blancs chez les Kiowas ?

— Oh ! non. A l’exception du prisonnier, un certain Sam Hawkens, qui est du reste un chasseur assez connu, il n’y a que ce Santer. C’est un individu bien antipathique. Il est arrivé hier, en même temps que le groupe de Peaux-Rouges qui doit prendre au piège Winnetou et ses guerriers. D’ailleurs, vous le verrez au village.

— C’est sans doute un invité du chef et il partage sa tente ?

— Ah ! non, pas du tout. On lui a donné une vieille tente au bout du village, la quatrième ou la cinquième avant la fin des wigwams, en remontant le fleuve. Comme vous avez l’air de braves types, je ne vous conseille pas de faire sa connaissance. Il a une tête de scélérat. Enfin ! nous avons perdu assez de temps comme cela, je vous souhaite bon voyage et surtout... bon retour.

Je ne cherchai pas à le retenir davantage, car nous avions appris tout ce qu’il était possible de lui faire dire sans lui révéler notre identité. De plus, je voyais que Winnetou était pressé d’agir.

Nous pouvions nous féliciter d’avoir lié conversation avec cet honnête marchand, car, pour apprendre tout ce qu’il nous avait naïvement révélé, nous aurions eu à risquer au moins plusieurs fois notre peau. Nous décidâmes donc de ne pas nous attarder davantage et de retourner à notre campement, après, naturellement, avoir perdu les deux marchands de vue. Chemin faisant, nous prîmes la décision de revenir dès le soir même et de nous introduire dans le village kiowa. Nous rebroussâmes chemin avec les mêmes précautions que nous avions prises pour partir, en effaçant nos traces aussi soigneusement que possible.

Stone et Parker nous accueillirent avec joie. Ils furent ravis du résultat de notre randonnée et se montrèrent particulièrement heureux des nouvelles que nous rapportions de Sam. Ils nous supplièrent de les emmener le soir dans notre reconnaissance, mais Winnetou refusa.

— Mes frères Blancs feront mieux de rester ici, dit-il, car nous ne pourrons certainement pas sauver Sam Hawkens cette nuit. Nous tenterons de le délivrer demain, et alors vous viendrez avec nous.

A la tombée de la nuit, nous quittâmes notre cachette et, comme le voulait Winnetou, nous nous rendîmes tous dans une petite île dont l’épaisse végétation nous offrait une plus sûre retraite.

Lorsque nous y fûmes installés je me préparai un lit de fortune, et décidai de me reposer une heure ou deux. Je savais, en effet, que je n'aurais guère occasion de dormir cette nuit-là. Pour atteindre la petite île où se trouvait Sam, il fallait traverser le fleuve à la nage et, à supposer que cet exploit réussît, je ne pouvais guère compter dormir ensuite dans la Prairie à la mi-décembre, avec un costume trempé.

Un peu plus tard, Winnetou vint me réveiller. Il était temps de partir. Nous nous débarrassâmes de nos vêtements superflus et n'emportâmes comme arme que nos couteaux, que l'eau du fleuve ne pouvait détériorer.

Après avoir traversé le cours d'eau et fourni une course assez longue, nous nous arrêtâmes sur la rive située en face du village. Nos chemins se séparaient là, car Winnetou se proposait de s'emparer de l'assassin de son père, alors que, moi, je voulais d'abord entrer en contact avec Sam. Nous nous promîmes de venir au secours l'un de l'autre dès que l'un de nous serait menacé et, au cas où nous réussirions tous deux, de nous retrouver au même endroit.

Avant de nous quitter, nous contemplâmes longuement ensemble le village des Kiowas. Des feux étaient allumés devant presque toutes les tentes. Les Indiens étaient couchés devant, se réchauffaient ou préparaient leur dîner. Au milieu du village se dressait une tente plus imposante que les autres, ornée de lances, de plumes d'aigle et de totems. Devant le feu, j'aperçus Tangua, en compagnie d'un jeune homme à peine âgé de dix-huit ans et de deux petits garçons.

— Ce sont les fils de Tangua, me dit Winnetou. L'aîné, son préféré, deviendra sans doute un brave guerrier. Il court si vite qu'on lui a donné le nom de Pida, qui veut dire cerf.

Je vis également de nombreuses femmes s'affairer ; chez les Indiens, les femmes n'ont pas le droit de partager la nourriture des hommes et doivent se contenter de leurs restes. Elles sont d'ailleurs toujours astreintes aux travaux les plus durs.

Bientôt, Winnetou me quitta et descendit la berge afin de traverser le fleuve une fois hors de vue du village.

Quant à moi, je cherchai à repérer l'île où Sam était gardé prisonnier. Le ciel était sombre et lourd de nuages ; aucune étoile n'y brillait. Cependant, à la lueur des foyers, je réussis à distinguer les contours de trois îlots. J'ignorais dans lequel de ceux-ci Sam était retenu prisonnier, mais, comme le marchand m'avait dit qu'il se trouvait tout près du village, j'en conclus que ce devait être l'îlot du milieu. Malheureusement, la lueur des feux tombait en plein sur celui-ci.

Je me dis qu'il ne me fallait à aucun prix me montrer et que je devais traverser le fleuve sous l'eau. Mais, dans ce cas, je risquais d'émerger juste devant une sentinelle. Je décidai donc de me rendre d'abord sur la première des îles, celle qui était la plus éloignée du village, sans doute déserte, et qui pourrait me servir de poste d'observation.

Je remontai légèrement le fleuve, puis je plongeai dans l'eau et réussis bientôt à gagner l'île. J'émergeai la tête avec prudence pour respirer et constatai aussitôt avec satisfaction qu'un excellent moyen s'offrait à moi pour mener ma tâche à bien.

L'île où j'étais parvenu était à une vingtaine de mètres de l'autre îlot, auquel était attachés une vingtaine de canoës. C'était là un magnifique abri. Je replongeai aussitôt, nageai jusqu'à la rangée des canoës, m'y cachai, et de là, pus fort bien voir tout ce qui se passait sur la deuxième île.

Celle-ci était située plus près du village que les deux autres. Elle était couverte d'arbustes, que dominaient deux grands arbres. Cependant, je ne pouvais apercevoir ni le prisonnier ni son gardien. J'étais déjà sur le point de plonger de nouveau afin d'atteindre mon but, lorsque j'entendis du bruit sur la rive. Je levai les yeux et j'aperçus soudain le fils aîné de Tangua. Il s'assit dans un canoë et se mit à pagayer énergiquement dans la direction de l'île. Je m'immobilisai et décidai d'attendre.

Quelques minutes plus tard, un bruit de conversation me parvint et je distinguai la voix de Sam. Il me fallait absolument entendre ce qu'il disait ; je me glissai donc jusqu'à l'extrémité de la rangée des canoës. De là, j'entendais beaucoup mieux.

— Mon père voudrait pourtant le savoir, disait Pida.

— Je n'ai aucune intention de le lui dire, fit la voix goguenarde de Sam.

— Dans ce cas, tu connaîtras des tortures dix fois plus cruelles.

— Torturer Sam Hawkens, hi, hi, hi ! Ton père a déjà voulu me faire torturer une fois chez les Apaches. Sais-tu ce qui en est résulté ?

— Old Shatterhand, ce chien, a fracassé les genoux de mon père, fit l'Indien d'une voix sombre.

— C'est cela. Eh bien ! cette fois encore, je prévois un accident de ce genre si vous ne vous décidez pas à me ficher la paix.

— Tu n'y penses pas sérieusement. Tu es ligoté des pieds à la tête et tu es attaché à un arbre. Tu es incapable de faire le moindre geste.

— Certes, et je sais que je dois cette attention à ce brave Santer. Mais ne crois pas que je m'en porte plus mal.

— Je sais que tu souffres, mais tu ne veux pas le reconnaître. Quoi qu'il en soit, surveillé par tes quatre gardes, tu n'as aucune chance de t'échapper d'ici.

— Et s'il me plaît à moi de rester ici ? Pour le moment, je me trouve fort bien en votre compagnie. Mais quand j'en aurai assez et que je déciderai de m'en aller, il n'y aura rien à faire pour me retenir.

— Nous te promettons la liberté si tu nous dis ce qu'il compte faire.

— Et moi, je ne vous dirai rien. Ce brave Santer vous a monté un bateau et vos guerriers sont allés jusqu'à Nugget-Tsil pour arrêter Winnetou et Old Shatterhand. C'est à crever de rire. Vous voulez arrêter Old Shatterhand, *mon* élève !

— Mais toi, son maître, nous t'avons bien arrêté.

— Arrêté ? Tu n'as pas le sens des nuances. Je me suis invité parmi vous, car j'ai un certain faible pour les Kiowas, je le confesse. Mais ma sympathie ne va pas jusqu'à m'aveugler, et je vois que, hélas ! vous êtes bêtes comme des choux. Vous vous croyiez très malins et vous pensiez qu'il suffisait que vos guerriers reviennent à leur village pour que Winnetou et Old Shatterhand les suivent, dociles comme des agneaux, pour se faire prendre au piège. Maintenant, vous pouvez vous en mordre les pouces. Winnetou et Old Shatterhand se sont abrités dans une retraite quelconque et vous croyez que je sais où. A parler franc, je le sais fort bien, en effet, et je sais également le supplice qu'ils vous réservent.

— Quel supplice ?

— Allons donc ! Tu le sauras assez tôt sans que je te le dise, puisque...

Tout à coup, un hurlement sauvage s'éleva et j'entendis à plusieurs reprises les Kiowas crier le nom de Winnetou.

— Tu sais maintenant où ils sont, fit Sam, ne se tenant plus de joie. Là où se trouve Winnetou, Old Shatterhand n'est pas loin. Ils sont là, les voilà.

Les hurlements redoublèrent, car les Kiowas avaient bien aperçu Winnetou, mais ne pouvaient arriver à mettre la main sur lui. Je vis Pida se redresser et examiner attentivement la rive. Puis il sauta dans son canoë et cria aux gardiens :

— Abattez ce chien blanc aussitôt que l'un des siens essayera de le sauver.

Puis, en pagayant énergiquement, il se dirigea vers le village.

J'aurais beaucoup donné pour sauver Sam immédiatement, mais, étant donné les circonstances, mes chances étaient bien faibles. Tout à coup, j'eus une idée. Pida était le fils favori de Tangua. Si je réussissais à le faire prisonnier, j'étais certain de pouvoir l'échanger facilement contre Sam. Ce projet était hardi, mais je n'avais pas l'embarras du choix.

Un coup d'œil me suffit pour me rendre compte que la situation était assez favorable. Winnetou s'était sauvé à gauche, donc dans une direction diamétralement opposée à celle de notre campement. Tous les Kiowas, y compris les sentinelles, étaient tournés vers cette direction. Comme nul ne se trouvait dans les parages, je m'élançai de toutes mes forces à la poursuite du canoë.

L'instant d'après, Pida atteignait la rive et allait attacher son embarcation. Il se pencha. Au même moment, j'émergeai de l'eau et l'assommai d'un coup de poing bien appliqué. Je le jetai dans le canoë et y sautai moi-même. Puis, m'emparant de la pagaie, je remontai le fleuve de toutes mes forces. Ma téméraire entreprise avait réussi.

Je décidai d'aborder et d'abandonner la légère nacelle au fil de l'eau, craignant qu'un malencontreux hasard ne permît à un guerrier Kiowa d'apercevoir cette barque suspecte descendant rapidement le fleuve dans la direction de l'île qui nous servait de cachette.

Lorsque j'atteignis la rive, je coupai la courroie du canoë et m'en servis pour ligoter solidement mon prisonnier. Puis, prenant Pida sur mes épaules, je me dirigeai vers notre île.

Peu à peu le jeune Indien reprenait ses esprits et essayait de s'opposer de la résistance. Je dus le menacer de mon couteau.

— Qui es-tu donc, chien galeux ? me demanda-t-il en écumant de rage. Dès demain matin mon père Tangua paraîtra et t'écorchera vif.

— Bah ! Il ne peut plus marcher depuis que mes balles lui ont fracassé les genoux.

La plus profonde terreur se peignit sur son visage.

— Uff ! uff ! Tu serais donc Old Shatterhand ? dit-il en balbutiant.

— J'ai imprimé tout à l'heure ma signature sur ton crâne. D'ailleurs, qui, hormis Old Shatterhand ou Winnetou, aurait le courage de s'introduire dans un village ennemi pour y capturer le fils du grand chef ?

— Uff ! uff ! il ne me reste qu'à mourir dignement. Vous ne réussirez pas à m'arracher le moindre cri de douleur.

— Nous n'allons pas te tuer. Nous ne sommes pas des assassins comme vous. Si ton père consent à nous livrer les deux Visages Pâles qui sont dans son camp, nous te libérerons en échange.

— Tu parles de Santer et de Hawkens ?

— Précisément.

— Vous les aurez, car Tangua tient dix fois plus à son fils qu'à Sam Hawkens. Quant à Santer, il le méprise.

Après ces paroles, il ne résista plus et consentit à me suivre docilement. Cependant, la pluie s'était mise à tomber, si serrée, que je ne pouvais parvenir à retrouver l'île où mes amis étaient cachés. Je me dissimulai donc sous un arbre au feuillage épais et décidai d'attendre la fin de la pluie et le petit jour. Trempé de la tête aux pieds et à moitié nu, je grelottai de froid et me frottai vigoureusement les membres pour essayer de me dégourdir.

Enfin, la pluie s'arrêta et, en même temps, le jour commença à poindre. Cependant, un brouillard épais s'était élevé et j'eus le plus grand mal à repérer l'endroit où était située notre île. Arrivé là, je lançai un cri d'appel.

— Hello ! répondit la voix de Winnetou. C'est bien mon frère Old Shatterhand ?

— Lui-même.

— Viens vite. Mais pourquoi crier ? C'est dangereux.

— J'ai fait un prisonnier. Envoie-moi un bon nageur et des courroies.

— Je viens moi-même.

Quelques instants plus tard, sa belle tête émergea de la grisaille de l'eau et du brouillard. Mais, lorsqu'il eut vu celui que j'avais fait prisonnier, il poussa un cri d'étonnement.

— Uff ! uff ! le fils de Tangua ! Comment as-tu réussi à le faire prisonnier ?

En quelques mots je le mis au courant. Là-dessus, il me narra les détails de sa dangereuse mais infructueuse excursion.

Pendant ce temps, nous avions attaché Pida, de sorte qu'il se trouvait soutenu entre nous. Ses bras étaient ligotés, mais il pouvait faciliter notre traversée en nageant avec les jambes. Le jeune Indien eut le bon goût de ne manifester aucune résistance et de se mettre à nager de conserve avec nous.

Le brouillard était si dense que nous pouvions à peine distinguer à une dizaine de mètres devant nous. On sait que par temps brumeux on entend beaucoup mieux. A peine eûmes-nous quitté la rive que Winnetou me dit :

— Attention, j'entends du bruit.

— Quoi ?

— Il me semble entendre le bruit d'un canoë.

— Eh bien ! attendons.

Nous nous arrêtâmes et, des yeux je demandai à Winnetou s'il ne serait pas plus sage de retourner sur la rive.

— Non, fit-il. Je veux absolument savoir qui c'est. D'ailleurs, le brouillant est si épais que, si nous prenons garde, il ne nous verra pas.

Le bruit des rames fendant l'eau s'approchait de plus en plus et, tout à coup, un canoë émergea du brouillard. Nous restions silencieux pour ne pas nous trahir. Tout à coup, Winnetou, qui le premier avait aperçu l'homme, s'écria :

— C’est Santer ! Il se sauve.

Mon ami, d’habitude si calme, était à tel point bouleversé par l’apparition de son ennemi mortel qu’il se lança à la poursuite de Santer, sans même se rappeler dans son trouble qu’il était lié à Pida et qu’il ne faisait ainsi que de s’empêtrer dans les liens.

— Uff ! uff ! Il faut absolument que je l’arrête, cria-t-il, tout en coupant la courroie qui le retenait à Pida.

Santer avait entendu le cri de Winnetou. Il fut d’abord effrayé, mais, ayant compris la situation, il déposa ses rames, s’empara de son arme et s’écria avec une joie maligne :

— C’est la dernière fois que vous parlerez, chien !

Mais, au moment où il allait tirer, Winnetou, ayant réussi à se libérer, s’élança vers l’embarcation de son ennemi, si bien que la balle l’effleura à peine. La façon dont, le couteau entre les dents, il s’approchait du canoë était d’une rapidité qui tenait du prodige.

Santer avait encore une balle dans son fusil. Il visa de nouveau en criant à l’Apache :

— Approche donc un peu ! Cette fois, je ne te raterai pas.

Il croyait déjà triompher, mais, au même moment, Winnetou plongea, pour atteindre le canoë par-dessous et le faire chavirer. Évidemment, s’ils devaient lutter dans l’eau, Santer était perdu. L’ignoble assassin le comprit d’ailleurs, car il déposa son arme et de toutes ses forces se remit à ramer. Il était temps, car, l’instant d’après, Winnetou émergeait de l’eau à l’endroit que Santer venait de quitter. Celui-ci abandonna alors toute pensée d’offensive et se borna à crier à l’adresse de son ennemi :

— Je garde cette balle pour notre prochaine rencontre.

Winnetou nageait avec une vitesse prodigieuse, mais aucun nageur au monde ne peut atteindre un canoë lancé à toute vitesse et porté par un courant torrentiel.

Toute cette scène n’avait pas demandé une minute et déjà plusieurs Apaches s’étaient jetés à l’eau pour nous venir en aide. Grâce à leur secours, je réussis à conduire Pida à l’île.

Winnetou, qui avait abandonné sa poursuite, vint nous rejoindre et nous dit, en proie à la plus grande surexcitation :

— Que mes frères rouges se préparent sans perdre un instant. Santer vient de descendre le fleuve dans un canoë. Nous allons lui donner la chasse.

— Oui, il faut le poursuivre sans tarder, dis-je. Mais que deviendront Sam Hawkens et nos deux prisonniers ?

— Je te les confie. Il faut que je réussisse à m’emparer de cet homme. Mais toi, ton devoir est de libérer Sam. Nous devons nous séparer.

— Pour combien de temps ?

Il réfléchit un instant.

— La volonté de l’homme est soumise à celle du Grand Esprit. J’espérais rester encore avec mon frère Old Shatterhand, mais le grand Manitou en a décidé autrement. Nous nous reverrons quand il en décidera ainsi.

— Mais quels sont les projets de mon frère Winnetou ?

— Nous allons suivre Santer à cheval, sur les deux rives du fleuve. La poursuite sera peut-être difficile, mais raison de plus pour ne pas perdre une minute. Pourtant, si c’est la volonté du Grand Esprit, nous pourrons nous revoir dans quelques jours.

— Où donc ?

— Quand tu seras parti d’ici, dirige-toi à l’endroit où le Rio Boseo de Matchitoches se jette dans ce fleuve. Là tu trouveras sans doute un de mes guerriers qui te dira si nous pouvons nous rencontrer.

— Et si je ne trouve personne ?

— En ce cas, ce sera donc que je n’aurai pas encore arrêté Santer et ne peux te fixer de rendez-vous. Tu n’auras qu’à rentrer à Saint-Louis, avec tes trois camarades, chez les Visages Pâles qui se proposent de construire le sentier du cheval de feu. Je serais pourtant heureux que tu reviennes parmi nous aussitôt que tu pourras. Tu seras toujours le bienvenu dans notre pueblo et, si je suis en expédition, mes guerriers te diront toujours où tu pourras me trouver.

Pendant notre conversation, les Apaches avaient terminé leurs préparatifs. Winnetou tendit la main à Dick et à Will, prit congé d’eux, puis se tourna vers moi :

— La vengeance me chasse bien loin de mon frère, mais j'espère que notre amitié te ramènera bientôt parmi nous. Ne reste pas, si c'est possible, trop longtemps dans les cités de l'est. Tu sais qui tu dois remplacer auprès de moi. Me promets-tu de revenir rapidement, mon cher frère Charles ?

— Je te le promets. Mon cœur est avec toi, Winnetou. Tu sais ce que j'ai promis à Klekih-Petra avant sa mort. Je tiendrai ma parole.

— Que le Grand Manitou te conduise et te garde de tous les dangers !

Il m'étreignit, puis donna l'ordre à ses hommes de partir et monta à cheval pour traverser le fleuve. Les Apaches se séparèrent en deux groupes, afin de se disposer sur les deux rives. Je suivis longuement Winnetou des yeux, jusqu'à ce que sa silhouette se fût complètement évanouie dans le brouillard. J'avais l'impression qu'une partie de mon âme venait de s'en aller avec lui.

Lorsque Stone et Parker virent combien j'étais affligé de son départ, Dick me dit, avec sa brusquerie coutumière :

— Ne vous frappez pas trop. Nous les retrouverons bientôt ; nous n'aurons qu'à suivre leurs traces dès que Sam sera libre. Il n'y a qu'à nous hâter de procéder à l'échange des prisonniers. Je crois que le plus simple serait d'envoyer le Kiowa annoncer à son chef que nous avons son fils.

— Je ne veux pas lui envoyer de messager, dis-je.

— Mais alors, comment voulez-vous que Tangua apprenne...

— C'est moi qui le lui apprendrai.

— Vous ? Mais vous ne pensez pas aller seul au village ?

— C'est pourtant bien mon intention.

— Mauvaise idée, détestable idée ! Ils vont vous capturer aussitôt.

— Je ne le pense pas.

— Et pourtant...

— Ils n'en feront rien, sans quoi Pida serait perdu. D'ailleurs, il est bien plus avantageux que j'y aille moi-même, et cela pour plusieurs raisons. D'abord, je préfère parler moi-même à Tangua.

— Mais pas du tout, protesta Will. Si c'est moi qui vais le voir, il acceptera plus facilement nos conditions. Au contraire, votre vue lui produira l'effet de la muleta sur un taureau.

— Il peut se mettre en fureur s'il veut. Cela n'en sera que plus intéressant. D'ailleurs, si j'envoyais une autre personne à ma place, il croirait que j'ai peur de lui.

— Bon, je vois qu'il est mutile de chercher à vous faire changer d'avis. Eh bien ! quand partirez-vous ?

— Ce soir.

— Ce sera trop tard, il me semble ? Nous pourrions liquider toute cette histoire avant midi et, ensuite, nous aurions le loisir de rejoindre Winnetou.

— Mais nous aurions toute la tribu des Kiowas à nos trousses. Je suis persuadé que Tangua nous rendra volontiers Sam en échange de son fils, mais je suis également certain qu'il fera tout son possible pour se venger ensuite. Il vaut donc mieux que l'échange des prisonniers ait lieu la nuit, parce qu'elle nous permet de prendre une avance considérable. Le matin, nous serons déjà trop loin pour qu'ils tentent de nous rejoindre. D'ailleurs, il faut être psychologue ; plus nous attendrons, plus le chef sera inquiet sur le sort de son fils. Et plus il sera inquiet, plus il se montrera docile.

— Je me rends à vos raisons. Mais il peut fort bien dépister notre cachette avant le soir.

— Certes oui, mais cela ne peut aucunement nous mettre en état d'infériorité. Ils retrouveront sans doute les traces de Winnetou sur les rives du fleuve et ils croiront que nous sommes tous partis en emmenant Pida. Cela tourmentera sérieusement Tangua. Écoutez donc !

Des voix humaines nous parvenaient de l'autre rive. Comme le brouillard commençait à se dissiper, nous pûmes distinguer la silhouette de plusieurs Kiowas examinant attentivement la piste.

Puis ils disparurent rapidement dans la direction du village, sans même jeter un coup d'œil sur notre île.

— Ils rentrent au village pour annoncer la nouvelle à Tangua. Celui-ci enverra aussitôt un détachement pour suivre la piste, dis-je.

Deux heures à peine s'étaient écoulées que mes prévisions étaient réalisées. Un fort détachement à cheval arrivait, qui se mit aussitôt à la poursuite des cavaliers de Winnetou. Je ne me souciais guère de cette expédition, car mon ami avait déjà cinq heures d'avance et il était encore plus pressé que ses poursuivants.

Dans la matinée, le soleil se mit à briller, ce dont je fus enchanté, car il séchait mes vêtements trempés depuis la veille.

Vers une heure de l'après-midi, j'aperçus une masse sombre avançant lentement sur le fleuve, cet endroit étant plein d'herbes aquatiques qui entravaient sa marche.

Quelle ne fut pas ma surprise et ma joie en reconnaissant le canoë dans lequel j'avais enlevé Pida. Il venait à point, car j'allais pouvoir l'utiliser le soir même pour me rendre au camp des Kiowas, ce qui serait beaucoup plus pratique que d'y aller à la nage.

A la tombée de la nuit, je pris place dans le canoë et, après une heure de course, j'atteignis le village. Je croyais qu'il serait fortement gardé, mais je me trompais. Après la découverte des traces de Winnetou et de ses hommes, les Kiowas avaient pensé que l'ennemi s'était éloigné et qu'ils n'avaient plus rien à redouter. Je réussis à mettre largement à profit cette circonstance, et j'atteignis la tente du grand chef sans avoir été inquiété.

Tangua, assis devant le wigwam, chantait une lugubre mélopée déplorant la perte de son fils bien-aimé. Je contournai prudemment la tente et, l'instant d'après, je me dressai devant le chef des Kiowas.

— Pourquoi Tangua chante-t-il une complainte de deuil ? demandai-je. Un guerrier ne doit jamais s'abandonner au découragement et laisse les lamentations aux vieilles femmes.

Mon arrivée avait complètement abasourdi le chef rouge. Il balbutia des paroles sans suite.

— Uff ! uff ! Old Shatterhand ! Comment... d'où... Incroyable !

— Je suis venu ici pour te parler, lui dis-je. J'ai des choses à t'apprendre.

L'instant d'après, la peur qui s'était peinte sur son visage fit place à une violente colère. Il se mit à hurler dans la langue de sa tribu que je comprenais mal et je ne pouvais distinguer que mon nom dans ses imprécations.

Bientôt d'autres cris lui répondirent et, quelques minutes plus tard, tous les hommes de la tribu accouraient vers nous en brandissant leurs tomahawks. Je tirai mon revolver et criai de toutes mes forces.

— Voulez-vous qu'on exécute Pida ? C'est de sa part que je viens vous trouver.

Tangua perçut mes paroles malgré le vacarme indescriptible et, d'un signe de la main, arrêta ses guerriers. Ceux-ci m'entourèrent en rangs serrés et j'affirme que, si les regards pouvaient tuer, je serais tombé raide mort à cet instant. Je pris mon air le plus indifférent et m'étendis négligemment près de Tangua, ahuri de mon insolence.

— Nous sommes des ennemis mortels, lui dis-je. Ce n'est certes pas ma faute, mais il en est ainsi. Tangua voit très bien que je n'ai pas peur de lui, sans quoi je ne serais pas venu le trouver en plein milieu de son village. Je serai bref. Pida est entre nos mains et, si je ne reviens pas à l'heure convenue, il sera pendu haut et court.

— Comment avez-vous... comment avez-vous réussi à vous emparer de lui ? balbutia Tangua.

— J'ai fait hier une petite visite de politesse à ton village, à ton insu, et je l'ai persuadé, avec l'aide de mon poing, de me suivre.

— Uff ! uff ! Le Mauvais Esprit, une fois de plus, protège Old Shatterhand. Où est mon fils ?

— Il te racontera lui-même tous les détails de cette petite promenade. Nous avons d'ailleurs avec lui, comme tu le sais, un autre prisonnier kiowa. Ils auront tous les deux la liberté, à la condition que vous me remettiez Sam Hawkens.

— Il me faut tenir conseil avec mes guerriers, retire-toi donc dans la tente voisine. Nous te signifierons notre décision.

— C'est bien. Mais hâte-toi, car, si je ne reviens pas à l'heure convenue, Pida sera pendu.

La pendaison est la mort la plus infamante pour un Indien. On peut donc s'imaginer la colère de Tangua quand il entendit ces paroles. Quant à moi, je passai tranquillement dans une tente voisine et je m'étendis sur le sol en attendant la fin du conseil.

Quelques minutes plus tard, un Peau-Rouge parut, me ramenant mon vieux Sam. Je me redressai et me dirigeai à sa rencontre.

— Old Shatterhand ! s'écria-t-il enthousiasmé. Je savais que vous viendriez.

Et, d'un geste gauche, il me tendit ses mains ligotées.

— Oui, répondis-je, le *greenhorn* est venu présenter ses compliments respectueux à son maître qui, une fois de plus, l'a écrasé par sa supériorité dans l'art de mener à bien une reconnaissance.

— Remettons les explications à plus tard, répondit-il. Je vais vous prouver qu'au fond... Enfin, n'en parlons plus. Dites-moi plutôt où est Mary ?

— Dans notre camp.

— Et Liddy ?

— Le vieux gourdin ? Il est aussi en sécurité.

— Alors, tout va bien, si je ne m'abuse. Et maintenant, fichons le camp, je commençais à m'ennuyer ici.

— Patience, mon vieux Sam. Tout vient à point à qui sait attendre.

— Et moi je savais attendre. J'étais certain que vous viendriez me chercher, jusque dans la lune, si je ne m'abuse, hi ! hi ! hi !

— Vous êtes de bien bonne humeur. On voit que vous n'avez pas été mal soigné.

— Mal soigné ! quelle idée ! Les Kiowas sont caressants comme des petits chats, ils m'ont mis à l'engrais comme une pie. D'ailleurs, je pouvais me reposer toute la journée, et le soir je n'avais même pas besoin de me coucher, puisque c'était déjà fait.

— Ils vous ont dévalisé ?

— Et comment ! Ils ne m'ont rien laissé dans les poches.

— On vous rendra toutes vos affaires. D'ailleurs, le Conseil vient de prendre fin.

Après une négociation serrée après laquelle j'obtins tout ce que je voulais, je tombai d'accord avec Tangua qu'il me ferait escorter dans deux canoës par quatre guerriers à qui les deux prisonniers seraient délivrés. Au cas où, à notre insu, il nous ferait suivre par un nombre supérieur de Kiowas, Pida serait immédiatement exécuté.

Lorsqu'on eut enlevé les liens de Sam, celui-ci, tout heureux de pouvoir s'agiter à l'aise, me glissa à l'oreille :

— Tout de même, je m'en souviendrai, mon ami. Désormais, je vous le promets, je n'irai jamais à droite quand vous me direz d'aller à gauche.

Avant que nous ayons pris place dans les canoës, Tangua me dit, d'une voix menaçante :

— Vous serez en sécurité jusqu'au retour de mon fils, mais, aussitôt après, toute la tribu vous donnera la chasse. Nous découvrirons ta piste, passerais-tu par-dessus les nuées !

En pagayant sur le fleuve pour revenir à notre île, je racontai à Sam tout ce qui s'était passé pendant sa captivité. Il me dit qu'il regrettait sincèrement que Winnetou ait été obligé de nous quitter, mais je vis que son regret était mitigé, car il craignait que mon ami ne le traitât comme il le méritait.

Bientôt nous arrivâmes devant notre camp, où nous fûmes reçus par les cris de joie de Dick et de Will, qui se précipitèrent sur leur vieux compagnon.

Nous confiâmes les deux prisonniers aux guerriers Kiowas et attendîmes que leurs canoës se fussent éloignés. Puis nous enfourchâmes nos chevaux, car nous avions une longue traite à fournir pendant la nuit. Par bonheur, Sam connaissait admirablement la région. Il se cambra sur sa selle, se tourna vers le village des Kiowas et dit d'un ton menaçant en agitant ses poings :

— Maintenant, nos amis font de grands discours sur la façon de s'emparer de nous une fois de plus, mais plus jamais ils ne mettront la main sur moi ! Ils se fourrent le doigt dans l'œil s'ils croient que Sam reviendra jamais dans cette taupinière d'où seul un *greenhorn* a pu le tirer. Non, jamais plus, si je ne m'abuse !



CARTE DE L'ITINÉRAIRE

WINNETOU I

Die Erzählung spielt zu Beginn der Sechzigerjahre des vorigen Jahrhunderts

Reiseweg

New York

S. Francisco

Nugget-tsil

St. Louis

Kiowa-Dorf

Pueblo

New Orleans

NORDAMERIKA

TABLE DES MATIERES